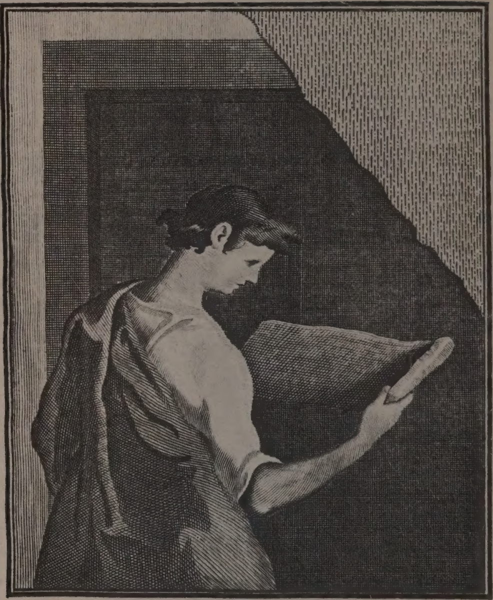

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Octobre, 1761. I. vol.

AVIS.

Les ſeize Volumes de ces Mémoires pour l'année 1761, rendus chez les Abonnés le premier de chaque mois, & le 15. des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, 12 liv. 16 ſ. Par la Poſte port-franc 17 liv. 12 ſ.

Les 15 Cahiers de *la Religion vengée*, année 1761, rendus de même à Paris, 9 liv. Par la Poſte port-franc, 12 liv.

La Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame &c. in-12. trois Volumes, Ouvrage analogue à la *Religion vengée*, & qui doit lui ſervir de ſupplément, relié en veau, 7 liv. 10 ſ. broché. Par la Poſte port-franc, 9 liv.

Lettres Critiques, ou Analyſe & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, *in-12.* Par M. l'Abbé Gauchat, Docteur en Théologie, Prieur de S. André, Abbé Commendataire de S. Jean de Falaiſe & de l'Académie de Villefranche. On reçoit en s'abonnant les quatorze premiers Volumes, reliés en veau, 35 liv. Les XV. XVI. XVII. la même année, reliés en veau, 7 liv. 10 ſ.

Les ſuivants, dont on donnera trois Volumes par année juſqu'à la fin de l'Ouvrage, ſeront de même prix. Ceux qui ne ſe ſeront point abonnés, payeront tout l'Ouvrage 3 liv. le Volume.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

OCTOBRE, 1761. I. vol.

A PARIS,

Chez HÉRISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES COMMENCE'S en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 785 volumes: Sçavoir,

ANNE'ES.	VOL.	ANNE'ES.	VOL.
1701.	9.	1732.	12.
1702.	12.	1733.	12.
1703.	12.	1734.	12.
1704.	13.	1735.	14.
1705.	12.	1736.	15.
1706.	12.	1737.	13.
1707.	12.	1738.	13.
1708.	12.	1739.	14.
1709.	12.	1740.	15.
1710.	12.	1741.	12.
1711	12.	1742.	12.
1712.	12.	1743.	12.
1713.	12.	1744.	12.
1714.	12	1745.	12.
1715.	12.	1746.	15.
1716.	12.	1747.	14.
1717.	12.	1748.	15.
1718.	12.	1749.	14.
1719.	12.	1750.	15.
1720.	5.	1751.	14.
1721.	12.	1752.	15.
1722.	12.	1753.	16.
1723.	12.	1754.	16.
1724	12.	1755.	16.
1725.	12.	1756.	16.
1726.	13.	1757.	16.
1727.	12.	1758.	16.
1728.	12.	1759.	16.
1729.	12.	1760.	16.
1730.	12.	1761.	13.
1731.	12.		

Chacun de ces volumes se vend 15 sols en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Octobre, 1761. I. vol.

ARTICLE CXXVI.

L'HYPOTHÉSE des petits Tourbillons, justifiée par ses usages, où l'on fait voir que la Physique, qui doit son commencement aux Tourbil-

lons, ne peut mieux être perfectionnée qu'en poussant le principe qui l'a fait naître. Par M. de KERANFLECH. (Volume *in*-12. près de 400 pages.) *A Rennes, chez Vatar, père & fils.* M. DCC. LXI.

QU'ON suppose un systême physique, simple & vrai dans ses principes, & qui de plus ait ces deux rares avantages, le premier d'expliquer tout, le second de fournir sur les plus importantes questions (telles que sont la gravité, la dureté, l'élasticité) des solutions si justes & si convenables, qu'on voie en même temps l'impossibilité d'expliquer autrement ces matières ; ne pourra-t-on pas le demander aux Connoisseurs avec confiance ? ce systême ne sera-t-il pas, non-seulement une hypothèse ingénieuse, mais très-vraisemblablement le plan même de la

Nature? L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, ose se flatter que tout Lecteur attentif & non prévenu, reconnoîtra les deux prérogatives, dont on vient de parler, dans les développements & dans les applications qu'il donne de *l'Hypothèse des petits Tourbillons.* Personne n'est plus en état que M. de Keranflech de venir au secours de la Physique Cartésienne, & de nous la faire envisager sous deux points de vue si avantageux. Il a la culture, la trempe d'esprit, & même le caractère qui distinguent le bon & le véritable Philosophe; mais ne parlons que de son Ouvrage.

On peut dire, & nous ne croyons pas qu'on puisse en donner une idée plus juste, que c'est une Physique universelle, unique & tout-à-fait singulière. Premièrement, c'est une Physique universelle. M. de Keranflech voulant faire

voir la fécondité de l'hypothèse des petits tourbillons, passe en revue toute la Nature, explique tous ses phénomènes, & dévoile tous ses mystères. Considérant d'abord ces petits tourbillons purs & sans mêlange où se meuvent les Corps célestes, il y reconnoît & y fait appercevoir la cause méchanique de l'origine de la lumière, de sa propagation, de ses réflexions, réfractions & infléxions, & des belles découvertes de Newton sur ses couleurs. Les parties subtiles & insensibles du Soleil mettent en vibration l'éther environnant; telle est l'origine de la lumière. Cette action du Soleil se transmet à la ronde & de couche en couche: c'est ainsi que la lumière se propage de tous côtés & en ligne droite. Les petits tourbillons de matière éthérée doivent réagir à la rencontre d'objets plus grossiers & moins élastiques: la

lumière doit donc se réfléchir de dessus la surface des Corps opaques. La réfraction ne paroît pas souffrir plus de difficulté. Si la lumière entre obliquement dans un milieu où le ressort des petits tourbillons est moins vif, elle doit le pénétrer avec plus d'avantage & d'efficacité : son mouvement doit donc devenir plus perpendiculaire qu'il n'étoit : le contraire doit arriver, si le nouveau milieu est plus élastique que le précédent. Voilà pourquoi la lumière approche de la perpendiculaire, en passant de l'éther dans l'air, de l'air dans l'eau ; & s'en éloigne en rentrant de l'eau dans l'air, de l'air dans l'éther. L'infléxion de la lumière n'est elle-même qu'une réfraction causée par les atmosphères des Corps aux approches desquels on a observé ce phénomène. Mais pourquoi la lumière est-elle hétérogène & di-

versement colorée ? C'est qu'il y a differents ordres de petits tourbillons. Pourquoi ses couleurs sont-elles inégalement réfrangibles ? C'est que le ressort d'un ordre de petits tourbillons lumineux diminue relativement plus plus ou moins que celui d'un autre ordre. Chaque petit tourbillon, de quelque ordre qu'il soit, doit perdre de son ressort dans l'air, dans l'eau, &c. mais cette perte doit être plus sensible pour les plus petits ordres : ceux-ci doivent donc éprouver une réfraction plus considérable. Pourquoi les rayons les plus réfrangibles sont-ils en même temps les plus réflexibles ? C'est que les tourbillons de la plus petite espèce éprouvent une densité & une solidité relative plus grande là-même où leur élasticité est respectivement plus affoiblie.

Les petits tourbillons au centre desquels se sont formés des glo-

bules solides, forment une autre classe & produisent d'autres phénomènes. C'est avec ces petits tourbillons *lestés* que notre Auteur compose toutes sortes de liqueurs. Un certain ordre de semblables tourbillons lui fournit de l'eau ; un autre lui donne de l'huile ; un troisième du sel élémentaire. Les tourbillons à eau sont d'un ordre supérieur, les tourbillons à huile, à sel &c. sont d'ordres subalternes. Ceux-ci sont pour l'ordinaire enveloppés & presque anéantis dans ceux-là. De-là vient que l'huile, le sel élémentaire, & les autres liqueurs subalternes ne composent en ce monde ni mer, ni fleuve, ni lac, comme fait l'eau. De-là vient encore que l'eau, dans son état naturel, c'est-à-dire l'eau de la mer, est salée, visqueuse &c. Ils sont aussi quelquefois, ces petits tourbillons *subalternes*, tellement

isolés dans les interstices de leurs petits tourbillons *dominants*, qu'ils semblent former de petits états indépendants, c'est-à-dire que ce sont alors de petits milieux distingués, qui ont leurs mouvements & leurs fonctions à part. De-là ces perméations secrettes & merveilleuses de différents liquides qui se tamisent mutuellement sans la moindre altération.

Mille manières différentes dont les petits tourbillons & leurs globules se peuvent combiner, & qu'il est aisé d'imaginer, font concevoir & nous expliquent cette prodigieuse variété des liqueurs, qui regne dans la Nature. Il faut convenir que les liqueurs composées, d'après cette recette que nous devons à M. l'Abbé de Molière, sont tout-à-fait naturelles, & doivent avoir toutes les propriétés que les Physiciens admirent dans les liquides. Rien

n'eſt plus ingénieux que la manière dont l'Auteur des Leçons phyſiques explique la peſanteur en tout ſens, l'équilibre, la dilatation, la condenſation & les autres propriétés des liqueurs.* M. de Keranflech, qui manie les petits tourbillons avec une dextérité non connue, donne encore un nouveau jour à cette matière.

Après l'explication méchanique des liquides, vient celle des ſolides, minéraux, métaux &c. Ce ſont les petits tourbillons *incruſtés* qui en font la ſtructure & le ciment. On entend par tourbillons *incruſtés* ceux dont la ſurface embarraſſée de matières étrangères, devenue par-là immobile, & d'ailleurs fortement comprimée de toutes parts, acquiert plus ou moins de conſiſtence & de ſolidité. Le nombre des petites maſ-

* Voyez Tome II. Leç. 6, 7 & 8.

ses centrales, leurs espèces, le plus ou le moins de contact entre elles, donnent les différents degrés de dureté qui peuvent encore être modifiés à l'infini par mille & mille circonstances. Si les *subalternes* du petit tourbillon *incrusté* ne s'incrustent pas comme lui, & conservent leur liquidité, ils doivent s'étendre & se dilater, étant moins comprimés qu'ils ne l'étoient avant la métamorphose du petit tourbillon principal. La solidité que contracte une liqueur, peut donc être quelquefois accompagnée d'une dilatation dans tous ses liquides subordonnés : il ne faut plus être surpris si l'eau, dans l'état de glace, a respectivement plus de volume & de légèreté qu'elle n'en avoit dans l'état de liqueur. Le peu de matière fluide qui reste toujours, & circule à l'ordinaire dans la concavité des petits tourbillons

incrustés, est un principe permanent de la destruction des solides : il ne faut dès-lors qu'un relâchement subit dans le milieu environnant pour occasionner les combustions, les fusions, &c.

Il est aisé de voir que, conséquemment à ce méchanisme, il n'y a point de liqueurs dont la Nature ne puisse faire un minéral ou métal ; point de métal ou de minéral, qui ne puisse à l'instant couler & devenir une liqueur. M. de Keranflech ne laisse point ignorer pourquoi telle liqueur se géle plus facilement, & cependant se durcit moins que telle autre : il explique aussi la ductilité & la fragilité, l'origine des atmosphères, tout ce qui concerne les dissolutions & les calcinations. Le Magnétisme est la matière d'un quatrième Article, & une nouvelle preuve de la fécondité des petits tourbillons.

M. de Keranflech ne dit pas précisément qu'il existe une matière magnétique, qui circule rapidement & abondamment d'un Pole de la terre à l'autre ; il le prouve. Il remonte à la source de cette matière ; il montre la possibilité & presque la nécessité de sa circulation en apparence si bisarre. Voici son idée. Il est naturel de penser que la terre s'est formée & durcie de la même manière que se forment & se durcissent les métaux : on peut donc supposer avec quelque vrai-semblance que notre Globe a intérieurement toute la dureté & les autres qualités d'un métal, de sorte que le Corps fondamental de la Terre peut être considéré comme un *noyau*, dont cette surface que nous habitons, est comme l'écorce ou la *croute*. Ce noyau terrestre ou plutôt métallique doit avoir, ainsi que tous

les métaux, une atmosphère qui pénètre sa substance & remplisse ses pores, s'étende encore par toute la croute & l'environne même par dehors jusques à une certaine distance, sans toutefois se mêler & se confondre avec l'atmosphère aërienne : il faut bien remarquer ce discernement entre les deux atmosphères, dont la seule hétérogénéité des matières est une raison suffisante. Tout cela bien entendu, il est clair que le tournoiement de la Terre sur son axe doit imprimer une force centrifuge aux parties solides & pesantes de l'atmosphère métallique, & les faire circuler suivant le fil & la direction des pores du noyau. Car dès que les parties de cette atmosphère qui sont dans l'intérieur du Globe commencent à déboucher, elles sont remplacées à l'instant par les parties extérieures, qui s'échappent à leur tour, sont

pareillement remplacées, &c. Si donc les veines du noyau terrestre sont dirigées d'un Pole à l'autre, (& pourquoi ne le seroient-elles pas ? l'hypothèse Cartésienne semble même l'exiger :) on voit que le cours de la matière magnétique, quoique dirigé du Midi au Nord, se déduit méchaniquement & assez naturellement du mouvement diurne d'Occident en Orient. Enfin, si l'on prend bien garde que, dans le systême des petits tourbillons, chaque fluide balance avec un certain ordre de l'éther, & que tous les différents ordres sont autant de milieux hétérogènes qui ont leurs mouvements propres indépendamment les uns des autres, on ne sera plus surpris que la matière magnétique, qui fait seule un milieu particulier, traverse librement les autres milieux, ne prenne aucune part à leurs mouvements, &

ne faſſe ſentir ſa préſence qu'aux aimans & autres corps dont les atmoſphères lui ſont parfaitement homogènes. Nous ne ſuivrons pas M. de Keranflech dans le détail où il entre ſur la direction, l'attraction, la communication & les autres phénomènes de l'aiman; nous ferons ſeulement cette réflexion; c'eſt qu'une hypothèſe ſi intimement liée & ſi bien d'accord avec tout ce qui concerne le Magnétiſme, nous paroît ſympathiſer beaucoup avec la Nature.

Le cinquième Article traite du feu. Le feu, ſelon notre Auteur, n'eſt point un élément, mais un effet qu'il attribue à la rupture des petits tourbillons. Un amas de petits tourbillons *décompoſés* & *briſés* : voilà le feu de M. de Keranflech. Le choc d'un caillou & d'un morceau d'acier produit du feu, parce que les par-

ticules violemment détachées de ces matieres *pirouettent avec roideur*, enfoncent bruſquement & taillent en pièces les petits tourbillons qui ſe trouvent dans la ſphère de leur impétuoſité. Les rudes ſecouſſes que doivent eſſuyer les tourbillons voiſins, y cauſent des oſcillations & font paroître le feu *lumineux*. Si cette matière miſe en déroute & toute délabrée qui conſtitue le feu, (& qu'on pourroit conſéquemment appeller *matière ignée*) ſe trouve à portée d'un Corps dont les principes lui ſoient analogues, & auquel elle puiſſe donner priſe, les petits tourbillons cantonnés ſous les ſurfaces de ces Corps s'ébranleront auſſitôt, feront ſauter les parties ſolides dont ils ſont incruſtés, les lanceront çà & là; ce qui ne manquera pas d'augmenter le déſordre & la combuſtion : voilà comme le feu s'augmente & ſe propage. Si

les petits tourbillons ſortent de leurs retranchements avec moins de furie ; s'ils défilent préciſément, & qu'ils ſoient d'ailleurs eſcortés de parties groſſières, alors il y aura de la fumée ; mais il n'y aura pas de flamme : le Corps qui contient ces petits tourbillons ſera *tracaſſé, chatouillé* ; il ne ſera point briſé, diſſous ; on y ſentira de la chaleur, mais point de brûlure. Lorſque les petits globules durs d'un Corps combuſtible commencent à éclater & à ſe diſſoudre, leur jeu ne s'accorde pas ſi bien avec les petits qu'avec les grands ordres de la lumière. Dans ce cas, on n'aura donc qu'un feu rouge & groſſier ; ce ſera du charbon, de la braiſe ; ce ne ſera point encore de la flamme..... Un Lecteur qui aura aſſez de bon ſens pour ne ſe pas rebuter à cauſe des termes employés dans cette Phyſique, y trouvera des choſes qui

le rebuteront encore moins, & qui pourront même lui plaire.

Les fermentations & toutes leurs circonstances, le tonnerre & tous ses effets, la nature de l'air, la cause des vents, l'électricité, & les tuyaux capillaires sont encore autant de sujets traités, discutés, expliqués avec la plus grande précision, & en même temps dans le plus grand détail. Nulle question intéressante n'est omise, nulle difficulté considérable n'est dissimulée. Toutes ces explications & solutions sont toujours fondées sur la théorie des petits tourbillons; mais à cela près, elles ne doivent rien ni à l'Abbé de Molière, ni au P. Mallebranche.

C'est déja un grand avantage pour un systême, lorsque tant de phénomènes y sont heureusement expliqués. Mais si plusieurs de ces phénomènes sont inexplicables & presque impossibles dans toute

autre hypothèſe, n'eſt-ce pas alors un triomphe bien décidé ? Pour aſſûrer ce triomphe à la Phyſique des tourbillons, M. de Keranflech entre dans un nouveau détail d'explications : il le commence par l'élaſticité, & le termine par le mouvement des Planètes & la peſanteur.

La cauſe de l'élaſticité première ſaute aux yeux dans l'hypothèſe des petits tourbillons, qui ſont en effet autant de petits reſſorts primitifs. Quel autre ſyſtême nous expliquera méchaniquement ce grand myſtère, & en même temps ce grand principe de la Nature ? *Il eſt* véritablement *inconçevable*, comme l'a très-bien remarqué M. de Mairan*, *qu'il y ait dans la Nature un fluide primitivement & méchaniquement élaſtique, s'il*

* Voyez la Préface de ſa Diſſertation ſur la glace.

n'eſt compoſé de petits tourbillons.

Le mouvement des Planètes & la peſanteur ſont deux problêmes auſſi difficiles à réſoudre méchaniquement (on entend le méchaniſme de l'impulſion) que cette ſolution ſeroit importante pour la gloire & l'utilité de la Phyſique proprement dite. Rien ne prouve mieux cette difficulté, que le grand nombre des partiſans du vuide & de l'attraction. Il n'y a, ſelon toutes les apparences, que les tourbillons qui puiſſent engendrer l'impulſion requiſe pour faire rouler les Planètes, & faire graviter tous les Corps ſenſibles. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir s'ils ont en effet cette puiſſance. Le grand Deſcartes n'a pu le démontrer, & ce n'eſt pas un des moindres préjugés contre le Cartéſianiſme. M. de Molière & de Garnache ont-ils été plus heureux ? Notre

Auteur

Auteur ſemble n'avoir aucun doute à ce ſujet : ſelon lui, *ces Meſſieurs ont applani toutes les difficultés.*

Voici encore de nouvelles idées dont il enrichit lui-même l'Aſtronomie & la Phyſique du plein. Il retient les tourbillons ſphériques; mais il fait premièrement obſerver que les Planètes ont de la peſanteur, & que l'éther n'en a pas. Par-là il prépare les eſprits à concevoir que celles-là peuvent décrire des ellipſes, tandis que celui-ci eſt mû circulairement. Il ſuppoſe enſuite qu'une Planète ſe ſoit trouvée, au premier inſtant de ſa circulation, *en un lieu du tourbillon plus élevé que ne le comporte ſa peſanteur*; & il demande *s'il ne ſe peut pas faire*, dans cette ſuppoſition, *que* 1° *cette Planète, en faiſant une demi-circulation, ſe ſoit approchée du Soleil de pluſieurs couches & d'un mouvement accéléré; ce qui aura*

changé son demi-cercle en une demi-ellipse ; & qu'à l'extrémité de cette demi-ellipse où est son périhèlie, sa pesanteur ait tant empiété sur sa force centrifuge, que celle-ci aura prévalu à son tour, & aura relancé la Planète le long d'une autre demi-ellipse.... Que 2° à raison *des accélérations de descente & des retardements d'élévation, les vîtesses de cette Planète, en différents points de son orbe, soient entre elles en raison inverse des distances mêmes, & non pas des racines, comme sont les couches de l'éther.....* Que 3° *d'une Planète à une autre les vîtesses aux points correspondants, comme aux distances moyennes, soient néanmoins* (ainsi que les couches de l'éther) *réciproquement comme les racines des distances.*

On pourroit faire à M. de Keranflech l'objection que l'Auteur

de l'Amusement Physique propose contre l'Ellipse Newtonienne ; savoir, que la Planète, après avoir commencé à descendre vers le Soleil, devroit s'en approcher de plus en plus, & enfin s'y précipiter. On pourroit aussi desirer un peu plus d'éclaircissement sur une matière aussi obscure que celle-ci. Mais une difficulté beaucoup plus considérable, c'est ce plein où nagent les Planètes. L'Auteur l'a prévenue : il répond en deux mots, que la pesanteur des Planètes leur fait prendre *une voie de circulation* indépendante de celle de l'éther, & que l'éther, *à cause de sa légèreté & de son extrême fluidité*, n'est pas capable d'altérer cette circulation.

M. de Keranflech n'attribue pas la pesanteur à la seule action centrifuge de l'éther, comme avoit fait l'Abbé de Molière ; il tient compte de la réaction centripète.

Cette nouvelle id e, qui nous a paru heureuſe & digne d'attention, lui fait naître une explication très-naturelle de l'élévation* de Jupiter quand il paſſe ſous Saturne, & du flux & reflux de la Mer.

Quoi qu'il en ſoit des nouvelles vues de notre Philoſophe ſur la gravité, l'élaſticité, la dureté, & en général ſur ce qu'il y a de plus ſublime & de plus eſcarpé en Phyſique; il ſera toujours vrai de dire qu'il explique les choſes *à priori:* ce qu'on ne daigne plus faire aujourd'hui, & conſéquemment que ſon Ouvrage eſt (à parler en rigueur ſcholaſtique) l'unique Phyſique qui ait paru depuis long-temps. Nous ajoûtons que

* Eſt-ce véritablement Jupiter qui monte vers Saturne? N'eſt ce pas au contraire Saturne qui deſcend vers Jupiter?

cette Phyſique eſt tout-à-fait ſingulière, 1° pour les expreſſions : *Jupiter*, dit M. de Keranflech, en parlant de ſon élévation vers Saturne qui lui donne occaſion d'expliquer le flux & reflux, *Jupiter ſemble fait pour la Mer : il y a long-temps que ſes Satellites ſont, pour ainſi dire, dans la Marine.* Voulant prouver que la bonne Phyſique doit commencer par le ſyſtême du Monde ; ce qui eſt encore aſſez ſingulier ; il s'exprime ainſi : *Ce n'eſt que quand la Nature travaille ſur un grand ſujet, que nous pouvons attraper ſa méthode & ſon ſtyle.* 2° Pour les opinions : la lecture de notre Extrait a dû en faire remarquer pluſieurs qui ne ſont rien moins que triviales. En voici encore une dont la ſingularité n'eſt pas moins frappante : c'eſt que l'air ne peſe point ; & que la peſanteur que

nous lui attribuons, appartient uniquement aux vapeurs & exhalaiſons dont il eſt chargé. 3° Enfin, pour les réflexions : nous n'en citerons qu'une entre mille. Elle regarde l'hypothèſe des petits tourbillons, & nous pouvons l'appliquer à l'Ouvrage même de M. de Keranflech. *Il faut avouer que ſi ce ſyſtême n'eſt qu'une erreur, jamais erreur ne fut mieux ſaiſie & mieux ſoûtenue.*

ARTICLE CXXVII.

CHRONOLOGIE *Historique Militaire, &c.* Par M. PINARD, Commis au Bureau de la Guerre. Tome III. contenant la suite des Maréchaux de France, depuis 1675 jusqu'à présent, les Grands-Maîtres de l'Artillerie, les Colonels-Généraux de l'Infanterie Françoise, &c. (*In*-4°.) *A Paris, chez Claude Hérissant, rue Notre-Dame, &c.* Suite de l'Article CXVIII. au mois de Septembre.

IL nous reste les deux derniers Chapitres de ce Volume, VI. & VII. de tout l'Ouvrage ; savoir celui qui traite des Grands-Maîtres de l'Artillerie, & celui qui présente les Colonels-Généraux.

CHAPITRE VI. *Des Grands-Maîtres de l'Artillerie.* Avant l'invention de la poudre à canon, l'Artillerie n'étoit pas ce qu'elle eſt aujourd'hui ; mais les François, ſoit dans les ſièges, ſoit dans les batailles, au défaut du canon, des bombes, des grenades &c. avoient des armes offenſives & défenſives, des machines dont ils ſe ſervoient pour l'attaque & pour la défenſe des places. M. Pinard fait la deſcription exacte & détaillée de ces armes & de ces différentes machines en uſage ſous les Rois de la première, de la ſeconde, & même en grande partie de la troiſième race. Le Maître des Arbalêtriers, qui commence à paroître ſous le Regne de ſaint Louis, avoit la Surintendance de toutes ces machines. Sa charge, pour le commandement, étoit, après celle de Maréchal de France, la plus conſidérable de l'armée.

L'uſage de la poudre à canon s'étant introduit en France vers 1338, on établit, ſur les différentes frontières, des Officiers deſtinés à garder les armes à feu de toute eſpèce. Ces Gardiens prenoient le titre de Maître d'Artillerie des différents Départements qui leur étoient aſſignés : ils étoient tous ſubordonnés au Grand-Maître des Arbalêtriers.

Ce n'eſt que ſous Charles VII. que la charge de Maître-Général de l'Artillerie & de Viſiteur des Artilleries de France fut en chef. Ce Prince n'étant encore que Dauphin pourvut de cette charge Pierre Beſſoneau le 1. Septembre 1420.

Henri IV. par ſon Edit du mois de Janvier 1601, l'érigea en charge de la Couronne. Les prérogatives du Grand-Maître de l'Artillerie étoient très-belles, & ſes droits fort étendus. On lira

volontiers tout ce détail dans l'Ouvrage de M. Pinard.

Monseigneur le Comte d'Eu, dernier Grand-Maître & Capitaine-Général de l'Artillerie de France, s'est démis de cette charge. Le Roi, par Ordonnance du 8. Décembre 1755, a réuni en un seul Corps l'Artillerie, le Régiment Royal Artillerie, & les Ingénieurs, sous la dénomination de Corps Royal de l'Artillerie & du Génie, & s'en est réservé l'administration.

Notre Auteur donne la liste historique des Maîtres & Visiteurs-Généraux de l'Artillerie. Nous y renvoyons nos Lecteurs. Nous nous contenterons d'observer une erreur de Chronologie, qui se trouve à la page 479. Il est dit que *Jacques Ricard de Brussac, Maître & Visiteur-Général de l'Artillerie par provisions données à Condé le 5. Décembre*

1479, prêta ſerment le 14. à l'avènement de Charles VIII. au Trône. C'eſt Louis XI. qui regnoit en 1479, il mourut le 30. Août 1483; & ce fut alors que ſon fils Charles VIII. parvint à la Couronne.

CHAPITRE VII. *Des Colonels-Généraux de l'Infanterie.* François I. ayant réſolu d'envoyer, en 1542, une armée en Piémont, nomma, pour la commander, le Maréchal d'Annebaut; & en même temps Charles de Coſſé, Seigneur de Briſſac, fut fait Colonel-Général de tous les gens de guerre à pied François qui ſerviroient dans cette armée. Telle eſt, *dit M. Pinard*, l'origine de la charge de Colonel-Général de l'Infanterie, dont le commandement d'abord reſtreint au département du Piémont s'étendit par la ſuite ſur toutes les parties du Royaume. Briſſac eut pour ſucceſſeur Jean de Taix, qui

fut diſgracié & deſtitué de ſa charge, *pour avoir parlé trop librement de la Ducheſſe de Valentinois par rapport au Maréchal de Briſſac.* (Daniel, Hiſt. de la Milice Franç. Tome I. page 268.)

Henri II. après la diſgrace de Jean de Taix, créa deux charges de Colonel-Général de l'Infanterie Françoiſe, l'une pour le Département *delà les monts*, qui comprit toutes les Provinces au-delà de la Loire; l'autre pour le Département *deçà les monts*, qui comprit toutes les Provinces en-deçà de la Loire. Les mêmes prérogatives décorerent ces deux charges abſolument indépendantes l'une de l'autre.

Charles IX. réunit ces deux charges en une ſeule; il en pourvut Philippe Strozzi en 1569. Le Colonel-Général eut alors le commandement ſur toute l'Infanterie

Françoiſe, & une Juriſdiction abſolue ſur elle pour la Police.

Henri III. érigea cette charge en Etat & Office de la Couronne : il en augmenta les prérogatives en faveur du Duc d'Epernon, auquel il accorda la nomination à tous les emplois qui viendroient à vaquer dans l'Infanterie Françoiſe, même à la charge de Meſtre de Camp du Régiment des Gardes. Ce dernier privilège ne ſubſiſta que juſqu'en 1604. Le Roi nomma lui-même M. de Créqui Meſtre de Camp du Régiment des Gardes. Ce ne fut pourtant pas ſans oppoſition de la part du Duc d'Epernon ; mais Henri IV. ſut ſe faire obéir.

Les honneurs qu'on rendoit au Colonel-Général de l'Infanterie, étoient extraordinaires. La Garde étoit montée devant ſon logis à deux Compagnies, avec le Capitaine & le drapeau, les Tambours

battants aux champs, quand il entroit ou sortoit ; en un mot, de la manière que l'on fait pour le Roi. Au sujet du Tambour qui battoit aux champs pour le Colonel-Général de l'Infanterie, *j'ai ouï raconter à un homme digne de foi*, dit le P. Daniel, *qu'un jour Monsieur* (Gaston) *frère de Louis XIII. entrant au Louvre dans son carosse où étoit le Duc d'Epernon, le Tambour de la Garde voyant le carosse de Monsieur, commença à appeller seulement selon la coûtume ; qu'aussitôt le Duc d'Epernon mit la tête à la portière, & cria au Tambour qu'il étoit-là : sur quoi le Tambour battit aux champs, ce qui choqua extrêmement le Prince.* (Hist. de la Milice Franç. Tome I. page 281.)

A la mort de Bernard de Nogaret, second Duc d'Epernon, Louis XIV. par Edit du 26. Juil-

let 1661, éteignit la charge de Colonel-Général de l'Infanterie. Le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, la fit revivre en faveur de M. le Duc de Chartres son fils, qui s'en démit le 5. Décembre 1730. Elle fut de nouveau supprimée par Ordonnance du 8. du même mois.

Pour ne point confondre les Colonels-Généraux de l'Infanterie Françoise *deçà les monts* avec ceux *delà les monts*, comme ont fait les Historiens, M. Pinard donne la liste des Colonels-Généraux *delà les monts*, puis celle des Colonels-Généraux *deçà les monts*; une troisième liste présente les noms de ceux qui ont possédé la charge dans toute son étendue, c'est-à-dire après la réunion des deux charges en une seule. Ces listes forment autant d'Articles différents.

François de Vendome, Vidame

de Chartres, fut le quatrième Colonel-Général *delà les monts.* Voici le portrait que notre Auteur trace de ce Seigneur. *Une naiſſance illuſtre*, dit-il, *de grandes richeſſes, un eſprit ſupérieur, un courage élevé paroiſſoient annoncer un grand homme dans le Vidame de Chartres :* il ne *le fut point : le luxe & la volupté, après l'avoir amolli, l'enlèverent à la fleur de ſon âge.*

Les Articles de l'Amiral de Coligny & de d'Andelot ſon frère, Colonels - Généraux *deçà les monts*, ſont très-détaillés & fort intéreſſants. Mais il s'y trouve quelques traits qui ne ſont pas exacts, & qu'il faudra corriger. On y dit (page 536) que *l'Amiral au mois d'Août 1557 entra dans Saint-Quentin que les Impériaux aſſiégeoient ;* & (page 548) que *l'Empereur conduiſit une armée en Picardie, mit le*

ſiège devant Saint-Quentin .... que l'armée Françoiſe fut preſque détruite le 10. Août 1557 par l'armée de l'Empereur. L'Empereur Charles V, dont on veut parler ici, ne ſe trouva ni au ſiège, ni à la bataille de Saint-Quentin. En 1555, il s'étoit démis de la Couronne d'Eſpagne en faveur de Philippe ſon fils. En 1556, il abdiqua l'Empire en faveur de ſon frère Ferdinand: immédiatement, après cette abdication, il ſe retira dans un Couvent de la Province d'Eſtramadure. Il y étoit depuis plus d'un an, lorſque la bataille de Saint-Quentin ſe donna; & l'on raconte qu'à la première nouvelle de cette victoire, il demanda *ſi ſon fils étoit dans Paris.* (Voyez Mezerai & Daniel, Regne de Henri II.) Il n'y avoit dans l'armée ennemie que des troupes d'Eſpagne & d'Angleterre. La

France étoit alors en paix avec l'Empereur Ferdinand & l'Empire. Ce fut Emmanuel-Philibert, Duc de Savoie, qui gagna cette bataille, après laquelle Philippe II. se rendit au siège de Saint-Quentin.

Ce Volume est terminé par la liste des Colonels-Généraux des différentes troupes étrangères qui ont servi en France, des Corses, des Suisses, des Italiens, des Allemans ou Lansquenets, &c.

ARTICLE CXXVIII.

COLLECTION ACADÉMIQUE composée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célèbres Académies & Sociétés Littéraires, &c. Traduits en François, & mis en ordre par une Société de Gens de Lettres. (Tome VI. de la Partie étrangère, & le premier de la Physique expérimentale séparée.) *A Dijon, chez François Desventes; & à Paris chez Desaint & Saillant, Ganeau, Guillyn, Lambert.* Suite de l'Article CXVI. au mois de Septembre.

On a souvent observé dans l'Allemagne, & dans les autres pays du Nord, des phénomènes & des météores singuliers,

tels que des linges lumineux, des tonnerres étranges, des pluies de soufre, de grains de bled, &c. Ces observations justifient beaucoup de récits semblables qu'on trouve dans les anciens Historiens pour qui ces phénomènes étoient des prodiges. La Collection Académique les range au niveau des effets purement naturels : le Ciel ne fait qu'y rendre à la Terre les matières qu'il en avoit enlevées par le souffle des vents.

L'Académie de Copenhague a fourni à nos Collecteurs un bon contingent : ils ont puisé dans ses Actes depuis 1671 jusqu'en 1678. Les Mémoires d'Olaus Borrichius & de Thomas Bartholin sont ceux dont ils ont tiré la plus grosse contribution. Ici, comme dans les Ephémérides d'Allemagne, la Chymie joue le plus grand rôle, sur-tout dans la dissolution des Métaux & des Plantes, dans

l'examen de leurs ſels, &c.

Les expériences faites en Dannemarck pour ſubſtituer les drogues du climat aux drogues étrangères dans la compoſition des remèdes, ne méritent confiance qu'après un nombre d'eſſais & de ſuccès dont on ait pour garants des témoins également éclairés & déſintéreſſés. Ces ſortes d'eſſais ſont toujours ſi dangereux à tenter, qu'on ne ſauroit prendre trop de ſûreté contre les accidents où expoſe en ce genre une témérité trop hardie, ou une ſimplicité trop crédule.

Les Chymiſtes Danois ont beaucoup opéré ſur le ſuccin. La Collection Académique rappelle leurs découvertes, & beaucoup d'autres ſecrets qu'ils ont publiés pour ramollir le verre, le cryſtal, l'yvoire, les os & les œufs, pour fondre promptement le fer, pour mettre en fuſion & pour rectifier

le régule d'antimoine, pour tirer des figues un esprit ardent, &c. Il y a cependant de ces secrets qu'ils se sont réservés, ou dont ils n'ont parlé que *pour piquer l'émulation des Chymistes*; par exemple, le *moyen* de faire des creusets, dans lesquels on peut tenir pendant des jours & des semaines du verre de Saturne exposé au feu le plus violent, sans qu'il y ait aucun danger qu'ils cassent, ou qu'ils donnent passage à aucune matière; la *manière* de réduire en poudre jaune telle quantité de Mercure qu'on voudra, dans l'espace de six heures, sans employer ni sels, ni acides, &c.

Bartholin prétend que le suc de bouleau, qui en contient le sel essentiel, n'est pas moins utile aux calculeux qu'aux hydropiques. Borrichius pense que l'eau se glace, dès qu'elle est absolument abandonnée à elle-même;

que ſon état de fluidité eſt contre nature, & n'eſt dû qu'à des agents étrangers & ignés ; que la véritable épreuve du Mercure ſe fait en le mettant ſur des charbons ardents, en animant le feu avec un ſoufflet. Si le Mercure eſt pur, il ſe diſſipe ſans agitation, ſans bruit, & s'échappe en vapeurs ſans laiſſer de réſidu. Si la goute de Mercure expoſée au feu ſautille, ſiffle, & laiſſe ſur les charbons quelques particules métalliques, il aſſûre que ce n'eſt qu'un Mercure *ſophiſtiqué*. Les Danois ont auſſi fait beaucoup d'expériences ſur le Phoſphore hermétique, ſur l'Opium, &c. Par les Actes de cette Académie, on voit que le Dannemarck cultive depuis long-temps & avec ſuccès la Botanique, la Minéralogie, &c.

Dans les Extraits qu'on publie des Actes de Leipſic, depuis 1682 juſqu'en 1699, ce que nous avons

trouvé de plus merveilleux, ce sont les effets d'un nouveau miroir ardent. Un morceau de bois mis à son foyer s'enflamme à l'instant si fort qu'un vent violent ne l'éteint pas aisément : à la présence de ce miroir, l'eau entre aussi-tôt dans une ébullition qui suffit pour cuire des œufs ; & cette eau s'évapore entièrement en peu de temps : une masse d'étain ou de plomb, épaisse de trois pouces, se fond dans la minute, & tombe en gouttes qui forment bientôt un filet continu : une lame de fer ou d'acier rougit dès le premier instant, & en six minutes est percée de plusieurs trous : le cuivre, l'argent &c. se fondent en très-peu de minutes : les autres matières se liquifient ou se vitrifient aussi promptement, selon leur nature. Ce miroir a été composé d'une lame de cuivre, dans son épaisseur à peine double de celle qu'a le

dos d'un couteau ordinaire, & dans ſon plus grand arc il a trois aunes.

2°. Les mêmes effets, & de plus ſinguliers, produits par la réfraction au foyer d'un verre ardent.

3°. La conſtruction & les effets de quelques autres verres d'optique. (Voyez la page 455 de ce Volume.)

Les expériences de Redi & de Mrs Perrier & Paſcal terminent ce Volume de la Collection Académique. Après l'avoir lu avec toute l'attention que nous lui devions, nous avons été tentés d'en deſirer une nouvelle rédaction : tous les Articles qui traitent de la même matière, y ſeroient raſſemblés & rapprochés ſans autre lien qu'un ordre réglé ſur le progrès des lumières. Ce ſeroit un Abrégé méthodique de toute la Collection. Les faits qui s'y trouvent iſolés, diſperſés comme au

hazard, & presque confondus dans un cahos de matières hétérogènes, se trouveroient réunis ensemble, & de suite dans l'Abrégé : alors ils agiroient comme de concert, & l'on en tireroit avec plus de facilité les principes de théorie ou les conséquences de pratique.

Tout n'est pas également sérieux dans cette Collection ; il y a même quelques traits qui ne sont hazardés que par forme de badinage : telle est la recette d'un Juif pour avoir des corbeaux blancs. » Prenez, *disoit-il*, des » œufs de corbeau nouvellement » pondus, frottez-les avec de la » graisse d'un chat blanc, enduisez-les du cerveau de ce même » chat, ensuite donnez-les à couver à une jeune poule bien » blanche, & qui ne soit encore » qu'à sa première ponte. Il faut » placer cette poule pendant tout » le temps de l'incubation dans

» un endroit abrié du Soleil, &
» tapisser entièrement ce lieu avec
» des linges blancs. Les corbeaux
» qui viendront de ces œufs, se-
» ront blancs *(si le Juif dit vrai,)*«
ajoûte l'Editeur; & l'addition est
aussi naturelle que judicieuse.

L'Editeur joint à ce Volume une *Liste chronologique des éruptions de volcans, des tremblements de terre, de quelques faits météorologiques les plus remarquables, des comètes, des maladies pestilentielles &c. tirée jusqu'en 1760 des Mémoires des Académies de l'Europe, des Ouvrages périodiques, des Histoires générales & des Relations particulières.* Cette Liste remplit près de deux cents pages du Volume: pour la rédiger, il a fallu parcourir toutes les Annales du monde: c'est un repertoire en ce genre aussi commode que précieux. Comme on n'en a point de si

complet, il suffiroit seul pour faire rechercher ce Volume, dont la valeur n'avoit pas besoin d'un Supplément si considérable.

ARTICLE CXXIX.

MÉMOIRES DE LITTÉRATURE, tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, depuis l'année 1752 jusques & compris l'année 1754. (Tome XXVI.) A Paris, de l'Imprimerie Royale.

ON doit des éloges & de la reconnoissance aux Savants des deux derniers siècles, qui se sont attachés à publier & à éclaircir les Médailles qui leur ont paru mériter une attention particulière. On trouve, dans leurs Ouvrages réunis, ce que les dif-

férents Cabinets de l'Europe renferment de plus précieux ; & l'on en jouit, *dit M. l'Abbé Barthelemi*, avec autant d'avantage que si l'on avoit eu la peine ou le bonheur de les rassembler soi-même. Il ne faut cependant pas croire que le travail de ces Savants ait été toujours également heureux. Combien de ces Médailles ont été mal lues, mal décrites, plus mal expliquées encore ; soit que les divers accidents qu'elles avoient éprouvés dans l'intervalle de plusieurs siècles, en eussent rendu la lecture plus difficile ; soit que le manque de Pièces de comparaison n'eût pas offert le véritable sens qu'on devoit leur donner ; soit enfin que le charme d'une idée nouvelle & singulière, séduisant tout-à-coup son Auteur, l'eût insensiblement engagé dans un systême contraire aux usages des anciens Peuples, & à l'esprit des

monuments qui nous restent !

C'est ici peut-être l'écueil le plus dangereux pour les Antiquaires. Quand on s'est laissé préoccuper de la manie des systêmes, on ne voit, on ne juge que d'après l'opinion dont on s'est prévenu : on croit en trouver la preuve & la justification dans tout ce qu'on lit. On y ramene tout : & comme l'imagination seule est consultée, son prisme trompeur dénature les objets qui lui sont présentés ; il change en certitudes les apparences, & les probabilités en démonstrations. C'est accélérer la marche de l'esprit humain, & travailler à la perfection de l'Histoire, que de s'appliquer à épurer la Science des Médailles, des erreurs qui s'accréditent & se multiplient en proportion des talents & de la réputation des Auteurs. Mais, pour le faire avec succès, il faut avoir, en ce genre, les connoissances & les lumières de

M. l'Abbé Barthelemi. Cet Académicien a rassemblé dans un Mémoire assez étendu des remarques utiles & savantes qu'il a faites sur quelques Médailles publiées par différents Auteurs. Ses remarques, au reste, ne roulent pas sur ces Catalogues obscurs, sur ces compilations informes où tout annonce l'ignorance & la précipitation. Il s'attache uniquement à relever les erreurs qui sont consignées dans des Ouvrages propres à les perpétuer : tels sont les Ouvrages de M^rs de la Bastie, Levaillant, Spanheim, les Pères Jobert, Hardouin, Froëlich, &c. Non que je prétende, *ajoûte M. l'Abbé Barthelemi*, diminuer la gloire des Savants auxquels ces fautes sont échappées ; il les auroient reconnues eux-mêmes, s'ils avoient eu le secours que nous avons aujourd'hui.

Les corrections qu'on pro-

poſe ici, concernent quelques Médailles de Rois, de Villes Grecques & d'Empereurs Romains. Cette idée générale forme la diviſion de ce Mémoire auquel nous renvoyons. Les détails qu'il renferme, ne ſont pas ſuſceptibles d'Extrait. La même conſidération s'oppoſe à ce que nous entreprenions de rendre compte d'une Diſſertation du même Académicien ſur les Médailles Arabes. Nous nous contenterons de dire que la plûpart des Types de Médailles Arabes gravées à la ſuite de cette Diſſertation, ſont empruntés des Médailles des Empereurs Romains ou Grecs: & ce qui ſemblera, ſans doute, plus étonnant encore, c'eſt que ſur une Médaille de Cara-Arſlan on voit le buſte de Jeſus-Chriſt, tel qu'il paroît ſur pluſieurs Médailles des Empereurs de Conſtantinople, où il eſt reconnoiſſable non-ſeule-

ment au cercle de lumière qui entoure la tête, mais encore à ces mots abrégés $\overline{\text{IC}}$ $\overline{\text{XC}}$ Ἰησοῦς Χριστός. A l'inspection de ces monuments rapprochés, on pourroit croire que Cara-Arslan avoit embrassé le Christianisme : mais ce soupçon, *dit M. l'Abbé Barthelemi*, seroit bientôt détruit par le silence des Historiens Arabes, & par d'autres Médailles du même Prince où son nom se trouve joint avec celui du Calife *Mostangid-Billah*, & avec cette formule si célèbre parmi les Mahométans : *Il n'y a point de Dieu, excepté Dieu; Mahomet est l'Envoyé de Dieu.* Toute cette Dissertation est remplie d'Observations également fines & judicieuses. Elle est suivie d'un Ouvrage plus singulier encore dans son genre, & dont l'exécution demandoit autant de sagacité que d'érudition. Ce Mémoire, qui est encore de M l'Ab-

bé Barthelemi, a pour titre : *Réflexions ſur l'Alphabet & ſur la Langue dont on ſe ſervoit à Palmyre.*

La Ville de Palmyre, ſi connue par les conquêtes & par les malheurs de Zénobie, enfermoit dans ſon enceinte des monuments, dont la magnificence égaloit les plus beaux édifices de la Grèce & de Rome. Les Ruines en ſubſiſtent encore, & viennent d'être recueillies dans un Ouvrage dirigé par le ſavoir & le goût. (Voyez les ruines de Palmyre, Londres 1753.) Mais ce qui rend ſur-tout cet Ouvrage cher & précieux aux Antiquaires, & à ceux qui cultivent les Langues Orientales, ce ſont pluſieurs Inſcriptions Palmyréniennes qu'on y trouve copiées avec exactitude, & par-là même très-propres à nous procurer l'intelligence de l'Alphabet dont on ſe ſervoit autrefois à Palmyre, &

de la Langue qu'on y parloit.

Ce point de Littérature n'étoit pas encore éclairci, malgré les peines que s'étoient données plusieurs Savants dans le siècle dernier & dans celui-ci. On n'avoit point assez de Pièces de comparaison, & l'on étoit réduit à quelques Inscriptions en caractères Palmyréniens, toutes copiées avec si peu d'exactitude, *dit M. l'Abbé Barthelemi*, qu'il n'est presqu'aucune ligne où il ne manque des mots entiers, & presque point de mots où il ne manque des lettres radicales. Ce n'est pas tout : il s'étoit répandu plusieurs copies de ces Inscriptions ; & les fautes s'y étoient tellement multipliées, qu'on ne pouvoit avoir d'autre ressource, pour fixer la leçon d'un mot, que la convenance & l'intérêt du systême qu'on vouloit embrasser. L'Histoire de ces tentatives inutiles forme, dans ce Mémoire,

un morceau très-intéressant & très-agréable à lire. On y verra que des hommes très-versés dans la connoissance des Monuments & des Langues Orientales renoncerent à l'espérance de l'Alphabet Palmyrénien. L'Académie des Inscriptions elle-même, parfaitement instruite des difficultés qui sembloient s'opposer à cette découverte, résolut de détromper une bonne fois ceux à qui on voudroit en imposer par de prétendus Alphabets de la Langue Palmyrénienne, & déclara qu'on pouvoit désormais s'épargner de semblables peines, à moins que dans la suite on n'acquît des secours plus abondants.

Nous les avons enfin, ces secours si long-temps attendus : Mrs Dawkins & Robert Wood Anglois, animés d'un zèle éclairé pour les Sciences & les Arts, ont vu en Orient les lieux les plus

remarquables de l'Antiquité ; ils en ont rapporté treize Inſcriptions Palmyréniennes, dont la plûpart avoient échappé aux recherches faites dans le ſiècle dernier. Huit de ces Inſcriptions étoient gravées à la ſuite d'autant d'Inſcriptions Grecques ; & les Anglois ont obſervé eux-mêmes que les unes paroiſſoient être la traduction des autres.

M. l'Abbé Barthelemi expoſe en peu de mots la méthode qu'il a ſuivie pour former, d'après ces Inſcriptions, l'Alphabet Palmyrénien. Ce n'a été pour lui que le travail de quelques heures, au bout deſquelles il a vu ſortir de ſes opérations un Alphabet entier, qu'il a fait graver à la ſuite de ſon Mémoire. On voit au premier coup-d'œil que les lettres Palmyréniennes participent beaucoup des lettres Hébraïques & Syriaques. On ne doit cependant

pas s'attendre à trouver par-tout dans ces Inſcriptions la même lettre figurée abſolument de la même manière ; parce que la différence des mains jette dans les contours & dans les traits d'une lettre des variétés quelquefois aſſez ſenſibles. L'Alphabet Palmyrénien eſt compoſé de vingt-deux éléments, ainſi que l'avoit remarqué S. Epiphane dans ſon Traité contre les Héréſies, (Lib. II. Tome II. page 629, Edit. Petav.) Le même Auteur paroît perſuadé que la Langue de Palmyre ne différoit pas du Syriaque : ſon témoignage eſt confirmé par ces Inſcriptions qui ſont toutes en Syriaque ou Chaldéen.

C'eſt beaucoup, ſans doute, que d'avoir deviné l'Alphabet de Palmyre. Cette découverte aſſûre la vraie façon de lire les Inſcriptions Palmyréniennes ; mais elle n'en donne pas l'explication. En

effet, *dit le ſavant Académicien,* il n'en eſt pas des Langues Orientales comme de celles de l'Occident : ici la leçon d'un mot eſt preſque toujours déterminée par la nature des éléments qui le compoſent : là il faut à tout moment recourir aux mots qui précédent ou qui ſuivent. Par l'abſence des points ſur les Monuments ; on eſt autoriſé à donner à chaque mot des ſignifications différentes ; & faute de marques propres à ſéparer les mots entre eux, on peut leur diſtribuer à chacun en particulier plus ou moins de lettres ; de-là une foule de combinaiſons preſque toujours infructueuſes...... Je ne crains pas d'avancer qu'en fait de Langues Orientales, il eſt plus aiſé de découvrir un Alphabet que de l'appliquer à un petit nombre de Monuments qu'on n'eſt pas à portée de voir par ſoi-même.

Octob. 1761. I. vol.

On ne ſauroit prévoir les avantages que l'Alphabet Palmyrénien procurera dans la ſuite. Comme une chaîne inſenſible unit tous les objets de la Littérature, ne pourroit-il pas conduire un jour à quelques découvertes plus eſſentielles? Mais quand même il ſeroit à jamais borné à l'éclairciſſement de quelque Inſcription ou de quelque Médaille, auroit-il fallu le négliger? C'eſt ſe tromper également que de mettre un trop grand prix, ou de n'en pas mettre aſſez à des découvertes iſolées en apparence. Ce grand Tout hiſtorique, objet de nos travaux, *reprend ingénieuſement M. l'Abbé Barthelemi*, ne ſera jamais que le réſultat d'une infinité de recherches & d'obſervations particulières. Le Temple de la Vérité s'élève avec lenteur, des hommes infatigables y travaillent ſans ceſſe..... Ceux-ci,

entraînés par une imagination impétueuſe, conſtruiſent à part des bâtiments irréguliers qui tombent preſqu'auſſitôt en ruines : ceux-là, avec un petit mérite uſurpé & de grandes prétentions, remuent continuellement ces ruines, les tranſportent en différents endroits, ou les jettent au-devant des travailleurs attentifs à la perfection de l'Ouvrage. Parmi ces derniers, quelques-uns laiſſent par-tout l'empreinte de leur génie : les autres doivent s'eſtimer heureux quand, après bien des veilles, ils ont taillé une pierre pour l'Edifice. On ne placera pas M. l'Abbé Barthelemi dans cette dernière claſſe. Ses talents, ſes connoiſſances, ſon zèle & ſon amour pour les Arts lui aſſûrent un rang diſtingué parmi les Architectes habiles, dont les efforts réunis concourent à la conſtruction du Temple de la Vérité.

Les Auteurs qui jusqu'ici nous avoient donné la vie de S. Gregoire Evêque de Tours, s'étoient presqu'uniquement attachés à recueillir les exemples de vertu, & les traits de sainteté qui brillerent dans la personne de ce Père de notre Histoire : ils avoient négligé de le faire connoître comme un Ecrivain fameux, & comme un Prélat illustre qui avoit eu beaucoup de part aux affaires publiques de son temps. M. Lévesque de la Ravalière, en traitant le même sujet, l'envisage dans toute son étendue. Son Mémoire auquel nous renvoyons nos Lecteurs, contient un grand nombre d'observations utiles pour l'éclaircissement des premiers Regnes de notre Monarchie. Les évènements de la vie de S. Gregoire de Tours y sont fixés à des époques justifiées par des discussions historiques. On y voit aussi dans quel temps l'Auvergne passa de

la domination des Viſigoths ſous la domination Françoiſe. Quelle Nation, *dit l'Auteur de ce Mémoire*, peut citer pour elle un Hiſtorien auſſi prochain du temps de ſon établiſſement ? Nous ne parlons point de Moyſe qui, pour les temps antérieurs, comme pour ceux où il écrivit, eſt toujours contemporain, parce qu'il fut inſpiré par l'Eſprit qui eſt de tous les temps & avant les temps. Mais Hérodote premier Hiſtorien des Grecs, Diodore de Sicile, Tite-Live pour les Romains, Tacite pour les Germains, Se-Ma-Couang Auteur des Annales Chinoiſes; aucun de ces Hiſtoriens fut-il auſſi voiſin des premiers temps hiſtoques de la Nation dont ils ont fait l'Hiſtoire, que Gregoire le fut de l'établiſſement de notre Nation dans la Gaule?

La fin de cet Extrait dans un autre Article de ces Mémoires.

ARTICLE CXXX.

ÉLOGE de René DUGUAY-TROUIN, Lieutenant-Général des Armées Navales, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis. Discours qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1761. Par M. THOMAS, Professeur en l'Université de Paris, au Collège de Beauvais. (*In*-8°. p. 74.) *A Paris, chez la Veuve Brunet, Imprimeur de l'Academie Françoise, &c.* M. DCC. LXI.

L'AUTEUR dont nous annonçons l'Ouvrage, a été couronné trois fois par l'Académie Françoise. Un des caractères de son éloquence est de se monter au ton des divers sujets : grande & hardie dans

l'Eloge du Maréchal de Saxe ; abondante & réfléchie dans l'Eloge de M. le Chancelier d'Agueſſeau, ardente & impétueuſe dans l'Eloge de M. Duguay-Trouin ; c'eſt bien le même génie qui met en œuvre ce talent, mais ce n'eſt pas la même manière de l'employer.

Avant que d'entrer dans les détails qui concernent M. Duguay-Trouin, M. Thomas occupe ſes Lecteurs de quelques Obſervations philoſophiques. Il s'agit d'un grand homme de Mer ; d'un Navigateur qui a affronté cent fois les dangers de cet élément perfide ; d'un Guerrier qui a rempli du bruit de ſon nom les côtes de l'Ancien & du Nouveau-Monde : profeſſion terrible, fonction redoutable à l'humanité. » Peut-être devons-nous regretter » ces temps d'une heureuſe igno» rance, où nos ayeux moins

» grands, mais moins criminels ; » ſans induſtrie, mais ſans re- » mors, vivoient pauvres & ver- » tueux, & mouroient dans le » champ qui les avoit vu naître. » Mais on voudroit en vain perſua- » der à l'homme de renoncer à des » forces qui lui ſont pernicieuſes : » rien ne l'effraie autant que ſa » foibleſſe. La Navigation eſt de- » venue, pour les Peuples policés, » un fléau néceſſaire ; auſſi utile » aux Etats que funeſte au genre » humain. « Il y auroit, dans ces dernières expreſſions, une *Sa-tyre* complette de la Navigation & de la Politique, puiſque l'une & l'autre multiplient les maux du genre humain, ſous prétexte de l'enrichir & de contribuer à ſa gloire ; mais l'Orateur ne ſonge directement qu'à peindre les choſes & les hommes.

M. Thomas propoſe ſon ſujet : *Duguay-Trouin fut d'abord ſim-*

ple Armateur, & fit, dans cette école belliqueuse, l'apprentissage de la Marine. Il fut attaché ensuite à *la Marine Royale, & servit la France dans les plus grandes entreprises :* c'est la division du Discours.

On convient assez, dans la Théorie, que la *Marine Marchande* doit être *la Pépinière* de la *Marine Royale.* On a l'exemple de plusieurs grands hommes qui ont été Armateurs avant que d'être Généraux des Armées Navales, un Jean Bart, un Tourville, un Chevalier Paul, un Duguay-Trouin. Notre Orateur, dans les excellentes Notes qui accompagnent son Discours, démontre que, pour être grand homme de Mer, il faut commencer par servir sur les Vaisseaux Marchands. L'Angleterre dit tout en cette matière : mais c'est une instruction perdue pour nous. Nos Littéra-

teurs éleverent la voix, il y a quelques années, pour animer la Noblesse aux travaux du Commerce Maritime, & par conséquent au service de la Marine Marchande. Leur zèle & leurs bons écrits furent presque regardés comme un attentat contre la gloire du nom François. Qu'arrive-t-il donc ? Ce que l'Amiral Hawke disoit à un de nos Officiers, qui étoit prisonnier en Angleterre : *Nous n'aurons jamais de Marine, tant que nous croirons qu'il y a du déshonneur à servir sur des Vaisseaux Marchands.*

Duguay-Trouin, né à S. Malo en 1673, vit, dès l'enfance, la Mer, des Vaisseaux, des Armateurs, des Compatriotes célèbres par leurs courses. Tel fut le champ de son éducation ; tels furent ses modèles. Il commença par des succès : » mais il est une école
» supérieure

» ſupérieure peut-être à celle de
» la victoire : c'eſt celle du mal-
» heur. Ne craignez rien pour la
» gloire de Duguay-Trouin. C'eſt
» le caractère des Héros d'être
» plus grands dans l'infortune que
» dans le ſuccès..... Six Vaiſſeaux
» de guerre l'ont environné ; il
» eſt ſeul, & il oſe les combattre.
» Loin de lui cette prudence ti-
» mide qui ne voit que les dan-
» gers, & ne voit pas l'honneur.
» Quatre heures de combat n'ont
» pas épuiſé ſon courage. Cent
» Pièces d'Artillerie donnent ſur
» ſon Vaiſſeau ; ſes mâts ſont rom-
» pus, ſes voiles ſont déchirées :
» bientôt ſes débris couvriront la
» Mer. Une ame foible n'eût pen-
» ſé qu'à ſe rendre ; une ame
» bouillante & féroce n'eût penſé
» qu'à mourir : Duguay-Trouin
» oſe encore eſpérer de vaincre.
» Soldats de ce Héros, ſoyez di-
» gnes de le ſervir. Mais il eſt

» un point au-delà duquel les
» ames communes ne passent ja-
» mais : & c'est-là que l'extrême
» intrépidité se change tout-à-coup
» en extrême foiblesse. Ses Sol-
» dats se révoltent, & refusent de
» combattre. Malheureux qui osent
» préférer la honte à la mort ! En
» même temps le Vaisseau s'em-
» brase. Duguay-Trouin fait étein-
» dre les flammes, court à ses Sol-
» dats, les anime, les ramène ;
» mais il est lui-même frappé : il
» tombe, & il n'y a que l'instant
» de sa chute qui puisse devenir
» le signal de sa défaite. Guer-
» riers, ce n'est pas vous qui dis-
» posez du sort des combats ; mais
» votre gloire est en vos mains.
» Duguay-Trouin vous apprend
» qu'il en est une indépendante
» du succès. Les ennemis se ren-
» dirent maîtres de sa personne
» & de son Vaisseau : mais ses ver-
» tus, mais ce courage altier &

» indomptable ; cet honneur, » l'idole d'un Guerrier & ſur-tout » d'un François ; cette ame ſi fière » & ſi élevée, rien de tout cela » ne fut en leur pouvoir ; &, malgré la fortune, il fut reſpectable dans les fers.« Cette action, ſi bien peinte dans le Diſcours & dans les Notes, arriva en 1694. Duguay-Trouin n'avoit que 21 ans, ne montoit qu'une Frégate de 40 canons, ſe défendit contre ſix Vaiſſeaux de guerre Anglois de 50 à 70, eût à combattre les flammes & le découragement de ſon propre équipage. Voilà les premiers eſſais d'un grand homme.

Rendu à la patrie, Duguay-Trouin reçoit une épée de ſon Roi, & cherche par-tout les occaſions de ſe ſignaler. Sa vie n'eſt qu'une ſuite de combats, de dangers, de victoires ; ajoûtons, d'études relatives à ſa profeſſion. Ici M. Thomas trace un grand ta-

bleau des connoissances qu'exige la Mer ; Géométrie, Astronomie, Géographie, Pilotage, Science de la manœuvre, &c. Duguay-Trouin saisit toutes ces parties des Sciences. *Lorsque sa main a posé la foudre & l'épée, il prend lui-même le crayon, le télescope & le compas..... Il joint à ces études celle des exemples*, il se familiarise avec l'Histoire, *il parcourt les Annales des Mers ; & lorsqu'il lit de grandes actions, son ame s'élève, son sang bouillonne, & tout son corps tressaillit d'admiration & de joie.*

L'Orateur acheve ce morceau des études par un trait de son propre génie : il trouve le grand ressort des exploits & des succès de Duguay-Trouin dans l'amour que ce Guerrier avoit pour le Roi Louis XIV. & dans l'estime que Louis XIV. avoit pour lui. » Qu'on » se représente Duguay-Trouin

» au ſortir d'une glorieuſe cam-
» pagne, impatient de voir ce Roi
» pour qui il a tant de fois pro-
» digué ſa vie, ſans l'avoir jamais
» vu. Il arrive à Verſailles : ce
» n'eſt ni le faſte de l'opulence,
» ni les noms de ſes Ancêtres,
» ni ſes titres qui l'annoncent : il
» eſt annoncé par ſes exploits.
» L'épée qu'il a reçue de Louis
» XIV. voilà la marque de ſa di-
» gnité : il vient la lui montrer
» cette épée teinte du ſang des
» ennemis. Ce fut un étrange
» ſpectacle pour ces Courtiſans
» oiſifs & dédaigneux, qu'un
» homme de Mer tranſporté du
» ſein de ſes Vaiſſeaux au milieu
» de la Cour, &, ſans autres ti-
» tres que ſes ſervices, converſant
» avec ſon Roi. Quelques-uns
» remarquerent peut-être qu'il
» n'avoit pas les graces & les ma-
» nières des Cours. Louis remar-
» qua ſa valeur & ſon génie. «

Ce coup d'œil de notre Armateur, transporté dans le tourbillon de la Cour, a quelque chose de frappant. Duguay-Trouin put se présenter avec quelques-uns de ces avantages qui procurent des entrées favorables : il étoit jeune, d'une figure distinguée, cultivé par l'étude, estimé des gens de guerre ; mais c'est un effet de l'Art que de rembrunir les couleurs pour former un contraste plus séduisant. Ici on avoit besoin de mettre en opposition le caractère ferme, libre, assûré, déterminé d'un Marin avec les graces étudiées de ceux qui fréquentent la Cour. On tendoit à l'effet, on l'obtient par-là.

Il y a, dans ces premiers traits du brave & intrépide Duguay-Trouin, une tache qui dépare le portrait. Il tenoit le *Fatalisme* ; c'est du moins ce que nous entendons par cette *opinion qui nous*

peint tous les évènements enchaînés par un ordre irrévocable. Foiblesse étrange dans une tête si forte ! On ajoûte que cette *opinion accablante pour le Citoyen paisible*, est *favorable au Guerrier.* On veut dire que le *Guerrier* prévenu de cette *opinion* brave les hazards, sous prétexte qu'il ne lui arrivera rien qui ne soit fixé par des décrets irrévocables. Mais 1° il est certain que la Religion, qui promet un avenir & une récompense, est bien plus *favorable* qu'un destin aveugle, dont on ne peut se prouver à soi-même ni l'existence, ni les loix, ni les opérations. 2° Il semble que cette prétendue *faveur* seroit aussi pour le *Citoyen paisible*; car dans tous les états on pourroit s'approprier le systême de la fatalité, & agir en conséquence. 3° On peut assûrer que cette opinion *accablante pour le Ci-*

toyen devroit l'être aussi pour le Militaire, en lui persuadant qu'il périra ou sera vaincu dans telle ou telle occasion, si le destin l'a ainsi ordonné, &c. Nous croyons qu'en cet endroit quelques coups de pinceau de plus ou de moins auroient mis un degré d'exactitude dans le Discours de notre Orateur, & il est trop galant homme pour prendre en mauvaise part cette légère critique.

Sa seconde Partie commence par le contraste très-soûtenu & très-développé des fonctions de l'Armateur & de celles du Général de Mer. Ce Morceau est magnifique. Après cela, le style de M. Thomas semble prendre tous les caractères de son Héros. Il s'embrase pour le détail des opérations subites & terribles de Duguay-Trouin contre le Batave en 1702 & 1703. La Nature expirante dans les climats du Nord

n'arrête point ce formidable Guerrier. *Le fer d'une main & le flambeau de l'autre, il attaque, il combat, il brûle les Vaiſſeaux de la Hollande.* Il s'agit enſuite de peindre une retraite, chef-d'œuvre du ſang-froid & de la Science militaire. L'Orateur donne à la touche de ſon pinceau toute l'exactitude que demande une affaire combinée avec ſageſſe. Duguay-Trouin, inveſti de Navires Anglois, près de périr, déterminé à vendre bien cher ſon dernier moment, s'arrête pendant le ſilence de la nuit : » Il fixe ſes » yeux tantôt ſur les fiers ennemis » qui l'environnent, tantôt ſur » ſon Vaiſſeau qui va devenir leur » proie, ſur cette Mer où il a » tant de fois vaincu, ſur ce Ciel » où bientôt va reparoître le jour » qui ſera le témoin de ſon dé- » ſaſtre. Tout-à-coup il apperçoit » à l'horiſon le préſage d'un vent

» prêt à s'élever. Il donne des » ordres ; on obéit en silence ; » toutes ses voiles sont tendues ; » le vent s'éleve, & son Vaisseau » s'échappe rapidement à travers » les Anglois étonnés. «

Il est nécessaire, dans une vie pleine de rapports, d'entreprises, d'évènements, de rencontrer les passions humaines, de joûter avec elles, d'être la dupe de leur jeu perfide. Duguay-Trouin éprouva de temps en temps les effets de la jalousie, de la méchanceté, de l'ingratitude des hommes. Puisqu'il étoit Fataliste, il ne devoit pas être surpris de se voir en butte à ces inconvénients, beaucoup moins être tenté de quitter la Mer pour se venger de la fortune, mais on n'est guères conséquent quand on s'attache aux bons systêmes, comment le seroit-on en adoptant les mauvais ? Duguay-Trouin eut pourtant le bon

esprit de vaincre ses ressentiments, & de continuer ses services. Il est envoyé au secours de Philippe V. Alors se trouvoit sur les Mers le célèbre Forbin, qui ajoûtoit aux qualités de Guerrier & d'homme de mérite les avantages de la naissance.

On fait ici le parallèle de nos deux Marins. Les partisans de Forbin ne seront pas contents : tout l'avantage est pour Duguay-Trouin, non-seulement du côté des actions, mais encore & surtout du côté des sentiments & des principes. M. Thomas est censé avoir pris en main la balance de l'équité. Si l'on pouvoit cependant prouver que Forbin ne se borna pas à des *exploits d'Armateur*, & qu'il *ne vendit pas ses services*, notre Orateur seroit assez impartial pour convenir que son Tableau auroit besoin d'être retouché. Quoiqu'il en soit, la par-

tie littéraire du parallèle est fort bien. Celle du combat terrible, où le *Devonshire*, Vaisseau Anglois de cent canons, périt dans les flammes & dans la Mer, est admirable, & mériteroit d'être transcrite en son entier. Vient l'expédition de Riojaneyre. Tout ce que la guerre, l'éloquence, la Poësie, le feu de l'imagination ont de plus bruyant, est déployé dans ce morceau. Quand Duguay-Trouin se fut emparé des environs de la Ville, il fit les préparatifs de l'assaut ; & dans la nuit qui devoit le précéder, il forma le dessein de se saisir d'un poste avancé. » O nuit affreuse, nuit » terrible ! son silence est tout-» à-coup troublé par les déchar-» ges de toute l'Artillerie de Du-» guay-Trouin. En même temps, » le Ciel se couvre d'orages : le » feu des éclairs, qui se mêle au » feu continuel & rapide des bat-

» teries ; le bruit des canons
» joint aux éclats redoublés du
» tonnerre ; les échos des rochers,
» les remparts qui s'écroulent, les
» mugiſſements de la Mer agitée
» par la tempête ; tous ces objets,
» dans l'obſcurité d'une nuit ſom-
» bre, formoient autour de Rio-
» janeyre une ſcène d'horreur &
» d'épouvante. Les habitants pren-
» nent la fuite, l'avarice emporte
» ſes tréſors avec elle au fond
» des bois & dans les cavernes
» des montagnes « &c. La Deſ-
cription continue : le Général
François ne ceſſe d'inſpirer l'ef-
froi que quand il a dépouillé cette
Colonie de ſes richeſſes.

Le ſimple Armateur Duguay-
Trouin devint Chef-d'Eſcadre &
Lieutenant-Général. C'en étoit
trop pour ne pas exciter l'envie.
Ceux qui n'avoient vu que leurs
foyers domeſtiques, ou qui, dans
des emplois importants, n'avoient

acquis aucune gloire, prétendirent mériter les honneurs dont le Souverain combloit un grand homme. Celui-ci cependant étoit modeste, il réservoit toute sa fierté pour les combats; il ne connoissoit d'autres trésors que *son pavillon & l'honneur de la France :* à la Cour *il s'occupoit de l'avancement de ses Officiers ; il portoit aux pieds du Trône les actions même des Soldats.* » Cet homme » si redoutable dans la mêlée étoit » né sensible. On l'a vu frémir » à la vue des embrasements & » des naufrages, voler au secours » des malheureux, consoler les » vaincus, donner les plus tendres » regrets à la mort de ses amis, » embrasser les corps expirants de » ses frères, les serrer dans ses » bras, mêler ses larmes à leur » sang. Heureux s'il n'avoit jamais » eu que de si nobles foiblesses! » Mais la postérité lui rendra du

» moins cette juſtice, que le plai-
» ſir ne fut jamais pour lui que
» le délaſſement de la gloire. «
N'en eſt-ce point plutôt la tache,
l'obſcurciſſement, la dégradation?
Hercule chez Omphale & Achille
chez Lycoméde ne ſont plus des
Héros.

Dugnay-Trouin mourut le 27. Septembre 1736. *La Nation le regretta, & ſes ennemis convinrent alors que c'étoit un grand homme.*

Ce Diſcours eſt d'une chaleur de ſtyle ſi marquée, qu'il touche de fort près l'enthouſiaſme de la Poëſie Les Notes qui le ſuivent, ſont encore éloquentes, vives, élevées, ſans ceſſer d'être fort inſtructives. Elles l'emportent peut-être pour l'art & pour le travail ſur le Diſcours même; mais le tout enſemble eſt rempli de beautés, & nous applaudiſſons très-ſincèrement aux ſuccès réitérés de l'Auteur.

Octob. 1761. I. vol.

ARTICLE CXXXI.

LETTRE SUR L'ORIGINE de l'Imprimerie, servant de Réponse aux Observations publiées par M. FOURNIER *le jeune, sur l'Ouvrage de M.* SCHŒPFLIN *intitulé :* VINDICIÆ TYPOGRAPHICÆ. (*In-8°.*) A Strasbourg. M. DCC. LXI.

L'ART de l'Imprimerie use de ses droits en multipliant les Livres qui concernent ses origines, ses avantages, sa gloire. Il est naturel de se servir soi-même. Combien d'Orateurs ont exalté l'Eloquence ! combien de Poëtes ont célébré la Poësie ! combien de Peintres ont fait leur portrait !

Notre Nation, qui ne prétend rien aux origines de l'Imprimerie, s'intéresse pourtant à la con-

troverse que trois Villes soûtiennent depuis trois siècles sur ce point d'Histoire & de Littérature. M. Fournier, Artiste célèbre dans la Gravure & dans la Fonte des Caractères, a écrit trois Ouvrages sur l'Imprimerie *; & le dernier est une Critique du Livre de M. Schœpflin, Professeur de Strasbourg, lequel a pour titre: *Vindiciæ Typographicæ.* L'objet de ce Savant étoit de fixer l'origine de l'Imprimerie dans Strasbourg préférablement à Harlem & à Mayence, qui sont les deux Villes Antagonistes. M. Fournier a prétendu maintenir, à cet égard, la gloire de Mayence, & il n'a pas fait difficulté d'assûrer que *le Traité du docte Professeur n'étoit propre qu'à épaissir les téné-*

* Voy. *ces Mémoires Avril II. vol.* 1758, *Août* 1759, *Juin* 1760.

bres qui enveloppoient l'Histoire de l'Imprimerie.

Il s'éleve aujourd'hui un autre Savant, qui prend la défense des *Vindiciæ*, & il ne paroît point d'humeur à laisser jouir M. Fournier des avantages qu'il s'est promis de sa Critique. Nous desirerions que ce Vengeur de M. Schœpflin eût fait l'honneur à l'Imprimerie de traiter sa cause avec cette modération que la Littérature recommande si fort, & qu'elle a néanmoins tant de peine à obtenir. Il y a beaucoup de bonnes raisons dans la Lettre que nous annonçons ; mais le ton fort & le style énergique y dominent, l'un & l'autre selon la méthode de nos anciens Littérateurs qui rompoient la lance & présentoient le champ-clos. Faisons abstraction, pour un moment, de la manière de combattre, & voyons quels sont les avantages réels du nou-

vel Adverſaire de M. Fournier.

Il commence par des obſervations légères ſur quelques mépriſes échappées à cet Artiſte, & ſur la confiance qu'il a eue d'attaquer tous les Auteurs qui ont traité des origines de l'Imprimerie; mais obſervons que ce préambule de critique ne regarde pas préciſément l'Ouvrage donné, en 1760, par M. Fournier contre celui de M. Schœpflin. L'Auteur de la Lettre attaque directement le Livre publié en 1759 par notre Artiſte, ſous ce titre : *De l'origine & des productions de l'Imprimerie primitive en Taille de Bois.* C'eſt la plus conſidérable des compoſitions de M. Fournier, celle dont nous rendîmes compte avec plus d'étendue, & où nous hazardâmes auſſi quelques mots de critique, dont il ne paroît pas que l'Auteur de la Lettre ait eu connoiſſance.

Octob. 1761. I. vol.

Cet Auteur pousse bien plus loin ses observations, & c'est surtout contre les raisonnements ou *la Logique* de M. Fournier qu'il dresse ses batteries. Nous donnerons un exemple. M. Schœpflin avoit dit, dans sa Dissertation qui fait partie du Recueil de l'Académie des Belles-Lettres pour l'année 1741, que Schoëffer *trouva le secret de jetter les Caractères en Fonte vers 1452.* M. Fournier s'éleve hautement contre cette opinion, il prétend que l'invention des Caractères de Fonte est postérieure de plusieurs années, & voici ses deux preuves principales : 1° La Bible sans date, commencée vers ce temps (1452,) est imprimée en Caractères mobiles de Bois : 2° Les Pseautiers de 1457 & de 1459 sont encore imprimés avec ces Caractères : donc les Caractères de Fonte ne furent pas inventés en 1452 ; car si cette

invention avoit eu lieu pour-lors, on n'auroit pas employé les Caractères mobiles de Bois.

Notre Auteur trouve ici en défaut *la Logique* de M. Fournier. D'abord cet Artiſte convient que la Bible ſans date fut commencée en 1450 ; il ne ſeroit donc pas ſurprenant qu'on y eût employé des Caractères mobiles de Bois. Schoëffer travaillant à cette Bible de concert avec Guttemberg & Fauſt, aura pu inventer, en 1452, les Caractères de Fonte, & continuer néanmoins ſa Bible avec les Caractères de Bois, parce qu'on l'avoit commencée à l'aide de cette méchanique. Il nous ſemble que cette Réponſe de notre Auteur eſt péremptoire, & qu'en effet, par l'exiſtence de la Bible commençée avec des Caractères de Bois en 1450, M. Fournier n'infirme pas l'invention des Caractères de Fonte en 1452.

Octob. 1761. I. vol.

Mais les Pseautiers de 1457 & de 1459, imprimés encore en Caractères de Bois, ne prouvent-ils pas qu'alors les Caractères de Fonte n'étoient pas inventés ? Il faut l'avouer, l'Auteur de la Lettre ne résout pas nettement cette objection ; il s'arrête à relever deux ou trois petites méprises de M. Fournier, dont la raison principale (quoique peut-être pas assez développée) est que si l'invention des Caractères de Fonte avoit pour époque l'an 1452, on n'auroit pas imprimé en 1457 & 1459 avec des Caractères mobiles de Bois. Cette raison toutefois ne nous paroît pas encore décisive. Faust & Schoëffer ayant réussi dans l'impression de leur Bible, dont on fixe l'époque depuis 1450 jusqu'en 1455, auront pu se servir encore de Caractères de Bois pour leurs Pseautiers de 1457 & de 1459. On prétend

bien qu'à Strasbourg il y eut des impressions faites en Caractères de Bois jusques vers l'an 1472; sans doute, parce qu'on trouvoit encore de la beauté & de la propreté dans ces Caractères, quoique taillés depuis long-temps, & même avant l'invention des Lettres de Fonte. Pourquoi Faust & Schoeffer n'auroient-ils pas entrepris les deux Pseautiers avec leurs beaux Caractères de Bois, quoiqu'ils eussent déja des Caractères de Fonte? Au moins ne produit-on aucun argument solide qui puisse infirmer ce raisonnement.

Nous ne suivrons pas l'Auteur de la Lettre dans tous les reproches qu'il fait à M. Fournier. Il ne lui passe absolument rien, il porte les attentions de sa critique à défendre même les prétentions de la Ville de Harlem sur les origines de l'Imprimerie, ou plutôt à contredire les raisons allé-

guées par notre Artiſte contre ces prétentions. M. Fournier révoque preſque en doute l'exiſtence du fameux Laurent Coſter, il lui diſpute au moins ſon nom & ſes premiers eſſais d'Imprimerie. L'Auteur de la Lettre en appelle aux monuments, aux autorités ; & le réſultat de cette controverſe particulière eſt que M. Fournier ne détruit pas les preuves qu'on produit en faveur de Harlem : c'eſt ce qu'il faut voir aux pages 18, 19, 20 & 21 de la Lettre.

L'Auteur, après tous ces Préliminaires qui rempliſſent plus de la moitié de ſon Ouvrage, en vient à la défenſe des *Vindiciæ Typographicæ* de M. Schœpflin ſon ami. Au mois de Juin de l'année dernière, nous rendîmes auſſi compte de cette ſavante Diſſertation, dont l'objet étoit de faire voir que l'Imprimerie eſt née à Straſbourg ;

Straſbourg ; que Jean Guttemberg en eſt l'Inventeur ; & qu'on conſerve encore dans cette Ville des monuments qui font foi des eſſais de cet Artiſte depuis l'année 1435 juſqu'en 1445.

M. Fournier, attaquant le docte Profeſſeur de Straſbourg, ſe portoit bien pour n'avoir que des intentions droites, & ſur-tout la volonté de ne manquer à aucun des égards que mérite un Savant du premier ordre, tel que M. Schœpflin. Cependant l'Auteur de la Lettre lui reproche, d'une manière aſſez picquante, d'avoir oublié ſa promeſſe. Il raſſemble des exemples du ſtyle polémique qu'a pris cet Artiſte, & ce réſultat préſente en effet quelque choſe de trop peu convenable dans une matière où il eſt permis d'opiner comme on veut, & dans un conflit où l'on a un Ad-

verſaire tel que le Profeſſeur célèbre de Straſbbourg.

L'Auteur de la Lettre ſuit après cela, de page en page, les obſervations de M. Fournier; & il en eſt peu qui n'eſſuie quelque cenſure. En voici une des plus importantes. M. Fournier n'approuve pas que M. Schœpflin donne le nom d'*Art Typographique* aux Caractères mobiles ſculptés, ſoit en Bois, ſoit en Bronze; &, ſelon notre Artiſte, ce nom (de Typographie) n'eſt dû qu'aux Caractères moulés. » Cependant, *reprend l'Auteur de la Lettre*, » M. Fournier, dans ſon Traité » ſur l'origine de l'Imprimerie, » reconnoît le Pſeautier de Fauſt, » imprimé en 1457 avec des Let- » tres mobiles ſculptées (& même » des Lettres de Bois,) pour un » *chef-d'œuvre Typographique*; » il répète les mêmes expreſſions » à pluſieurs repriſes, & il finit

» par dire que *l'impreſſion de ce*
» *Livre a été portée à un degré*
» *de perfection, auquel n'a jamais*
» *pu atteindre aucun Typographe,*
» *ſoit ancien, ſoit moderne.* En par-
» lant de la Bible ſans date, impri-
» mée, ſelon lui, avec des Lettres
» mobiles de Bois, il ajoûte encore
» cette réflexion : *On ne fait pas*
» *une entrepriſe ſi hardie avec un*
» *Art naiſſant..... Cette Edition*
» *là-même eſt proprement impri-*
» *mée ; les Lettres, qui ſont mo-*
» *biles, ſont ſi correctes qu'elles*
» *annoncent plutôt la perfection*
» *de l'Art que le commencement.*
» Que peut-on conclure de ces
» différentes aſſertions de M. Four-
» nier ? Il en réſulte que des Li-
» vres parfaitement bien impri-
» més, ces chef-d'œuvres de l'Art
» Typographique, ont été impri-
» més avant l'invention de l'Im-
» primerie. Tel eſt la Logique de
» M. Fournier.« Ces derniers mots

ſont un ſarcaſme. Nous ne recueillons de tout cet endroit que les aveux de M. Fournier, s'il reconnoît que les Caractères mobiles ſculptés en Bois ou en Bronze ont produit des merveilles en Typographie, il faut bien que l'Art ne conſiſte pas uniquement dans l'emploi des Caractères moulés. Cet argument paroît ſans replique.

Dans ce démêlé ſur les origines de l'Imprimerie, M. Schœpflin a été à portée d'interroger des monuments du temps. Il a ſur-tout eu entre les mains toutes les pièces d'un procès que Guttemberg ſoûtint en 1438 contre les héritiers d'un de ſes Aſſociés. Or il paroît clairement, par ces Ecrits originaux, que Guttemberg avoit alors une Preſſe & une Imprimerie montée à Straſbourg. » Le fait eſt indubitable, *dit notre Auteur*, les dépoſitions des

» témoins ſont ſi claires, que » M. Fournier même n'oſe révoquer le fait en doute. La diſpute entre M. Schœpflin & ce » Fondeur ne roule que ſur un » ſeul Article. Guttemberg s'eſt-il » ſervi à Straſbourg de Caractères mobiles; ou n'a-t-il imprimé que ſur des Planches fixes? » M. Schœpflin ſoûtient le premier. M. Fournier au contraire » nous aſſûre que les pièces de la » procédure de Guttemberg ont » induit M. Schœpflin en erreur, » & que l'erreur de M Schœpflin » l'a fait mal entendre les pièces » de la procédure : par-tout il » conclut que M. Schœpflin a tort, » & que Guttemberg n'a imprimé » à Straſbourg que ſur des Planches fixes. «

L'avantage de M. Schœpflin conſiſte en ce qu'il ſait l'Allemand, qu'il eſt en état de bien ſaiſir le ſens des pièces; au-lieu

que ſon Adverſaire, qui n'a aucune connoiſſance de cette Langue, a été obligé de conſulter un Interprète peu habile. L'Auteur de la Lettre fait bien ſentir ce contraſte, & il rappelle de plus les dépoſitions des témoins au nombre de XVI. dont huit parlent clairement d'Imprimerie compoſée de Lettres mobiles. Ici notre Auteur, verſé auſſi dans la Langue Allemande, raſſemble toutes ſes forces pour conſtater le fait & la nature de ces Lettres. Il preſſe extrêmement ſes preuves, & il eſt difficile de ſe refuſer à la démonſtrantion qu'elles opèrent. La concluſion de la Lettre eſt que *le ſyſtême de M. Schœpflin demeure inébranlable.* Il nous ſera toutefois permis d'attendre encore le ſavant Ouvrage de M. Meermann, dont nous avons annoncé le *Proſpectus* au mois de Juillet dernier. Alors ce ſera

la Ville de Harlem qu'on mettra ſur les rangs, & la diſpute ſera tournée contre M. Fournier, contre M. Schœpflin & contre tous les partiſans de la gloire de Mayence & de Straſbourg. Si M. Meerman ne termine pas la querelle, il faudra dire que les origines de l'Imprimerie ſont comme celles du Nil qu'on cherchoit autrefois, qu'on a cru découvertes dans ces derniers temps, & qui ſont aujourd'hui diſputées ou même ignorées plus que jamais.

ARTICLE CXXXII.

DESCRIPTION de la Gaule Belgique, selon les trois âges de l'Histoire, l'ancien, le moyen & le moderne ; avec des Cartes de Géographie & de Généalogie. (In-4°. pages 500.) Par le P. Charles WASTELAIN, de la Compagnie de JESUS. *A Lille, chez la Veuve de C. M. Cramé, Imprimeur ordinaire du Roi.* M. DCC. LXI.

UNE des choses qui coûtent le plus aux hommes, est d'apprendre l'Histoire de la Terre qu'ils occupent. Il n'est nulle partie de notre Globe qui n'ait essuyé des révolutions. Avec les différents Peuples qui se sont succédé dans la possession d'un même

pays, les noms ont changé, les monuments ont perdu leurs usages & leur célébrité : une puissante Capitale est devenue un Hameau ; & ce qui n'étoit qu'une Bourgade, est parvenue au premier degré de l'illustration & de l'opulence.

Ceux qui donnent des Notices ou Descriptions de pays avec tous leurs rapports aux différents âges & aux diverses aventures du monde, sont des hommes qui mériteroient d'être comptés parmi les Géans, s'il y en avoit dans la Littérature. Ils déplacent ou entassent des masses énormes : ils bouleversent, en quelque sorte, les Provinces & les Cités, pour y découvrir les traces de leur ancienne existence : ils errent dans des ruines pour interroger l'Antiquité savante, ou la Barbarie destructive.

Ces Auteurs sont tout-à-la-fois

Géographes, Historiens, Généalogistes, Calculateurs, Critiques, Antiquaires, Etymologistes, &c. Le Public, qui s'amuse par la lecture, néglige ce travail, & ne daigne seulement pas le connoître : le Public savant donne son attention à quelques Articles dont il peut avoir besoin, ou qu'il juge à propos de critiquer ; presque personne ne s'occupe de l'Ouvrage pris dans son entier. On l'estime pourtant quand il est bien fait, on en sent l'utilité & l'importance. Mais il faut avouer que la peine de le composer l'emporte toujours sur la reconnoissance des hommes.

De toutes les Descriptions ou Notices de pays qui nous sont connues, celle que nous annonçons est peut-être la plus propre à picquer l'attention d'un plus grand nombre de personnes. François, Flamands, Germains, Hol-

landois : voilà quatre Nations qui participent directement aux lumières que répand cet Ouvrage. C'eſt, en quelque ſorte, la moitié de l'Europe qui retrouve ici ſon berceau, ou qui apprend à reconnoître celui de ſes voiſins.

Le terme de *Belgique* déſignoit autrefois une partie de notre France, tous les Pays-Bas, & beaucoup de Cantons de l'Allemagne. Auguſte diviſa la Belgique en trois. La première retint ce nom, & les deux autres furent appellés *Germanie ſupérieure & inférieure*. Il ne faut pas croire que le *Belgium* de Céſar & de Hirtius ſoit la Belgique entière, ou même la partie qui portoit ſpécialement cette dénomination. Le P. Waſtelain démontre que le *Belgium* étoit ſimplement la contrée qui comprenoit les *Bellovaques*, les *Amiénois* & les *Atrébates*. M. Danville eſt du même ſen-

timent, & le prouve de la même manière, quoiqu'avec moins d'étendue. Il nous a été agréable de comparer les Ouvrages de ces deux Savants qui ont travaillé ſans colluſion, puiſqu'ils n'ont pu connoître leurs travaux reſpectifs. *La Notice de l'ancienne Gaule* & la *Deſcription de la Gaule Belgique* ont paru preſque dans le même temps, c'eſt-à-dire cette année 1761, à quelques mois de diſtance l'une de l'autre. M. Danville n'embraſſe dans ſon plan que la Gaule des temps Romains, au-lieu que le P. Waſtelain traite de la Gaule Belgique, ſelon les trois âges de l'Hiſtoire, dont le premier s'étend depuis les conquêtes de Céſar juſqu'à la décadence de l'Empire Romain; le ſecond ou moyen âge, depuis l'établiſſement de la Monarchie Françoiſe dans les Gaules juſqu'au XII^{e} ſiècle; le troiſième temps ou âge moderne, de-

puis cette dernière époque jusqu'à notre siècle. Il y a, dans cet Ouvrage, des Cartes pour ces trois âges; & une sorte de distribution générale qui procéde en cette manière.

D'abord l'Auteur traite de la Belgique proprement dite, selon les trois âges; mais ce n'est qu'en gros: il s'attache dans la suite aux détails, en commençant par la Germanie supérieure, continuant par la Germanie basse, & finissant par les deux Belgiques, celle dont Trèves étoit la Métropole, & celle dont la Métropole étoit Reims. Tout se rapporte à cet ordre de composition, que nous ne pouvons représenter qu'imparfaitement dans cette Analyse. Nous indiquerons quelques traits particuliers.

La Belgique proprement dite comprenoit les Atrébates, les Amiénois, les Remois & la plû-

part des autres Peuples situés entre l'Escaut, la Seine & l'Océan. On mettoit aussi au nombre des Belges les Trévíriens, quoiqu'ils se picquassent d'être descendus des Germains; & que, pour ressembler mieux à leurs Ancêtres, ils affectassent une férocité qui ne faisoit le caractère ni des Belges, ni des Gaulois. Trèves fut même la Capitale de la première Belgique, quand on eut fait la division de ce grand pays: ce qui n'arriva que sous Constantin ou sous ses premiers successeurs. Cette première Belgique contenoit aussi les Cités ou Diocèses de Metz, Toul & Verdun: disposition qui a encore lieu dans l'ordre de l'Eglise. La seconde Belgique, présidée par Reims qui eut la qualité de Métropole, comprenoit onze autres Cités ou Diocèses; savoir, Soissons, Châlons, Noyon, Arras, Cambrai, Tour-

nai, Senlis, Beauvais, Amiens, Terouenne, Boulogne : & tel fut dans l'Eglise l'état de cette Métropole jusqu'à l'érection de Cambrai en Archevêché. Cet ordre prouve bien, comme notre Auteur l'observe, que l'Eglise a suivi, dans la division de ses Provinces, les départements ou districts de l'Empire : mais cette régle n'est pas sans exception ; il ne s'agit ici que de ce qui se pratiquoit le plus ordinairement.

La méthode du P. Wastelain est de suivre par-tout les trois âges : par exemple, sous Trèves il nous dit ce que fut cette Cité, Province, ou Contrée sous les Romains ; ce qu'elle fut dans le moyen âge, & ce qu'elle est aujourd'hui. Comme, dans ces trois divisions, il y a eu ou qu'il y a encore plus ou moins de Cantons, de Villes, de Châteaux annéxés au pays des Trévirois ; l'Auteur

tient compte de tout, & cette exactitude est même ce qui forme les détails de sa Description; car il en use de la même manière à l'égard de la seconde Belgique, de la première & de la seconde Germanie: il discute tout jusqu'aux particularités qui intéressent l'Histoire & les Généalogies. Voici un exemple qui intéresse une Maison illustre. Sous la Cité de Trèves au moyen âge étoit le Comté d'Ardennes, & dans le district de ce Comté on voyoit l'ancien Château de Salm au Midi de Stavelo, & Chef-lieu d'un domaine dont Herman a été le premier Comte.

» Or cet Herman étoit le se-» cond fils de Gilbert, Comte de » Luxembourg. Il fut couronné » Roi de Germanie en 1082. Her-» man II. eut Henri I. dont les » fils formerent deux branches. » Henri I. bâtit le Château de

» Salm dans les Voſges : Conrad
» le cadet eut la Terre de Salm
» en Ardenne. Henri VI. dernier
» Comte de cette première race,
» vécut juſqu'en 1416, & nomma
» pour ſon héritier Jean, Seigneur
» de Reifferſcheidt, dont la poſté-
» rité prit le nom & les armes
» de Salm. Jean, Seigneur de
» Reiffenſcheidt, étoit parent du
» Comte de Salm du chef de
» ſon père, & ſa Maiſon étoit une
» branche cadette ſortie d'Hen-
» ri II. Duc de Limbourg. «

A l'occaſion de la Lorraine moderne, qui fait auſſi partie de la première Belgique, l'Auteur donne la ſuite des Princes deſcendus d'Adalbert, ayeul de Gérard d'Alſace, Duc de Lorraine en 1048. Cet Adalbert étoit déja grand Seigneur ſur la fin du X^e^ ſiècle, & il eſt la tige de l'auguſte Maiſon, dont la branche aînée eſt aujourd'hui ſur le Trône Impérial.

La Description de la seconde Belgique occupe 160 pages dans ce Volume. Nulle part la Ville de Reims ne paroît avec plus d'éclat : elle est à la tête de son Diocèse & de onze autres, sans compter quelques Cantons du Vexin & de la Normandie qui dépendoient autrefois de la Belgique.* On ne peut imaginer l'étendue des recherches qu'il a fallu faire pour discuter tous les objets Géographiques & Généalogiques dans ce grand Morceau. La Critique y a aussi répandu d'abondantes lumières. Nous ne savons si l'Auteur a rencontré tout-à-fait juste, en décidant que le Port *Iccius*, où

* On a donné, en 1756, une bonne Histoire de Reims (en trois Volumes in-12.) où la grandeur ancienne de cette Ville est bien représentée. Pour une nouvelle Edition, que cette Histoire mérite, la Description du Père Wastelain pourroit être utile.

s'embarqua César pour passer en Angleterre, étoit le Port de Boulogne, & le même qu'on appelloit aussi *Gessoriacum*. César dit qu'il choisit, pour s'embarquer, l'endroit où le passage étoit le *plus commode* (*Liv. 5. de bel. Gal.*) & *le plus court* (*Liv. 4.*) Il ajoûte au même Livre 5 que son trajet fut d'environ 30 milles. Or du Port de Boulogne à la côte d'Angleterre, la traversée n'est ni la plus courte, ni de 30 milles, elle est, dans la ligne la plus droite, de 34 milles au moins; tandis que du Port de *Wissand* ou *Witsand* (Village entre Boulogne & Calais) le trajet est beaucoup plus court. Aussi quantité d'Auteurs, & M. Danville en particulier, croient que le Port *Iccius* est Witsand, & non pas Boulogne. Ils évitent d'ailleurs l'inconvénient de donner au même Port deux noms, *Iccius* & *Gessoriacum*: *Octob.* 1761. I. vol.

inconvénient qui se rencontre dans l'opinion de notre Auteur. Il est vrai que des Ecrivains illustres appuyent aussi ce sentiment ; mais ils ne paroissent pas avoir assez combiné les deux Textes de César. Quoiqu'il en soit, la discussion où entre ici le P. Wastelain sur cet ancien Port du pays des Morins, est curieuse & savante.

Il faut lire ses preuves pour assûrer le rang de Capitale des *Nerviens* à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *Bavai* en Hainault. Ce point d'Histoire & de Critique est bien traité. Il faut suivre tous les détails qui concernent la Germanie supérieure & la Germanie inférieure : il faut ne rien perdre de toutes les Descriptions relatives aux divers états du grand Diocèse de Cambrai. Enfin la Préface de l'Auteur mérite aussi d'être lue, afin de connoître le plan de son Ouvrage, les sources

qu'il a consultées, les notions qu'il faut se faire des diverses époques, de titres dont on a décoré certaines contrées, &c. Enfin on trouvera, dans ce Livre, beaucoup de traits concernant notre ancienne Histoire, sans compter celle des Romains jusqu'à la conquête de Clovis.

ARTICLE CXXXIII.

THÉATRE DE LA GUERRE présente en Allemagne, contenant la Description Géographique du pays où elle se fait actuellement; avec un Journal Historique des opérations militaires des armées des Puissances belligérantes, accompagné d'un grand nombre de Cartes relatives à ces opérations, & des Plans des principales Villes dont il est parlé. Octob. 1761. I. vol.

dans cet Ouvrage. (In-12, Tomes III. & IV.) Chez Guillyn, Quai des Auguſtins; chez Ducheſne, rue S. Jacques; & chez l'Auteur, le S[r] d'Heulland, Deſſinateur du Roi pour la Marine, Porte S. Michel, à l'entrée de la rue S. Hyacinthe.

LEs deux premiers Volumes de cet Ouvrage parurent vers la fin de l'année 1758. Le ſuccès mérité qu'ils eurent dans le Public, étoit pour l'Auteur une eſpèce d'engagement à en donner la ſuite, à meſure que les évènements de la guerre lui fourniroient une matière aſſez abondante pour former de nouveaux Volumes. C'étoit auſſi le deſſein qu'il s'étoit propoſé, & qu'il exécute enfin aujourd'hui.

Le plan de ces nouveaux Volumes eſt le même que celui des deux premiers. On y trouve 1° une

Table Géographique de l'Allemagne, dans laquelle on peut voir d'un coup-d'œil toutes les divisions & subdivisions de ce grand pays, avec toutes ses Villes principales. 2° Une courte Notice de l'état présent de l'Empire, par rapport à son étendue, sa Population, son Gouvernement, &c. 3° Une Description détaillée des différents Etats où les armées se sont portées durant tout le cours de la guerre. La place naturelle de ces trois morceaux étoit à la tête du premier Volume. L'Auteur l'a senti lui-même; & il avertit que c'est la place qu'il leur auroit donnée, si, en commençant son Ouvrage, il avoit pu prévoir que la guerre s'étendroit dans tant de contrées de l'Allemagne. 4° Un Journal Historique de toutes les opérations militaires, depuis le commencement de l'année 1758 jusqu'à la fin de l'année 1759.

Octob, 1761. I. vol.

Tout ce morceau, qui fait comme le corps de l'Ouvrage, eſt curieux & inſtructif. L'Auteur ne ſe borne pas à donner les relations des batailles, des ſièges, & autres évènements plus mémorables qui ſe ſont paſſés dans l'intervalle de temps qu'il embraſſe : pour répondre à ſon titre, il ſuit jour par jour les divers mouvements des troupes, & rend exactement compte de leurs moindres opérations. Au reſte, on ne doit pas croire que ceci n'eſt qu'une pure compilation de Gazettes. Si l'Auteur n'a pu puiſer dans d'autres ſources, il a du moins fait le choix de ſes matières, & a établi entre les évènements une ſuite & une liaiſon qui en rendent le récit plus agréable & plus inſtructif. 5° Une Table alphabétique de tous les endroits dont il eſt parlé dans l'Ouvrage. 6° Une Table générale de tous les campements.

7° Deux

7° Deux Cartes, l'une des environs de Francfort & de Marpourg; l'autre des environs de Caſſel. 8° Pluſieurs Plans de Villes, de ſièges, de batailles & de combats. La gravure de tous ces morceaux eſt très-bien exécutée; & l'Auteur aſſûre qu'il n'a épargné ni ſoins, ni dépenſes pour les rendre exacts.

ARTICLE CXXXIV.

HISTOIRE DE FRANCE, depuis l'établiſſement de la Monarchie juſqu'au Regne de Louis XIV. (Tomes IX. & X. *in*-12.) Par M. VILLARET. *A Paris, chez Deſaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais, &c.*

LA plûpart des Hiſtoires anciennes & modernes ſont comme l'Iliade d'Homère où l'on

ſe bat toujours. On ſait bien que les hommes répandus ſur ce Globe qui n'eſt qu'un point en comparaiſon de l'immenſité de l'Univers, ſe ſont preſque toujours diſputé quelque portion de cette terre ſi étroite & ſi peu digne d'intéreſſer ſes habitants ; mais l'état de guerre n'empêche pas le cours des autres évènements. Les inclinations militaires n'étouffent pas les autres penchants du cœur. Les Empires ont toujours donné le ſpectacle des Loix, des Mœurs, des Sciences, des ſingularités, des biſarreries, des révolutions, ſoit dans les manières de penſer, ſoit dans les rapports du Gouvernement &c. En un mot, l'Hiſtoire des Peuples ne devroit pas être bornée à des campements, à des ſièges, à des batailles, à des conquêtes, à des traités de paix.

On l'a ſenti depuis quelques années ; & dans ces derniers temps,

M. le Préſident Hénault, dans ſon excellent Abrégé de l'Hiſtoire de France, a ouvert le champ des Obſervations, des Anecdotes, des retours philoſophiques ſur l'état ancien du monde François. On l'a beaucoup imité; on a multiplié les Ouvrages dans ce goût & dans cette forme. D'autres ont tâché de lier davantage le récit des évènements, ſans toutefois renoncer à la liberté de recueillir des Anecdotes. Enfin M. l'Abbé Velly s'étoit engagé dans une Hiſtoire de France, qui devoit être, en quelque ſorte, l'Hiſtoire des mœurs & des particularités de la Nation: ſon projet étoit même aſſez en grand, & il en a exécuté près de huit Volumes qui ont eu l'approbation du public.

Il n'eſt point rare que l'Hiſtoire, quand elle a de l'étendue, ſoit funeſte à ſes Auteurs. En recherchant la vie des Ancêtres,

on use la sienne : on fait, dans la construction de cet Edifice national, ce que la Bruyère dit de ceux qui bâtissent sur l'arrière-saison : *On meurt quand on en est aux Peintres & aux Vitriers ;* c'est-à-dire qu'on est enlevé à l'Histoire & au monde, quand l'un & l'autre commençoient à embellir les travaux de l'Historien. M. l'Abbé Velly étoit parvenu aux temps des Valois. Désormais la scène aggrandie fournissoit de grands traits à cet Auteur ; mais la *mort ravit tout sans pudeur.* On laisse l'attelier littéraire à un successeur qui ne peut pas encore se promettre de le fermer. Ces révolutions servent aussi à l'Histoire littéraire, qui n'est pas moins philosophique que celle des Rois & des Peuples.

M. Villaret commence sa carrière par notre Roi Jean II. le plus malheureux Guerrier, & le

plus heureux Père qui fût jamais. Il y a un Volume entier pour les 13 années du Regne de ce Prince. Auſſi tout y eſt détaillé, & déja nous rendons juſtice aux recherches de ce nouvel Hiſtorien. Les citations placées dans ſes marges, nous annoncent des dépôts d'Hiſtoire, riches & nombreux. On ſent bien que nous ne le ſuivrons pas dans tous les évènements de ce Regne : on fera connoître ſimplement ſa manière qui eſt très-bonne, & l'étendüe de ſes découvertes dans les points qui intéreſſent les Mœurs, le Gouvernement, les Loix, le Génie, en un mot, & le caractère particulier de notre Nation.

Le portrait du Roi Jean, tel que le trace notre Auteur, préſente, en quelque ſorte, toute l'Hiſtoire de ce Monarque. » Jean » ſe laiſſa dominer par la colère : » cette paſſion offuſqua les lu-

» mières de son esprit. Formé pour
» tout autre rang que celui qu'il
» occupa, il eût été peut-être un
» grand homme; il ne fut pas un
» grand Roi. Généreux, sincère,
» libéral, amateur des Lettres, de
» la justice, brave jusqu'à l'hé-
» roïsme, constant dans l'amitié;
» mais implacable dans sa haine,
» sacrifiant tout à sa vengeance,
» toujours entraîné par les accès
» de son impétuosité, il commit
» des fautes irréparables. L'adver-
» sité fit en lui un changement
» surprenant. Il ne fut plus le
» même Prince depuis que, vain-
» cu & fait prisónnier, il lutta seul
» contre la fortune qui l'accabloit.
» Toute la dureté de son carac-
» tère disparut : il ne lui resta plus
» de cette infléxibilité d'ame, qu'un
» courage invincible, éprouvé par
» les revers. Il sut alors pardon-
» ner : on le vit, lorsque Paris
» rentra sous son obéissance, écrire

» aux habitants avec la bonté d'un
» père qui excuse ses enfants : il
» défendit qu'on usât de rigueur.
» L'humanité avoit repris ses droits
» sur un cœur aveuglé par la flat-
» terie : il reconnut ses erreurs, &
» par une espèce de prodige, il
» se concilia, dans le malheur,
» l'amour de ses Peuples, l'estime
» & le respect de ses ennemis. Au
» reste, il faut convenir que l'in-
» docilité de ses Sujets contribua
» autant que son imprudence aux
» calamités publiques. Ils avoient
» besoin aussi-bien que leur Sou-
» verain d'être instruits par l'in-
» fortune. « On voit, dans ce Tableau, les défauts & les bonnes qualités du Monarque, les torts de la Nation, les grandes & utiles leçons de l'adversité.

Quant aux détails de l'Histoire, ce n'est qu'un tissu de revers. Cela répand de la tristesse dans l'ame du Lecteur. Il n'a pas été possible

à l'Historien d'éviter cet écueil, parce qu'il ne lui appartenoit pas de créer des évènements pour varier la scène ; mais M. Villaret a soin de n'être point monotone dans son style. La bataille des Trente en Bretagne est racontée d'un ton militaire ; & les petits traits en langage du temps, dont ce récit est parsemé, ajoûtent à l'intérêt de la narration. Brembro, qui étoit Chef des Anglois, voulut détourner Beaumanoir, Chef des Bretons, d'en venir au combat. *C'est folie*, lui dit-il, *de combattre ; car quand nous serons morts, la Bretagne ne recouvrera pas de tels hommes.* C'étoit un éloge donné aux deux troupes des combattans ; & Brembro ne s'oublioit apparemment pas lui-même. Beaumanoir, plus modeste, répondit que tous les braves de la Bretagne n'étoient pas là ; qu'il restoit encore les Laval, les Mont-

fort, les Lohéac, &c. Brembro croyoit à une prophétie prétendue de Merlin, qui lui promettoit la victoire; mais tous ses gens n'étoient pas également persuadés des lumières du Prophète. Quand les Anglois se sentirent fort pressés par les Bretons, Croquart qui brilloit parmi les premiers, quoique ce ne fût qu'un Aventurier, s'écria : *Ecoutez, compagnons, ne vous attendez pas aux prophéties de Merlin; car à grand'peine les peut on croire pour cette fois : le remède est de se serrer, tenir ferme & bien combattre.* M. Villaret saisit le témoignage d'une ancienne Chronique, pour conjecturer que tous les tenants de ce combat étoient à cheval : ce qui seroit favorable aux Bretons, & augmenteroit leur gloire. Car, selon la Relation ordinaire, qui porte que tous ces Guerriers des deux partis étoient à pied, hors

Guillaume de Montauban, Chevalier Breton, à qui l'on avoit permis d'être monté, il faudroit reconnoître que les Anglois eurent un très-grand désavantage étant à pied, contre une troupe où il y avoit un Cavalier. Aussi l'Histoire ajoûte-t-elle que Montauban abbatit lui seul sept Anglois : ce qui acheva l'entière destruction de leur Corps. La conjecture de M. Villaret, qui met les 60 Combattants à cheval, mérite d'être accueillie, fortifiée, & enfin démontrée, si la chose est possible.

Notre Auteur discute en Critique & en Politique tout ce qui concerne les établissements nouveaux, (l'Ordre Militaire de l'Etoile, page 37;) les fonctions des Cours de Justice, (Chambre des Comptes, page 45;) la convocation & les droits des Etats-Généraux, (pages 116, 147, 196, & ailleurs;) les conventions ou trai-

tés de Paix, (de Bretigny ſur-tout, page 409;) les diſpoſitions en matière de Finances, (page 476, & ſuiv.) les Réglemens pour la Police de Paris, (page 519) &c. & quand il ſe rencontre des traits qui enrichiſſent ou corrigent notre Hiſtoire, il les recueille ou les indique dans des Notes au bas des pages.

Il y a de la bonne foi, de la modération & des égards dans le récit des faits qui touchent l'Egliſe ou ſes Miniſtres. A la mort de Clément VI. en 1352, quelques Hiſtoriens Eccléſiaſtiques, d'après le ſeul témoignage de Villani, n'épargnent pas la mémoire de ce Pontife; ils ſemblent ne reconnoître en lui que de l'ambition, du luxe, de la vanité, & une conduite fort équivoque en matière de mœurs. M. Villaret rapporte ce que l'Auteur Italien a écrit de ce Pape; la fidélité de

l'Histoire l'exigeoit : mais il ne néglige pas de recueillir les traits qui sont favorables à Clément : il loue sa justice, ses inclinations pacifiques, *son zèle pour le bonheur de l'humanité.* Il fait entendre d'ailleurs (ce qui est très-vrai) que Villani, toujours animé contre les Papes François résidants à Avignon, ne doit pas être regardé comme un Historien fidèle & impartial dans le portrait qu'il trace de Clément VI. C'est assurément un éloge pour notre Auteur, jeune encore, & de profession laïque, qu'il ait traité ce caractère avec plus de circonspection qu'on n'en remarque dans des Ecrivains obligés par toutes sortes de raisons à ménager les intérêts & l'honneur de l'Eglise

La bataille de Poitiers est racontée dans ce Volume avec toutes ses circonstances : c'est le plus grand & le plus malheureux évè-

nement de ce Regne. *Dans cette conjencture, rien n'étoit plus facile que de triompher sans répandre de sang.....* Mais *l'aveugle impétuosité du Roi priva la France de cet avantage, & devint, pour lui & pour ses Peuples, une source presque intarissable de malheurs.* Il est vrai de dire pourtant que *la constance du Roi ne fléchit pas sous le poids de son infortune*, & que *le génie* du Dauphin *forcé, après cette bataille, de se développer par les obstacles qu'il rencontra, se forma aux affaires par l'habitude & la nécessité* : ce qui fut le salut de la Nation.

M. Villaret peint les divers personnages de ces temps-là tels qu'ils furent, un Charles d'Espagne, Connétable de France, Favori du Roi Jean, & *dont l'ambition démesurée aspiroit à tout*; un Charles le Mauvais, Roi de

Navarre, *assemblage inoui de tous les vices, & peut-être le seul grand criminel qui n'ait jamais démenti son caractère par un acte de vertu*; un Robert le Coq, Evêque de Laon, homme *intriguant, comblé des bienfaits de ses Maîtres, & l'un de leurs plus cruels ennemis*; un Etienne Marcel, *artificieux, vindicatif, audacieux jusqu'à l'insolence, incapable de remors*, & indifférent sur tous les moyens, pourvu qu'il parvînt à satisfaire son ambition.

Il y a aussi de beaux portraits, comme pour servir de contraste aux vices, aux forfaits, aux séditieux, aux mauvais Citoyens extrêmement multipliés sous ce Regne. Les deux Edouards d'Angleterre donnent le spectacle de la valeur, de l'intelligence & de la générosité. Du Guesclin fait ses premières armes, & prélude par l'essai de tous les genres d'hé-

roïſme à la réputation immortelle dont il jouit dans l'Hiſtoire. Le Pape Innocent VI. fait partout la fonction de Père commun, de Pontife édifiant, & de bon François. Urbain ſon ſucceſſeur ſe diſtingue par les plus éminentes vertus. La Nobleſſe Françoiſe ſoûtient l'honneur de la Nation par l'attachement à ſon Souverain, & par les faits d'armes les plus éclatants. Le Peuple, malgré ſa misère, ſeconde les vues patriotiques du Dauphin. Celui-ci ſait temporiſer, s'inſtruire, gagner les cœurs, diſſimuler des chagrins, & affoiblir ſes ennemis en paroiſſant les ménager.

Notre Auteur, toujours attentif à recueillir les Anecdotes, met beaucoup de chaleur dans celle que nous allons dire. » En liſant » les Chroniques de ce temps, » on voit, *dit-il*, quelquefois » avec ſurpriſe la férocité ruſti-

» que alliée avec le héroïſme. En-
» viron deux cents payſans s'é-
» toient renfermés dans Longueil,
» Bourg ſitué vis-à-vis de Com-
» piegne, déterminés à le dé-
» fendre juſqu'à l'extrémité. Ils
» avoient élu pour Capitaine un
» d'entre eux, appellé Guillaume
» Lalouette. Une Compagnie An-
» gloiſe qui occupoit le Château
» de Creil, comptant avoir bon
» marché d'eux, vint les attaquer.
» Les Anglois entrerent ſans preſ-
» que trouver d'autre obſtacle que
» le Chef, avec quelques-uns des
» plus réſolus. Dès le commen-
» cement du combat, Guillaume
» Lalouette tombe percé de coups:
» il avoit avec lui un Valet de
» Ferme, d'une ſtature & d'une
» force de corps prodigieuſe, ap-
» pellé le *Grand-Ferré*, (MAGNUS
» FERRATUS dans la Chronique du
» Continuateur de Nangis.) Ce
» Valet ému par la vue de ſon

» Maître expirant, s'attendrit, » verſe des larmes, & devient ſu- » bitement un autre homme. Il » ranime ceux de ſes camarades » qu'il peut exciter à vendre ché- » rement leurs vies, & à venger » la mort de laur Capitaine : il » ſaiſit une hache, & tombe ſur » les Anglois. Chaque coup qu'il » porte, met un ennemi hors de » défenſe : il en étend dix-huit » ſur la place, met le reſte en » fuite, les chaſſe hors du Bourg. » Suivi de ſes compagnons, il les » pourſuit, ouvre leurs rangs, ar- » rache leur drapeau après avoir » tué celui qui le portoit, & les diſ- » ſipe entièrement. Non content » de ces premiers exploits, il dit » à un des ſiens d'aller jetter le » drapeau des ennemis dans le » foſſé : celui-ci refuſe, parce » qu'un gros d'Anglois coupoit » le ſeul paſſage qui pouvoit y » conduire. Le *Grand-Ferré* ſe

» fait ſuivre par ſon homme, at-
» taque lui ſeul les Anglois, les
» renverſe, s'ouvre le chemin, &
» jette le drapeau dans le foſſé:
» il revient au combat qu'il n'a-
» bandonne point ſans avoir ex-
» terminé les ennemis. Dans cette
» première occaſion, il en tua
» quarante de ſa propre main.
» Quelques jours après, les An-
» glois voulant avoir leur revan-
» che, furent repouſſés par le
» *Grand-Ferré* avec autant de
» courage que la première fois.
» Dans ce ſecond combat, ce
» Payſan Guerrier s'échauffa ſi
» fort, qu'ayant bû de l'eau froide
» il tomba malade dangereuſe-
» ment, & fut obligé de retour-
» ner à ſon Village, appellé Ro-
» checourt, à peu de diſtance de
» Longueil.

» Les Anglois informés de ſon
» état, voulurent profiter de cette
» circonſtance pour ſe défaire d'un

» ennemi ſi redoutable : ils en-
» voyerent douze des leurs dans
» le deſſein de le ſurprendre
» dans ſon lit. La femme du
» malade les appercevant, cou-
» rut à ſon mari pour lui appren-
» dre le danger qui le menaçoit.
» Loin d'en être effrayé, cette
» occaſion de ſignaler ſon cou-
» rage lui rend ſes forces. Il ſe
» jette hors de ſon lit, s'arme de
» ſa hache, s'avance dans ſa cour.
» Auſſitôt qu'il apperçoit les aſ-
» ſaillants : *Voleurs*, s'écria-t-il,
» *vous venez m'attaquer dans*
» *mon lit comme des traîtres ;*
» *mais vous ne me prendrez pas*
» *ainſi.* A ces mots oubliant leur
» nombre & ſa foibleſſe, il s'ap-
» puie contre la muraille & les
» provoque lui-même au com-
» bat : cinq ſont immolés, le
» reſte prend la fuite. Cette der-
» nière victoire redoubla ſon mal :
» il ſe remit au lit, demanda les

» Sacrements, & mourut en Chré-
» tien, après avoir combattu en
» Héros. L'Hiſtoire, *ajoûte notre*
» *Auteur*, a célébré des actions
» de courage moins dignes d'être
» rapportées. «

Cette Hiſtoire fournit quantité d'autres traits en tout genre, dont les Lecteurs s'occuperont volontiers. Nous remarquons, pour la perfection de l'Ouvrage, quelques taches légères qui s'y ſont gliſſées.

A la *page 172*, on parle d'un Evêque de Châlons en Champagne, qui étoit à la bataille de Poitiers, & qui fut même tué dans la mêlée : on le nomme *Arnaud* à cette page, & *Renaud* à la p. 189 : ce dernier nom eſt le vrai.

Page 420, on dit que le Prince de Galles fit ſerment, *dans la Cathédrale de Louviers*, d'obſerver le Traité de Bretigny. *Louviers* eſt une petite Ville de

Haute-Normandie, laquelle n'a jamais eu de Cathédrale.

Page 425, on fixe au 25. Octobre 1360 le départ du Roi Jean, de Calais pour se rendre à Boulogne : c'étoit le 27. de ce même mois, veille de S. Simon & S. Jude, ainsi que le marque Froissard.

L'Histoire de Charles V. paroît en même temps que celle de Jean II. & nous en rendrons compte incessamment.

ARTICLE CXXXV.

LUDOVICI GERARDI M. D. Flora Gallo-Provincialis. (*In*-8°.) *Plantes de Provence, par M. Louis* GERARD, *Docteur en Médecine.* A Paris, chez Bauche, Quai des Auguſtins, &c. M. DCC. LXI.

LA Provence produit des Poëtes, des Muſiciens, des Commerçants, des Botaniſtes, (témoin Tournefort qui étoit d'Aix) & de plus beaucoup de Plantes. C'eſt ce que M. Gérard expoſe dans la Préface de ſon Ouvrage. Il y a, *dit-il*, toutes ſortes de climats dans cette Province, de hautes montagnes au Septentrion où viennent des Plantes très-rares, très-ſalutaires & très-propres à enrichir l'Herbier d'un Botaniſte : au

Midi & à l'Orient, le terrein plus chaud se couvre de Plantes qui ne réussiroient pas dans les montagnes. Ces cantons sont comme les Jardins des Hespérides, où le Printemps sembloit avoir fixé son séjour, &c.

Quelle invitation pour un Botaniste jeune, curieux, Médecin, Physicien, & qui a l'inclination de grimper sur les montagnes, de percer les solitudes les plus sombres, pour découvrir ce que la Nature produit en secret, & ne manifeste qu'avec peine! En 1755, notre Auteur parcourut les montagnes situées vis-à-vis de Marseille, & presque tout l'intérieur de la Provence. L'année suivante, dès les premiers jours du Printemps, il visita la partie orientale du pays, il s'égara dans les montagnes voisines de Castellane, &, malgré les chaleurs brûlantes de Juin & de Juillet, il escalada

les rochers pour s'enrichir de leurs productions.

En 1757, il s'exposa beaucoup plus. Les Alpes furent franchies, le mont Cenis fut mis à contribution : le zèle de la Botanique entraîna notre curieux Voyageur jusqu'à Turin ; il revint par les âpres montagnes du Dauphiné, toujours herborisant & remplissant ses porte-feuilles de Plantes, de Racines, de Fleurs, dépouillant toute cette contrée plus facile à défendre contre les armes des Conquérants, que contre les invasions d'un Botaniste.

Dans toutes ces expéditions, M. Gérard a rassemblé plus de 1700 Plantes *indigènes*, c'est-à-dire nées dans le pays. C'est le trésor qu'il présente au Public, & que nous annonçons comme une production digne de figurer avec celles des Bauhin, des Ray, des Tournefort, &c. C'est du moins

moins la ſuite ou le Supplément de leurs travaux.

La Science propre du Botaniſte conſiſte à établir un ordre convenable dans la diſtribution des Plantes : on a tant écrit ſur les conditions requiſes pour fixer les claſſes, les genres, les eſpèces, qu'il ne s'agit plus de répèter ces choſes. M. Gérard s'applique ſeulement à faire voir qu'on doit ſe défier de la plûpart des ſyſtêmes : ce qui lui donne lieu d'exalter beaucoup la méthode de M. de Juſſieu : elle conſiſte uniquement à bien conſidérer toutes les Plantes, à découvrir les différences que la Nature a établies entre elles, & à fixer les bornes qui ſéparent les genres. *

* Hujus vel maxima cura naturæ Plantarum contemplatio eſt, eoque comparata ut, ritè omnibus penſitatis, notiſque certis & conſtantibus aſſertis,

La suite de cette Préface & tout l'Ouvrage méritent plus l'attention des Naturalistes, qu'il n'est possible d'en faire l'Analyse dans un Journal. Nous y renvoyons, en avertissant que la partie Typographique a été soignée, & que les Planches représentent bien les Plantes à mesure qu'il est nécessaire d'en donner la connoissance au Lecteur.

---

vagis detectis, juxtà ordines quotquot Natura instituit veros, &, ut dixi, certos, à situ omnium Plantæ partium repetendos, disponantur stirpes, & tandem coalescant Naturæ luxuriantis limites, quibus statuendis frustraneos conatus, irritamque operam Botanici hactenùs impenderunt.

ARTICLE CXXXVI.

ATLAS MÉTHODIQUE ET ÉLEMENTAIRE de Géographie & d'Histoire. Par M. BUY DE MORNAS, Professeur de Géographie & d'Histoire, &c. *A Paris, chez l'Auteur, rue S. Jacques; & chez* DESNOS *son Associé, Ingénieur-Géographe pour les Globes & Sphères, &c.* M. DCC. LXI.

L'HOMME qui n'occupe qu'un point sur la Terre, veut connoître tout le Globe; il étend même ses vuës à tout l'Univers; il s'élance hors de sa Sphère, pour remplir, en quelque sorte, tous les espaces. Voilà l'origine de la Géographie. Ce n'est pas le Cultivateur content du patrimoine de ses pères qui a inventé cette

Science ; c'est le Conquérant, le Voyageur, le Commerçant, le Géomètre, l'Astronome ; en un mot, toute ame ambitieuse, ou tout esprit curieux.

Il n'est plus permis d'ignorer les Terres, les Mers, les Cieux qui nous environnent. Il faut être Géographe jusqu'à un certain point, & c'est pour cela que cette branche de Littérature devient feconde en Ouvrages, tantôt élémentaires, tantôt profonds, quelquefois recommandables par ces deux qualités. Et nous espérons que l'Atlas qui se présente ici, aura l'avantage de plaire aux Commençants & aux Erudits en ce genre.

Il y a 57 Planches dans cette première Partie de l'Ouvrage, & le coup-d'œil est d'abord flatté de la belle exécution. La Gravure est nette, les Bordures sont élégantes, les Figures sont

proprement enluminées : on a voulu inviter les Lecteurs, & leur faire oublier les épines d'une Science élémentaire. Le Moraliste diroit qu'on s'est comme attaché à montrer l'Univers en beau, parce qu'il n'appartient qu'au Philosophe d'instruire parfaitement l'Homme des maux répandus & multipliés à l'infini sur la surface de la Terre. Mais cet Atlas nous promet aussi des Descriptions historiques dont le propre est de représenter les passions humaines, & les révolutions des Empires : ainsi l'instruction philosophique ne sera pas totalement étrangère à cette vaste collection de Géographie. Il ne s'agira plus que d'en profiter pour devenir meilleur : ce qui doit être le but de tout Art & de toute Science.

Après les premières notions de la Géomètrie & de la Sphère, M. Buy de Mornas expose les

ſyſtêmes anciens & modernes, c'eſt-à-dire les hypothèſes de Ptolomée, de Tycho, de Copernic, de Deſcartes. On ne parle point de celui de Newton, parce qu'il ne peut pas ſe peindre aux yeux. L'Attraction eſt une affaire toute intérieure ſi elle exiſte, & toute d'imagination ſi ce n'eſt qu'un ſyſtême.

C'eſt déja une choſe philoſophique qu'on ne puiſſe pas faire connoître à l'Homme cet Univers, cette Terre même, qui eſt ſa maiſon, ſans former des hypothèſes. Vous jouiſſez, lui crie-t-on des Cieux, des Mers, des Régions terreſtres, & vous ne ſavez pas ce que c'eſt. Nous allons imaginer ce que ce peut être, & comment toute la machine ſe meut: ſur quoi on développe les quatre ou cinq opinions dominantes.

Deſcartes avoit inventé la plus agréable, mais c'étoit un édifice

peu solide ; il a fallu pendant bien des années y faire des réparations continuelles : enfin on y a reconnu tant de défauts & d'incommodités, qu'on s'en est défait en faveur des Auteurs de Romans, ou des Ecrivains de l'Histoire des Fées. M. de Mornas expose bien cette ingénieuse fiction : il donne à Descartes dix années de plus qu'il n'a vécu. Ce grand Philosophe étoit né en 1596, & est mort en 1650 ; c'est 54 ans, & non 64, comme on lit ici, apparemment par une erreur de burin. On nous avertit que l'Auteur a fait retoucher ses Planches depuis la distribution de ses premiers Exemplaires. On lit encore ici que *le Pape Zacharie condamna, en 745, Vigile, Evêque de Salzbourg, pour avoir soutenu qu'il y avoit des Antipodes.* Ce fait tant de fois réfuté ne devroit plus se trouver dans les Livres ;

c'étoit un *Virgile*, non *Vigile*; nullement *Evêque de Salzbourg*, que le Pape Zacharie ne *condamna* pas, mais menaça de *condamnation*, pour avoir *soûtenu*, non pas des *Antipodes*, mais l'existence d'*autres hommes*, d'un *autre Soleil*, d'une *autre Lune sous la Terre*: ce qui seroit véritablement une erreur. (Voyez Pagi an. 746 & 748.) M. de Mornas se corrige, en quelque sorte, dans sa Planche 23^e^.

L'Auteur explique en détail & fort bien tous les cercles de la Sphère, en y joignant cette observation qui marque l'attention d'un bon Maître de Géographie: » Si de » tous les points de chacun de » ces cercles considérés dans le » Ciel on faisoit tomber, par le » secours de l'imagination, des » lignes perpendiculaires sur le » Globe terrestre; les extrémités » de ces lignes y marqueroient

» des cercles placés également & » proportionnellement à ceux des » Cieux. Ce sont des cercles que » les Géographes considèrent sur » la Terre, auxquels on a donné » pour cela les mêmes noms qu'à » ceux qu'on imagine dans les » Cieux. Cela nous donnera lieu, » après avoir considéré ces mê» mes cercles dans le Ciel, & » expliqué les différents phéno» mènes, de les examiner sur la » terre, en traitant du Globe. «

On doit suivre ce que l'Auteur dit des Eclipses & de leur usage pour les longitudes ; du Calendrier Julien & de sa réformation ; de l'ordre des saisons & de leurs inégalités ; des diverses positions du Soleil, & des effets qui en résultent par rapport à la Terre &c. L'Article du Globe terrestre & de sa figure, déterminé par les opérations faites au Nord & au Sud, présente un résultat que

nous croyons défectueux. Il est dit que, *suivant les observations faites au Nord par Ms de Maupertuis, Clairaut &c. l'Axe de la Terre ne s'est trouvé que de 6525600 toises, & le diamètre de l'Equateur de 6459112 toises, & le rapport de l'Axe de la Terre au diamètre de l'Equateur de 178 à 179, &c.* Or les observations de ces Académiciens donnent pour le diamètre de l'Equateur 6562480 avec le rapport de l'Axe de la Terre au diamètre de l'Equateur comme 177 à 178. (Voyez M. de Maupertuis, mesure de la Terre & élémens de Géographie.) Peut-être qu'ici encore les erreurs de chiffres sont sur le compte du Graveur.

On ne pourra que louer les attentions de l'Auteur dans ce qu'il dit des Zones, des Climats, des Longitudes & des Latitudes. Il y a sur ces deux derniers Articles des re-

cherches particulières & des combinaisons réfléchies. M. de Mornas donne aussi une instruction sur les Cartes de Géographie, sur les qualités qu'on doit y desirer, & sur le choix qu'on en doit faire. Il répand même quelques traits historiques dans cette instruction. Par exemple, » Elien rapporte » que Socrate voulant un jour » humilier Alcibiade, qui tiroit » vanité du grand nombre de » terres qu'il possédoit, lui montra une Carte générale de la » Terre, & lui dit d'y chercher » la Grèce, & de lui montrer en- » suite la position des terres qu'il » possédoit dans l'Attique. Le jeune » Athénien les ayant cherchées » inutilement, lui dit qu'elles n'é- » toient pas assez considérables » pour être mises sur la Carte. » Puisque vos terres, quoique fort » étendues, *lui dit Socrate*, ne » peuvent pas trouver place sur

» une Carte, jugez de celle que » vous devez occuper dans le » monde, vous qui n'êtes qu'un » homme. « Ce mot eſt ſpirituel, mais un peu moins philoſophique dans Elien qui fait dire ſimplement à Socrate : *Pourquoi vous glorifiez-vous de poſſéder des biens qui ne ſont rien dans le monde?* M. de Mornas remarque que les Anciens attribuerent *l'invention des Cartes à Anaximandre ou à Seſoſtris, Roi d'Egypte;* mais ces Anciens, *ajoûte-t-il judicieuſement*, ſe contentoient de parcourir leur terrein ſans avoir envie de connoître celui des voiſins. On peut juger par-là des défauts de leurs Cartes.

L'Auteur paſſe à la Géologie ou Deſcription de la Terre conſidérée en particulier ; il explique tous les termes de terre, d'eau, & ajoûte des obſervations curieuſes ſur quantité d'objets, tels, par

exemple, que les montagnes, les fleuves, les détroits, les isles, les courants, le flux & le reflux, la boussole &c. Viennent les divisions du Globe d'abord dans ses grandes parties, ensuite par la différence des Gouvernements, des Religions & des Langues. Cette dernière distribution est historique, & présente le Tableau général des Loix, du culte, du langage : trois choses qui forment, en quelque sorte, l'existence morale des hommes.

On passe au Globe céleste, aux Constellations, aux Planètes, aux Comètes, le tout en sept Planches fort chargées d'explications, & l'Ouvrage finit par la Chronologie qui en occupe quatre. M. Buy de Mornas se présente les divers systêmes de Chronologie, & paroît adopter celui qui donne quatre mille ans à la durée du monde avant Jesus-Christ : sa

raison est que ce système *suffit pour expliquer l'Histoire du Peuple de Dieu qui doit servir de guide à toutes les autres. C'est*, ajoûte notre Auteur, *l'opinion d'Usserius, de M. Bossuet, & même de Newton qui l'a fortifiée par les observations Astronomiques.* Nous ne croyons pas que Newton adopte la Chronologie des 4000 ans, il restreint plutôt cet espace, il accourcit de trois ou quatre siècles la durée du monde, sur quoi l'on peut voir, outre son Ouvrage même, l'Apologie savante qu'en a faite M. le Chevalier Stuart en 1755.*

Tout ce qui concerne les divisions du temps, les cycles, les

---

* On en trouve des Exemplaires à Paris chez M. Tabarie, au Collège d'Autun. Il est assez surprenant que cet Ouvrage si curieux n'ait pas été plus répandu.

éres, les périodes, les époques &c. est clairement expliqué par M. de Mornas; on peut lire en particulier la Notice exacte qu'il donne de la période Julienne, des avantages qu'elle peut avoir, & des inconvénients dont elle n'est pas exempte.

Nous terminons ici ce qui concerne le nouvel Atlas, Ouvrage bien commencé & digne d'être porté à sa perfection.

ARTICLE CXXXVIII.

ELEMENTS D'ARITHMETIQUE, d'Algèbre & de Géométrie, avec une Introduction aux Sections Coniques, Ouvrage utile pour disposer à l'étude de la Physique & des Sciences Physico-Mathématiques. Par J. M. MAZEAS, Professeur de Philosophie en l'Université de Paris, au Collège Royal de Navarre. Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur. (*In-8°. pages* 520.) *A Paris, chez P. G. LEMERCIER, Imprimeur Libraire, rue S Jacques, au Livre d'or.* M. DCC. LXI.

LE débit rapide de la première Edition de ce Livre est une preuve certaine de sa bonté. Nous

avions déja dans notre Langue un ſi grand nombre d'excellents Traités élémentaires de Géomètrie, qu'il n'étoit pas poſſible qu'un Ouvrage médiocre en ce genre reçût du Public un accueil favorable. Auſſi celui-ci avoit-il des qualités qui le diſtinguoient d'une manière particulière. On y remarquoit ſur-tout une méthode très-propre à donner aux jeunes Etudiants le véritable eſprit Géomètrique encore plus que la connoiſſance de la Géomètrie. Cet eſprit conſiſte à ſaiſir les idées avec juſteſſe, à en démêler finement les divers rapports, à pénétrer avec facilité dans ce qu'elles ont de plus profond & de plus caché, à les aſſortir entre elles de manière qu'elles s'éclairent mutuellement, en réfléchiſſant, pour ainſi dire, la lumière de leur évidence les unes ſur les autres.

Quoique cet eſprit ſoit le fruit

naturel de l'étude de la Géométrie, il faut toutefois dans ceux qui enseignent un certain Art pour le faire éclore & pour le former. Il ne suffit pas pour cela de présenter aux jeunes gens les vérités de cette Science, & de leur en faire apprendre les démonstrations : une pareille méthode pourroit n'avoir d'autre utilité que d'exercer leur mémoire. Il faut leur apprendre de plus à envisager ces vérités dans les principes d'où elles découlent ; les mettre sur les voies de développer ces vérités par les efforts de leur propre génie ; les contraindre d'écarter des objets tout ce que l'imagination y attache d'étranger ou de superflu, pour ne les considérer que dans eux-mêmes & dans les rapports nécessaires qu'ils ont les uns avec les autres ; leur donner une certaine adresse pour discerner en-

tre plusieurs routes qui conduisent souvent à une même vérité, celle qui est en même temps la moins embarrassée & la plus lumineuse; aiguiser, pour ainsi dire, leur pénétration en l'exerçant sans la fatiguer; enfin les assujettir, autant qu'il est possible, à suivre dans leurs recherches, & à établir entre leurs découvertes le même enchaînement & le même ordre que la Nature a mis entre les vérités mêmes. On sent combien tout cela est difficile; & qu'un Ouvrage, qui paroît propre à y réussir, doit être fait avec un Art qui n'est point ordinaire.

Les Connoisseurs ont cru remarquer cet Art dans le Livre de M. Mazéas. On a jugé sur-tout que son Introduction aux Sections Coniques étoit ce que nous avions sur cette matière, en genre d'abrégé, de plus clair, de plus précis & de plus méthodique, & par

conſéquent de plus propre à ini-
tier les jeunes gens dans la théo-
rie des courbes, qui fait la plus
étendue & la plus belle partie
des Mathématiques.

Dans cette ſeconde Edition,
l'Auteur ne s'eſt point écarté du
plan de la première : mais il l'a
beaucoup perfectionné par des
corrections & des additions très-
conſidérables. Nous l'aſſûrons après
nous en être convaincus nous-
mêmes, par la comparaiſon que
nous avons faite des deux Ou-
vrages ; & il nous ſeroit facile
d'en donner des preuves multi-
pliées, ſi nous ne craignions d'é-
tendre notre Extrait au-delà des
juſtes bornes. Qu'il nous ſuffiſe
d'indiquer ce qui paroît le plus
mériter l'attention des jeunes Etu-
dians, pour leſquels le Livre eſt
deſtiné.

Dans les Articles de la multipli-
cation & de la diviſion, tels qu'ils

ſont dans la première Edition, l'Auteur n'enſeignoit à multiplier & à diviſer que par des nombres entiers plus grands que l'unité. Il étend ici plus loin ſes préceptes ; & en apprenant à faire ces opérations par des nombres plus petits que l'unité, il en développe encore plus qu'il n'avoit fait, la nature & l'artifice, & prépare à la théorie des Fractions. Les régles des transformations des radicaux, qui étoient placées dans la première Edition, à la fin de l'Algèbre, ſe trouvent dans celle-ci à l'Article où il eſt traité de la formation des Puiſſances, & de l'extraction des Racines. Cet Article eſt d'ailleurs augmenté de pluſieurs remarques utiles ; il en eſt de même de celui des fractions ; & de différents endroits du Traité de l'Analyſe, où l'on remarque particulièrement de nouveaux développements ſur

la régle de *trois*, & ſur celle d'*alliage.*

Quelques théorèmes & un bon nombre de problêmes ajoûtés aux éléments de Géométrie qui font la matière du ſecond Livre, rendent cette partie de l'Ouvrage encore plus complette qu'elle n'étoit. Nous indiquons en particulier cinq problêmes ſur l'uſage de la Table des Logarithmes, dans leſquels la méthode d'employer cette belle invention du célèbre Néper *, eſt très-bien

* Quelques Auteurs ont prétendu enlever à Néper, Seigneur Ecoſſois, la gloire de cette invention, mais ſans aucun fondement légitime. Il eſt vrai qu'un Allemand, nommé *Stifelius*, remarqua vers le milieu du ſeizième ſiècle, que l'on pouvoit faire uſage de deux progreſſions, l'une Arithmétique & l'autre Géométrique, pour ſubſtituer dans les calculs l'addition à la multiplication, & la ſouſtraction à la diviſion, comme on le

exposée. On trouvera pareillement dans la Trigonomètrie des éclaircissements sur les Logarithmes-Sinus, Tangentes & Secantes, & quelques problêmes qui n'étoient pas dans la première Edition. Enfin l'Auteur a augmenté ce second Livre d'un Article entier sur la Stéréomètrie, qui comprend plusieurs problêmes avec l'application des principes à la pratique du Jaugeage.

Le troisième Livre, qui traite des Sections Coniques, a reçu des augmentations plus considérables,

---

peut voir au *verso* du feuillet 37 de son Livre intitulé *Arithmetica integra*, & imprimé *in*-4°. à Nuremberg, en l'année 1544. Mais il est évident que de la manière dont Néper conçut l'idée des Logarithmes, cette remarque de Stifelius ne put lui être d'aucune utilité. La gloire de l'invention demeure donc toute entière au docte Ecossois.

à proportion, que les deux Livres précédents. Nous y avons remarqué de plus que, dans la premiere Edition, des obſervations ſur la génération des hyperpoles oppoſées dans le cone ; un théorème pour déterminer la valeur du rayon de courbure ; la méthode de décrire les Sections coniques par leurs équations ; différents problêmes ſur la quadrature de ces courbes, & ſur la cubature des ſolides qui en ſont engendrés, &c. Outre cela l'Auteur ſeme à propos des remarques ſur l'uſage que l'on fait de ces courbes dans la Phyſique & dans les Sciences Phyſico-Mathématiques. Il ſemble que c'eſt-là une attention que tous ceux qui traitent cette partie des Mathématiques devroient avoir. Les jeunes gens qui en entreprennent l'étude, ne manquent guères de la trouver ſéche & difficile. Il paroît donc

importans

important de les y intéresser par la vue de l'utilité qu'on en retire, & des connoissances curieuses auxquelles on s'éleve par son moyen. Si par-là on n'ôte pas toutes les difficultés, on les cache en quelque sorte ; & l'on donne le courage nécessaire pour les vaincre.

Enfin l'on trouve, dans cette Edition, une Table des matières d'un goût nouveau, & qui est très-commode. Elle ne contient pas, comme les Tables ordinaires, une énumération séche & sans intérêt de toutes les propositions contenues dans le Volume : elle en retrace, d'une manière agréable, pour un esprit philosophique, tout le plan & toute la suite. C'est moins une Table des matières qu'une espèce de Tableau généalogique, où, s'il est permis de parler

ainſi, toute la ſucceſſion des vérités, dont l'Auteur a traité, ſe trouve reproduite aux yeux, & repréſentée dans le même ordre qu'il les a conçues & développées dans ſon Livre. On doit recommander beaucoup aux jeunes Etudiants la lecture de cette Table. Ils y remarqueront, avec encore plus de facilité que dans le corps même de l'Ouvrage, la liaiſon des matières, & en ſaiſiront mieux l'enſemble.

ARTICLE CXXXVIII.

LA VIE ET L'ESPRIT de S. Charles BORROMÉE, *Cardinal de Ste Praxède, Archevêque de Milan.* (Trois Volumes *in*-12.) Par le R. P. Antoine TOURON, de l'Ordre des FF. Prêcheurs. *A Paris, chez Butard, rue S. Jacques, &c.* M. DCC. LXI.

ON avoit l'Hiſtoire de ſaint Charles en Latin, en Italien, en François; mais rien d'auſſi détaillé que ce qu'on nous donne ici. *La Vie* de cet excellent Paſteur remplit les deux premiers Volumes du R. P. Touron, c'eſt-à-dire plus de onze cents pages. Le troiſième Tome préſente, dans l'eſpace de près de 600 pages, *l'Eſprit* du même Saint.

Presque au moment que saint Charles cessa de vivre, on recueillit la suite de ses actions ; & ce furent des témoins oculaires qui prirent ce soin. Quelque idée qu'ils eussent de ce saint Prélat, ils ne pouvoient encore prévoir que l'Eglise lui décerneroit un culte religieux : ils ont écrit sans préjugé & sans enthousiasme ; ils ont peint de la même manière l'état déplorable où se trouvoit l'Eglise de Milan, lorsque S. Charles en prit l'administration.

Ces sortes de peintures sont assez ordinaires dans les Histoires des Saints, & quelquefois elles manquent d'exactitude. Pour relever la gloire d'un Pasteur plein de zèle, on ne fait pas difficulté d'exaggérer les besoins qu'avoit son troupeau : on représente l'Eglise confiée à ses soins comme une terre long-temps négligée par les prédécesseurs ; le nouveau

gouvernement eſt la cenſure de l'ancien. Cette manière de former un éloge a été comme de ſtyle chez beaucoup d'Hagiographes. Ici ce défaut n'a pu avoir lieu. Les Hiſtoriens de S. Charles, *dit judicieuſement le R. P. Touron*, ont écrit *ſous les yeux de pluſieurs milliers de témoins dont il falloit ménager l'honneur, & ne point bleſſer la délicateſſe : la ſeule évidence des faits pouvoit les autoriſer à écrire ce qu'ils ont tranſmis à la poſtérité.*

S. Charles trouva donc beaucoup à défricher & à planter dans ſon Diocèſe de Milan. Il eſſuya des traverſes pour exécuter tout ce que le zèle lui inſpiroit : il rencontra des ennemis de toute eſpèce. Le P. Touron explique ſur-tout, dans ſa Préface, les cauſes des fréquents démêlés que le ſaint Archevêque eut avec les Officiers du Gouvernement.

On ne doit pas juger de ces démêlés par nos Usages & Coûtumes, ni par les Loix qui nous sont propres. Il ne faut point oublier que le légitime exercice de la Jurisdiction Episcopale a bien plus d'étendue en Italie que dans quelques autres Etats Catholiques, sur-tout depuis que les décrets du Concile de Trente sur la discipline avoient été acceptés dans l'Eglise de Milan, avec l'applaudissement universel & par le concours des deux Puissances. Cet éclaircissement étoit nécessaire pour les détails de l'Histoire ; & en le transcrivant ici, nous indiquons suffisamment au Lecteur quelques-unes des grandes controverses qui éprouverent la patience de S. Charles.

Ce Saint, sorti d'une Maison illustre & opulente, se trouva encore à 22 ans neveu d'un Pape, & tout aussi-tôt chargé de digni-

tés, de bénéfices & d'affaires. Pie IV. connoissoit apparemment tout le mérite & tous les talents de son neveu. S'il ne les connoissoit pas, la Providence se servit de ses inclinations & de sa tendresse, pour mettre dans l'Eglise une des plus grandes lumières qu'on y eut vues depuis long-temps. Saint Charles ne fut pourtant pas d'abord un homme *parfait.* » Sa » complaisance aux volontés d'un » Pontife magnifique l'engagea à » se donner un grand train & un » grand nombre de domestiques. » Il se logea & se meubla riche-» ment ; il entretint, dans sa mai-» son, avec la table d'un Prince, » beaucoup de Gentilshommes & » de Gens de Lettres ; en un mot, » il n'oublia rien de tout ce qu'il » crut pouvoir faire honneur au » Pontificat de son oncle. « On nous avertit bien qu'au milieu des grandeurs & des richesses de la terre

le jeune Cardinal *ſavoit être de temps en temps ſeul avec Dieu*, que tout *l'éclat qui l'environnoit ne put jamais l'éblouir*, qu'il *rempliſſoit* tous ſes différents *devoirs avec une application infatigable*, & avec une *capacité qui paroiſſoit bien au-deſſus de ſon âge*, *&c.* Mais il faut en convenir, ſi Charles Borromée eut toujours été ce qu'il fut dans les commencements du Pontificat de ſon oncle, on le compteroit parmi les Hommes de mérite qui ont illuſtré la Pourpre Romaine, on ne le regarderoit pas comme un modèle de ſainteté. Il y a encore fort loin d'un grand Prélat & d'un honnête homme, à un S. Charles.

Du vivant même de Pie IV. notre Saint fit des réformes dans ſa maiſon, & dans la ſuite il ſe réduiſit lui-même à la vie la plus pénitente & la plus pauvre : il quitta tous ſes Bénéfices hors l'Ar-

chevêché de Milan, & il donna même aux pauvres une partie de ſon riche patrimoine. Tout le détail de cette Hiſtoire ne montre dans ce ſaint Archevêque qu'abnégation, détachement, auſtérité, travaux immenſes, zèle infatigable, &c. Un des grands ſervices qu'il rendit à l'Egliſe, fut la concluſion du Concile de Trente: il la preſſa, il la procura au monde Chrétien, & il fut le plus ardent à mettre en exercice les décrets de cette ſainte Aſſemblée. C'eſt ce qui donna lieu aux Synodes & aux Conciles Provinciaux qu'il célébra durant le cours de ſon Epiſcopat. Ce ſont des monuments éternels de la ſageſſe, de la vigilance, des lumières de ce grand Cardinal. Le P. Touron repréſente toutes ces choſes en détail: ce qui fait de ſon Livre un Ouvrage auſſi inſtructif qu'édifiant.

Cet Auteur attentif à recueillir tous les traits qui concernent saint Charles, ne s'est pas contenté d'un mot que les Historiens de ce Saint disent, comme par occasion, de ses rapports avec l'illustre D. Barthelemy des Martyrs, Archevêque de Brague. Le P. Touron profite des lumières que lui fournissoit, sur cet intéressant point de vue, l'Histoire de ce dernier Prélat, si célèbre aussi par sa sainteté & par son zele. On voit donc, dans la nouvelle vie de S. Charles, les entretiens qu'eurent ensemble ces deux saints Personnages; tous deux ardents Promoteurs de la conclusion du Concile, & tous deux infiniment dignes d'en faire estimer les Décrets. Le Cardinal Borromée lut le petit Livre intitulé, *Stimulus Pastorum*, Ouvrage de D. Barthelemy : c'est une instruction sur les devoirs des Evêques. Il en profita au point de se livrer

dès-lors à la Prédication de la ſainte parole, qui *doit tenir le premier rang entre les fonctions Epiſcopales.* Il n'étoit pas né éloquent, & un ancien Hiſtorien de ſa vie ne fait pas difficulté d'obſerver qu'il avoit deux défauts contraires, en quelque ſorte, l'un à l'autre, mais tous deux également oppoſés aux ſuccès d'un Orateur : il précipitoit naturellement ſes paroles, & il ne trouvoit cependant pas tout-d'un-coup les termes les plus propres à exprimer chaque choſe. Le travail aſſidu, la réflexion, la confiance en Dieu le mirent au-deſſus de ces imperfections ; & c'étoit d'ailleurs un Cardinal & un Saint qui prêchoit. Il eſt bien difficile que la parole évangelique ne fructifie pas, quand elle eſt diſtribuée par des perſonnes de ce rang & de ce mérite.

S. Charles ſoupira long-temps

après la liberté d'aller résider dans son Eglise de Milan : attaché au gouvernement général dont le Pape son oncle l'avoit chargé, il sentoit que ses premiers devoirs étoient dûs au Diocèse qui lui étoit échu par les dispositions de la Providence : il le gouvernoit de loin par ses Lettres, & immédiatement par des Subalternes dont on fait ici l'éloge. Mais un de ces Préposés, nommé Ormanète, mandoit fort bien au Cardinal-Archevêque que personne n'avoit autant de graces pour gouverner une Eglise que celui qui en étoit le premier Pasteur. Enfin Pie IV. permit à ce saint Prélat de se rendre aux vœux de son Peuple. Charles Borromée arrivé dans Milan commença par y prêcher & par y tenir le Concile de sa Province : deux choses que de mémoire d'homme on n'avoit vues dans cette Ville. C'étoit un

Archevêque de 27 ans qui débutoit ainſi, & qui s'étoit arraché à la pompe d'une Cour ſoumiſe à ſes ordres.

Le Pape Pie IV. mourut ſur la fin de 1565. Charles Borromée de retour à Rome pour le Conclave, procura l'élection du Cardinal Alexandrin, qui fut le ſaint Pape Pie V. l'homme le plus propre à ſeconder les grandes vues du Cardinal-Archevêque. L'élection faite, & le premier Concile de Milan confirmé par le nouveau Pape, Charles Borromée ne ſongea qu'à revoir ſon Egliſe : & c'eſt ici, à proprement parler, que commence la carrière toute Apoſtolique de ſes travaux. C'étoit en 1566, & il mourut le 3. Novembre 1584. Dans cet eſpace de 18 ans, il fit plus pour l'Egliſe de Milan que tous ſes prédéceſſeurs depuis S. Ambroiſe. L'Hiſtoire de tant de ſoins, les détails

d'une ſollicitude ſi paſtorale, ſi ſoûtenue, ſi étendue, ſi variée, rempliſſent les Volumes que nous indiquons. Ceux qui ont le goût de la piété, l'amour de la Religion, & l'idée d'un Gouvernement vraiment Eccléſiaſtique, s'occuperont volontiers de cette lecture. On y trouve tous les ſujets d'édification & d'inſtruction qu'il eſt poſſible de deſirer.

Comme le Diocèſe de Milan avoit beſoin d'une grande réforme, & que ſaint Charles la procura par tous les moyens qui purent dépendre de ſon miniſtère, on s'eſt accoûtumé à le regarder ſous ce point de vue de Réformateur. Comme d'ailleurs ſa vie fut extrêmement pénitente, on s'eſt figuré que le caractère particulier de ſa vertu étoit la rigueur, l'auſtérité, l'amour de l'ordre ſans reſtriction : cependant tout le tiſſu de ſa vie pré-

ſente une ame pleine de bonté, de charité, de prévenance; un eſprit tranquille au milieu des plus grandes traverſes; une attention continuelle à pardonner, à obliger, à conſoler, à exercer l'hoſpitalité, &c. Le P. Touron expoſe dans un long Chapitre, & tout rempli de faits, les preuves de cette douceur & de cette bénignité du ſaint Archevêque. Cet Article eſt auſſi traité avec ſoin dans les deux anciennes Hiſtoires, l'Italienne & la Latine. On y ajoûte mille traits admirables de patience, d'humilité, de longanimité: une infinité de perſonnes manquerent aux égards qui lui étoient dûs, & il n'eût jamais que des bienfaits à leur oppoſer.

Le zèle des ames fut infini dans S. Charles. Ses travaux durant la peſte de 1576, ſes Conciles Provinciaux au nombre de ſix en 18 ans, ſes viſites preſque continuel-

les dans ſon Diocèſe & dans ceux de ſes Suffragants, ſes fondations de piété & de charité, Monaſtères, Collèges, Séminaires, Hôpitaux, &c. ſes Réglements, preſque ſans nombre, pour le rétabliſſement de la diſcipline, du culte divin, de la ſanctification des Fêtes, pour l'extirpation des ſcandales, de l'ignorance, des ſuperſtitions, &c. tout, dans la la vie de ce ſaint Homme, annonce le deſir de procurer la gloire de Dieu & le ſalut du Peuple qui lui avoit été confié.

» Un Cardinal, Evêque d'un » petit Diocèſe, lui diſoit un jour » que ſon troupeau étoit ſi peu » de choſe, qu'il ne ſe croyoit » point obligé à la réſidence. Eh! » Monſeigneur, *lui répondit le* » *zélé Archevêque*, n'euſſiez-vous » qu'une brebis à conduire, ne » fuſſiez-vous reſponſable que du » ſalut d'une ſeule ame rachetée

» du ſang de Jeſus-Chriſt, pour-
» riez-vous être ſans ſollicitude?

» Un autre Evêque de ſa Pro-
» vince lui ayant mandé qu'il ne
» ſavoit à quoi employer le temps;
» S. Charles fut ſi affligé & même
» ſi choqué de cette parole, qu'il
» lui envoya exprès un de ſes
» meilleurs Eccléſiaſtiques, à plus
» de 20 lieues, pour lui repréſen-
» ter qu'il avoit conſidéré comme
» un blaſphême ce diſcours dans
» la bouche d'un Evêque chargé
» de tout un Diocèſe. Il lui écri-
» vit depuis une Lettre fort am-
» ple, dans laquelle décrivant,
» dans un aſſez grand détail, tous
» les devoirs de l'Epiſcopat, il
» finiſſoit preſque tous les Articles
» par ces paroles: *Après cela, un*
» *Evêque dira-t il qu'il ne ſait*
» *que faire?*

» Lorſque S. Charles célébroit
» les Obſéques d'un Evêque de
» Navarre (*liſez* Novare,) on lui

» dit que ce digne Prélat n'étoit
» tombé malade que des grandes
» fatigues qu'il avoit essuyées la
» même année dans les visites de
» son Diocèse : *C'est ainsi*, répon-
» dit le Cardinal, *que doit mou-
» rir un Evêque.* «

S. Charles eut toujours l'œil ouvert sur la conduite des Ecclésiastiques, des Religieux & des Religieuses de son Diocèse. Il établit, dans la Ville de Milan, la Congrégation des Oblats ; il se servit beaucoup des Théatins, des Barnabites, des Capucins, des Jésuites : il fonda en faveur de ces derniers le Collège de *Brèra* qui subsiste, & une maison dans son Abbaye d'Arone Il employa ces Religieux dans plusieurs Missions, & il mit toute sa confiance dans le P. François Adorne entre les mains de qui il mourut. Le saint Cardinal fut aussi lié d'une étroite amitié avec Léonard de Marinis

Archevêque de Lanciano, Gilles Foſcarari Evêque de Modène, & François Foreiro, tous trois de l'Ordre de S. Dominique, & tous trois choiſis par les Pères du Concile de Trente pour travailler à un Catéchiſme, qui contînt un Abrégé exact de la doctrine du Concile : c'eſt le célèbre *Catéchiſme Romain.*

Dans l'Hiſtoire de S. Charles, il n'y a rien de plus frappant que le récit de ſa mort. On le tient de ceux même qui y furent préſents ; & l'Evêque de Vérone, Charles Baſcapé, dont l'Ouvrage a fourni tant de traits au P. Touron, fut celui qui ferma les yeux au ſaint Cardinal. Nous n'ajoûterons rien à cette fidèle & édifiante Relation. Il nous ſuffit d'obſerver que l'Ouvrage du R. P. Touron doit être accueilli de toutes les perſonnes qui eſtiment la vertu, & qu'on y trouve d'ailleurs des par-

ticularités intéressantes sur l'Histoire Ecclésiastique du XVI[e] siècle.

ARTICLE CXXXIX.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

DURAND, Libraire, rue du Foin, publie *l'Arithmétique de la Noblesse Commerçante, ou Entretiens d'un Négociant & d'un jeune Gentilhomme sur l'Arithmétique appliquée aux affaires de Commerce, de Banque & de Finance.* (In-4°. pages 83.) Par M. D'AUTREPE, ancien Syndic des Experts-Jurés Ecrivains. *Second Entretien*, des PROPORTIONS. Ce second *Entretien* en suppose un premier que nous n'avons pas vu: ce doit être, comme celui-ci, une instruction méthodique & détail-

lée. L'Auteur éclaire, ſur les opérations de l'Arithmétique, un jeune Gentilhomme qui ſe deſtine au Commerce, ſans douter que cette Profeſſion puiſſe être convenable à ſa naiſſance : c'eſt réſoudre, par le fait, la queſtion indéciſe juſqu'ici ſur la *Nobleſſe Commerçante.*

M. VALLAIN, autre Ecrivain-Juré Expert donne un *Traité ſur la preuve par comparaiſon d'Ecritures*, pour *ſervir de Réponſe au Traité de M. le Vayer* ſur *le même ſujet.* (Petit *in*-12.) M. le Vayer ſoûtint, il y a près de cent ans, que la *preuve par comparaiſon d'Ecritures* étoit ſujette à beaucoup d'abus, & incapable de faire foi en Juſtice. M. Vallain réfute ce ſentiment, & ſoûtient qu'il y a dans ſon Art des régles pour juger ſûrement des Ecritures. Cette matière, qui eſt importante, ſe trouve traitée ici avec méthode, & ſuppoſe

même dans l'Auteur une étendue de ſavoir, ſoit en matière de Juriſprudence, ſoit dans le genre Hiſtorique. Il uſe auſſi d'une bonne manière de raiſonner pour faire voir que la comparaiſon des Ecritures eſt toujours favorable à l'innocent. C'eſt une choſe ſi favorable que l'innocence ! elle ne déguiſe rien, elle n'emploie ni artifice, ni fiction. L'Expert Ecrivain-Juré n'aura aucune peine à ſaiſir les procédés de la Nature ; au-lieu que la fourbe ſe décèle toujours par quelque endroit, & la Science de l'Art découvre preſque au coup-d'œil les attentions inſidieuſes de la méchanceté. Le Livre de M. Vallain eſt bien écrit, & ajoûte à la réputation que cet Auteur s'eſt acquiſe par ſes LETTRES SUR L'ART D'ÉCRIRE, Ouvrage dont nous avons parlé en ſon temps.

Les autres Nouvelles-Littéraires ſeront pour le II. Vol. d'Octobre.

TABLE DES ARTICLES
Du mois d'Octob. 1761. I. vol.

ARTICLE CXXVI. *L'hypothèse des petits Tourbillons, &c.* 2309

ART. CXXVII. *Chronologie Historique-Militaire, &c.* Suite de l'Art. CXVIII. au mois de Septembre. 2335

ART. CXXVIII. *Collection Académique, &c.* Suite de l'Article CXVI. au mois de Sept. 2346

ART. CXXIX. *Mémoires de l'Académie Royale des Belles-Lettres, &c.* 2356

ART. CXXX. *Eloge de M. Duguay-Trouin, &c.* 2372

ART. CXXXI. *Lettre sur l'origine de l'Imprimerie, &c.* 2392

ART. CXXXII. *Description de la Gaule Belgique, &c.* 2408

ART. CXXXIII. *Théâtre de la guerre en Allemagne, &c.* 2421

ART. CXXXIV. *Histoire de France, &c.* 2425

ART. CXXXV. Ludovici Gerardi Flora Gallo-Provincialis. *Plantes de Provence, par M. GÉRARD.* 2445
ART. CXXXVI. *Atlas méthodique & élémentaire, &c.* 2451
ART. CXXXVII. *Eléments d'Arithmétique, &c.* 2464
ART. CXXXVIII. *La Vie & l'Esprit de S. Charles Borromée, &c.* 2475
ART. CXXXIX. Nouv. Litt. 2492

ERRATA pour Septembre.

P. 2144, *l.* 3, HISTORE, *lis.* HISTOIRE.
p. 2178, *l.* 11, direction, *lis.* discrétion.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Sept, 1761.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.
Ce Journal se distribue à Lyon, chez J. DEVILLE.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Octobre, 1761. II. vol.

A V I S.

Les ſeize Volumes de ces Mémoires pour l'année 1761, rendus chez les Abonnés le premier de chaque mois, & le 15. des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, 12 liv. 16 ſ. Par la Poſte port-franc 17 liv. 12 ſ.

Les 15 Cahiers de *la Religion vengée*, année 1761, rendus de même à Paris, 9 liv. Par la Poſte port-franc, 12 liv.

La Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame &c. in-12. trois Volumes, Ouvrage analogue à la *Religion vengée*, & qui doit lui ſervir de ſupplément, relié en veau, 7 liv. 10 ſ. broché. Par la Poſte port-franc, 9 liv.

Lettres Critiques, ou Analyſe & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, *in*-12. Par M. l'Abbé Gauchat, Docteur en Théologie, Prieur de S. André, Abbé Commendataire de S. Jean de Falaiſe & de l'Académie de Villefranche. On reçoit en s'abonnant les quatorze premiers Volumes, reliés en veau, 35 liv. Les XV. XVI. XVII. la même année, reliés en veau, 7 liv. 10 ſ.

Les ſuivants, dont on donnera trois Volumes par année juſqu'à la fin de l'Ouvrage, ſeront de même prix. Ceux qui ne ſe ſeront point abonnés, payeront tout l'Ouvrage 3 liv. le Volume.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

OCTOBRE, 1761. II. vol.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée. HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

CES ME'MOIRES COMMENCE'S en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 786 volumes: Sçavoir,

ANNE'ES.	VOL.	ANNE'ES.	VOL.
1701.	9.	1732.	12.
1702.	12.	1733.	12.
1703.	12.	1734.	12.
1704.	13.	1735.	14.
1705.	12.	1736.	15.
1706.	12.	1737.	13.
1707.	12.	1738.	13.
1708.	12.	1739.	14.
1709.	12.	1740.	13.
1710.	12.	1741	12.
1711	12.	1742.	12.
1712.	12.	1743.	12.
1713.	12.	1744.	12.
1714.	12	1745.	12.
1715.	12.	1746.	15.
1716.	12.	1747.	14.
1717.	12.	1748.	15.
1718.	12.	1749.	14.
1719.	12.	1750.	15.
1720.	5.	1751.	14.
1721.	12.	1752.	15.
1722.	12.	1753.	16.
1723.	12.	1754.	16.
1724.	12.	1755.	16.
1725.	12.	1756.	16.
1726.	13.	1757.	16.
1727.	12.	1758.	16.
1728.	12.	1759.	16.
1729.	12.	1760.	16.
1730.	12.	1761.	14.
1731.	12.		

Chacun de ces volumes se vend 15 sols en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Octobre, 1761. II. vol.

ARTICLE CXL.

ARISTOPHANIS Comœdiæ undecim, Græcè & Latinè, &c. C'eſt-à-dire : *Les onze Comédies d'Ariſtophane, en Grec & en Latin, revues &*

douter les suites d'une trop grande liberté. La souplesse de son esprit le mettoit en état de s'accommoder à toutes sortes de matières : on le voit tantôt s'élever sans enflure, tantôt s'abaisser sans ramper, tantôt mordre avec fureur, tantôt rire avec ingénuité ; écrire naturellement, contrefaire & parodier avec une égale facilité. Personne n'a mieux possédé les finesses de la Langue Attique. Tous les Critiques, anciens & modernes, s'accordent à reconnoître, dans son style, une grande pureté, beaucoup d'harmonie, une tournure d'expression presque toujours ingénieuse, & une certaine délicatesse qui n'a rien de gêné, ni de recherché. Enfin Aristophane auroit pu être le plus accompli des Poëtes Comiques, s'il eût véeu dans un autre siècle. Mais le mauvais goût qui regnoit de son temps parmi le Peuple

d'Athènes, & la licence qui étoit accordée aux Poëtes, corrompirent tous ses talents.

Il n'y avoit que peu d'années que la Comédie avoit pris naissance ; & ce miroir des sottises humaines avoit encore passé par trop peu de mains pour recevoir, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, son dernier poli. D'ailleurs le Peuple d'Athènes, quelques éloges que des Auteurs préoccupés aient faits de la finesse de son goût, étoit Peuple comme par-tout ailleurs, moins grossier peut-être, mais pas assez délicat pour préférer des plaisanteries naïves qui égaient, à des bouffonneries grossières qui font éclater de rire. Enfin une Politique mal entendue permettoit de tout censurer, la vertu comme le vice, les Magistrats comme les simples Citoyens, les entreprises de la République comme les ridicules

des Particuliers. On pouvoit ne ſe pas contenter de déſigner les perſonnages qu'on mettoit ſur la Scène, il étoit permis de les nommer, & d'imiter même, à l'aide d'un maſque, les traits de leurs viſages. La malignité du Peuple applaudiſſoit aux licences les plus effrénées des Poëtes, & ne laiſſoit guères d'autre voie ouverte pour réuſſir.

Toutes les Comédies d'Ariſtophane ſe reſſentent de l'influence que ces diverſes cauſes de corruption devoient naturellement avoir ſur le génie des Auteurs. Elles ſont remplies de médiſances atroces, de bouffonneries groſſières, d'expreſſions & d'images indécentes & obſcènes, d'alluſions aux perſonnes & aux affaires du temps, de ſituations forcées & peu naturelles, d'incidents burleſquement & plattement merveilleux; de ſorte que l'on doit

les considérer comme des monuments qui servent à faire connoître le génie de l'Auteur, & les mœurs des Athéniens dans le siècle où elles furent écrites, plutôt que comme des modèles propres à former le goût, ou comme des Ouvrages capables d'amuser un honnête homme. La lecture en doit être absolument interdite à la jeunesse : elle ne pourroit que lui être pernicieuse.

De plus de cinquante Comédies qu'Aristophane avoit composées, il ne nous en reste plus qu'onze, dont il s'est fait plusieurs Editions. Celle que M. Burmann nous donne ici, est due principalement au travail de M. Bergler. L'exemple de ce M. Bergler prouve d'une manière bien frappante, combien peu les Sciences contribuent à rendre l'homme heureux, quand il ne sait pas allier avec elles des mœurs douces

& une conduite ſage. M. Burmann nous le repréſente dans ſa Préface comme un homme très-verſé dans les Langues Grecque & Latine, mais d'un caractère dur, peu ſociable & inquiet. Il naquit en Tranſylvanie, & mena une vie aſſez errante, à Leipſik, à Amſterdam, à Hambourg, preſque toujours aux gages des Libraires. On a de lui, outre pluſieurs Articles des Journaux de Leipſik, des Verſions d'Auteurs & des Commentaires, dont les unes ont été publiées ſous ſon nom, & les autres ſont anonymes: M. Burmann en donne le Catalogue. Une Traduction qu'il fit du *Traité des Offices* du célèbre Maurocordato, Deſpote de Moldavie & de Valachie, lui attira la bienveillance de ce Prince: ce qui lui inſpira le deſſein de paſſer à ſa Cour & de s'y établir. Il partit de Leipſik pour

s'y rendre ; mais à ſon arrivée, ayant trouvé le Deſpote mort, il paſſa en Turquie, où l'on dit qu'il abjura la Religion Chrétienne. Il avoit employé quelques années à préparer une nouvelle Edition d'Ariſtophane ; & l'Ouvrage étoit prêt à paroître, lorſqu'il quitta la Saxe. Le Manuſcrit qu'il y laiſſa, après avoir paſſé par différentes mains, tomba enfin dans celles de M. Burmann, qui le donne ici au public tel, à peu-près, que l'Auteur l'avoit laiſſé, en y ajoûtant ſeulement, par forme de Supplément, des Notes de M. Ducker, qui n'avoient pas encore été publiées, ſur les quatre premières Comédies, avec des Fragments & deux Catalogues des Pièces qui ont été perdues. La collection des Fragments ſe publie d'après celle de Canterus, augmentée par Coddæus. Le premier Catalogue des pièces perdues eſt

tiré de la Bibliothèque Attique de Meursius, au X^e T. des Antiquités Grecques de Gronovius ; le second, du premier Tome de la Bibliothèque Grecque de Fabricius.

Quant aux particularités qui distinguent l'Ouvrage de M. Bergler, nous allons présentement en rendre compte, soit d'après la Préface de M. Burmann, soit d'après nos propres Observations. Ces particularités regardent le Texte Grec d'Aristophane, la Version Latine qui est placée vis-à-vis, & les Notes.

1°. Le titre de l'Ouvrage porte que le Texte a été revu & corrigé sur la foi des meilleurs Manuscrits ; & la Préface donne à entendre que l'Auteur n'a pu s'aider que des meilleurs Editions imprimées. Il y a là une espèce de contradiction, mais qu'il est facile de lever, en observant, d'après M. Burmann, que M. Bergler a

ſuivi principalement la belle Edition de Kuſter, qu'on ſait avoir été revue & corrigée ſur cinq Manuſcrits des plus eſtimés. Au reſte, le Texte de cette Edition nous a paru bien correct. Nous avons ſur-tout remarqué, avec plaiſir, des endroits où l'Auteur, en attribuant à certains Interlocuteurs ce que la plûpart des Editions précédentes attribuent à d'autres, a mis plus de ſuite & plus d'ordre dans le Dialogue. Nous ſommes fâchés qu'il n'ait pas donné la même attention à bien diſtinguer les Actes & les Scènes, dont les ſéparations mal établies laiſſent, en pluſieurs endroits, beaucoup d'embarras & de confuſion.

2°. M. Bergler a pris la peine de traduire huit Comédies, qui ſont le Plutus, les Nuées, les Grenouilles, les Chevaliers, les Acharniens, les Guêpes, la Paix, & la Lyſiſtrata. Peu ſatisfait des

anciennes Verſions, qui ſont en effet très-mauvaiſes, étant toutes ou infidèles, ou barbares, il a entrepris d'en faire une, dans laquelle la fidélité ſe trouvât réunie avec l'élégance ; & nous pouvons dire qu'il y a réuſſi auſſi parfaitement peut-être qu'il étoit poſſible. Voici quel eſt le goût de ce travail, qui donne à cette Edition un très-grand avantage ſur toutes celles qui l'ont précédée. A un Vers Grec d'Ariſtophane répond, vis-à-vis, une ligne Latine, qui en exprime le ſens d'une manière claire & préciſe. L'Auteur s'eſt tellement étudié à être littéral, qu'il repréſente juſqu'au nombre de mots, & aux conſtructions des Vers Grecs par un nombre de mots égal, & par des conſtructions ſemblables preſque toutes les fois que le génie de la Langue Latine le lui permet. Il n'y a pas juſqu'aux équi-

voques & aux jeux de mots de ſon original, dont il n'ait eſſayé de conſerver les traces dans ſa Traduction. Cette Verſion, en un mot, paroît faite de façon que, ſi l'on n'y retrouve pas Ariſtophane tout entier, au moins la plûpart de ſes traits, ſon eſprit & ſes penſées y ſont très-reconnoiſſables. Les Verſions des trois autres Comédies ſont de différentes mains, & ſont déja connues des Savants. Celle des Oiſeaux eſt de Hemſterhuſius, celle des Eccléſiazuſes de M. le Fèvre, & celle des Theſmophoriazuſes de Kuſter.

3°. Les Notes ſont courtes, claires & ſavantes. Quoiqu'elles ſe rapportent principalement à la correction & à l'éclairciſſement du Texte, elles ne laiſſent pas de toucher aux traits d'hiſtoire & aux uſages, ſoit Religieux, ſoit Civils des Athéniens; uſages dont

la connoiſſance eſt néceſſaire pour l'intelligence du Texte. Une choſe qui les diſtingue ſingulièrement de celles qui accompagnent les Editions précédentes, c'eſt qu'on y trouve raſſemblés tous les Vers des différents Poëtes, & ſur-tout ceux d'Euripide, auxquels Ariſtophane fait alluſion, ou qu'il parodie : ce qui jette un très-grand jour ſur pluſieurs endroits de ce Poëte, & fait ſentir la fineſſe d'un bon nombre de ſes plaiſanteries, qui, ſans le ſecours d'une pareille lumière, échapperoit à la pénétration des Lecteurs. Nous ne croyons pas, au reſte, que toutes les remarques & toutes les explications de M. Bergler ſoient également heureuſes. Voici, par exemple, un endroit ſur lequel il ſemble que la Critique pourroit s'exercer.

Dans une Note ſur un endroit de la première Scène du ſecond

Acte du Plutus, M. Bergler conjecture que les Vieillards, qui composent là le Chœur, sont travestis en Moutons. Le fondement de sa conjecture, c'est que Carion, après avoir dit à ces Vieillards de le suivre en bêlant, ajoûte quelques Vers après, εἶδος τρέπεσθ'; ce qui signifie, *changez de forme.* Sur quoi nous remarquons 1° que M. Bergler auroit pu conjecturer avec autant de vrai-semblance que ces Vieillards sont travestis en Cochons, puisque Carion, dans la même Scène, les appelle, *mes petits Cochons*, & leur dit de le suivre en imitant le cri de ces animaux, γρυλλίζοντες..... ἕπεσθε..... χοῖροι. 2° M. Bergler ne pouvoit pas ignorer que προβάτων ἦθος, *caractère de Mouton*, se disoit proverbialement en Grec pour *simplicité*, *bêtise*. On en trouve la preuve chez Aristote au Liv. 9 de l'Histoire

des animaux, Chap. 3 ; & Aristophane lui-même appelle souvent les Athéniens *des Moutons*, pour leur reprocher le peu d'intelligence qu'ils faisoient paroître dans la conduite des affaires publiques, ainsi que M. Bergler l'a plus d'une fois remarqué. Cela posé, pour peu qu'on fasse attention à toute la suite de la Scène dont il est ici question, de ce que Carion dit aux Vieillards de le suivre en bêlant, on conclura seulement qu'il les traite de gens stupides ; & l'on verra que ces paroles εἶδος τρέπετε, *changez de forme*, ou, comme Madame Dacier les traduit, *revenez à votre première forme*, ne sont qu'une allusion à la Fable de Circé & des Compagnons d'Ulysse, sur laquelle le Poëte joue dans une partie de cette Scène : mais on ne trouvera rien qui porte à croire que les Vieillards du Chœur sont tra-

vestis en Moutons. M. Bergler lui-même, sur la fin de sa Note, doute de ce travestissement ; il conjecture que ce pourroit bien n'être qu'un changement de *danse* ou de *chant :* ce qui n'est point non plus nécessaire pour entendre la Scène, dont toute la finesse, encore une fois, consiste dans l'allusion à la Fable de Circé ; le tout pour se mocquer de ceux qui espéroient passer tout-d'un-coup de l'extrême pauvreté à un état d'opulence.

Pour ce qui est de la partie Typographique de cette Edition, elle fait beaucoup d'honneur aux soins de M. Burmann, & aux Presses des Sieurs Luchtmans. Papier, caractère, correction, rien ne paroît y manquer de ce qui peut rendre une Edition véritablement belle, & digne de la recherche des Curieux.

ARTICLE CXLI.

PANÉGYRIQUE de S. LOUIS *, Roi de France, prononcé dans l'Eglise des Prêtres de l'Oratoire, le 25. Août 1761, devant Messieurs des Académies des Belles-Lettres & des Sciences.* Par M. BOURLET de Vauxcelles, de la Maison & Société de Sorbonne.

PANÉGYRIQUE du même Saint, prononcé dans la Chapelle du Louvre, en présence de Messieurs de l'Académie Françoise. Par M. l'Abbé de BEAUVAIS, Prédicateur du Roi. *A Paris, chez la Veuve de Bernard Brunet, Imprimeur de l'Académie Françoise, &c.*

QUAND deux Orateurs de la même Nation & du même âge traitent le même sujet, dans

le même temps & dans les mêmes circonſtances, c'eſt le moment de comparer leurs forces, d'en reconnoître l'étendue, & d'en apprécier les différences. Il ſeroit peut-être à ſouhaiter, pour le ſuccès de la comparaiſon, que le ſujet fût neuf, ou qu'il n'eût pas épuiſé les efforts d'une multitude d'eſprits de toutes les claſſes & de tous les genres de mérite. Il y a, dans la Peinture, des compoſitions répétées tant de fois, des figures ſaiſies de tant de manières, des beautés rendues par tant de grands Maîtres, qu'il eſt fort difficile de réuſſir déſormais dans ces ſortes d'Ouvrages : le Corrège & le Guide ſurent varier à l'infini les graces qui ſont le caractère de leurs Tableaux ; mais ce talent n'a pas été donné à tous les Artiſtes de la même Profeſſion. Il en eſt de même dans l'Eloquence, ſur-tout dans le

genre du Panégyrique. Varier des Éloges donnés cent fois, c'eſt le chef-d'œuvre du génie ; & tout le monde ne peut aſpirer à cette gloire.

Parmi les grands Hommes qui ont mérité l'admiration des ſiècles, S. Louis eſt un de ceux pour qui les Orateurs ſe ſont parés de leurs plus beaux ornements. Chaque année ramène l'époque du tribut de louanges que paie la Nation à ce Prince immortel. Les Provinces imitent en ce point la Capitale : la mémoire de ſaint Louis excite une noble émulation dans toutes les parties de cet Empire qu'il a honoré de ſes exemples, & comblé de ſes bienfaits. Ce concours de travaux ſur le même ſujet reſſerre de plus en plus les bornes du nouveau & du ſublime ; il n'eſt plus aiſé d'étonner les Auditeurs par la grandeur des images & par la force des

des mouvements. Les prédéceſſeurs ſe ſont emparés de qu'il y avoit de plus picquant dans l'Hiſtoire du ſaint Roi, ils ont placé dans les points de vue les plus avantageux tous les évènements de ſon Regne ; & quand on veut cueillir encore quelques fleurs dans ce champ d'ailleurs très-fertile, on en trouve très-peu qui n'aient déja fixé l'attention des Connoiſſeurs. Cette difficulté de faire aujourd'hui un beau Panégyrique de S. Louis, ajoûte à la gloire des deux Orateurs dont nous annonçons les Diſcours. Comme ces deux Pièces ſont entre les mains de tout le monde, & qu'on en retrouve les principaux traits dans la plûpart de nos Ouvrages périodiques, nous nous contenterons de les comparer en peu de mots, ſans remettre ſous les yeux du Public tous les beaux endroits qu'on y remarque.

Le plan que s'est tracé M. l'Abbé de Vauxcelles, est simple & vrai. Il considère la gloire que Dieu donna à S. Louis, & la gloire que S. Louis fit rendre à Dieu : le premier point exalte la grandeur du Saint ; le second est le Tableau fidèle de sa Religion.

M. l'Abbé de Beauvais a pris son sujet tout-à-fait en grand ; il a lié l'Histoire des siècles à celle de S. Louis. Il a comparé les temps où vécut ce Prince, avec ceux auxquels la Providence nous a réservés. Saint Louis *eut la gloire de posséder à la fois & les vertus de son siècle, & des lumières dignes du nôtre.* C'est tout le dessein de l'Orateur.

Dans le premier Discours, c'est un Roi juste & sage, plein de gloire par sa justice même & par sa sagesse, élevé au-dessus des autres hommes, & se servant de son élévation pour le bonheur de

Peuples. C'eſt un Roi ſaint, en qui Dieu établit ſon Regne, & par qui Dieu l'étendit ſur toutes les Nations. Regne de Dieu dans S. Louis, par les vertus intérieures qu'il pratiqua : Regne de Dieu ſur les Nations, par le zèle & par les travaux de S. Louis. C'eſt, à peu-près, tout le fond de ce Panégyrique.

L'Auteur l'exécute avec beaucoup de ſuite dans le progrès des idées, beaucoup d'attention pour la vérité de l'Hiſtoire, beaucoup de clarté dans l'expreſſion. Il répand de temps en temps des principes généraux, il place des réflexions acceſſoires ; mais il n'inſiſte pas ſur ces ornements, moins néceſſaires dans l'éloge d'un Saint, que dans celui d'un Héros profane. Il les lie promptement à ſon ſujet, il s'en ſert ſimplement pour nuancer les traits divers de cette belle vie. Par exemple,

Saint Louis » ne descendit point » aux ruses d'une basse Politique. » La Science cruelle qu'on a dé- » corée de ce nom, est une pru- » dence imparfaite qui a besoin » du crime : c'est la ressource des » lâches & des foibles. Que ga- » gneroit un grand homme à ces » déguisements ? «

Saint Louis fut le Juge des Peuples, & celui des Grands. » Rien » ne rachetoit à ses yeux le crime » d'un Oppresseur. Eh ! quelle fu- » neste distinction en effet, si la » puissance n'étoit que le droit » de nuire aux hommes ? L'éléva- » tion des Grands rend leurs bien- » faits plus utiles, ou les coups » qu'ils frappent plus terribles : » ils sont comme le ciel d'où des- » cendent, ou des pluies salutaires » qui fertilisent la terre, ou des » torrents qui désolent les cam- » pagnes. «

M. l'Abbé de Vauxcelles s'est

attaché à la partie du ſentiment; & il eſt à préſumer que, dans un ſujet purement moral, il réuſſiroit à émouvoir ſes Auditeurs. Nous en jugeons par la peinture douce, tendre & affectueuſe des vertus domeſtiques & particulières de S. Louis, par le morceau touchant qui concerne la captivité de ce ſaint Roi : » Vous vous re-
» préſentez à vous-mêmes cette
» priſon affreuſe, ces peſantes
» chaînes qui chargent votre Roi;
» ces Vainqueurs inſolents qui ſuſ-
» pendent ſur ſa tête le glaive de
» la mort : vous vous les repré-
» ſentez, & votre ame en eſt
» émue; celle de Louis conſerva
» ſa paix & ſa fierté. Cette ame
» inacceſſible aux revers ſemble
» placée dans le ſein de Dieu
» même, & les regards des mor-
» tels n'atteignent point à ſa hau-
» teur. Non, l'eſclavage n'a point
» ôté à ſon front l'auguſte ſéré-

» nité de la victoire. Ses mains » portent des fers avec la même » dignité qu'elles portoient le » sceptre..... Ah ! connoissez le » charme que la Religion répand » sur les objets les plus tristes. Ses » chaînes lui paroissoient précieu- » ses & légères, quand il pensoit » qu'il les portoit pour le nom de » Jesus-Christ, il étoit le captif » de Jesus-Christ, & non pas ce- » lui des Sarrasins. »

Cet Orateur ne multiplie pas les Tableaux : quand il saisit quelque caractère particulier, il se contente d'un mot pour le faire connoître. Sa manière est de rassembler plusieurs portraits, & d'en former comme des groupes : ce qui laisse de grandes idées dans l'esprit de l'Auditeur ou du Lecteur. Ainsi le premier moment du Regne de S. Louis donne lieu de peindre beaucoup de personnes & de choses : » Une grande Reine,

» d'un génie propre aux affaires,
» mais que l'expérience n'avoit
» pas mûrie encore : des Vassaux
» indociles, souvent rebelles, tou-
» jours inquiets, inconstants dans
» la guerre & dans la paix : au-
» dehors, un ennemi d'un ca-
» ractère intriguant, armé par la
» jalousie nationale, & qui ne
» manquoit ni d'occasions, ni de
» puissance pour nuire : au-dedans,
» une Noblesse nombreuse, intré-
» pide & brillante, mais fastueuse
» & légère, plus franche que dis-
» ciplinée, plus curieuse d'exploits
» qu'habile à discerner la vérita-
» ble gloire : des Peuples tranquil-
» les & soumis, mais ignorants,
» grossiers, *avides de séduction* :
» au Nord de la France, l'Anglois ;
» en Bretagne, le plus remuant
» des Princes ; au Midi, les restes
» d'une guerre sacrée ; en Italie,
» d'autres guerres ; l'Empire lut-
» tant contre le Sacerdoce, &

» l'Europe retentiſſant des éclats » de leur diſpute. « D'autres images ſemblables, accompagnées de divers points de vue, ſe rencontrent ſouvent dans le cours de ce Panégyrique qui mérite aſſûrément l'attention des Connoiſſeurs.

Par le ſecond Diſcours, l'Auditeur eſt tranſporté d'abord au ſiècle de S. Louis, & de-là il eſt ramené à nos temps. C'eſt une ſorte de contraſte ſoûtenu dans tout l'Ouvrage. Il y a bien de l'Art dans ce deſſein. Quand on en eſt à la première Partie, & qu'on y voit la bravoure, la ſenſibilité, la franchiſe, la bonne foi, la ſimplicité héroïque & ſur-tout religieuſe de nos Ancêtres, on voudroit avoir vécu dans cet âge qu'on nous peint ſi fort de principes. Mais quand on paſſe à la ſeconde Partie, & qu'on y remarque que les lumières de la raiſon

& de l'étude ont réformé beaucoup d'abus ; qu'elles ont mis plus de ſubordination dans le Gouvernement, plus d'ordre dans les Loix, plus de douceur dans les Mœurs, plus d'inſtruction en ce qui concerne le culte de la Divinité ; on ſe réconcilie avec notre ſiècle, qu'on dit poſſéder tous ces avantages au-deſſus des ſiècles précédents.

Cependant, ſelon M. l'Abbé de Beauvais, voilà ce qui fit le mérite particulier de S. Louis. Séparé de nous par l'intervalle de cinq cents ans, il a prévenu, par la force de ſon génie, ces progrès heureux dont on nous félicite : malgré tous les obſtacles qui l'environnoient, il a ſu faire reſpecter ſon Gouvernement, former un plan de Loix, adoucir les Mœurs publiques, protéger les Sciences, ſuivre les bonnes régles en matière de Religion. Cette

manière d'envisager le caractère du saint Roi oblige l'Orateur à suivre fidelement l'Histoire de sa vie ; mais d'un sujet manié une infinité de fois, il résulte encore un intérêt qui n'est d'ordinaire que l'appanage de la nouveauté.

Ce plan néanmoins, tout excellent qu'il est, jettoit naturellement l'Auteur dans l'écueil de disserter, au-lieu de peindre, de plaire, de toucher. Quand on compare deux siècles qui se ressemblent aussi peu que celui de S. Louis & le nôtre, il faut raisonner & prouver. M. l'Abbé de Beauvais remplit cette tâche sans perdre de vue le genre oratoire. Son style est fort sain & fort clair ; il se ressent de l'importance du sujet. Il n'abonde point en ornements de pure curiosité, en fleurs qui ont plus d'éclat que de beauté réelle : on en jugera par ce morceau qui termine le

Discours. L'Orateur s'adressant à Mrs de l'Académie Françoise, leur dit :

» O vous ! les plus sages & les » plus éclairés de nos Citoyens, » qui sentez plus vivement les fu- » nestes conséquences de nos nou- » velles mœurs, puissiez-vous être » aussi les plus empressés à rani- » mer, dans notre siècle, les an- » ciennes vertus qui ont élevé » cette Nation au degré de supé- » riorité dont elle jouit encore » sur toutes les Monarchies, & » qui peuvent seules lui conserver » la gloire qu'elles lui ont ac- » quise. Vous ne pouvez ignorer, » Messieurs, l'autorité que vous » donnent, sur vos Concitoyens, » les talents sublimes qui distin- » guent cette illustre Compagnie. » Depuis que notre saint minis- » tère, dédaigné par un monde » profane, ne conserve plus d'au- » torité que sur le Peuple fidèle

» dont la ſimplicité nous retrace » encore une ombre de celle de » nos pères ; la partie la plus bril- » lante de la Nation ne ceſſe » d'avoir les yeux fixés ſur vous, » pour régler d'après vos princi- » pes ſes opinions & ſes mœurs.

» Vous ne bornerez donc pas » vos travaux, Meſſieurs, à per- » fectionner les Lettres : la Reli- » gion & la Patrie attendent de » vous un ſervice plus important » & plus glorieux pour vous- » mêmes. Ce n'eſt plus la Philo- » ſophie de l'eſprit qu'il s'agit de » répandre ; mais la véritable Phi- » loſophie, la ſeule qui méritât » ce beau nom trop ſouvent pro- » fané, la Philoſophie de l'ame, » l'amour de la ſageſſe, plus en- » core que celui de la Science. » *C'eſt la multitude des Sages*, » non celle des Savants, *qui fait* » *le bonheur de la terre*. Multitudo » ſapientium eſt ſanitas terræ.

» L'Eſprit philoſophique a déja » fait aſſez & trop de progrès » parmi nous : s'il eſt avantageux » que le Public ſoit éclairé, rien » de plus dangereux que d'ou- » vrir indifféremment à la mul- » titude le Sanctuaire intime de » la Philoſophie. Pour un petit » nombre de Génies qui ſont di- » gnes d'entendre ſes ſublimes le- » çons, combien ſont incapables » de les comprendre, & en feront » la plus fauſſe & la plus perni- » cieuſe interprétation ! Vous le » voyez tous les jours, Meſſieurs, » l'indigne abus que l'on fait, ſoit » contre la Religion, ſoit contre » l'Etat, de ſes principes les plus » ſages ; vous le voyez ; combien » la fureur de raiſonner fait de » tort à la raiſon même, depuis » qu'elle s'eſt emparée de cette » multitude d'eſprits faux ou fri- » voles, qui n'étoient faits que

» pour plier ſous le joug de l'au-
» torité !

» Vous, donc que nous regar-
» dons comme les Modérateurs
» de l'eſprit de la Nation, laiſſe-
» rez-vous regner plus long-temps
» cette licence dans l'étendue de
» votre Empire ? Poëtes ſublimes,
» éloquents Orateurs, Hiſtoriens
» profonds, Philoſophes fameux,
» ne réunirez-vous point enfin
» tous vos talents, tous vos efforts,
» pour combattre des préjugés ſi
» funeſtes, & pour ranimer dans
» les cœurs l'amour ſacré de la
» Religion, de la vertu, de la pa-
» trie ?

» Ne craignez point d'indiſ-
» poſer contre vous votre ſiècle,
» en combattant ſes plus chers pré-
» jugés. Au degré de conſidéra-
» tion où vous êtes parvenus, eſt-
» ce à votre ſiècle à vous faire la
» Loi, ou bien à lui à la rece-
» voir de vous ?

» Mais puiſque les exemples
» font encore plus d'impreſſion
» que les écrits, puiſſiez-vous,
» Meſſieurs, nous retracer vous-
» mêmes, par la ſimplicité de vos
» mœurs & de votre foi, la ver-
» tueuſe ſimplicité de nos pères.
» Non, elle n'eſt point incompa-
» tible avec l'éclat de vos talents.
» Rappellez-vous l'exemple de vos
» plus illuſtres Dévanciers, d'un
» Boſſuet & d'un Fénélon, d'un
» Corneille & d'un Racine; je ne
» crains point de citer ces der-
» niers à la face des Autels, de-
» puis qu'ils ont expié l'abus de
» leurs talents par la pénitence.
» Ces mêmes Génies, ces Aigles
» qui prenoient dans leurs écrits
» un vol ſi rapide & ſi ſublime,
» ſe faiſoient gloire d'imiter, dans
» leurs mœurs & dans leur foi, la
» ſimplicité de la Colombe. Tant
» il eſt vrai que la ſimplicité fut
» toujours la vertu des plus grands

» Génies, comme des plus grands
» hommes ! «

S'il falloit former un résultat de comparaison entre les deux Orateurs de S. Louis, nous dirions que l'un & l'autre ont été applaudis à très-juste titre, & qu'ils ont rempli avec justesse le plan qu'ils s'étoient tracé. Il nous sembleroit aussi que le premier de ces Discours a plus d'éclat, & le second plus de force ; qu'il y a de l'Art dans tous les deux ; mais qu'il est plus grand & plus caché dans l'Ouvrage de M. l'Abbé de Beauvais ; que l'un est plus fait pour plaire, & l'autre pour instruire ; que le sentiment domine dans la manière de M. l'Abbé de Vauxcelles, & que le raisonnement fait la partie principale du talent de son Collègue ; qu'en tous les deux l'élocution est bonne, mais plus ornée dans le premier, & plus mâle dans le

ſecond ; qu'enfin ces deux Auteurs font naître des eſpérances preſque égales pour le progrès de notre Eloquence Françoiſe.

ARTICLE CXLII.

HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE de VENISE, depuis ſa fondation juſqu'à préſent. Par M. l'Abbé L***. (Tome IV. pages 462.) *A Paris, chez N. B. Ducheſne, Libraire, rue S. Jacques, &c.*

DANS les trois premiers Volumes de cette Hiſtoire, dont nous avons rendu compte aux mois de Février & d'Avril 1759, l'Auteur a parcouru l'eſpace de près de neuf ſiècles. Mais, à meſure qu'il ſe rapproche des temps plus voiſins du nôtre, ſa marche eſt moins rapide ; parce

que l'abondance des matières augmente, les évènements ſe multiplient, & les faits deviennent plus intéreſſants. » L'Hiſtoire, *dit* » *M. L. L.*, eſt comme un grand » fleuve, qui n'offre, dans ſa ſour» ce, qu'un foible ruiſſeau, dont » il eſt aiſé de meſurer la lon» gueur & de ſonder la profon» deur. En avançant vers ſon em» bouchure, le courant groſſit & » s'étend ; il forme des détours » & des branches ſans nombre. » L'opération devient plus diffi» cile & plus compliquée : elle » embraſſe plus de terrein & plus » d'objets : on ne ſauroit l'abré» ger. «

Ce quatrième Volume s'ouvre par le Tableau des principales Magiſtratures de Veniſe. La plûpart des Hiſtoriens modernes ont trop négligé de développer les reſſorts ſecrets, ſur leſquels porte & roule l'adminiſtration intérieure

des Etats dont ils avoient entrepris de nous donner l'Hiſtoire. Ce devoit pourtant être là le premier objet de leur travail & de leur attention. En effet, cette partie eſt ſinon la plus agréable, du moins la plus inſtructive de l'Hiſtoire; puiſqu'elle ſeule nous fait connoître le génie, &, pour ainſi dire, le caractère diſtinctif du Gouvernement des différentes Nations.

Les Magiſtratures ſont extrêmement multipliées dans la République de Veniſé. Il falloit, *dit notre Auteur*, occuper un très-grand nombre de Nobles, dont l'ambition eſt bornée par les Loix aux places qu'ils peuvent remplir dans l'intérieur de l'Etat. Il étoit important d'exciter & d'entretenir leur émulation par la perſpective d'une ſuite de dignités auxquelles ils peuvent s'élever par degrés: il étoit néceſ-

faire de les former aux grandes fonctions du Gouvernement, en les exerçant long-temps dans des places subalternes, & en les faisant passer d'un ministère à un autre, suivant la proportion de leur âge, de leurs lumières & de leur expérience. Voilà ce qui a donné lieu à ce grand nombre de Magistratures, qui ont des ressorts plus ou moins étendus, & dont les fonctions s'exercent sur des objets plus ou moins considérables.

Mais il n'auroit pas suffi d'avoir multiplié les Magistratures : pour assûrer le bonheur & la tranquillité de la République, il falloit de plus qu'elles ne fussent point perpétuelles. » Il étoit essentiel de » prévenir l'excès d'autorité que » des Particuliers pouvoient ac- » quérir dans des ministères ina- » movibles, d'étouffer l'espèce » d'attachement que l'on prend

» pour des places auxquelles on » ſe trouve fixé. Il étoit commode » de pouvoir déplacer des ſujets » dont on étoit mécontent, ſans » que ce déplacement eût tou- » jours l'air de la punition & de » la diſgrace. Voilà ce qui a fait » naître l'uſage de borner à un » temps très-court l'exercice des » Magiſtratures différentes que les » Nobles peuvent remplir. Ce » ſyſtême maintient la Républi- » que en paix : cet arrangement » préſente à la brigue des objets ; » il offre à l'ambition des eſpé- » rances ; il fournit aux talents de » l'emploi ; il oppoſe des freins » à l'intrigue ; il ôte à la cabale » toutes les reſſources. «

M l'Abbé Laugier diviſe & partage en trois claſſes les principales Magiſtratures de Veniſe. Dans la première claſſe, il place les Conſeils où ſe traitent les affaires d'Etat : dans la ſeconde, les

Tribunaux où se jugent les affaires civiles ou criminelles : dans la troisième, les commissions particulières dont le ressort est fixé à différents objets de Police ou de Finance. Il faut lire en entier ce morceau qui occupe plus de trente pages. On y prendra l'idée juste & précise qu'on doit avoir du Gouvernement de cette République, & de la haute sagesse qui préside aux différentes branches de son administration.

» Les emplois militaires à Ve-
» nise sont en petit nombre : le
» plus considérable est celui de
» Généralissime de Mer : il com-
» mande à tous les Généraux &
» à tous les Capitaines. Il est reçu
» par-tout avec de grands hon-
» neurs, comme si le Sénat étoit
» avec lui. Cet emploi n'a lieu
» qu'en temps de guerre : il donne
» une autorité absolue. Le Pro-
» véditeur général de Mer est

» toujours joint au Généraliſſime :
» cette ſeconde charge n'eſt ja-
» mais vacante ; mais elle ne peut
» être poſſédée que deux ans par
» le même Noble. Cet Officier a
» le maniement de l'argent de la
» Flotte : il a ſous lui deux Com-
» miſſaires qui ſont auſſi Nobles
» Vénitiens : il commande en
» l'abſence du Généraliſſime. Le
» Généraliſſime & le Provéditeur
» général ſont dans une perpé-
» tuelle émulation : ils s'éclairent
» mutuellement, & par-là le Sénat
» eſt infailliblement inſtruit de
» leur conduite. Quand ils ont
» fait leur temps, la Loi les oblige
» à ſe conſtituer priſonniers avant
» de rendre compte de leur ad-
» miniſtration.

» Pour ſes armées de terre, la
» République eſt dans l'uſage de
» prendre un Etranger, à qui elle
» en donne le commandement,
» avec la qualité de Capitaine-

» Général, le titre d'Excellence,
» & des appointements considéra-
» bles. Cette place n'est remplie
» qu'en temps de guerre. A la
» paix, le Capitaine-Général perd
» sa charge & ses appointements,
» & ne conserve que le titre d'Ex-
» cellence. «

La République de Venise avoit déja vu plus d'une fois ses fondements ébranlés par les manœuvres sourdes de quelques Citoyens ambitieux. Il s'étoit formé dans son sein plusieurs conjurations que la vigilance du Sénat avoit étouffées dès leur naissance. Mais elle ne parut jamais plus près de sa perte qu'en l'année 1355. » On
» la vit alors, *dit notre Auteur*,
» aux prises avec le premier de
» ses Magistrats, découvrir dans
» la main qui devoit la gouverner,
» la trame destinée à la détruire,
» & se trouver dans l'affreuse né-
» cessité d'immoler à la sûreté de
» l'Etat

» l'Etat, le Chef de l'Etat lui-» même. «

Après la mort d'André Dandolo, le Sénat choisit Marin Falier pour remplir le Trône Ducal. C'étoit un Citoyen fort riche, qui s'étoit acquis beaucoup de considération dans les principales Magistratures & dans les Ambassades. » Il avoit alors quatre-vingt » ans *, *dit notre Auteur*; mais » ce grand âge ne le mit point à » l'abri des passions qui enfantent » les grands crimes. « Au bout de quelques mois de Regne, Falier insulté par un jeune Noble, nommé Michel Steno, demanda une vengeance éclatante de l'affront

* Morosini & Verdizzotti ne donnent à Falier, au temps de son élection, que 76 ans, *settanta sei* : l'Historien Baptiste *Verus* le rajeunit encore davantage ; il ne lui donne pas soixante ans, *propè sexagenarius*. (De rebus Venetis, Lib. II. p. 93.)

qu'il avoit reçu. Il exigeoit qu'on punît de mort le coupable ; ou que du moins on le bannît à perpétuité. On se contenta de condamner Stèno à deux mois de prison, & à une année d'exil. Le Doge trouva la modération des Juges presque aussi outrageante pour lui, que l'offense dont il s'étoit plaint. Il en conçut le plus violent dépit. Le lendemain même du jugement porté contre Michel Steno, le hazard sembla présenter au Doge l'occasion de se venger ; Falier ne la laissa point échapper : il adopta un plan de conjuration, dont un nommé Bertuce Isarel lui fit l'ouverture & la confidence. Le projet examiné mûrement & discuté dans toutes ses parties pendant plusieurs jours, fut conduit avec le plus grand secret jusqu'à la veille de l'exécution. Le succès en paroissoit infaillible : on étoit convenu du signal. On avoit

fixé au 15. d'Avril le moment de la révolution qui devoit immoler la Nobleſſe à la colère du Doge. La conſpiration fut découverte de la manière ſuivante. Un des Chefs, nommé Bertrand Bergamaſe, fort attaché à Nicolas Lioni, voulant ſauver ce Noble du maſſacre général, ſe rendit chez lui le 14. Avril au ſoir : il le conjura de ne pas ſortir de ſa maiſon le lendemain ; parce que, s'il en ſortoit, il couroit riſque de perdre la vie. Lioni étonné de ce diſcours, fit bien des queſtions pour tâcher d'approfondir pleinement le myſtère : Bergamaſe preſſé par les inſtances, dévoila tout ce qui ſe tramoit : il voulut enſuite ſe retirer, mais Lioni le fit arrêter, & ordonna qu'on le gardât étroitement. Après cela il ſe tranſporta chez quelques-uns des principaux Sénateurs. On envoya des billets aux Conſeillers,

aux Avogadors, aux Membres du Conseil des dix, pour les informer de la conjuration & pour les exhorter à venir sauver la République, tandis qu'il en étoit encore temps. Tous ces Patriciens accoururent : ils interrogerent encore Bergamase sur ses dépositions, on manda toutes les Escouades du Guet, on se saisit des principaux Conjurés, on mit des Gardes autour du Palais. L'examen & la vérification des charges qui étoient contre le Doge occuperent toute la journée du 15. On le fit comparoître, & subir l'interrogatoire en criminel. Accablé par le nombre & la qualité des preuves, il lui fut impossible d'en éluder la conviction. Le 16. on procéda au Jugement, tous les Juges opinerent à la mort. On ôta en cérémonie la Corne Ducale à Falier, on le conduisit à l'endroit où l'on a coûtume de

faire le couronnement du Doge; & là il eut la tête tranchée. Après cette exécution, un des Chefs du Conſeil des dix parut aux fenêtres du Palais, & dit à haute voix: *On vient de faire juſtice du traître.* Sur le ſoir, le corps du Doge fut mis dans une Gondole, & porté ſans appareil au lieu de ſa ſépulture. Dans la Salle du Grand Conſeil, où l'on met tous les portraits des Doges, à la place où devoit être celui de Marin Falier, on fit repréſenter un trône Ducal, couvert d'un voile noir, avec cette inſcription au bas: *C'eſt ici la place de Marin Falier, décapité pour ſes crimes.** Hic eſt locus Marini Falerii decapitati pro criminibus.

* Nous tranſcrivons cette inſcription telle qu'elle eſt dans Juſtiniani (p. 87,) dans Paolo Moroſini (p. 263,) & dans Nicolo Doglioni (p. 228.)

Il y a une petite différence, qu'on nous permettra d'observer entre M. L. L. & les autres Historiens de Venise sur l'indication du lieu où se trouvoit Marin Falier au temps de son élection. Notre Auteur dit (page 56) que *Falier résidoit alors à Rome en qualité d'Ambassadeur auprès du Cardinal Albornos, Légat du Pape Innocent VI.* Verdizzotti, Doglioni, Diedo, & l'Auteur des fastes des Doges de Venise marquent expressément que Falier étoit alors à Avignon. Morosini ajoûte que Falier s'étoit rendu à Avignon où le Pape Innocent VI. avoit appellé les Ambassadeurs de Venise & de Gènes pour traiter de la paix. *Era egli all'hora che fu eletto, Ambasciadore in Avignone ad Innocentio VI. sommo Pontefice, che per trattatione di pace haveva gli Ambasciadori de' Venetiani, de' Genovesi à se chia-*

mati. (Dell' Historia di Venetia, Lib. XII. p. 258.)

La plus grande partie de ce quatrième Volume ne présente qu'une suite d'opérations militaires. La rivalité, la jalousie de puissance, & la concurrence pour le Commerce armerent pendant plus de deux siècles les Républiques de Venise & de Gènes l'une contre l'autre. Les avantages furent long-temps balancés : les Vénitiens prirent enfin sur les Gènois la supériorité, mais ce ne fut qu'après avoir couru risque eux-mêmes de succomber sous les efforts d'une ligue formée contre eux en 1377.

François Carrare, Seigneur de Padoue, l'un des plus implacables ennemis qu'aient eus les Vénitiens, conçut le projet de cette ligue : il y fit entrer Louis Roi de Hongrie, le Patriarche d'Aquilée & les Génois. Leur sûreté

commune en fut le prétexte, & le desir d'abbatre les Vénitiens en fut le véritable motif.

Dès que la République fut instruite de cette ligue, elle se hâta de faire la paix avec le Duc d'Autriche, afin d'avoir un ennemi de moins: elle travailla ensuite à se procurer des Alliés qui pussent produire une diversion utile à ses intérêts, en occupant une partie des forces qu'on vouloit réunir pour l'accabler. Bernabo Visconti Seigneur de Milan, & Pierre de Lusignan Roi de Chypre furent les seuls qu'elle put attirer à son parti; & l'alliance de ces Princes ne lui donna que de foibles secours.

Les Vénitiens presque abandonnés à leurs propres forces, trouverent dans leur courage & dans leur fermeté des ressources qui les mirent en état de supporter ce poids énorme de guerre qui sembloit devoir les écraser.

Ils armerent dans tous leurs Ports : les circonstances dans lesquelles on se trouvoit, prescrivirent des Loix nouvelles. On s'écarta de l'ancien usage, où l'on étoit d'employer toujours des Généraux étrangers dans les armées de terre. On nomma Carlo Zeno pour les commander. Le succès justifia ce choix. Pisani sur mer & Carlo Zeno sur terre rendirent à leur patrie les services les plus éclatants.

Cependant les Alliés fiers de leur multitude & de leur puissance se présenterent devant Venise : puis ils tomberent sur Chioza qu'ils investirent, & dont ils s'emparerent après un siège assez long & fort meurtrier. Cette Ville, la seconde de celle que la Seigneurie possédoit dans les Lagunes *, étoit pour les Vénitiens un objet de la plus grande impor-

* Venise est la première.

tance, soit à cause de sa proximité, n'étant qu'à six lieues au Sud de Venise, soit à cause de ses Salines qui leur fournissoient la matière d'un riche Commerce, soit enfin parce qu'elle étoit comme la clef de leur Etat du côté de la Lombardie, dont elle assûroit la communication.

C'en étoit fait de la République, si les Alliés avoient su profiter de la consternation * que ré-

---

* Nous croyons pouvoir ajoûter ici un trait que le Sénateur Giacomo Diedo rapporte dans son Histoire de Venise, imprimée en 1751. Rien n'est plus propre à faire bien connoître l'abattement où la prise de Chioza jetta les Vénitiens. On dit qu'il leur vint alors en pensée d'abandonner la Ville & les Isles, & de transporter le siège de leur Empire dans le Royaume de Candie, ou dans l'Isle de Négrepont. *E fama che... cadesse in reflesso di abbandonare la Citta, e l'Isole, e di trasportare la sede dell' Imperio nel regno di Candia, o nell' Isola di Negroponte.* (Tome I. page 171.)

pandit dans la Capitale la prise de Chioza. Le Seigneur de Padoue vouloit qu'on se portât sur Venise avant que les habitants de cette grande Ville fussent revenus de la première impression de terreur & d'épouvante qui les avoit saisis. Mais Pierre Doria, Commandant de la Flotte Génoise, qui connoissoit l'ambition & les artifices de François de Carrare, crut que cet Allié, dont la foi lui étoit suspecte, ne proposoit de conduire ailleurs la Flotte que pour rester Maître de Chioza, & s'y établir au préjudice des Génois. Cette défiance de Doria fut le salut des Vénitiens. Le Sénat fit travailler sans relâche à mettre Venise en état de défense. On arma tout ce qui restoit de Vaisseaux & de Galères : on fit publier un ban, pour annoncer que tous les Citoyens qui auroient de la bonne volonté, eussent à se

tenir prêts à s'embarquer. Le Doge André Contarini donna l'exemple : quoiqu'il fut âgé de 72 ans, il déclara qu'il commanderoit la Flotte. On lui donna pour Lieutenants-Généraux Victor Pisani & Thadée Justiniani : une grande partie du Sénat s'embarqua avec le Doge pour être son Conseil, & pour diriger avec lui les opérations. Tous les Citoyens qui ne purent être de l'embarquement, voulurent contribuer à la défense commune par des services d'un autre genre. Ils fournirent à la République des secours d'hommes, d'argent & de munitions. Mais rien n'encouragea davantage cette émulation de générosité, que le décret par lequel le Sénat s'engagea, dès que la paix seroit faite, à choisir trente familles Citadines, parmi celles qui auroient rendu des services, pour les admettre au Grand-Conseil à

la pluralité des ſuffrages. Ce décret fut exécuté fidèlement. La plûpart des familles qui obtinrent alors cet honneur, ſe ſont éteintes depuis. Il ne s'en eſt conſervé que ſept ou huit, qui ont égalé la puiſſance & l'éclat des plus anciennes. La Nobleſſe accordée à des ſervices connus & peſés dans la balance d'une délibération publique, ne peut jamais, *dit judicieuſement notre Auteur*, tomber dans l'aviliſſement : elle ne ſauroit même avoir dans ceux qui l'acquièrent une ſource plus naturelle & plus pure. L'eſpérance d'avoir rang parmi les Nobles rendit plus actif l'amour de la patrie, & fit faire des efforts extraordinaires. La République fut bientôt en état de ne plus redouter ſes ennemis, & de déployer même des forces capables de leur inſpirer de la crainte. On reprit l'importante Place de Chioza &

toutes les autres Villes dont les Alliés s'étoient emparés. Le détail de ces opérations militaires forme un morceau très-curieux & très-intéressant. Comme il y avoit à craindre que cette suite de batailles, de sièges & de combats ne donnât à la narration un ton d'uniformité fatiguante à la longue, l'Auteur a répandu dans cette Partie de son Ouvrage quelques caractères qui font un effet très-agréable. Ce quatrième Volume nous a paru bien écrit : le style en est châtié, coulant, & dans le vrai goût de l'Histoire : l'esprit & les ornements s'y montrent avec réserve & sobriété : ce qui est un effet de la lecture & de l'imitation des Anciens, nos maîtres & nos modèles en ce genre.

On lit à la page 427, qu'en 1380 le Doge Contarini avoit quatre-vingts ans. C'est une méprise :

l'Auteur a, ſans doute, oublié qu'à la page 345, ſous l'année 1379, il ne donne au même Doge que ſoixante & douze ans. Ces deux dates ne ſauroient ſe concilier.

Il s'eſt gliſſé une faute d'impreſſion à la page 167. On y dit que le Cardinal *Bellarion* joignit ſon beau Cabinet de Livres à la Bibliothèque donnée à la République par le célèbre Pétrarque. Au lieu de *Bellarion*, liſez Beſſárion. Ce ſavant Cardinal, l'un des Reſtaurateurs des Lettres en Europe, mourut en 1468. *Il dottiſſimo Cardinale Beſſarione fè dono alla Chieſa di S. Marco di Venetia della ſua Libraria nobiliſſima.* (Voyez l'Hiſt. de Doglioni, Livre VIII. page 407.)

Dans un autre Article nous rendrons compte du Ve Tome de cette Hiſtoire.

ARTICLE CXLIII.

ΤΟΥ ΕΝ ΑΓΙΟΙΣ ΙΩΑΝΝΟΥ ΤΟΥ ΧΡΥΣΟΣΤΟΜΟΥ ΠΕΡΙ ΙΕΡΩΣΥΝΗΣ ΛΟΓΟΙ ς΄. Di S. Giovanni Grisostomo del Sacerdozio Libri VI. volgarizzati e con annotazioni illustrati. Les six Livres de S. Jean-Chrysostome sur le Sacerdoce, *traduits en Italien, avec des Notes.* (Grand *in*-4°. pages 430.) A Rome, chez Joseph *Collini* & Benoît *Francesi*, &c.

IL est bien juste de mettre ici le nom des deux Imprimeurs, puisqu'en effet rien ne manque à cette Edition, ni du côté de l'exactitude, ni pour la beauté du papier & des caractères. Quand la Typographie Romaine nous donnera de pareils Morceaux, ce

qu'on pourra dire de moins à ſa louange, c'eſt qu'elle ne le céde à aucune autre du monde. Auſſi eſt-il queſtion du plus éloquent des ſaints Pères, d'une des plus belles productions, ſans contredit, de S. Jean-Chryſoſtôme, d'une excellente Verſion Italienne enrichie de Notes très-ſavantes : Ouvrage de Mgr Michel-Ange Giacomelli, Prélat Romain, déja connu par pluſieurs compoſitions qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Celle-ci a déja quelques années de date ; mais il eſt encore temps de la préſenter au Public, puiſque, dans nos Provinces, elle a encore le mérite de la nouveauté. Nous nous reſſouvenons de l'avoir annoncée dans ces Mémoires ; mais le Livre même n'étoit pas entre nos mains. Depuis qu'il nous a été communiqué, le premier uſage que nous en faiſons eſt d'en rendre compte avec quelque étendue.

Le ſaint Patriarche de Conſtantinople avoit une *bouche* & une plume *d'or*. Pour ne parler que du Traité qu'on nous donne ici, l'éloquence, la politeſſe, le choix de l'expreſſion, la beauté des ſimilitudes & des allégories, ſurtout le fond des choſes, tout y eſt vraiment admirable, mais tout y eſt terrible. Nous nous perſuadons que, ſi cet Ouvrage étoit plus connu & plus médité, il feroit faire de très-ſérieuſes réflexions à ceux qui s'engagent trop légèrement dans les fonctions Epiſcopales & Sacerdotales ; &, ſans doute, que S. Chryſoſtôme lui-même, après l'idée ſublime qu'il en donne, n'eût jamais oſé y prétendre ; mais on ſait la pieuſe violence dont il fallut uſer avec lui, ainſi qu'avec tant d'autres de ces premiers ſiècles : violence dont il n'eſt point trop aiſé de retrouver aujourd'hui des traces.

Le ſaint Docteur nous préſente l'idée de ces deux redoutables fonctions ſous le nom générique de Iἑρωσύνης, qui comprend l'une & l'autre. Et en effet, dans ce Traité, on trouve des points qui n'ont trait qu'aux Evêques, d'autres qui ſe rapportent généralement à tous les Prêtres de la nouvelle alliance. L'Ouvrage eſt en forme de Dialogue, méthode qui rend cette lecture plus inſtructive & plus intéreſſante. S. Jean-Chryſoſtôme lui-même & un certain Baſile ſont les deux Interlocuteurs. Sur quoi M. G. demande ſi ce Baſile eſt un perſonnage réel ou ſuppoſé. Il le croit réel, & donne des raiſons plauſibles de ſon opinion : mais il s'agit de ſavoir quel eſt ce Baſile. Ce ne peut être le grand Archevêque de Céſarée, comme l'a cru l'Hiſtorien Socrate. Il avoit dix-neuf ans de plus que S. Jean-Chryſoſtôme,

& il étoit déja Prêtre & Evêque ; quand celui-ci composa son Traité. Est-ce S. Basile de Seleucie, comme Photius l'a pensé ? Ce S. Basile est postérieur de plus de 70 ans, puisque son nom se trouve inscrit parmi les Pères du Concile de Calcédoine célébré en 451, & que le Basile dont parle notre Saint, fut ordonné vers l'an 374. Un des Continuateurs de Bollandus (le P. Stilting) trouve dans l'Eglise d'Orient plusieurs autres Basiles, & se décide enfin pour un Basile Evêque de Raphanée, ancienne Ville de Syrie, à 31 ou 32 lieues d'Antioche. Celui-ci souscrivit en 381, au premier Concile de Constantinople. M. G. approuve assez ce sentiment, & ne paroît pas éloigné de s'y conformer.

Le Dialogue de S. Chrysostôme est partagé en six Livres ou Chapitres, dont le premier n'est guères qu'une introduction aux cinq

autres. Plein d'estime pour son ami, le Saint le détermine à se laisser ordonner Prêtre, lui faisant entrevoir qu'il pourra bien prendre le même parti : puis, quand il voit Basile engagé, il s'excuse, il allégue son indignité & la sublimité du saint Ministère : c'est-ce qui donne lieu à quelques reproches aimables que fait Basile, aux paroles de consolation que S. Chrysostôme lui porte, & enfin au détail des raisons qu'il a ou qu'il pense avoir de ne point se charger d'un fardeau supérieur à ses forces : c'est par-là qu'il entre en matière. Ici le Traducteur fait une remarque : c'est que le saint Docteur ne regarde pas comme un mal ce qui ne seroit qu'une sorte de stratagème, de ruse dans la conduite, quand d'ailleurs l'intention & la fin sont honnêtes ; c'est-à-dire qu'il n'improuve pas tout-à-fait le

menſonge *officieux*. Sur quoi M. G. ne fait pas difficulté de dire qu'en ce point S. Chryſoſtôme s'eſt laiſſé entraîner par quantité d'Auteurs Grecs qui, depuis Platon, ont cru que *le menſonge & la fraude étoient permis quand il s'agiſſoit d'obliger celui même qu'on trompoit*. Notre ſavant Commentateur n'applaudit point à ce ſentiment, il s'en éloigne même, & cite à ce ſujet une Diſſertation du P. Orſi, depuis Cardinal, & mort depuis peu: Diſſertation dans laquelle il eſt prouvé par l'autorité de ſaint Auguſtin, qu'aucun menſonge n'eſt licite en aucun cas, *in niun caſo* : & il ajoûte que, depuis ce Père, jamais l'Egliſe Latine n'a eu d'autre doctrine.

S. Chryſoſtôme, dans ſon ſecond Livre, s'étend ſur l'excellence du Sacerdoce, ſur les difficultés & les périls qui s'y ren-

contrent, ſur la frayeur qu'il en a conçue, &c. » Je vous ai cru » aſſez fort pour en ſoûtenir le » poids, *dit-il à Baſile* : pour » moi, quand je me ſuis ſouſtrait » à l'Ordination, je n'ai nulle- » ment prétendu offenſer ceux » qui m'auroient impoſé les mains, » mais leur épargner une tache. «

Il inſiſte dans le troiſième Livre ſur ces mêmes dangers, ſur les qualités requiſes dans un Prêtre & dans un Evêque, prudence, humilité, douceur, chaſteté, courage, &c. ſur l'obligation de diriger les Vierges Chrétiennes, fonction qui étoit confiée aux Prêtres avant l'inſtitution de la clôture, ſur la conduite des Veuves & des Hôpitaux qui appartenoit aux Evêques. Il eſt dit dans le quatrième Livre, qu'un Prêtre, pour avoir été ordonné par force, n'en eſt pas plus en ſûreté de conſcience, s'il néglige ſes de-

voirs, & quelle eſt leur étendue? Il faut ſavoir parler, raiſonner, inſtruire, réfuter les Hétérodoxes, &c. S. Paul réuniſſoit tous ces avantages, il les exigeoit de ſes ſemblables; & ſi l'on entre dans le miniſtère ſans en être pourvu, malheur tant aux Maîtres qu'aux Diſciples. Le cinquième Livre roule ſur l'obligation de diſpenſer la divine parole. C'eſt ce que S. Jean-Chryſoſtôme recommande avec force: on voit ici la fin, les qualités, les caractères, les obſtacles, les écueils de la Prédication, particulièrement celui de la vaine gloire, &c. Enfin dans le ſixième Livre, après avoir parlé du compte ſevère que rendront les Paſteurs des ames, tant pour eux-mêmes que pour leur troupeau: après avoir montré la pureté de cœur qu'exige la célébration des ſaints Myſtères, le ſaint Docteur oppoſe état à état,

celui

celui des Moines à celui des Prêtres. Il fait voir que le premier, quelles que ſoient ſes auſtérités, étant moins expoſé, ne requiert pas autant de perfection & de vigilance que le ſecond. Nous nous contentons d'expoſer le plan général de cet admirable Traité *du Sacerdoce :* il n'eſt pas queſtion d'en donner l'Analyſe, comme ſi c'étoit un Ouvrage nouveau.

Quant à la Traduction Italienne, nous oſons aſſûrer qu'elle eſt des plus fidèles, non pas de cette fidélité ſervile qui dégrade le Texte original, mais de celle qui en rend préciſément le ſens, la force & la beauté. Quant à l'élégance du ſtyle, nous la conjecturons, nous l'entrevoyons, nous en jugeons par la réputation de l'Auteur, & ſur le témoignage des Approbateurs qui garantiſſent cet article en particulier. C'eſt tout ce que nous pouvons dire rela-

tivement à une Langue qui n'est pas la nôtre ; tout le reste seroit hazardé. Nous ne coulerons pas si légèrement sur les Notes plus étendues que le Texte même, chargées & ornées tout ensemble d'érudition dans tous les genres.

Les unes ont rapport à S. Chrysostôme lui-même.

1°. Le Saint avoit-il exercé dans sa jeunesse la fonction d'Avocat ? M. Giacomelli croit qu'il avoit simplement suivi le Barreau, comme le Texte Grec le donne à entendre : Τὸν δικαστηρίῳ παρεδρεύοντα, ou προσεδρεύοντα, ce qui est un peu différent de la Profession même d'Orateur dans les Tribunaux de la Justice. Notre savant Commentateur s'appuie de l'autorité des Historiens Socrate & Sozomène contre le sentiment de M. Henri de Valois & de quelques autres Critiques modernes.

2°. Le saint Docteur avoit-il

été Moine ? Il paroît qu'il vécut au désert quelques années, mais sans y prendre aucun engagement.

3°. Le saint Patriarche & les autres saints Pères ont-ils déconseillé aux Gens de l'Eglise l'étude des Lettres humaines ? M. G. prétend qu'il s'en faut beaucoup, & il apporte en preuve de son assertion l'autorité de S. Chrysostôme lui-même, de S. Gregoire de Nazianze, de S. Basile, de S. Augustin & de S. Jérôme. Ces Saints ont cru que le point capital étoit de faire un bon usage de la Littérature; & il faut convenir que cela n'est point trop facile.

4°. En quelle année naquit le saint Docteur ? Le Traducteur, d'après les Bollandistes, avance de trois années sa naissance, & la place en 344. En conséquence de son calcul qu'il faut consulter, le Saint auroit vécu 63 ans, au-

lieu de 60 qu'on lui donne communément.

5°. On demande si S. Chrysostôme fut sujet à la colère, comme l'én taxe l'Historien Socrate, & comme il semble s'en accuser lui-même? On répond qu'il s'agit ici d'une colère sainte, d'indignation, de zèle; que l'Ouvrage en particulier, dont nous rendons compte, exprime les sentiments de la plus profonde humilité; que S. Nil son Disciple, dans sa 309e Epître rapportée ici presque entière; le justifie pleinement sur ce point; qu'enfin Socrate fut zelé Novatien, & en vouloit à S. Chrysostôme, qui n'épargne pas les Novatiens par-tout où il les trouve, les appellant *Cathares* d'après le grand Concile de Nicée.

Dans les Notes Grammaticales, M. G. fait voir ce qu'on savoit déja par ses Traductions de

Sophocle, une intelligence parfaite de la Langue Grecque, & la plus ample connoiſſance des Auteurs Grecs & Latins. Qu'on en juge par ſa méthode : c'eſt de juſtifier le ſens dans lequel il prend telle ou telle expreſſion, par quantité d'exemples tirés d'autres Ecrivains célèbres. On voit aſſez que cette façon d'interprèter n'eſt pas ordinaire. Nous ne ferons ici attention qu'à deux de ſes remarques.

1°. Sur le mot ἀπέλθοντες, *ceux qui ſont partis*, on obſerve que les Payens & les Chrétiens ſe ſervoient de ce terme les uns & les autres pour dire *les morts*, mais par des vues bien différentes ; ceux-là pour éloigner une idée funeſte ; ceux-ci pour donner à entendre que la vie n'eſt qu'un paſſage, un voyage.

2°. Le mot πονηρὸς, *malus*, pris abſolument, ſignifie toujours

le Démon, dans les Auteurs ſacrés, entendus ſelon les Pères Grecs: S. Chryſoſtôme le dit formellement. Par conſéquent la ſeptième demande de l'Oraiſon Dominicale, *Sed libera nos à malo*, devroit s'entendre & ſe traduire: *Délivrez-nous* (non pas *du mal*,) mais *de l'Eſprit malin*.

Les Notes hiſtoriques confirmeront de plus en plus la haute idée qu'on doit ſe former des connoiſſances du Traducteur: les Notes théologiques, morales & polémiques ajoûteront encore à cette eſtime. Rien n'échappe à ſes lumières, & ſes recherches ſur l'objet préſent ſont immenſes. Cependant à la lecture du 3ᵉ Livre de S. Chryſoſtôme, il nous eſt venu en penſée qu'on auroit pû faire une attention particulière à un bel endroit (page 116) où le ſaint Docteur compare les Prêtres de la Loi nouvelle à

ceux de l'ancien Teſtament, & ajoûte ces mots déciſifs contre ceux qui tiendroient que l'Abſolution n'eſt que déclaratoire : *Οὗτοι δὲ, οὐ λέπραν σώματος, ἀλλ' ἀκαθαρσίαν ψυχῆς οὐκ ἀπαλλαγεῖσαν δοκιμάζειν, ἀλλ' ἀπαλλάττειν παντελῶς ἔλαβον ἐξουσίαν.*

» Pour nos Prêtres, *dit-il*, ils » ont reçu le plein pouvoir, non » pas de guérir la lêpre du corps, » mais de laver les ſouillures de » l'ame ; non pas préciſément de » déclarer que l'ame eſt purgée, » mais en effet de l'en purger en» tièrement.« Mais en reprenant les choſes de plus haut & en reliſant ce qui précède, nous avons reconnu que M. Giacomelli avoit fort inſiſté ſur le véritable *pouvoir* des Miniſtres du Sacrement ; *pouvoir* oppoſé au ſimple exercice miniſtériel que le Prélat réfute en cet endroit. Or, dans cette diſcuſſion ſavante, on retrouve l'eſ-

ſentiel de qu'on auroit pu deſirer d'obſervations & d'attentions ſur le paſſage que nous venons de citer.

On remarquera auſſi, dans ces Notes, quantité d'Articles concernant le dogme, la diſcipline, l'Hiſtoire de l'Egliſe ; par exemple, quelles diſpoſitions ſont requiſes pour l'Epiſcopat ; en quoi différent les Laïques des Prêtres, par rapport au Sacrifice de la Meſſe ; quelles preuves démontrent que cette ſainte action de la Meſſe eſt un vrai ſacrifice ; ce qu'il faut croire de l'authenticité du Livre de l'Eccléſiaſtique ; quel eſt le pouvoir de l'Egliſe dans la matière des cenſures ; quels furent les erreurs de Sabellius, d'Arius, de Paul de Samoſate Précurſeur des Sociniens ; quelle eſt l'ancienneté de la prière pour les morts ; combien le dogme de la réalité du Corps de Jeſus-

Chriſt dans l'Euchariſtie eſt univerſel, certain, & cher à l'Egliſe, &c.

Les Traductions, accompagnées de Notes, de ce même Traité ſur le Sacerdoce, qu'ont publiées Meſſieurs Hugues & Thirlby en Angleterre, plus récemment encore M. Albert Bengel à Stutgard, donnent lieu à la plûpart de ces Diſſertations. Il arrive ſouvent à ces Editeurs ou Interprètes d'éluder, d'altérer le Texte de S. Chryſoſtôme, de l'interprèter en faveur de leur Secte. M. Giacomelli en prend occaſion de les réfuter, quoiqu'avec tous les égards de la politeſſe : il donne le vrai ſens, & tire les vraies conſéquences.

ARTICLE CXLIV.

***MÉMOIRES DE LITTÉRATURE**, tirés des Regiſtres de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, depuis 1752 juſques & compris 1754.* (Tome XXVI.) &c. DERNIER EXTRAIT.

NOus ſommes parvenus, en ſuivant ce Volume, à un Mémoire fort curieux de M. Bonamy ſur *les ſerments en Langue Romance, que Louis Roi de Germanie & les Seigneurs François Sujets de Charles le Chauve firent à Strasbourg en 842*. Cette Langue Romance eſt celle qui a donné lieu au beau langage dont nous nous picquons aujourd'hui. En 844, c'étoit barbarie pure; c'étoit un mauvais mêlange de

Latin & de Gaulois ; en ſorte toutefois que le Latin en faiſoit le fond. C'eſt ce que prouve très-bien M. Bonamy. Comme ſon Mémoire n'eſt qu'un tiſſu de diſcuſſions étymologiques & grammaticales, c'eſt dans lui-même qu'il faut chercher à le connoître : on ſent que de pareils détails ne ſont pas ſuſceptibles d'Extrait. On y verra que M. Bonamy n'eſt pas moins verſé dans la connoiſſance des meilleurs Auteurs Latins, que dans la lecture de nos Ecrivains François du 12[e] & du 13[e] ſiècle.

Un ſecond Mémoire du même Académicien a pour objet l'origine & la ſignification de la formule *par la grace de Dieu*, que les Souverains mettent à la tête de leurs Lettres. On croit communément que cette expreſſion *par la grace de Dieu*, qui marque aujourd'hui la Puiſſance ſouveraine & indépendante, a tou-

jours signifié la même chose. Le P. Daniel, dans son Histoire de Charles VII, dit que ce Prince défendit, en 1442, au Comte d'Armagnac de se dire dans ses titres: Comte d'Armagnac *par la grace de Dieu.* » Ces termes, » *ajoûte-t-il*, qui sembloient ex- » clure toute dépendance, excep- » té de Dieu, étant une innova- » tion préjudiciable au droit du » Souverain, & dont jusqu'alors » il n'avoit été permis de se ser- » vir à aucun Duc, ni Comte, » qui fût Feudataire de la Cou- » ronne. «

Ce passage du P. Daniel contient deux erreurs, une de fait, & l'autre de droit. Car 1° il est certain qu'un très-grand nombre de Seigneurs se sont servis de la formule *par la grace de Dieu* avant Charles VII. 2° Qu'on n'en peut rien conclure en faveur de l'indépendance ou de la grandeur

de ceux qui l'ont employée. En preuve de la première proposition, M. Bonamy produit une longue liste de Seigneurs qui, quoiqu'inférieurs aux grands Vassaux, prenoient le titre de Comtes *par la grace de Dieu :* on y voit les noms des Comtes de Corbeil, d'Amiens, des Seigneurs de Montmorency, de Ste Maure, de Vergy, de Château-Vilain, de Castelnau, &c. Ceux qui se qualifioient ainsi, étoient bien éloignés de prétendre montrer par-là qu'ils ne dépendoient que de Dieu. En effet, dès le Regne de Charles le Chauve, les Ducs, les Marquis, c'est-à-dire les Gouverneurs des Provinces frontières, & les Comtes s'intituloient *par la grace de Dieu.* On sait qu'alors ils étoient amovibles, & que le Roi pouvoit leur ôter les dignités qu'il leur avoit conférées. Ainsi ils ne pouvoient attacher à cette

formule l'idée d'une véritable indépendance à l'égard de leur Souverain. De plus, sous la troisième race, parmi un grand nombre de Lettres adressées à nos Rois, où les grands Seigneurs prennent la qualité *par la grace de Dieu*, il y en a beaucoup qui renferment des supplications, ou pour obtenir des graces, ou pour demander la confirmation de celles qui leur avoient été accordées: & ces Lettres sont presque toujours datées des années du Regne des Rois. Aussi ces Seigneurs se disoient-ils leurs *sujets*, lorsqu'ils écrivoient en François; & s'ils écrivoient en Latin, ils employoient le terme *subditus*. Enfin ce qui prouve invinciblement que la qualification *par la grace de Dieu* n'exprimoit pas un droit d'indépendance, c'est que, sous les Regnes de Charles V. & de Charles VI. les Comtes de Cominges,

d'Armagnac & de Pardiac la prennent dans des quittances données aux Tréſoriers du Roi pour les gages qu'ils touchoient à cauſe du Service militaire : le Comte de Pardiac joint même le titre de *par la grace de Dieu* avec la qualité de *Conſeiller du Roi.*

Si l'on veut remonter à l'origine de cette formule, on trouvera qu'elle n'eſt que l'expreſſion d'un ſentiment de Religion & de piété. Pepin, ſous le Regne duquel on place l'époque de ce titre, reconnoiſſoit par-là que Dieu étoit l'auteur de ſon élévation ; & peut-être ne l'a-t-il fait qu'à l'imitation des Empereurs d'Orient, qui mettoient à la tête de leurs Edits, ou une profeſſion de foi, *in nomine ſanctæ Trinitatis*, ou des termes équivalents à la formule *par la grace de Dieu*; comme lorſqu'ils diſoient : *Dantes operam ut divino cooperante auxi-*

lio, &c. Quoiqu'il en ſoit, tous nos Rois, ſucceſſeurs de Pepin, ſuivirent ſon exemple ; & s'ils n'employerent pas toujours la formule, par la grace de Dieu, *gratiâ Dei*, celles qu'ils y ſubſtituerent exprimoient le même ſentiment de Religion. Ainſi Louis le Bégue ſe dit, *miſericordiâ Dei Rex* ; Louis d'Outremer, *divinâ miſeratione Rex* ; Lothaire, *propitiâ Divinitate Rex* ; le Roi Eudes, *clementiâ Dei Rex* ; le Roi Robert, *Regis Regum nutu Francorum Rex Robertus* ; Louis le Gros ; *Dei miſerante Providentiâ*, ou, *Dei dono Rex Francorum humilis*, &c.

La variété de ces expreſſions qui toutes préſentent le même ſentiment & la même idée n'établit-elle pas ſolidement que, dans ſon inſtitution primitive & même long-temps encore après, dans l'intention de nos Rois, la

formule *par la grace de Dieu* étoit plutôt l'hommage de leur reconſance envers Dieu, qu'une déclaration de leur indépendance abſolue? Les Seigneurs du Royaume imiterent en ceci la piété de nos Rois, & s'intitulerent Ducs, Marquis & Comtes *par la grace de Dieu.* Ils n'attacherent point d'autre idée à ce titre que celle que les Evêques, les Abbés, & même les Abbeſſes y attachoient. Non-ſeulement nos Rois n'interdiſoient pas cette formule aux Evêques & aux Abbés, mais ils la leur donnoient eux-mêmes, comme on le voit par une Lettre de Louis le Jeune à Etienne Evêque d'Autun, dont voici la ſubſcription: *Ludovicus Dei gratiâ Francorum Rex, Stephano venerabili eâdem gratiâ Æduenſium Epiſcopo*, &c. Le même Prince écrivant à l'Abbé Suger, lui donne la même qualification: *Ludovicus Dei gratiâ*

Francorum Rex, Sugerio eâdem gratiâ venerabili Abbati, &c. On vit aussi des Ecclésiastiques du second Ordre se servir de la même expression. M. Bonamy cite l'exemple d'un Archidiacre & d'un Curé, qui s'intitulerent l'un *Archidiacre*, & l'autre *Curé par la grace de Dieu.*

C'est sous le Regne de Charles VII. qu'on a commencé de regarder le titre *par la grace de Dieu* comme un attribut particulier à la Souveraineté. Mais quelle fut la cause de ce changement d'idée ? M. Bonamy croit que ce furent les Ducs de Bretagne qui l'occasionnerent. Tandis qu'ils s'abstinrent pendant deux cents ans de s'intituler *Ducs par la grace de Dieu*, un grand nombre de Seigneurs du Royaume, bien moins puissants qu'eux, prenoient ce titre, sans qu'on y trouvât à redire ; parce que leur puissance

& leur ambition ne faiſoient point ombrage à nos Rois. Il n'en étoit pas ainſi des Ducs de Bretagne, qui prétendoient exercer les droits régaliens dans leur Duché. Jean V. après la bataille d'Azincourt en 1415, crut que le titre *par la grace de Dieu* donneroit aux Ducs de Bretagne un nouveau relief de Souveraineté. Ces Princes, en le prenant dans un temps où ils s'annonçoient preſque comme Souverains dans leur Duché, donnerent lieu d'attribuer à ce titre une ſignification d'indépendance & de ſupériorité, qu'on ne voit pas qu'il ait eue avant le Regne de Charles VII. On jugea de cette expreſſion, non plus par le ſens que les termes préſentoient naturellement, mais par le ſens que lui donnoit autant par ſa conduite & ſes actions, que par ſes diſcours, le Prince qui l'employoit. On commença donc pour-lors à ſoupçonner des

vues d'indépendance & d'ambition dans les Princes ou Seigneurs qui se qualifioient de *par la grace de Dieu.* Le Comte d'Armagnac fut le premier à qui l'on défendit, en 1442, l'usage de cette formule. Charles VII. exigea du Duc de Bourgogne, en 1449, une déclaration, par laquelle ce Duc reconnut qu'en prenant ce titre, il ne prétendoit pas donner atteinte aux droits de souveraineté du Roi sur ses Etats mouvants de la Couronne de France. On n'inquièta pas de même le Duc de Bretagne : on le ménageoit, parce qu'on craignoit ses liaisons avec l'Angleterre. Louis XI. voulut interdire cette formule à François II. Duc de Bretagne ; mais le Duc continua de la mettre à la tête de ses Lettres, de même que sa fille Anne de Bretagne. De sorte que cette Princesse & Charles Duc de Bourgogne furent, *dit M. Bonamy*,

les derniers Feudataires de la Couronne, qui s'en décorerent.

Nous ajoûterons ici une remarque qui paroît avoir échappé au ſavant Académicien. Dans le temps que Louis XI. interdiſoit aux Ducs de Bretagne la formule *par la grace de Dieu*, il en laiſſoit l'uſage à Guillaume de Châlons, à qui, par un contrat paſſé l'an 1475, il permit de ſe qualifier *Prince d'Orange par la grace de Dieu.* (Voyez l'Hiſtoire de Bourgogne, par André du Cheſne, page 645; & Caſſan, Recherches des droits du Roi, Liv. II. page 251.)

Cette qualification étoit, pour ainſi dire, ſans conſéquence dans la perſonne du Prince d'Orange, qui n'étoit pas en état d'inſpirer des craintes; mais, dans le Duc de Bretagne, elle pouvoit & devoit paroître dangereuſe, parce qu'il étoit aſſez ambitieux pour

oser prétendre à tous les droits qu'elle sembloit alors renfermer, & peut-être étoit-il assez puissant pour les faire valoir. Ainsi, par un effet de ce caractère qui le rendoit si jaloux de son autorité, Louis XI. accordoit à la foiblesse de l'un ce qu'il refusoit à la puissance de l'autre.

Le Livre intitulé *Le Jouvencel*, tel qu'il est imprimé, n'est qu'un amas de fictions romanesques, dont le texte tronqué presque par-tout, ne présente aucun plan raisonnable, aucun discours intelligible. Mais si l'on compare cet imprimé avec les bons manuscrits que nous avons du *Jouvencel*, on reconnoît dans ce même ouvrage mutilé & défiguré par l'Editeur, une source abondante de lumières pour l'histoire de notre Milice, & d'instructions importantes non-seulement sur l'Art Militaire, mais encore sur la conduite qu'un homme de guerre

doit tenir depuis les premiers pas qu'il fait au Service, jusqu'au terme de sa carrière. C'est-là l'idée que M. de la Curne de Ste Palaye nous donne de cet ancien Ouvrage François. Les manuscrits que j'ai vûs, *dit le célèbre Académicien*, m'ont appris que cette espèce de roman étoit, pour ainsi dire, le Testament militaire d'un des plus grands hommes de guerre qu'ait eus notre Monarchie. Jean de Beuil, Amiral de France sous Charles VII, conçut le dessein du Livre *Le Jouvencel ;* il le fit exécuter par trois hommes qui avoient fait la guerre sous ses ordres, Jean Tibergeau, Seigneur de la Mothe, Martin Morin, & Maître Nicole Riolai. Un quatrième Ecrivain, nommé Guillaume Tringant, dit Messodez, *nourri à la compagnie des trois dessusdits, leur serviteur*, & comme eux aussi le serviteur de M. de Beuil, a composé l'addition

qui ſe trouve jointe au manuſcrit de M. le Comte d'Hérouville, Lieutenant Général. Le même manuſcrit donne la clef des noms ſous leſquels M. de Beuil avoit voulu que ſes hauts faits reſtaſſent enſevelis ; & c'eſt-là ſur-tout ce qui doit faire regarder cet Ouvrage comme un monument hiſtorique très-précieux. On ſouhaireroit que l'Académicien, à qui nous devons la notice élégante & raiſonnée du *Jouvencel*, mît le comble à ce bienfait, en nous donnant une édition complette de cet Ouvrage, qu'il rendroit plus intéreſſant encore par des notes propres à éclaircir beaucoup d'évènements du Regne de Charles VII.

Nous nous contenterons d'indiquer ici l'objet des recherches que M. de Guignes a faites ſur les Philoſophes Indiens appellés Samanéens. Cet Académicien, un des plus ſavans hommes de l'Europe

dans

dans la connoissance des Langues & de l'Histoire des peuples Orientaux, examine d'abord, d'après les Auteurs Arabes & Chinois, quel est le Fondateur de la secte des Samanéens, dans quel pays il a pris naissance, & quelle doctrine il a laissée à ses disciples. Il donne ensuite la notice de quelques-uns de leurs Ouvrages, & il fait connoître en quoi ces Philosophes sont différens des Brakhmanes. Ce Mémoire, & les notes qui l'accompagnent & l'enrichissent, sont le résultat d'une lecture immense.

ARTICLE CXLV.

RECUEIL DE LETTRES pour servir d'éclaircissement à l'Histoire militaire du Regne de Louis XIV. (Tomes III. & IV.) A la Haye ; & se trouve à Paris chez Antoine Boudet, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques, à la Bible d'or, 1761.

NOUS avons rendu compte des deux premiers volumes de ce Recueil au mois de Juillet 1760. Les deux nouveaux Tomes que nous annonçons au Public, présentent une suite de Lettres qui forment la correspondance de Louis XIV. de M. de Louvois, & des Généraux, depuis l'année 1675, jusques & compris l'année 1681.

Dans les Lettres du Vicomte de

Turenne, les qualités de son cœur ne sont pas moins sensibles que celles de son esprit. Sa modestie paroît dans toutes les relations qu'il envoie de ses victoires. On y admire son attention scrupuleuse à détailler & à relever les belles actions des Officiers de son armée: il ne parle pas des siennes. A peine y est-il fait mention de sa présence: il semble n'écrire que pour la gloire des autres. Voyez à la page 146 du troisième volume la relation qu'il y donne du combat de *Turquem*. * Il y fait l'éloge de tous les Officiers qui y combattirent sous ses ordres. Quant à ce qui le regarde personnellement, il se contente de dire dans un billet qu'il écrit à M. de Louvois: » J'ai cru » que le Roi seroit bien aise de

* C'est ainsi que ce mot est écrit dans les Lettres de M. de Turenne; on écrit ordinairement Turkeim.

» ſavoir que toute l'armée des En-
» nemis s'étant miſe en un très-bon
» poſte près de Colmar, je me ſai-
» ſis, par un très-grand bonheur,
» d'une petite ville nommée *Tur-*
» *quem* à leur aîle droite. Leur in-
» fanterie attaqua un poſte qui la
» flanquoit. Le combat d'infante-
» rie ſeulement a duré trois ou
» quatre heures: ils ont été repouſ-
» ſés à l'entrée de la nuit; le com-
» bat a été fort grand: ils ſe ſont
» retirés. J'arrive préſentement près
» de Colmar où il n'y a perſonne.

On remarque encore dans les Lettres du Vicomte de Turenne cette bonté de caractère qui le faiſoit adorer des Troupes. Il ne punit que rarement & avec peine. Il y a une Lettre de M. de Louvois qui lui fait des reproches très-vifs de ſon peu de ſévérité à faire obſerver la rigueur des Ordonnances. On apperçoit enfin dans tout ce qui vient de lui, que, ſi la France

n'eut jamais de plus grand Capitaine, elle n'eut jamais non plus un meilleur citoyen.

Turenne touchoit au moment d'une victoire qu'il avoit, pour ainsi dire, préparée de longue main. On assure qu'il avoit mandé au Roi *qu'il tenoit les ennemis où il les vouloit*. Il fut tué d'un boulet de canon le 27 Juillet 1675, à l'âge de 64 ans. Nous observerons, en passant, que l'Auteur du Journal historique de Louis XIV se trompe, quand il dit (pag. 4.) que Turenne avoit 36 ans lorsqu'il fut fait Maréchal de France en 1643. Le Vicomte naquit en 1611; il n'avoit donc que 32 ans, & non pas 36 en 1643.

Après la mort du Vicomte de Turenne, le grand Condé reçut ordre d'aller le remplacer sur le Rhin. Lorsqu'il prit le commandement de cette armée, il dit : *Je voudrois bien avoir causé seule-*

ment deux heures avec l'Ombre de M. de Turenne, pour prendre la ſuite de ſes deſſeins, pour entrer dans ſes vûes, & me mettre au fait des connoiſſances qu'il avoit de ce pays. (Voyez les Lettres de Me de Sévigné, Tome troiſième.) Ce mot honore également ces deux grands Hommes.

Il falloit les lumières, les talens, l'expérience & la réputation de M. le Prince pour réuſſir dans la commiſſion dont il étoit chargé. Il s'agiſſoit de défendre les deux Alſaces & la Lorraine contre les entrepriſes d'une armée bien plus nombreuſe que la ſienne, & commandée par Montecuculli. M. le Prince détaille les difficultés qu'il y voyoit, dans ſes Lettres à M. de Louvois. » Haguenau eſt aſſiégé, » *dit-il* : ſi cette place ſe perd, Saverne & la haute Alſace courent » beaucoup de riſques.... M. de » Turenne, avant la bataille de

» M. de Crequy, comprenoit si bien
» ce que je dis, qu'il n'a pas fait
» difficulté de hazarder cent fois
» cette année la perte & la ruine
» de l'armée, plutôt que de se ré-
» soudre à repasser le Rhin, ju-
» geant bien qu'il étoit impossible,
» en le repassant, de sauver les
» deux Alsaces..... On pouvoit
» aussi, après le passage du Rhin
» de notre armée, examiner le-
» quel étoit le plus expédient de
» s'attacher à conserver la haute
» ou la basse Alsace..... Mais quand
» j'ai été arrivé, je n'ai point été
» en état de choisir... Je trouve
» donc les choses en cet état-là,
» & par-dessus la bataille de M. de
» Crequy perdue, & une armée *
» bien forte prête à venir ici, si
» elle le veut, outre celle qui y est

* L'armée qui avoit battu le Maréchal de Créquy quinze jours après la mort de M. de Turenne.

» déja, & les ſecours que vous pou-
» vez m'envoyer bien éloignés, &c.

Condé triompha de tous ces obſtacles : il rompit & fit échouer tous les projets de Montecuculli ; lui fit lever les ſièges de Haguenau, de Saverne, & repaſſer le Rhin. Obligé de ſe tenir preſque toujours ſur la défenſive, il déploya toutes les reſſources du génie & de l'art ; il acquit même une nouvelle gloire dans cette eſpèce de guerre ſi oppoſée à ſon caractère. C'eſt ce qui faiſoit dire à Me de Sevigné : *Comprenez un peu ce que c'eſt que ce grand Prince de Condé, qui ſe retranche.* (Tome troiſième, Lettres de Sevigné.) Ce Prince n'a plus ſervi depuis, ſoit que la goutte dont il étoit tourmenté l'eût forcé de ſe retirer ; ſoit, comme le prétendent quelques Hiſtoriens, que M. de Louvois qui ne l'aimoit pas, eût fait tomber au Maréchal de Luxem-

bourg le commandement de l'armée d'Allemagne, pour l'ôter à M. le Prince. (Voyez la vie du Prince de Condé, & les Mémoires chronologiques du P. d'Avrigny.) Quoiqu'il en ſoit, nous obſerverons, d'après un Auteur célèbre, comme une choſe digne de remarque, que cette année 1675 vit finir la carrière des trois plus grands Généraux de l'Europe. M. de Turenne fut tué; M. le Prince ſe retira, & Montecuculli en fit de même, diſant qu'un homme qui avoit eu l'honneur de combattre contre Mahomet Coprogli, contre M. le Prince, & contre M. de Turenne, ne devoit pas compromettre ſa gloire contre des gens qui ne faiſoient que commencer à commander des armées. (Abregé chronol. de l'Hiſt. de France, pag. 758.)

La préciſion, l'ordre & la clarté du ſtyle & des idées brillent dans les Lettres du Maréchal de

Crequy. Il avoit pour la guerre des talents supérieurs. Trop entreprenant d'abord, & peut-être présomptueux, il se fit battre à Consarbrick par des ennemis qu'il avoit méprisés. Sa défaite lui fut avantageuse, elle le rendit moins confiant, & plus précautionné. Ce fut à cette occasion que le grand Condé dit *qu'il ne manquoit que cette disgrace à M. de Crequy pour le rendre un des plus grands Généraux de l'Europe*. Le Maréchal se jetta dans Treves, qu'il défendit contre l'armée victorieuse pendant près d'un mois, nonobstant la foiblesse de la Place : il l'auroit défendue plus long-temps sans l'attentat d'un Capitaine *au Régiment de Navarre*, nommé *Boisjourdan**, qui fit la capitulation

* Le P. d'Avrigny dit, sous l'année 1675, que Boisjourdan étoit Capitaine de Cavalerie : & l'Auteur du Journal his-

à l'insu du Maréchal. M. de Créquy refusant de la signer, demeura prisonnier de guerre.

Pendant les années 1677 & 1678, le Maréchal de Créquy effaça & couvrit de gloire l'affront qu'il avoit reçu à Consarbrick. La campagne de 1677 offre un trait unique dans l'Histoire & bien honorable à ce Général. Avec trente mille hommes seulement il rompit toutes les mesures du Prince Charles de Lorraine, qui se trouvant à la tête de soixante mille combattants, s'étoit flatté de rentrer en possession de ses Etats, & qui, dans cette persuasion, avoit fait mettre sur ses étendards ces

torique de Louis XIV. (page 153) dit qu'il étoit Capitaine du Régiment de la Marine. Ces deux Ecrivains se trompent. Dans le jugement du Conseil de guerre rendu contre Boisjourdan, il est marqué Capitaine au Régiment de Navarre.

deux mots Latins „ *aut nunc aut nunquam*, OU MAINTENANT OU JAMAIS. M. de Créquy fit évanouir ces espérances qui paroissoient si bien fondées: il le contraignit de repasser le Rhin à Coblentz. Après cette opération, il marcha au Prince de Saxe-Eisenac qui commandoit les troupes des Cercles. Il les serra de si près, qu'il les força de se jetter dans une Isle du Rhin, où ils seroient morts de faim en trois jours, si Strasbourg n'étoit venu à leur secours. Les Magistrats de cette Ville intercéderent pour eux. On convint que le Prince de Saxe-Eisenac & ses troupes prendroient un passe-port du Général François, pour se retirer à Rastat avec un des Gardes du Maréchal pour escorte, & qu'ils ne porteroient point les armes le reste de la campagne. La crainte de mourir de faim, obligea le Prince d'ac-

cepter ces humiliantes conditions, qui sembloient renouveller l'aventure des fourches Caudines.

On voit, dans les Lettres du Maréchal d'Estrades, qu'il joignit aux talents militaires le mérite d'un homme d'Etat. Il fut employé long-temps dans les Ambassades, chargé des négociations les plus épineuses & les plus délicates, il s'en acquitta toujours heureusement, & pour sa gloire & pour l'avantage de la France. Le long séjour qu'il avoit fait en Angleterre & en Hollande, l'instruisit parfaitement du caractère & du génie de ces deux Nations. Il entretenoit à la Haye des correspondances suivies, par lesquelles il savoit exactement les révolutions des Alliés, des Etats-Généraux & du Prince d'Orange. Il les faisoit passer aux Ministres de Louis XIV. & ces avis contribuerent beaucoup aux victoires que

la France remporta dans la longue guerre qui fut terminée par la paix de Nimégue. Cette paix qui forme une époque ſi glorieuſe dans les faſtes de notre Monarchie, fut en grande partie l'ouvrage du Maréchal d'Eſtrades : le Chevalier Temple, ſi bon Connoiſſeur lui-même en Politique, dit *qu'il n'a jamais vu ni lu qu'aucune négociation ait été maniée avec tant d'adreſſe & d'habileté, que celle-là le fut par les Plénipotentiaires François.* (Mémoires du Chevalier Temple.) Le Maréchal d'Eſtrades étoit le premier de nos Plénipotentiaires à Nimégue.

L'ame de M. de Louvois s'eſt peinte toute entière dans ſes Lettres, qui ſont ici en grand nombre. On y voit un homme toujours occupé de projets pour la gloire de ſon Maître. Ses dépêches ſont remplies de vues ſolides

& profondes. Rien n'échappe à ſa vigilance; ſon attention ſe porte à tout : il poſſédoit dans un degré ſupérieur, ce qu'on appelle *eſprit d'ordre & de détail.* L'inſtruction qu'il donna au Maréchal d'Humières pour le ſiège de Gand, eſt un chef-d'œuvre en ſon genre. On la lira, ſans doute, avec plaiſir. Elle commence à la page 312, & finit à la page 331 du quatrième Volume. On y verra la ſageſſe & la multiplicité des meſures priſes pour donner le change à l'ennemi, le ſecret avec lequel cette entrepriſe fut formée & conduite, malgré la foule des combinaiſons qui devoient y concourir; l'exactitude avec laquelle tout ſe trouva prêt au moment deſtiné pour l'inveſtiſſement de cette Place. Le Roi jetta les ennemis dans le plus grand embarras par les marches & les contremarches de ſes troupes qui ſe mirent en mouvement de

toutes parts. Il avoit feint d'abord un voyage du côté de l'Allemagne, & s'étoit porté en Lorraine dès le mois de Février 1678. Il avoit ensuite fait investir Charlemont, Namur & Luxembourg; puis il tomba tout-à-coup sur Gand, dont le Duc de Villa-Hermosa avoit retiré une partie des troupes pour renforcer la Garnison d'Ypres. La Ville de Gand ne soûtint que quatre jours de siège; elle se rendit le 9. de Mars, & le Château capitula le 12.

On reconnoît aussi, dans les Lettres de M. de Louvois, la hauteur & l'infléxible sévérité de son caractère. Il y parle souvent de rigueurs, de châtiments & d'exécutions militaires. Dans une Lettre à M. de Boufflers, il lui reproche » de n'avoir pas brûlé le » Village de Schonow. Puisque » les Paysans de ce Village ont

» fait quelque résistance, il falloit,
» *dit-il*, détruire entièrement ce
» lieu, & en faire un exemple
» qui portât la terreur dans le
» pays. C'est ce qu'il auroit fallu
» faire pour le bien du service.....
» Puisque les Baillis des Châteaux
» de Rotelin & autres apparte-
» nants à M. le Prince de Baden
» ne veulent pas venir quand on
» les mande, il faut envoyer brû-
» ler dans les Villages, & conti-
» nuer jusqu'à ce qu'ils aient obéi.
» A propos de quoi je vous prie
» de croire que, quand on vous
» mande la volonté du Roi, c'est
» afin que vous la fassiez exécuter
» sans demander de nouveaux or-
» dres. «

On doit au reste à M. de Louvois la justice de dire qu'il n'étoit pas moins attentif à récompenser qu'à punir. Ces Lettres fournissent bien des preuves de son zèle & de son empressement

à découvrir le mérite, & à l'encourager par des bienfaits, par des distinctions & par des éloges qu'il savoit distribuer à propos. Sous lui, les talents étoient presque toujours sûrs d'être connus & d'être placés. Parmi un grand nombre d'exemples que nous pourrions citer, nous nous contenterons de renvoyer à la Lettre qu'il écrit au Maréchal d'Humières, page 296, Tome IV. On y verra l'intérêt tendre, avec lequel il recommande à ce Maréchal de veiller à la conservation de M. de Vauban. » Vous savez » assez, *lui dit-il*, le déplaisir » qu'auroit Sa Majesté, s'il arri» voit quelque inconvénient au» dit Sieur de Vauban, pour qu'il » soit inutile que je vous recom» mande sa conservation, & de » vous servir de votre autorité » pour empêcher qu'il ne se com» mette..... Ne souffrez pas qu'il

» se chargé de conduire la tran-
» chée, &c. «

Les Lettres de M. Barillon sont très-curieuses & très-intéressantes par la quantité d'Anecdotes qu'elles renferment. Il étoit Ambassadeur en Angleterre pendant les années 1677 & 1678. Il manda au Roi les intrigues & les mouvements des Alliés, pour déterminer Charles II. à se déclarer contre la France. La prise de Gand répandit la consternation dans Londres. On croyoit voir déja Louis XIV. Maître d'Ostende, prêt à faire passer en Angleterre son armée victorieuse. M. Barillon se trouvoit dans des circonstances très-critiques. La Nation étoit fort animée : il avoit besoin de courage & d'adresse pour soûtenir son caractère avec dignité. Aussi disoit-il au Roi dans une de ses Lettres : » Je crois que je ferai » dorénavant plus la fonction d'Es-

» pion que d'Ambassadeur. Je né-
» gocierai pourtant toujours, & je
» serai fort content de ne pas réus-
» sir dans mes négociations, pour-
» vu que Votre Majesté réussisse
» dans ses entreprises. «

Nous croyons que ce Recueil de Lettres plaira sur-tout aux Militaires ; ils pourront y puiser des connoissances, des instructions & des vues très-utiles sur les secrets & les finesses de leur Art. Et ces leçons, ils les recevront des plus grands Maîtres, des Luxembourg, des Créquy, des Turenne & des Condé.

ARTICLE CXLVI.

LEÇONS DE MATHÉMATIQUES, à l'usage des Collèges. (In-12. pages 380, sans l'Avertissement & les Figures.) Par le P. DE MERVILLE, de la Compagnie de JESUS. Tome I. contenant les éléments d'Arithmétique, d'Algèbre, de Géométrie & de Trigonomètrie rectiligne. *A Paris, chez Barbou, rue Saint-Jacques, &c.* M. DCC. LXI.

QUAND Platon voulut former le plan de sa Rébublique, il recommanda fort l'étude du Calcul & de la Géomètrie. Ceux qui traitoient avec lui, ou plutôt avec Socrate qu'il fait toujours parler en chef, croyoient accueillir ses pensées, & les développer

en reconnoiſſant que le Calcul & la Géomètrie ſont en effet très-utiles pour les opérations de la guerre ; mais notre Philoſophe, ſans contredire cette raiſon, portoit bien plus loin ſes vues. La Géomètrie, *diſoit-il**, éleve l'ame, & l'occupe des vérités eſſentielles & purement intelligibles. Le Géomètre a pour objet de ſes ſpéculations *ce qui eſt toujours* : parole ſublime ; on la deſtinoit à former des Citoyens & des Philoſophes : on prétendoit la faire entrer dans le plan de la première éducation. En donnant des leçons de Calcul & de Géomètrie, on avoit intention d'inſinuer les principes de la plus pure Métaphyſique & & de la meilleure Morale. Cette chaîne de connoiſſances étoit indiſſoluble dans le projet magnifique de Platon.

* *Plat. Lib. VI. de Rep.*

Si ce Philoſophe avoit pu prévoir, qu'il y auroit un temps où les bons Livres de Calcul & de Géomètrie ſe multiplieroient ſous toutes les formes, ſous tous les titres & dans tous les pays du monde ; il n'auroit pas douté qu'alors les hommes ne fuſſent devenus plus vrais, plus ſages & plus reſpectables. Ne perdons point ces riches idées ; elles ſe fortifient & s'embelliſſent à la vue des nombreux Traités qu'on nous promet en publiant ces nouvelles *Leçons de Mathématiques*. Elles ſeront ſuivies de tous les détails des *Sciences exactes*, Aſtronomie, Gnomonique, Coſmographie, Fortifications, Artillerie, Tactique, Caſtramétation, Hydrographie, Sections coniques, Calcul intégral & différentiel, Optique, Méchanique, Hydraulique, Nivellement, &c. » Tel eſt en ſubſtance, » dit l'*Auteur de ces Leçons*.

Octob, 1761. II. vol.

» l'ordre & le plan d'un Ouvrage » qu'on ose offrir au Public. Telle » est la carrière qu'on se propose » de parcourir : entreprise im- » mense, dont il est inutile d'exa- » gérer les difficultés : elles s'of- » frent d'elles-mêmes à quicon- » que sait ou veut réfléchir. Que » d'Auteurs à parcourir, que de » Livres à feuilleter, méditer, » analyser ! Et quel Livres ? La » plûpart encore plus obscurs que » profonds, plus embrouillés que » savants, & plutôt faits, ce sem- » ble, pour la torture que pour » l'instruction de l'esprit humain. » C'est au milieu de ce cahos qu'il » faudra porter la lumière : c'est » du fonds de ces savantes téné- » bres qu'il faudra tirer la vérité : » mais rien n'est capable d'ef- » frayer, lorsqu'il est question de » l'utilité publique. D'ailleurs la » plûpart des matériaux sont déja » rassemblés : ainsi l'Ouvrage ne

» se

» se fera point attendre, & les » Volumes se succéderont assez » rapidement. «

Ce premier Tome est exactement partagé, selon le projet de Platon, en Science du Calcul, & en Géomètrie proprement dite : ce qui forme deux Livres d'environ 180 pages chacun. Il y a tant de clarté dans l'ordre & dans le détail de ces matières, qu'il suffit presque de les proposer pour les faire passer dans tous les esprits. On sent que l'Auteur s'est trouvé dans l'obligation d'instruire : avantage précieux, & qui contribue infiniment à la netteté & à la précision des idées. Pour éclairer des Elèves, il faut avoir saisi touts les points de vûe de la lumière ; & pour dissiper les ténèbres des autres, il faut s'être délivré soi-même de tous les nuages qui enveloppent la vérité. C'est une considération bien phi-

losophique que celle des rapports qui se forment entre l'esprit d'un Maître habile & celui d'un Disciple jaloux de s'instruire. Ces rapports pourroient être aussi l'objet du Calcul, & la Géométrie les représenteroit par des grandeurs. Mais la manière dont ces analogies commencent & s'achevent, est un secret de la Métaphysique, & un objet d'admiration pour les spéculatifs.

C'est donc la méthode, la clarté, la facilité, qui domine dans ces leçons ; & c'est à l'usage seul qu'il appartient de vérifier ce jugement : en pareille matière, on ne reçoit le témoignage que du Livre même. Nous ne laisserons pourtant pas de produire quelques exemples des attentions de l'Auteur.

Quand on parle de *quantité négative*, il paroîtroit naturel d'entendre la simple négation d'une

quantité positive : mais cette notion ne seroit pas juste. » Une » quantité négative, *dit le P. de* » *MERVILLE*, est une quantité » très-réelle, & qui ne differe de » la positive, que parce qu'elle » est affectée du signe — : on » peut comparer la première à un » bien, & l'autre à une dette. » Or une dette est quelque chose » d'aussi réel qu'une somme qu'on » posséde, & l'on ne peut pas » dire qu'elle soit la simple néga- » tion de cette somme. Il en est » de même des signes ; c'est-à- » dire, que le signe — n'est pas » la simple négation du signe + : » ce sont deux signes contraires, » dont le propre, *dit M. de Crouzas*, » est de *marquer des progrès vers* » *des termes opposés* ; comme un » pas vers l'Orient, & un pas vers » l'Occident, &c. «

L'article des raisons ou rapports est singuliérement estimable par la

précision des idées & des termes destinés à les exprimer. » Quelques » Auteurs enseignent qu'un rap-» port est la comparaison de deux » grandeurs. Cela n'est nullement » exact. Un rapport ne se connoît » que par comparaison ; mais il » n'est pas la comparaison même » dont il est indépendant, étant » dans la nature même des choses » comparées. » Cette observation est très-juste : les grandeurs conservent entre elles leurs rapports indépendamment de toutes les opérations du Calculateur & du Géomètre. Ainsi, comme on le marque au même endroit (p. 57) *rapport* ou *raison* est la *manière d'être d'une grandeur à l'égard d'une autre*. Par exemple, *une grandeur est double, triple &c.* ou bien *la moitié, le quart, le tiers, ou telle autre partie qu'on voudra* d'une autre grandeur.

La célèbre & féconde règle de

trois eſt fondée ſur les proportions. Elle conſiſte à *trouver une quatrième proportionnelle à trois termes donnés*. Tous les Maîtres de calcul diſent cela ; mais ils ne prennent pas tous la précaution d'avertir que cette quatrième proportionnelle qu'on cherche, n'a point de place déterminée, & qu'elle peut être un des extrêmes, ou un des moyens. Notre Auteur établit d'abord cette doctrine, puis il donne des exemples. En voici un du premier cas : 10 hommes ont fait 100 toiſes d'ouvrage dans un temps déterminé : combien 30 hommes feroient-ils de toiſes du même ouvrage dans le même temps ? On a trois termes connus, 10, 100, 30, auxquels il eſt queſtion de trouver un quatrième terme qu'on appelle x juſqu'à ce qu'il ſoit trouvé, & l'on dit 10, 30 :: 100. x. On multiplie l'un par l'autre les moyens 30 & 100 ; on diviſe le produit

3000 par 10 premier extrême; le quotient eſt 300 égale *x*. Ainſi 30 hommes feront 300 toiſes d'ouvrage dans le même temps que 10 en feront 100.

Exemple du ſecond cas : 40 hommes ont fait un ouvrage en 30 jours En combien de jours 50 hommes feroient-ils le même ouvrage ? Soit 40, 50 :: 30 *x*, il eſt évident que ſi le troiſième terme 30 étoit au quatrième, comme le premier 40 eſt au ſecond, 50 étant plus grand que 40, *x* ſeroit plus grand que 30; & qu'ainſi *x* marquant le nombre des jours du travail de 50 hommes, comme 30 marque le nombre des jours du travail de 40, le plus grand nombre d'hommes mettroit plus de temps à faire le même ouvrage : ce qui répugne. Les deux derniers termes ne ſont donc pas entre eux comme les deux premiers, mais réciproquement comme ces deux

premiers : & cette règle de trois s'appelle *indirecte* ou *inverse*. Or, pour trouver le quatrième terme, il faut la réduire à la règle droite, en faisant, dans l'exemple proposé, *x* second antécédent, c'est-à-dire, écrivant 40, 50 :: *x* 30 : multipliant ensuite les deux extrêmes 40 & 30, on a 1200, divisant par 50, premier moyen, on a la valeur de *x*, c'est-à-dire 24, & en effet 40, 50 :: 24, 30. Ainsi, il faudra 24 jours à ces 50 hommes pour faire l'ouvrage que les 40 ont fait en 30 jours. On voit, dans cet exemple, que le quatrième terme proportionnel cherché n'est pas un des extrêmes, mais un des moyens.

Le calcul algébrique est poussé dans ce volume jusqu'aux équations, & à la solution des problêmes. L'Auteur donne une courte & claire instruction, avant que d'entrer dans la suite des problê-

mes qu'il place comme des exemples, & qu'il réſout avec dextérité.
» Le premier pas à faire, *dit-il*,
» pour arriver à la ſolution d'un
» problême, eſt de le mettre en
» équation, c'eſt-à-dire de trouver
» le rapport des quantités incon-
» nues entre elles. Ce rapport qu'on
» appelle auſſi condition du pro-
» blême, une fois bien établi, on
» peut regarder le problême com-
» me réſolu, puiſqu'il ne s'agit
» plus que d'appliquer les règles
» qu'on a poſées ci-deſſus, & dont
» l'application n'a nulle difficulté.
» Il eſt vrai que le rapport en queſ-
» tion n'eſt pas toujours aiſé à ſai-
» ſir, & qu'en général la forma-
» tion des équations d'un problême
» coûte toujours aux commençants.
» Pour y parvenir (car la Géomé-
» trie ne donne point de règles à
» cet égard) il faut s'attacher à
» bien concevoir l'état de la queſ-
» tion, en péſer mûrement les ter-

» mes, en bien pénétrer le ſens,
» &, ſi on oſe dire, l'eſprit : par
» ce moyen on arrivera peu à peu
» à former les équations qu'on
» trouvera dans la ſuite aiſément,
» lorſqu'on ſera un peu familiariſé
» avec le calcul algébrique. » A la ſuite de cette inſtruction, il ſe trouve XI problêmes ſur leſquels les lecteurs s'exerceront volontiers.

La Géométrie contenue dans ce volume, traite de la ligne, tant droite que circulaire, des angles & triangles, des lignes proportionnelles, des quadrilatères & des quarrés, des polygones, du cercle, des figures iſopérimètres, des ſolides, priſme, pyramide, cylindre, cône, ſphère, de la Trigonométrie rectiligne; & l'on finit par une notice des tables de Logarithmes, de Sinus, de Tangentes, &c. L'ouvrage eſt terminé par une Table développée des matières, & par des Planches gravées. Tous

ces objets doivent occuper les Elèves, ſoit dans le cours d'une étude ſecrette & particulière, ſoit ſous la direction d'un Maître bien inſtruit des détails du Livre. Ce ne ſont que des éléments ; mais pour les compoſer, il a fallu ſavoir beaucoup ; pour les bien enſeigner, il faut être encore fort avancé ; & quiconque les retiendra bien, après les avoir appris, pourra ſe flatter de lire avec fruit tous les autres Volumes qui ſuivront celui-ci.

Nous ne recueillerons de ce ſecond Livre qu'un petit nombre d'Obſervations détachées, propres à faire connoître la méthode & la préciſion de l'Auteur.

Il ne s'agit, à la page 194, que de la perpendiculaire, eſpèce de ligne ſi aiſée à concevoir & à décrire. Cependant quelques Auteurs ont altéré cette Deſcription, en diſant que c'eſt une ligne qui

a tous ſes points également éloignés de deux points d'une droite. Le P. de Merville obſerve avec raiſon que cela n'eſt pas même poſſible ; & , en effet, il ne ſe peut faire que tous les points d'une ligne perpendiculaire ſoient également éloignés de deux points d'une droite, ſur laquelle tombe cette perpendiculaire. Il faut néceſſairement qu'il y ait des points de celle-ci qui ſoient plus ou moins éloignés de deux points de la droite, ſur laquelle la perpendiculaire tombe. Il ſuffit, pour s'en convaincre, de faire attention à la longueur de cette perpendiculaire. Mais il eſt vrai, *comme notre Auteur le définit*, que chacun des points de la perpendiculaire eſt également éloigné de deux points d'une autre ligne. Il faut donc bien concevoir la difference qu'il y a entre *avoir chacun de ſes points*, & *avoir tous*

ſes points également éloignés de deux points d'une droite.

On dit encore quelquefois, dans les Livres de Géomètrie, que la ligne perpendiculaire eſt menée d'un point à un point : c'eſt une manière de parler impropre. On mène la ligne droite, & l'on ne mène qu'elle d'un point à un point. Mais, pour la ligne perpendiculaire, on la mène d'un point à une ligne; parce que d'un point à une ligne, on peut mener pluſieurs droites, dont la plus courte eſt la perpendiculaire. Cette Obſervation a donc encore pour objet de corriger le langage, & d'apprendre aux Elèves à ne rien dire d'inutile.

Autre exemple de la préciſion qui regne dans ce Livre. On dit, dans tous les Traités de Géomètrie, qu'*il eſt impoſſible d'exprimer en nombre la racine d'un quarré double d'un autre.* Notre

Auteur remarque le défaut de cette expreſſion. Un quarré double d'un autre eſt arithmétiquement impoſſible ; le double de 4, de 9, de 16, de 25, de 36 &c. ne ſera jamais un nombre quarré : on ne peut donc pas dire, dans la rigueur des termes, *qu'il eſt impoſſible d'exprimer en nombre la racine d'un quarré double d'un autre* : cette expreſſion ſuppoſe qu'il peut y avoir arithmétiquement un quarré double d'un autre : ce qui n'eſt pas.

On a de plus, dans cette Géomètrie, quantité de démonſtrations doubles, c'eſt-à-dire des manières différentes de prouver les mêmes propoſitions. On a beaucoup de propoſitions inverſes ; tous les corollaires qui développent la fécondité des principes, & l'Auteur n'a pas négligé d'indiquer l'hiſtorique de cer-

taines découvertes faites par les Anciens, &c. Tous les détails de ce Livre doivent occuper les jeunes Amateurs du Calcul & de la Géomètrie; & il est à souhaiter que l'Auteur donne promptement la suite d'un cours de Sciences si bien commencé.

ARTICLE CXLVII.

OBSERVATIONS d'une Société d'Amateurs sur les Tableaux exposés au Salon de cette année 1761. (P. 72.) A Paris, chez Duchesne, &c.

LEs expositions de Tableaux sont périodiques parmi nous, comme les Jeux publics l'étoient dans la Grèce. Les intervalles de ces jeux servoient à préparer les Athlètes qui vouloient remporter

la couronne, & nos Peintres savent mettre à profit le temps qui s'écoule entre une exposition & & la suivante. C'est dans leurs atteliers qu'ils inventent, qu'ils exécutent, toujours occupés de ce moment où le Public, Juge infaillible du mérite, s'expliquera sur leurs travaux.

Une Société d'Amateurs commença, en 1759, à réfléchir sur ce grand nombre de chef-d'œuvres, qui attirent tous les deux ans tant de Spectateurs au Louvre : & leurs réflexions furent rédigées par M. l'Abbé de la Porte qui en fit part au Public dans l'Observateur Littéraire, son Ouvrage. Cette bonne méthode a encore lieu aujourd'hui : les Amateurs ont bien examiné tous les sujets exposés au Salon ; & l'Observateur périodique a formé le résultat de ces savantes visites,

de ces discussions recherchées ; en un mot, de tout ce qui a été dit & presque pensé sur l'exposition de cette année. Comme tout se perfectionne avec le temps, on ne se contente pas de consigner toutes ces curieuses Observations dans le Journal de M. l'Abbé de la Porte : on les publie à part, & c'est la Brochure que nous annonçons.

Il y a eu un temps où l'Esprit de la Satyre erroit dans ce Salon, quoique le lieu soit vénérable, puisque c'est le Palais même de nos Rois ; mais les Satyriques ne respectent rien, & le Public malin en est la cause : il applaudit aux méchancetés. Nous avons vu des Brochures injurieuses aux Artistes & à leurs entreprises jouir d'une sorte de réputation. On ne s'informoit point si les Auteurs étoient versés dans l'Art, ou s'ils exposoient les sentiments des vrais

Connoiſſeurs. Quelques termes employés au hazard, & beaucoup de railleries contre les meilleurs Maîtres, & contre les plus beaux Ouvrages, faiſoient la vogue de ces libelles. On a ſenti l'injuſtice & l'indécence de ces procédés. On a compris qu'il n'y avoit pas de voie plus ſûre pour éteindre les Arts que de décourager les talents. On s'eſt déterminé à prendre une route toute oppoſée. Pour peu que le génie perce dans un Ouvrage de l'Art, on fait accueil à l'Artiſte : ce qui eſt vraiment beau, reçoit les plus grands éloges ; & ce qui eſt mêlé de défauts, n'éprouve que des critiques légères & honnêtes.

M. l'Abbé de la Porte, qui eſt ici l'organe des Amateurs, rend leurs penſées avec intérêt, & dans le ſtyle propre des Arts. Nous tranſcrirons quelques-uns de ſes jugements.

» Un tableau de M. Vien, qui
» représente S. Germain assis dans
» un Temple & en habits Pontifi-
» caux, donnant une médaille à
» Ste Geneviève, est en général lu-
» mineux & d'un grand effet. Les
» masses des vêtements sacrés sont
» riches, de grande manière, &
» d'un bon ton. La tête du Pontife
» a la dignité du caractère. Il n'est
» pas étonnant qu'une chape sur
» une figure assise, empêche bien
» des yeux d'en pénétrer les rap-
» ports proportionnels : c'est une
» de ces servitudes de situation, sur
» lesquelles la censure a moins de
» droits que l'indulgence. La figure
» de la jeune Vierge est d'une can-
» deur admirable, exprimé d'une
» manière ingénue, qui annonce
» très-bien la Sainte qu'elle repré-
» sente. Celle du Pere est judicieu-
» sement imaginée. Tout ce qui
» doit être dans ce caractère, rela-
» tivement à la situation, y est

» énoncé, ſans qu'il y ait rien au-» delà. Les beautés d'exécution » marquent autant de préciſion » dans la pratique que dans l'eſprit » de l'Auteur.

» On a été univerſellement af-» fecté d'un ſentiment d'admira-» tion, en conſidérant le tableau » où *S. Benoît mourant reçoit le* » *Viatique à l'Autel.* La figure de » ce Saint, tombant ſur ſes genoux » entre les bras de ſes Religieux, a » été regardée comme un chef-» d'œuvre d'expreſſion : tous les » traits caractériſtiques de cette tête » mourante déſignent ce moment » fatal qu'à peine l'œil humain peut » ſaiſir dans la nature. Ce n'eſt » point un homme qui vient d'ex-» pirer; ce n'eſt point un homme » qui va mourir; c'eſt un homme » qui meurt, & cet homme eſt un » Saint : on n'en ſauroit douter au » premier aſpect. On voit ſur ſes

» lèvres, dans un instant unique ;
» la double action d'une ame qui
» appelle son Dieu, & du dernier
» soufle qui la porte. Une sensibi-
» lité fraternelle, une tendre vé-
» nération sont peintes sur tous les
» visages des Religieux, & parti-
» culièrement sur celui du Diacre
» qui soutient le saint Instituteur.
» L'amour, le respect filial, & un
» peu de terreur inspirée par l'i-
» mage de la mort, sont jointes à
» la tristesse des jeunes Acolythes
» qui portent les flambeaux. Le
» Célébrant est celui de tous qui
» paroît le moins dominé par la
» douleur. Le Peintre a considéré,
» sans doute, que la grandeur de
» son ministère devoit seule l'occu-
» per. On remarque pourtant en
» lui une attention triste, quoique
» fervente, partagée entre le Sa-
» crement qu'il tient & le Saint
» auquel il va l'administrer .....
» Quant aux beautés pratiques de

» la peinture, nous avons entendu les Connoisseurs admirer surtout dans ce Tableau de M. Deshayes, ce que les Gens de l'Art appellent la perfection de la *vapeur*; moyen par lequel le Peintre est parvenu à rassembler les couleurs des différents objets, pour en faire un coloris général, en les unissant toutes sans les confondre. La lumière heureusement distribuée, diversifie par les ombres & par les clairs, les habits sacerdotaux que le costume du Rit assujertit à l'uniformité. Quoique l'espace réel ne soit que de six pieds en largeur, & qu'il contienne nécessairement beaucoup de figures de grandeur naturelle, tous les plans sont distincts & de la plus grande netteté. Enfin nous ne pouvons dire sur cet Ouvrage tout ce qu'il a dit lui-même à

» ceux qui ont joui du plaisir de
» le voir. «

Rien n'a fait plus de plaisir au Salon que le Tableau où M. Greuze a représenté le moment d'un contrat de mariage signé *dans le sein d'une honnête famille rurale.* Tous les personnages de ce morceau sont très-intéressants.
» Le père assis dans la partie ap-
» rente, est un vieillard d'une
» physionomie ouverte avec toute
» la noblesse de son état. « Il délivre l'argent de la dot à son gendre futur, il l'exhorte à en faire un bon usage, & tout parle dans cette action. La mère paroît donner des leçons à sa fille: le chagrin de la séparation & la tendresse maternelle éclatent dans cette figure. Rien n'est si picquant que la présence de celle-même qui est l'objet du contrat; » ses yeux baissés vers
» sa mère avec une modeste con-

» trainte ne laissent que mieux
» deviner le charme naïf de sa
» physionomie..... Près du vieil-
» lard sur le devant de la toile,
» le Peintre a placé le personnage
» indispensable : c'est le Tabellion
» avec son habit noir & son man-
» teau. On voit qu'il se donne
» l'importance de son ministère
» devant ces bonnes gens ; &
» tout, jusqu'au tour de son cha-
» peau, indique & l'état & le
» personnage. En observant en
» détail tout ce Tableau, on y re-
» marque de la part du Peintre,
» une attention réfléchie & éten-
» due sur toutes les vérités de la na-
» ture ; attention qui a peu d'exem-
» ples, & dont on desireroit plus
» d'Imitateurs. « Ce Tableau si
bien peint & si bien décrit a fait
naître un *Conte Moral* en Vers,
dont M. l'Abbé Aubert est l'Auteur.
Il ajoûte à l'idée du Peintre la pré-

ſence d'un Financier qui intervient comme perſonnage épiſodique, mais perſonnage plein de ſentiment, & touché de la candeur qui regne dans toute cette fête. Il l'honore d'un préſent qui marque encore moins ſa libéralité que le plaiſir qu'il reſſent à partager les agréments d'une ſcène ſi intéreſſante.

Quantité d'autres grands & petits Tableaux ſont cités avec honneur dans cette Brochure, & toujours dans le ſtyle des Arts, toujours avec cette énergie de diſcours qui rend à l'eſprit ce que les yeux n'ont point vu. On en uſe de même pour les Portraits, pour les ouvrages de Sculpture & pour les Deſſeins. On jugera par ce réſultat d'obſervations que tous nos Arts ſont dans cet état de vigueur qui ſuppoſe le *génie* & le *travail* : deux moyens ſi efficaces pour parvenir à une haute

haute réputation. Ces moyens appellent néanmoins encore à leur ſecours la Littérature pour varier les ſujets ; la ſageſſe pour les traiter d'une manière utile aux mœurs ; l'égalité d'ame pour exclure les rivalités odieuſes ; le déſintéreſſement pour exercer ce bel Art avec toute la nobleſſe de ſentiments qu'il mérite.

ARTICLE CXLVIII.

***PHARMACOPÉE** du Collège Royal des Médecins de Londres, traduite de l'Anglois ſur la ſeconde Edition donnée avec des Remarques.* Par le Docteur H. PEMBERTON, Profeſſeur en Médecine au Collège de Gresham. *Augmentée de pluſieurs Notes & Obſervations, & d'un grand nombre de procédés intéreſ-*

sants, avec les vertus & les doses des médicaments. (Première Partie, Volume *in*-4°. pages 579.) *A Paris, chez Jean-Thomas Hérissant, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.* M. DCC. LXI.

LE Collège des Médecins de Londres ayant formé le projet de donner au Public une nouvelle Edition de sa Pharmacopée, commit un certain nombre de ses Membres pour la revoir & pour y faire les changements qu'ils jugeroient convenables. L'Ouvrage parut d'abord en Latin, muni de l'Approbation du Collège; & peu de temps après sa première publication, le Docteur Pemberton en donna une Traduction Angloise, avec des Remarques & l'Exposition de la méthode employée par les Commissaires dans la revision & correction de l'an-

cienne Pharmacopée. L'Auteur qui s'eſt chargé de le traduire en François, ne ſe nomme pas : mais l'importance de l'Ouvrage & la manière dont il eſt exécuté, intéreſſeront trop une partie du public, pour qu'il puiſſe dérober long-temps ſon nom à l'eſtime & à la reconnoiſſance qui lui ſont dues.

L'Ouvrage peut être partagé en trois Parties, quoique l'Auteur n'en annonce que deux. La première eſt l'expoſition de la méthode employée par les Médecins de Londres, dans la reviſion de l'ancienne Pharmacopée. La ſeconde eſt un Catalogue des médicaments ſimples. La troiſième, dont la matière répond plus directement au titre de l'Ouvrage, renferme les préparations officinales des médicaments tant ſimples que composés. De ces trois Parties, il n'y a que la première

qui ſoit une pure Traduction. La ſeconde eſt entièrement neuve; & la troiſième, qui n'eſt pas encore publiée, doit paroître, à ce que l'Auteur aſſûre, avec des corrections & des additions très-conſidérables. Il en ſera donc de cet Ouvrage Anglois comme il en a déja été de pluſieurs autres, leſquels, en paſſant dans notre Langue, ont acquis un nouveau degré de perfection & d'utilité.

La première Partie commence par une Hiſtoire abrégée de la Pharmacie. Les Commiſſaires du Collège de Londres, Auteurs de ce Morceau, remarquent d'abord que cet Art fut dans ſes commencements ſans principes & ſans régles fixes. La grande habileté des Médecins & des Pharmaciens conſiſtoit à entaſſer dans leurs compoſitions une quantité énorme de drogues, dont les vertus oppoſées étoient ordinairement plus

propres à s'entredétruire, qu'à conſpirer à l'effet qu'on attendoit de leur réunion. Cette *Polypharmacie*, qui ne dut ſon origine qu'à l'inexpérience des premiers Pharmaciens, loin d'être abandonnée dans des ſiècles plus éclairés, s'accrédita toujours de plus en plus ; & nos Auteurs attribuent ſes progrès à deux cauſes principales. La première fut l'eſpérance dont quelques Médecins ſe flattèrent, d'obtenir, par un aſſemblage de toutes ſortes de drogues, des remèdes & des préſervatifs univerſels, tels que le Mithridate & la Thériaque. Nos Auteurs ne paroiſſent pas faire grand cas de ces deux Antidotes. Le Traducteur, qui a enrichi cette Partie de pluſieurs Remarques ſavantes, ſemble les eſtimer davantage. Quoiqu'il en ſoit de ce partage d'opinions, ſur lequel il n'appartient qu'aux Gens de l'Art

de prononcer, on voit par un fait que nos Auteurs rapportent d'après Galien, que l'usage de la Thériaque, au moins quand il est porté à l'excès, peut être très-nuisible. » L'Empereur Marc-» Aurèle, qui en faisoit un usage » journalier, en eut enfin la tête » tellement affectée, qu'il s'assou-» pissoit au milieu des plus gran-» des affaires. Cet inconvénient » l'obligea à en retrancher l'O-» pium ; mais alors il ne pouvoit » plus dormir. «

La seconde cause qui donna du crédit à la Polypharmacie, fut l'idée que les Médecins se formerent de la nature de certains médicaments. » Il y en avoit qu'on » supposoit parcourir les routes » du corps humain trop rapide-» ment. D'autres étoient accusés » de trop de lenteur. Les pre-» miers avoient besoin d'être re-» tenus ; les autres au contraire

» demandoient d'être excités... On » ſuppoſoit que chaque médica- » ment avoit ſon poſte, où, laiſſé » à lui-même, il devoit opérer. « Pour le conduire juſques-là & pour le défendre ſur la route contre l'action des organes de la digeſtion, il falloit lui aſſocier d'autres matières capables de lui ſervir de *Guides* & de *Protecteurs.* Les Clouds-de-Gerofle, la Sauge &c. unis à un médicament, le déterminoient à ſe porter au cerveau ; le Soufre, le Thim &c. le conduiſoient dans les poulmons ; les Perles, l'Or & l'Argent &c. lui ouvroient les routes qui menent au cœur ; le Maſtic l'arrêtoit dans l'eſtomach, &c. La plûpart de ces idées avoient pris naiſſance chez les Grecs poſtérieurs à Hypocrate : des Grecs elles paſſerent aux Arabes, dont l'autorité les établit dans toutes les Ecoles de Médecine, où elles

ont regné pendant pluſieurs ſiècles, & fait regner avec elles la Polypharmacie.

Les premiers qui entreprirent d'en faire ſentir les défauts ; ce furent les Chymiſtes. Paracelſe, qui a eu tant de célébrité dans l'Art Hermétique, s'éleva avec force, au commencement du ſeizième ſiècle, contre les remèdes trop compoſés : mais les principes, ſur leſquels il fonda leur proſcription, étoient pour le moins auſſi biſarres que ceux qui avoient ſervi à les établir. Il prétendoit que chaque médicament agiſſoit *par la vertu de ſa propre image.* » Par exemple, *diſoit-il*, l'Euphraiſe contient en elle-même » la forme des yeux : il arrive » donc qu'elle s'arrête dans la » partie qui lui convient & dans » la forme même de cette partie, » de façon que l'Euphraiſe ſe » transforme entièrement en œil.

» Chaque partie de l'homme ren-
» contre une forme ſemblable à
» la ſienne dans tous les Végé-
» taux, les Pierres, les Métaux,
» les Minéraux, &c.« C'étoit, d'après ce principe, le même, à peu-près, que l'ancienne *Homœomèrie*, que Paracelſe raiſonnoit pour démontrer l'inutilité de ces *Guides* & de ces *Protecteurs* dont nous avons parlé. Van Helmont, autre Chymiſte célèbre, donna, vers la fin du même ſiècle & au commencement du ſiècle ſuivant, dans des idées encore plus abſurdes. Suivant lui, il y a dans chaque corps un principe nommé *Archée*, c'eſt-à-dire *principe dominant*, qui a ſous lui des députés particuliers chargés de veiller aux fonctions de chaque partie. Si quelqu'un de ces députés fait mal ſon devoir, l'*Archée* ſe met en fureur, la conſtitution du corps eſt troublée, & l'on voit naître

une maladie. Lorsque cela arrive, le meilleur remède qu'on puisse employer, c'est de prendre du sang d'un lièvre tué à la chasse, & de l'appliquer sur la partie malade, si la maladie paroît à l'extérieur; ou d'en avaler en poudre, après l'avoir fait dessécher, si la maladie est purement interne. L'effet infaillible de cette opération sera de communiquer à l'*Archée*, le même sentiment de crainte, dont le lièvre, qui est naturellement peureux, étoit affecté au moment de sa prise & de sa mort. L'*Archée* ainsi intimidé se tiendra en repos, le calme se rétablira dans le corps, & la maladie sera guérie. On sent que de pareilles rêveries étoient peu propres à décréditer les anciennes Méthodes Pharmaceutiques. Aussi n'y donnerent-elles aucune atteinte.

Les travaux des Chymistes ne

laiſſerent cependant pas d'être utiles. Il ſe trouva des hommes éclairés qui, ſans adopter leurs ſyſtêmes, s'emparerent des procédés de leur Art, & les appliquerent à la Pharmacie. Le nombre de ces Artiſtes habiles fut d'abord très-borné. La plûpart des Médecins s'étoient prévenus contre la Chymie, on la regardoit comme un Art ſuſpect; & des Facultés célèbres proſcrivoient, comme des Charlatans, ceux qui en faiſoient uſage. Cependant le temps & l'expérience détruiſirent les préventions. On remarqua que les remèdes Chymiques produiſoient des effets ſalutaires. On trouva de plus qu'ils avoient ſouvent plus d'activité, & qu'ils étoient moins déſagréables que ceux qu'on retire par le moyen des décoctions. La connoiſſance de ces avantages réconcilia inſenſiblement tous les eſprits avec la Chymie. On

lui ouvrit une libre entrée dans toutes les Ecoles, & on l'associa à la Pharmacie.

Personne n'ignore combien de belles découvertes cette heureuse association a fait naître. Nos Auteurs prétendent néanmoins qu'on n'en a pas tiré toute l'utilité qu'on auroit pu. Ils se plaignent que les Extraits & les Eaux distillées des Chymistes sont aussi composés que les poudres & les électuaires des anciens Pharmaciens. Ils reprochent d'ailleurs aux partisans de la Chymie, d'attribuer aux parties séparées des mixtes, des vertus qui ne conviennent qu'aux mixtes entiers. Ils remarquent toutefois que depuis peu cette erreur a été corrigée par rapport aux Sels Alkalis tirés des Plantes. Ils auroient dû observer de plus, ce que le savant Traducteur observe dans une Note, que les Chymistes les plus éclairés de ces

derniers temps ſont entièrement revenus de cette erreur. En effet ils conviennent preſque tous qu'il n'y a que les ſubſtances odorantes, dont les parties ſéparées par la diſtillation puiſſent former des Extraits utiles; les parties efficaces des autres matières ayant trop de fixité pour s'élever dans la diſtillation au Bain-Marie, & trop peu de conſiſtance pour ſouffrir un degré de chaleur plus conſidérable ſans ſe décompoſer.

Les reproches que nos Auteurs font ici aux Chymiſtes, ne les empêchent pas de reconnoître que la Chymie a beaucoup contribué aux progrès de la Pharmacie. Mais c'eſt ſur-tout à la nouvelle Philoſophie qu'ils attribuent l'état de perfection où cet Art a été porté de nos jours.

Il en a été long-temps des Pharmaciens comme des Philoſophes. Les uns & les autres, par un reſ-

pect trop aveugle pour les grands hommes qui les avoient précédés, s'attachoient servilement aux opinions & aux pratiques anciennes; ou si quelquefois ils osoient s'en écarter, c'étoit presque toujours par des routes que déja quelque Ancien avoit ouvertes ou indiquées. Ainsi les connoissances s'étendoient peut-être; mais elles ne se perfectionnoient pas. La nouvelle Philosophie, en apprenant que l'observation & l'expérience sont les seuls guides à suivre dans l'étude des Sciences naturelles, détacha insensiblement les esprits des liens de cette servitude, & les enhardit à se frayer par eux-mêmes des voies entièrement nouvelles. On sait les suites heureuses que cette révolution a eues par rapport à toutes les Sciences. Celle de la Médecine, toujours étroitement liée à la Philosophie, fut une des premières à en ressentir les effets.

Ses principes devinrent plus clairs, plus étendus, plus liés, plus fixes. La Pharmacie partagea avec elle ces avantages. Ses progrès furent à la vérité plus lents ; parce que, disent nos Auteurs, *on étoit alors plus occupé de l'action & de l'usage des anciennes formules, qu'empressé d'examiner les compositions* qu'elles prescrivoient. On avoit été persuadé jusques alors de l'excellence de ces formules, précisément parce qu'elles étoient dues à des hommes dont l'autorité étoit respectable. On ne se doutoit pas encore de leur insuffisance ; & l'on se contentoit d'examiner, d'après les effets qu'elles produisoient, en quoi consistoient les vertus qui leur étoient attribuées. Ce n'étoit là qu'un premier pas, au-delà duquel un reste de respect pour l'antiquité empêcha durant quelque temps qu'on ne passât. On osa cependant enfin le franchir. On commença à

ſoupçonner que les Anciens avoient pû adopter certaines formules ſur des principes faux ou peu ſolides. On examina la nature des compoſitions mêmes, & l'on crut appercevoir dans quelques-unes des défauts. L'étude de la Botanique & de l'Anatomie, à laquelle on ſe livra avec ardeur, produiſit de nouvelles lumières. Avec le ſecours de ces deux Sciences, on ſe trouva plus en état que dans les ſiècles précédents, de connoître les propriétés des ſubſtances médicales, & la nature des effets qu'elles ſont capables d'opérer ſur le corps humain. Alors de nouvelles méthodes, plus raiſonnées & plus ſages, prirent la place des anciennes. Les ſyſtêmes arbitraires, déja réprouvés dans la Philoſophie, furent bannis pareillement de la Pharmacie; & les procedés de cet Art n'eurent plus pour règles que des principes tirés de l'obſervation, & confirmés par l'expérience.

Tel eſt l'état où ſe trouve aujourd'hui la Pharmacie, entre les mains des Artiſtes habiles. Il en eſt peut-être encore qui ſuivent une routine aveugle, & qui demeurent trop attachés à quelques vieilles formules. Du moins nos Auteurs ſe plaignent que la plûpart des Pharmacopées ſont encore chargées de compoſitions, que leur antiquité ſeule rend recommandables. Ils annoncent que dans la reviſion qu'ils ont faite de la Pharmacopée de Londres, ils ſe ſont appliqués principalement à la débarraſſer de ces ſortes de compoſitions. Ils en indiquent pluſieurs qu'ils ont cru devoir rejetter ou réformer; & ils expoſent en même temps les raiſons qui ont déterminé leurs procédés. Ce détail occupe le reſte de leur *Expoſition*. Il contient des choſes très-curieuſes & très-inſtructives. Nous pouvons dire la même choſe des Notes que

le Traducteur y a ajoutées. Mais comme tout cela a un rapport direct à la Partie de l'Ouvrage qui n'est pas encore publiée, nous croyons devoir attendre, pour en rendre compte, que cette Partie soit sortie de dessous la Presse.

La seconde Partie, qui présente le catalogue des Médicaments, est toute entière de l'Auteur François, ainsi que nous l'avons déja observé. Nous sommes fâchés que ce morceau ne soit pas susceptible d'un extrait suivi & détaillé. Il offre une infinité de choses curieuses, & suppose dans l'Auteur une habileté consommée dans tout ce qui regarde les matières Médicales. En voici l'idée & le plan. Les substances médicales y sont rangées par ordre alphabétique. Dans chaque article on trouve d'abord les noms François, Latins, Anglois, Italiens & Allemands de la substance qui fait l'objet de l'article. Vient

enſuite une deſcription courte ; mais exacte de la ſubſtance même, accompagnée d'une indication préciſe des caractères auxquels on peut reconnoître ſi elle eſt falſifiée ou altérée. On voit de plus ſous chaque article les pays d'où l'on tire les diverſes ſubſtances, les préparations qu'on fait ſubir à quelques-unes d'entr'elles avant que de nous les envoyer, les uſages auxquels on les employe, tant dans la Médecine que dans la Chirurgie, les différentes compoſitions où elles entrent, & les doſes ſuivant leſquelles elles y doivent être diſtribuées. Ce n'eſt donc pas ici une ſimple Nomenclature, telle qu'on en trouve à la tête de la plûpart des Pharmacopées ; c'eſt un Dictionnaire aſſez étendu de Matière Médicale. Ce que nous venons d'en dire, ſuffit pour en donner une idée : mais pour en avoir une no-

tion complette, il faut le voir soi-même & l'étudier.

Il s'est glissé quelques fautes d'impression dans les noms étrangers de certaines substances; mais la plûpart sont corrigées dans l'*Errata.* Nous ne savons pas d'ailleurs s'il ne resteroit pas encore quelque chose à faire, pour remplir parfaitement le but que l'Auteur s'est proposé, en ajoutant ces noms étrangers. Son dessein, comme il nous l'apprend lui-même, étoit d'épargner aux Artistes l'embarras où ils peuvent se trouver vis-à-vis d'un Etranger, qui ne connoît une drogue que sous le nom qu'elle porte dans son pays. Mais supposons qu'un Allemand demande à un Droguiste de l'*Ochsenzungen*, il faudra que le Droguiste parcoure un grand nombre d'articles du Dictionnaire, avant que de savoir que la chose qu'on lui demande, c'est de la *Buglose.* Ce que l'Au-

teur a fait, ne délivre donc pas toujours les Artiſtes d'embarras; & pour remplir entiérement les vûes d'utilité qu'il s'eſt propoſées, il ſemble néceſſaire d'ajoûter à la fin du Dictionnaire un court *Index* de tous les noms étrangers qui s'éloignent conſidérablement des noms François. Cette legère addition ne ſeroit au reſte qu'une perfection de plus, & l'Ouvrage peut aiſément s'en paſſer.

ARTICLE CXLIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

De Bologne.

On a découvert quelques Antiquités dans le territoire de Plaiſance : c'eſt ce qui donne lieu à la Lettre ſuivante imprimée à Bologne : elle mérite d'être repréſentée en original.

COPIA di una Lettera ſcritta ad un Lettore publico dell' Univerſita' di Bologna da un Cittadino Parmigiano.

Amico carissimo,

Voi mi avete ricercato più volte con anſietà per ſapere, ſe

gli ſcavi, che per ordine di S. A. R. noſtro Sovrano faceanſi a Macineſſo nel Territorio Piacentino, dove vogliono che aveſſe una Città detta Velleja, intereſſar debbano la Repubblica Letteraria. Poco, o nulla io ſeppi dirvene ne' Meſi addietro, perchè poco, o nulla favellavaſi di loro: adeſſo non è più così, e ſembra da dieci giorni, che Parma tutta d'altro oramai favellare non ſappia, fuorchè di queſti; e di vero ne ha un' aſſai giuſta ragione, ſe le coſe pur ſono, quali ſi dicono. In atteſtato però della ſollecitudine mia nel compiacervi, eccovi in iſcorcio quel poco, che me ne ha raccontato un Galantuomo di fede digniſſimo dal luogo de' Cavamenti venuto, ove traſſelo in circoſtanze opportune la ſua avventura.* Nè queſti, nè io ſiamo di profeſſione Antiquari, come Voi ſiete, onde querelare non vi

dovete, ſe le coſe non ſono individuate così, e deſcritte, ſiccome Voi le vorreſte.

Ho veduto, egli mi ha detto, dodici Statue di marmo bianco aſſai belle: tutte, trattane una ſola, ſuperano d'aſſai la naturale ſtatura, ma quella più baſſa, che un Giovinetto rappreſenta colla Preteſta, è aſſai leggiadra; e tra quelle, che dir ſi poſſono Giganteſche, tre o quattro diſtinguonſi, a parer mio, per la maeſtrìa del lavoro ne' volti, nelle mani, e nel più dilicato panneggiamento. Ho pur vedute molte Inſcrizioni in carattere, come dicevano, Romano belliſſimo, e alcune inciſe in ottimo marmo: piedi poi, e braccia, e mani di bronzo, e teſte pure di bronzo, e pezzi di altri coſe antiche moltiſſimi; e qui ebbe fine il ſuo racconto.

Se tutto ciò con poco, e facile lavoro,

lavoro, tratto di sotterra interessi la Repubblica delle *Scienze*, e delle Arti, Voi giudicatene. A me una tal relazione parve assai succinta, però mi adoprai con interrogazioni a trargli di bocca qualche notizia, ch' egli tacevami o per arte, o per dimenticanza; e n' ebbi in risposta, che una delle Teste da lui vedute rappresentava l'Imperadore Adriano, ed era di rame dorato, e che da altri pezzi ritrovatti conghietturavasi, che fosse di figura equestre, e che aveva udito, che nelle lapidi vi fossero notizie di assai rilievo, e aggiunsemi nell' andarsene, come cosa di poco momento, di aver veduto marmi greci di varie sorti, e pavimenti a mosoico, e un pezzo di muraglia con sopra dipintovi come un Giardinetto pensile assai grazioso. So, che queste scarse notizie non appagheranno la vostra erudita cu-

riosità; ma per questa volta datevi pace, perchè, scoprendosi colà alcuna cosa, io mi fo carico di ragguagliarvene tosto che il sappia. Anzi vi accetto, che, se agevole cosa fosse ottenere la permissione di colà recarmi, e rimirar tutto cogli occhi proprij, affine di darvi un nuovo pegno dell' amor mio, ad una grave fatica, e nuova obbligar vorrei la debole mia memoria per farvi il più minuto, e circostanziato ragguaglio, che mai sapessi; ma la giusta gelosìa, con cui guardansi le cose colà scoperte, toglièmi quasi affatto questa speranza. Se poi avere inteso di sopra, che moltissime cose sonosi colà vedute spezzate, e infrante, l'amore delle Antichità vi trasportasse a sospettar male de' scavatori, o de' Sovrintendenti agli scavi, raffrenate le vostre colere, perchè sarebbero ingiuste, se fede

meritano molti oculari Testimonj, e meritanla grandissima. Anzi, se Voi, deposta la Magistral vostra Toga a Parma venuto, e lavoratore infingendovi, foste ammesso nel numero di que' mercenarj giornalieri, la perdereste con essi alla prova. Si, tenete per certo, che la passione amorosa per le cose antiche non potrebbe rendere, nè gli occhi vostri dei loro più lincei a discernere fra quelle rovine ogni minutissimo pezzo di cosa, che vaglia, nè le vostre braccia più delle loro saggie a regolare i colpi della pesante marra, nè il corpo vostro sofferente meglio e del calore del Sole, e delle pioggie importune. Di così scrupolosa esattezza, e del buon ordine, che colà osservasi, tutto se ne deve il merito a chi le premure intendendo del Suo R. Sovrano, non men che il di lui nobile innato

genio secondando, per cui alle arti più belle, e alle scienze tutto giorno nuovi Coltivatori accresconsi, ha saputo sin da principio fissare il sistema più adattato, e felice, e promovere tanto nel Prefetto de' Reali Scavi, quanto nei deputati Inspettori una scelta di Soggetti forniti delle più desiderabili qualità, e prerogative per una così interessante gelosa intrapresa. Io so, che Voi pago non vi chiamerete col leggere questa mia ad una scelta Corona di Antiquarj Amici di costì, che a tale effetto vorrete vostri Commensali, ma in oltre copia trasmettere ne vorrete ai lontani; e perciocchè io so, che questi sono molti, e troppo grave sarebbe la fatica vostra in dovendo trascrivere le tante volte sì lungo foglio, io vi consento di farlo stampare, a condizione però, che il nome a ciascheduno celiate di

chi l'ha ſcritto. Amatemi come io ſo, e credetemi

Di Voi

Parma 21. Giugno 1761.

Affezionatiſſ. Amico
N. N.

DE TURIN.

L'Antro Eleuſino rappreſentato in un Greco Antico Baſſo-Relievo del Muſeo Nani e ſpiegato col paragone del ſeſto Libro dell' Eneide di Virgilio; Diſſertazione di Giuſeppe BARTOLI, Antiquario di S. M. il Re di Sardegna. *Diſſertation de M. Joſeph BARTOLI, Antiquaire de S. M. le Roi de Sardaigne, ſur un Bas-Relief du Cabinet NANI, lequel repréſente l'antre d'Eleuſis.* (In-4°. pages 55.) Dans cette Diſſerta-

tion, on compare les Figures du Bas-Relief avec les évènemens du 6e Livre de l'Enéide de Virgile. *On rendra compte de cette nouveauté.*

FRANCE.

De Montauban.

Discours sur le Sacrifice. (in-12 plus de 200 pages.) On a dans ce volume huit Discours; savoir, un sur le Sacrifice en général, un sur l'esprit du Sacrifice; deux sur le Sacrifice Propitiatoire, un sur le Sacrifice Eucharistique, un sur le Sacrifice Impétratoire, deux sur le Sacrifice de la Messe. Ces Discours abondent en traits vifs, nobles, ingénieux. Le style est plein d'images, le sentiment domine presque par-tout: quelquefois l'Orateur tonne avec véhémence, ensuite il s'insinue; il pénètre dans

l'âme de ses Auditeurs, il emploie les armes d'une éloquence pleine d'onction. Il est difficile de trouver beaucoup de Sermons où tout ce qui frappe soit répandu avec plus de profusion.

Nous prenons à l'ouverture du Livre deux citations qui donnent idée de l'Auteur & de son Ouvrage. Dans le Discours sur le *Sacrifice Impétratoire*, l'Orateur voulant reprocher aux mondains leurs indécences, leurs hardiesses dans le lieu saint, rappelle le moment du grand Sacrifice opéré sur le Calvaire. » Quel respect ne voyoit-on pas » sur le visage des femmes, témoins » des derniers soupirs de Jesus-» Christ! Quel contraste ne présen-» toit pas leur modestie avec l'inso-» lence des Gardes, leur silence » avec les cris de la populace, leurs » hommages avec tant d'indignes » plaisanteries! Le Calvaire reten-» tit à la fois de saints gémissements

» & d'horribles blaſphêmes ; il eſt » inondé de larmes & de crachats ; » il étale le crime & la pénitence, » l'amour & la fureur ; funeſte ſpec- » tacle, ſi ſouvent renouvellé dans » nos ſaints Temples ! Qui peut » voir, ſans horreur, les conver- » ſations profanes & les chants des » Pſeaumes, le rafinement de la » vanité, & les humiliations du Sa- » crifice ? »

Dans le premier Diſcours ſur la ſainte Meſſe, l'oblation fréquente de ce divin Sacrifice fournit à l'Orateur une multitude de ſentiments auſſi tendres qu'animés : » Ah, Sei- » gneur ! nous avons enfin trouvé » ce qui peut vous plaire ; refuſe- » riez-vous à notre zèle la conſo- » lation de vous le préſenter fré- » quemment ? Son prix ſeroit-il » l'occaſion de nos regrets ? Que » n'êtes-vous honoré mille fois da- » vantage ! Le ſerez-vous jamais » aſſez ? Que ne vois-je par-tout

» des Temples élevés & des Autels
» dreſſés à votre gloire ! Que ne
» vois-je par-tout des Miniſtres,
» des victimes ! Que ne vous vois-
» je, divine Hoſtie mille & mille
» fois élevée entre le ciel & la
» terre, pour rendre à Dieu des
» hommages dignes de lui ! Incon-
» ſolable d'avoir ſi peu à vous of-
» frir par moi-même, je vais eſ-
» ſuyer mes larmes, puiſque j'ai trou-
» vé ce que vous ſouhaitez ; mais
» combien deviendroient amères
» ces ſaintes larmes, ſi, en me mon-
» trant un ſi riche tréſor, on m'ar-
» rachoit le bonheur d'en multi-
» plier l'offrande ? .... Après avoir
» immolé plus de cent mille vic-
» times, & brûlé une infinité de
» parfums dans la dédicace du
» Temple, Salomon déſiroit d'en
» immoler mille fois davantage.
» Qu'eût-il dit, qu'eût-il fait, ſi,
» comme nous, il eût pu offrir à
» Dieu ſon Fils adorable ? Eut-il ja-

» mais cru le faire trop souvent ? «

Ce Recueil de Sermons n'a aucun avantage du côté de la Typographie & des qualités extérieures : il est sans frontispice, sans préface, sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur. Il seroit à propos qu'on n'eût pas négligé un si bon Ouvrage : en lui donnant la parure typographique, il seroit digne d'être entre les mains de tout le monde.

Nous venons d'apprendre qu'il est de M. l'Abbé de la Tour, Doyen de Montauban, membre de plusieurs Académies, & bien connu par d'autres Recueils de Sermons.

DE PARIS.

Code Municipal, ou *Analyse des Réglements concernant les Officiers Municipaux* (in-12, pages 536) chez Prault père, & Pierre Valat-la-Chapelle, quai de Gesvres, &c. Les fonctions des Ci-

toyens appellés à la Magiſtrature municipale ſont aſſez étendues ; & l'on n'avoit cependant point encore de Livre qui raſſemblât les diverſes Loix relatives à ces objets d'adminiſtration. L'Ouvrage que nous annonçons doit donc être accueilli du Public : il comprend ſix Parties. La première, en quatre paragraphes, traite de l'origine des fonctions municipales ; de l'état actuel des Officiers qui les exercent ; de leurs droits & prérogatives ; des obligations attachées à leur état. La ſeconde Partie regarde l'adminiſtration des revenus attribués aux Communautés ; ſavoir, biens patrimoniaux & droits d'octrois : on y ajoute ce qui concerne les dettes, procès & comptes de ces Communautés, le tout en quatre paragraphes. La troiſième Partie eſt toute entière ſur l'entretien & la direction des ouvrages publics. La quatrième embraſſe les

impositions ; savoir, la Taille personnelle & réelle, les Gabelles, Aydes, Capitation, Vingtième, impositions militaires, impositions locales, droits domaniaux, avec un paragraphe, qui est le sixième & dernier, sur le recouvrement des impositions & sur la comptabilité. La cinquième Partie concerne l'exécution des réglements relatifs au Service militaire, & présente neuf paragraphes, où tout ce qui concerne les rapports de la Magistrature municipale à l'état des gens de guerre se trouve réuni. La sixième Partie, qui est la plus étendue, fait voir les changements qui sont arrivés dans les Offices municipaux. On les supprima en 1724, & les Villes rentrerent en possession d'élire. On créa de nouveau ces Offices en 1733 : mais comme il se trouva peu d'Acquéreurs, on les réunit bientôt après aux Villes & Communautés.

qui les racheterent, afin de rembourser ceux qui avoient fait des avances au Roi. On donne le Tarif des droits qui furent imposés en 1747, & années suivantes, pour mettre les Villes & Communautés en état de faire les remboursements. Il y a cinq paragraphes dans cette Partie. Tout l'Ouvrage est méthodique, clairement écrit, suppose des recherches, & donne une idée suffisante de toute l'administration municipale.

On rendra compte incessamment des Livres suivants :

INSTRUCTION MILITAIRE *du Roi de Prusse pour ses Généraux*. Traduit de l'Allemand par M. FAESCH, Lieutenant-Colonel dans les troupes Saxonnes. (*In*-12.) *Se trouve à Paris chez Cellot, rue Dauphine.*

LA GRANDEUR D'AME. (Nouvel Ouvrage de M. le Marquis CA-

RACCIOLI.) Vol. *in-12.* *A Francfort, à Liége, à Bruxelles & à Paris.*

Eloge historique de Mgr le Duc DE BOURGOGNE. (*In-12.*) M. le FRANC DE POMPIGNAN est l'Auteur, & le Livre est dédié à Mgr le Dauphin & à Madame la Dauphine. *Se trouve à l'Imprimerie Royale; & chez Durand, rue du Foin.*

L'ARTILLERIE RAISONNÉE, *contenant la description & l'usage des différentes bouches à feu, avec les principaux moyens qu'on a employés pour les perfectionner;* la théorie & la pratique des Mines, & du jet des bombes, &c. Par M. LE BLOND, Maître de Mathématiques des Enfants de France, &c. (Vol. *in-8°.*) *Chez Jombert, rue Dauphine, &c.*

GRAMMAIRE FRANÇOISE *philosophique, ou Traité complet sur*

la Physique, sur la Métaphysique & sur la Rhétorique du langage qui regne parmi nous dans la société. (Seconde Partie *in*-12.) Par M. D'AÇARQ, de la Société Littéraire d'Arras; ci-devant Professeur de Langue & de Belles-Lettres Françoises à l'Ecole Royale Militaire. *A Genève; & se trouve à Paris chez Moreau, rue Galande; & Lambert, rue de la Comèdie.*

PRIX proposés par l'Académie Royale des Sciences, des Belles-Lettres & des Arts de Rouen, pour l'année 1762.

L'Académie proposa en 1759 & 1760 pour le sujet du Prix de Physique cette question : *La Seine n'a-t-elle pas été jadis plus navigable pour des Vaisseaux plus considérables que ceux qu'elle porte aujourd'hui? & n'y auroit-*

il pas moyen de lui rendre ou de lui procurer cet avantage? Quelqu'importante que soit cette question, nous n'avons rien reçu qui soit digne d'un tel sujet..... Ainsi désespérant d'être plus satisfaits par la suite..... l'Académie propose pour nouveau sujet du même Prix..... de *déterminer la meilleure manière d'amander les terres, eu égard à leur diverse nature & leurs diverses qualités.*

Le Prix sera double, c'est-à-dire de deux Médailles d'or chacune de 300 liv. données par M. le Maréchal-Duc de Luxembourg. On adressera les Mémoires francs de port à M. le Cat, Secrétaire perpétuel des Sciences. Ils seront reçus jusqu'au 1. Juin 1762.

L'Académie avoit proposé pour sujet du Prix de Poësie, la délivrance de Salerne par quarante Chevaliers Normands au com-

mencement du XI^e^ siècle, & la fondation du Royaume de Sicile, qui fut la suite de cette expédition.

Elle n'a point reçu de Poëme qui ait rempli ses vues, & elle propose de nouveau le même sujet & aux mêmes conditions pour l'année prochaine.

Elle exhorte les Auteurs à les traiter plus en Poëtes qu'en Historiens. Elle ne demande pas une Histoire suivie qui occuperoit près d'un siècle. D'ailleurs cette exactitude chronologique jette un froid mortel sur un Poëme. Il s'agit de l'embellir par quelque fiction ingénieuse qui donnera les moyens d'y enchâsser les évènements qui l'auront ou précédée ou suivie. Ce sont là les seuls avis qu'elle croie devoir donner, persuadée qu'il faut laisser au génie une entière liberté, & qu'il est peu de faits historiques dont

le merveilleux & la singularité prêtent davantage à la Poësie. L'adresse des Ouvrages, francs de port, est à M. MAILLET DU BOULLAY, Maître des Comptes, Secrétaire de l'Académie pour les Belles-Lettres, rue de l'Ecureuil.

LA SCIENCE DU GOUVERNEMENT, contenant le Droit Naturel, qui traite de l'existence & de la connoissance de la vérité, de l'amour de Dieu, de l'amour de soi-même, de l'amour du prochain, de l'ordre & de la subordination des devoirs. *Par M. DE RÉAL, Grand Sénéchal de Forcalquier.* Dédié à Sa Majesté le Roi de Pologne-Duc de Lorraine. (*Seconde Partie*, Tome III. *in*-4°.) *A Paris, chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais; Debure l'aîné, Quai des Augustins; Simon, Imprimeur du Parlement, rue de la Harpe.*

PRIX proposé par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, pour l'année 1763.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, propose pour le Prix de Mathématique fondé par M. Christin, qui sera distribué à la fête de S. Louis 1763, le sujet suivant : *Déterminer quelle est sur un fleuve la construction du Moulin le plus avantageux par son produit, & le moins nuisible à la navigation.*

Quelque générale que soit cette proposition, il est aisé de voir que l'Académie a eu pour objet les moulins de la ville de Lyon. Ils rendent la navigation difficile & périlleuse ; ils ont donné lieu aux accidents les plus funestes.

Ces artifices posés sur deux bateaux, entre lesquels la roue à eau

eſt placée, occupent 35 pieds de largeur. S'ils étoient conſtruits ſur un ſeul bateau, ils prendroient 20 pieds de moins ſur le canal de la navigation; & ils ſeroient moins expoſés à être endommagés ou emportés par les grandes eaux; par les glaces, & par les autres corps étrangers.

On a fait l'eſſai d'un Moulin ſur un ſeul bateau. La roue étoit à la poupe, ſon axe parallèle au courant; ſes aubes formoient une vis. Mais cette roue preſque entiérement plongée dans l'eau étoit ſujette à de fréquents accidents, & à des réparations diſpendieuſes, qui en ont fait abandonner l'uſage.

Toutes perſonnes pourront aſpirer à ce Prix. Il n'y aura d'exception que pour les Membres de l'Académie, tels que les Académiciens ordinaires, & les Vétérans. Les Aſſociés réſidant hors de Lyon,

auront la liberté d'y concourir.

Ceux qui enverront des Mémoires, sont priés de les écrire en François ou en Latin, & d'une manière lisible.

Les Auteurs mettront une devise à la tête de leurs Ouvrages. Ils y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, avec leurs nom, demeure & qualités. La Pièce qui aura remporté le Prix, sera la seule dont le billet sera ouvert.

On n'admettra point au concours les Mémoires dont les Auteurs se seront fait connoître, directement ou indirectement, avant la décision.

Les Ouvrages seront adressés, francs de port, à Lyon :

Chez M. BOLLIOUD-MERMET, Secrétaire perpétuel pour la Classe des Sciences, rue de l'Arsenal ;

Ou chez M. le Président DE FLEURIEU, Secrétaire perpétuel

pour la Classe des Belles-Lettres, rue Boissac :

Ou chez le sieur AIMÉ DELAROCHE, Imprimeur de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Aucun Ouvrage ne sera reçu après le premier Avril 1763. L'Académie dans son Assemblée publique, qui suivra immédiatement la fête de S. Louis, proclamera la Pièce qui aura mérité les suffrages.

Le prix est une *Médaille d'or*, de la valeur de 300 liv. Elle sera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur Mémoire sur le sujet proposé.

Cette *Médaille* sera délivrée à l'Auteur même, qui se fera connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part, dressée en bonne forme.

TABLE DES ARTICLES

Du mois d'Octob. 1761. II. vol.

ARTICLE CXL. Aristophanis Comœdiæ undecim. *Nouvelle Edition d'Aristophane, &c.* 2507

ART. CXLI. *Deux Panégyriques de S. Louis.* 2518

ART. CXLII. *Histoire de la République de Venise, &c.* 2537

ART. CXLIII. *Les six Livres de S. Jean-Chrysostôme* DU SACERDOCE, en Italien. 2560

ART. CXLIV. *Mémoires de l'Académie des Belles-Letres, &c.* Dernier Extrait. 2578

ART. CXLV. *Recueil de Letres, pour servir à l'Histoire militaire de Louis XIV.* 2594

ART. CXLVI. *Leçons de Mathématiques, &c.* 2613

ART. CXLVII. *Observations d'une Société d'Amateurs sur les Tableaux du Salon.* 2630

ART. CXLVIII. *Pharmacopée du Collège Royal des Médecins de Londres.* 2641

ART. CXLIX. Nouvelles Littéraires. 2662

Errata pour Oct. I. vol. 1761.

P. 2328, *lig. pénult.* Garnache, *lis.* Gamache. *p.* 2409, *lig.* 6, parvenue, *lis.* parvenu.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 25. Sept. 1761.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.

Ce Journal se distribue à Lyon, chez J. DEVILLE.

MÉMOIRES

POUR

L'HISTOIRE

DES

SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

NOVEMBRE, 1761.

A V I S.

Les ſeize Volumes de ces Mémoires pour l'année 1761, rendus chez les Abonnés le premier de chaque mois, & le 15. des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, 12 liv. 16 ſ. Par la Poſte port-franc 17 liv. 12 ſ.

Les 15 Cahiers de *la Religion vengée*, année 1761, rendus de même à Paris, 9 liv. Par la Poſte port-franc, 12 liv.

La Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame &c. in-12. trois Volumes, Ouvrage analogue à la *Religion vengée*, & qui doit lui ſervir de ſupplément, relié en veau, 7 liv. 10 ſ. broché. Par la Poſte port-franc, 9 liv.

Lettres Critiques, ou Analyſe & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, *in*-12. Par M. l'Abbé Gauchat, Docteur en Théologie, Prieur de S. André, Abbé Commendataire de S. Jean de Falaiſe & de l'Académie de Villefranche. On reçoit en s'abonnant les quatorze premiers Volumes, reliés en veau, 35 liv. Les XV. XVI. XVII. la même année, reliés en veau, 7 liv. 10 ſ.

Les ſuivants, dont on donnera trois Volumes par année juſqu'à la fin de l'Ouvrage, ſeront de même prix. Ceux qui ne ſe ſeront point abonnés, payeront tout l'Ouvrage 3 liv. le Volume.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

NOVEMBRE, 1761.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée. HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES ME'MOIRES COMMENCE'S en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 787 volumes: Sçavoir,

ANNE'ES.	VOL.	ANNE'ES.	VOL.
1701.	9.	1732.	12.
1702.	12.	1733.	12.
1703.	12.	1734.	12.
1704.	13.	1735.	14.
1705.	12.	1736.	15.
1706.	12.	1737.	13.
1707.	12.	1738.	13.
1708.	12.	1739.	14.
1709.	12.	1740.	13.
1710.	12.	1741	12.
1711	12.	1742.	12.
1712.	12.	1743.	12.
1713.	12.	1744.	12.
1714.	12	1745.	12.
1715.	12.	1746.	15.
1716.	12.	1747.	14.
1717.	12.	1748.	15.
1718.	12.	1749.	14.
1719.	12.	1750.	15.
1720.	5.	1751.	14.
1721.	12.	1752.	15.
1722.	12.	1753.	16.
1723.	12.	1754.	16.
1724	12.	1755.	16.
1725.	12.	1756.	16.
1726.	13.	1757.	16.
1727.	12.	1758.	16.
1728.	12.	1759.	16.
1729.	12.	1760.	16.
1730.	12.	1761.	15.
1731.	12.		

Chacun de ces volumes se vend 15 sols en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

NOVEMBRE, 1761.

ARTICLE CL.

HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE de Venise depuis sa fondation jusqu'à présent. Par M. l'Abbé L***. (Tome V. *in*-12. pages 532.) *A Paris,*

chez N. B. Duchesne Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît au Temple du Goût, 1760.

ON a vu, dans le quatrième Volume de cette Histoire, la République de Venise prête à succomber sous les efforts d'une ligue puissante formée contr'elle par le Roi de Hongrie, les Génois, François de Carrare Seigneur de Padoue, & le Patriarche d'Aquilée. La fermeté du Doge André Contarini, la sagesse des mesures prises par le Sénat, le zèle que montrerent tous les Citoyens pour la défense de la patrie, & sur-tout les exploits & les succès sur Terre & sur Mer de Carlo Zéno réparerent les malheurs, & sauverent l'Etat. La paix se fit à des conditions honorables pour la République, qui, après avoir touché au moment de tout

perdre, ſe retrouva ſupérieure à la paſſion de ſes ennemis.

Gènes & Veniſe, *dit M. l'Abbé Laugier*, ſouffrirent preſque également de cette guerre ; mais à peine l'eurent-elles terminée, qu'elles commencerent à être tout autres qu'elles n'avoient été jusqu'alors. Cette paix fut l'époque de la décadence des Génois qui paſſerent bientôt ſous le joug d'une domination étrangère. Les Vénitiens au contraire recouvrerent ſucceſſivement tout ce qu'ils avoient perdu, & parvinrent au plus haut degré de proſpérité. C'eſt la réflexion que faiſoit auſſi Pierre Juſtiniani dans ſa belle Hiſtoire qu'il écrivoit il y a près de deux cents ans : *Pace autem inter Venetos & Ligures firmatâ, diſſimiles ſtatim caſus utrumque populum excepêre. Veneti enim bellum cum finitimis Principibus gerentes, captis ſubactiſque eorum civitati-*

bus, fines imperii propagârunt; & sui nominis gloria, maximis terrâ marique rebus gestis, toto terrarum orbe illuxit. Ligures contrà rebus eorum in deterius labentibus, è pristinâ fortunâ excidentes, Gallorum armis subacti sunt, libertateque amissâ, in hunc usque diem aliena imperia patiuntur. (Hist. Venetæ, Lib. VI. p. 123, Edit. anni 1576.)

Cette paix fut ménagée & conclue par la médiation d'Amedée, Comte * de Savoye, l'un des plus

* M. l'Abbé Laugier, en cet endroit de son Ouvrage (page 26,) donne à ce Prince le titre de *Duc* de Savoye. Cette même faute se trouve dans l'Histoire de Doglioni (Liv. V. page 271,) & dans celle de Diedo (Liv. VIII. page 178.) La Savoye ne fut érigée en Duché qu'au mois de Février 1416, par Sigismond en faveur d'Amédée VIII. qui depuis fut l'Antipape Félix V. (Voyez Guichenon, Hist. de la Maison de Savoye, Tome I. page 456, *in-folio*.)

rands Princes de ſon temps : la éputation de ſa ſageſſe & de ſon quité l'avoit rendu l'Arbitre de Italie. Le Doge Contarini mourut l'année qui ſuivit la concluion de cette paix : il fut généralement regretté. Le ſouvenir encore récent des grandes choſes qu'il avoit faites pour la patrie, engagea à les reconnoître par des honneurs extraordinaires qu'on rendit à ſa mémoire. Un Noble fut chargé de prononcer ſon Oraiſon funèbre. Contarini, *dit notre Auteur*, méritoit cette diſtinction qui n'avoit été pratiquée pour aucun de ſes prédéceſſeurs. On lui étoit principalement redevable de deux choſes, d'avoir ranimé l'ardeur des troupes, & d'avoir remédié à l'épuiſement des Finances.

Le Dogat d'Antoine Venier dura dix-huit ans. Son Regne fut très-avantageux à la République. Venier travailla conſtamment à

réparer les dommages que l'Etat avoit soufferts. Il fit rentrer, par le Commerce, les sommes immenses dont la dernière guerre avoit occasionné la dissipation. Les Flottes Marchandes de la République se répandirent dans toutes les Mers : elles ouvrirent de nouvelles sources de richesses, en multipliant les branches de son Commerce. L'Isle de Corfou, la Marche Trevisane, les Villes de Nargos, de Napoli, & plusieurs Places de l'Albanie réunies au domaine de la Seigneurie augmenterent sa puissance, & lui donnerent une grande considération dans l'Italie.

Tandis que la République de Venise, sous le gouvernement d'Antoine Venier, jouissoit des douceurs de la paix, la plûpart des Etats de l'Europe éprouvoient les horreurs de la guerre. Charles de la Paix, & le Duc d'Anjou

oncle de Charles VI. se disputoient la Couronne de Naples. L'Angleterre & la Hongrie étoient en proie aux guerres civiles. La République de Gènes livrée de plus en plus aux factions des Guelphes & des Gibelins, ressentoit tous les maux qu'entraîne l'Anarchie. Ses Citoyens désespérant de pouvoir se réunir pour former entr'eux un Gouvernement tranquille, se donnerent à la France. L'Eglise elle-même déchirée par un schisme fatal, vit à-la-fois trois prétendants à la Thiare scandaliser le Peuple Chrétien par les anathêmes qu'ils lançoient réciproquement les uns contre les autres. M. l'Abbé Laugier trace rapidement le tableau de ces temps malheureux. Il ne se permet de toucher à ces évènements étrangers, qu'autant que cela est nécessaire pour mieux développer les rapports que ces

évènements peuvent avoir avec la Nation dont il écrit l'Hiſtoire.

Cependant les Turcs profitant des diviſions qui partageoient les Princes Chrétiens, s'étoient rendus maîtres d'Andrinople, & menaçoient d'envahir toute la Grèce. Au bruit des progrès des Infidèles, l'Europe éveillée ſur ſes véritables intérêts, réſolut enfin de s'oppoſer aux conquêtes de Bajazet. Manuel, Empereur de Conſtantinople, vint implorer des ſecours. Sigiſmond, Roi de Hongrie, qui craignoit lui-même pour ſes Etats, envoya des Ambaſſadeurs au Roi de France, pour lui demander des troupes. Il fit ſolliciter les Vénitiens & les Génois de ſe joindre à lui. Les deux Républiques armerent en commun une Flotte de quarante-quatre Galères. Sigiſmond raſſembla tout ce qu'il avoit de troupes, en attendant un puiſſant renfort de François qui s'étoient mis en marche ſous la con-

duite de Jean Comte de Nevers, fils de Philippe le Hardi Duc de Bourgogne. On ſait quelle fut la deſtinée cruelle de cette armée Chrétienne. La Nobleſſe Françoiſe, qui étoit aux ordres du Comte de Nevers portant au combat une audace imprudente, vouloit qu'on marchât tout de ſuite à l'ennemi, & mépriſoit les ſages avis de Sigiſmond, qui conſeilloit d'agir avec plus de précaution & de meſures. On aſſiégea Nicopolis. Bajazet vint au ſecours, & livra bataille le 28. de Septembre 1396. Les François faiſoient l'avant-garde. Ils chargerent avec impétuoſité, & avec tout le déſordre que peut occaſionner une valeur préſomptueuſe. Ils furent enveloppés & taillés en pièces. Enguerrand de Couci, le dernier de ſa branche, & l'Amiral de Vienne avec beaucoup de Nobleſſe y périrent. Les Comtes

de Nevers, de la Marche, d'Eu, de Bar, le Maréchal de Boucicaut &c. furent faits prisonniers, après avoir donné des marques du plus grand courage.

Les Vénitiens & les Génois instruits de la victoire de Bajazet, jugerent que leur séjour dans ces Mers étoit désormais inutile : ils ramenerent leurs Galères dans leurs Ports.

Antoine Venier mourut en 1400. Les Historiens ont donné de son administration la plus grande idée, lorsqu'ils ont dit qu'il aimoit la paix & la justice. Michel Steno qui lui succéda, maintint la République dans ce premier état de splendeur & de prospérité.

En 1403, la guerre fut sur le point de se rallumer plus vivement que jamais entre les Vénitiens & les Génois. Le Maréchal de Boucicaut, qui commandoit à Gènes pour le Roi

Charles VI, avoit fait un grand armement pour aller combattre les Turcs en Syrie. Les Vénitiens soupçonnerent que cet armement étoit destiné à tenter quelque entreprise contre leurs Colonies. Ils résolurent d'armer une Flotte qui fût en état de résister à celle du Maréchal. Ils en donnerent le commandement à Carlo Zéno. Les deux Flottes se rencontrerent près de Modon : elles se battirent avec acharnement pendant près de quatre heures. Notre Auteur, d'après tous les Historiens de Venise, prétend que le Maréchal fut l'Aggresseur, & qu'il fut battu. Ceci ne s'accorde pas avec ce que nous lisons dans l'Auteur contemporain de la vie du Maréchal. Car 1° cet Historien dit expressément que, quand on annonça au Maréchal que les Vénitiens venoient sur lui » en » ordonnance, comme pour don-

» ner bataille..... Boucicaut ne
» pouvoit du tout croire que en
» mauvaiſe intention contre lui
» veinſſent.... ſi ne vouloit nulle-
» ment contre eulx commencer dé-
» bat..... Quand les Vénitiens feu-
» rent bien mis en arroy, ils
» prirent à naviger à effort tant
» comme ils peurent vers le Ma-
» réchal. Si s'écrierent iceulx Vé-
» nitiens en diſant : Bataille, ba-
» taille ; & avec ce ſaluerent les
» nôtres de bonnes bombardes,
» & commencerent les premiers.«
2° Quant au ſuccès du combat, voici comment le même Auteur en parle. Après avoir dit que le Maréchal perdit *trois Galées qui trop s'eſtoyent advanturées*, il ajoûte que les Vénitiens » laiſſe-
» rent le champ au vaillant com-
» battant & à tout le demeurant
» de ſa gent qui grand honneur
» en doibt avoir. Toutefois toutes
» ne s'en allerent les Galées des

» ennemis ; car, malgré eulx, en » retint une, & les autres, comme » vaincus, laisserent la place, & » fuyant s'en allerent retirer & » ficher en leur Ville de Modon » dolens & marrys dont avoyent » failli en leur intention ; & le » Maréchal & les siens de la place » ne bougerent jusques à ce que » ils en eurent perdu la veuë. « (Hist. du Maréchal de Boucicaut, Chap. XXVI.) Quelque temps après ce combat, le Maréchal ayant appris que Zéno s'attribuoit la victoire, & que le Doge avoit mandé au Roi Charles VI. que c'étoit Boucicaut qui avoit attaqué les Vénitiens, quoiqu'il n'eût eu aucun sujet de s'en plaindre, il écrivit une Lettre commune au Doge & à Zéno, dans laquelle il leur dit : » Toutes les choses que » vous, Michel Steno, avez escriptes au Roi mon souverain Sei» gneur, ou que vous, & vous

» aussi Carle Zéni, pourriez avoir
» escriptes à autres, ou dictes tou-
» chant ceste matière, au contraire
» de ce que en ceste mienne Let-
» tre est contenu, qui est la pure
» vérité, sont faulses & mauvaises
» mensonges, & que faulsement
» & mauvaisement avez menti,
» & mentirez toutes les fois que
» au contraire en escrirez ou direz
» aulcune chose.« (Chap. XXXI.)
Il finit sa Lettre par un appel qu'il fit à Zéno & au Doge lui-même.

La bonne intelligence ne tarda pas à se rétablir entre les deux Républiques : la paix fut signée & publiée au commencement de l'année 1404. Les Vénitiens entreprirent la même année une autre guerre, qui leur fut bien plus avantageuse : elle leur valut l'acquisition du Vicentin, du Veronois & du Padouan. Ces conquêtes, qui étendirent le domaine de la Seigneurie dans le continent, jet-

terent dans le ſein de l'Italie les fondements d'une Puiſſance qui devoit un jour faire craindre aux autres Etats de ne pouvoir ſe maintenir vis-à-vis d'elle dans un juſte équilibre. Les Carrares, anciens Souverains de Verone & de Padoue, furent conduits priſonniers à Veniſe. Ils avoient fait trop de mal à la République, pour qu'elle leur pardonnât : mais elle porta trop loin la vengeance, & déshonora ſa victoire en les condamnant à la mort. L'exécution fut tenue ſecrette. Le lendemain le bruit ſe répandit dans Veniſe que les Carrares étoient morts ſubitement. Perſonne ne prit le change, & l'on ſut à quoi s'en tenir. Il auroit été cependant eſſentiel, *dit notre Auteur*, qu'une République qui s'attribuoit le droit d'immoler des Princes à ſa vengeance, eût donné des preuves publiques de la juſtice d'un procédé ſi extraor-

dinaire. Les Peuples voisins qui en furent instruits, le regarderent comme un attentat qui blessoit l'honneur des Souverains, & qui manifestoit de la part de la Seigneurie une fierté que toutes les Puissances étoient intéressées à réprimer. Pour adoucir l'odieux d'un pareil jugement, les Historiens de Venise ont chargé la mémoire des Carrares d'accusations atroces. Ils les ont représentés comme des tyrans qui portoient la férocité jusqu'à nourrir chez eux des chiens d'une grandeur démesurée, que l'on avoit dressés à dévorer les gens, selon le caprice de ces Princes. (Voyez ce qu'en disent Justiniani, L. VI. page 132; Doglioni, L. VI. page 288; Morosini, L. XVII. page 379; & Diedo, L. IX. page 193.) Il faut, sans doute, retrancher une grande partie des crimes imputés à ces Princes. Seroit-il

juste, en effet, de s'en rapporter uniquement à ce qu'en ont publié des ennemis intéressés à les faire passer pour coupables? Toute la Maison des Carrares ne fut pas enveloppée dans le même malheur. Ubertin & Marsille Carrares échapperent à la haine des Vénitiens. Le premier mourut à Florence sans postérité. Le second se retira à Gènes, & fut long-temps occupé du desir & des moyens de venger le sang de son père & de ses frères. Les Vénitiens porterent contre lui un décret de proscription, avec promesse de cinq mille ducats de récompense à ceux qui le prendroient vif ou mort.

La prise de Padoue attira au célèbre Carlo Zéno une affaire très-fâcheuse. Parmi les papiers de François de Carrare, on trouva un état de dépense où il étoit fait mention de ce Patricien pour

une ſomme de quatre cents ducats. La Loi qui défendoit à tout Citoyen de recevoir ni ſalaire, ni penſion d'aucun Prince étranger, étoit expreſſe. Zéno fut dénoncé au Conſeil des Dix par les Avogadors; il comparut avec cette aſſûrance tranquille & modeſte qu'inſpire à l'honnête homme le ſentiment de ſon innocence. Il expoſa qu'étant Gouverneur du Milanois avec la permiſſion du Sénat, & paſſant à Aſti, il avoit rendu viſite au jeune François de Carrare détenu priſonnier dans le Château; qu'il avoit été touché de voir ce Prince manquant des choſes les plus néceſſaires, & qu'il lui avoit prêté quatre cents ducats; qu'enſuite Carrare ayant été rétabli à Padoue, lui avoit rendu cette ſomme. Il proteſta qu'il n'en avoit jamais reçu d'autre argent. Le caractère de Zéno, ſes ſervices & ſa probité devoient,

ſans doute, le mettre à couvert des ſoupçons d'infidélité. Mais, dans les Républiques, un mérite trop éclatant eſt ſouvent un crime que la jalouſie ne pardonne pas. Zéno éprouva une eſpèce d'oſtraciſme ; il fut condamné à perdre ſes charges & à deux ans de priſon. Il ſe ſoumit avec courage à cet Arrêt, en diſant que *Veniſe étoit ſa Patrie, qu'il reſpectoit les rigueurs de cette Mère commune, & qu'elles ne diminueroient rien de ſon zèle & de ſon attachement.*

Dès qu'il fut mis en liberté, il obtint la permiſſion d'aller en pélérinage à la Terre-Sainte. De retour à Veniſe, il paſſa le reſte de ſa vie dans le repos. Son temps étoit partagé entre les exercices d'une tendre piété, la lecture des bons Livres, & la ſociété des Savants. Il mourut le 8. Mai de

Novembre, 1761.

l'an 1418, âgé de 84 ans. Lorſqu'on enſevelit ſon corps, on lui trouva trente-cinq bleſſures. La République fit les frais de ſes funérailles qui furent magnifiques. Nous croyons faire plaiſir à nos Lecteurs, en citant le caractère que M. l'Abbé Laugier trace de Zéno. Il fera connoître la manière de peindre de notre Auteur.

Carlo Zéno, *dit-il*, eſt de tous les grands hommes que la République a vu naître dans ſon ſein, celui qui réunit avec plus d'éclat dans ſa perſonne les qualités du Héros, les vertus du Citoyen & les talents de l'Homme de génie. Intrépide dans les combats, prompt dans l'attaque, fertile en reſſources dans le péril, perſonne ne ſut mieux projetter une entrepriſe de guerre, en combiner le plan avec plus d'art, diriger l'exécution avec plus d'activité, faire

faire manœuvrer les troupes avec plus d'avantage : & ce qui eſt bien rare, il réuſſit également dans le ſervice de Terre & de Mer. Habile dans l'Art du Gouvernement, il conſerva dans les Conſeils toute la ſupériorité qu'il avoit à la tête des armées : plein de vues, il les expoſoit avec une éloquence ſimple, qui eſt d'autant plus perſuaſive, qu'elle emprunte toute la force de l'évidence, de la raiſon & de la chaleur du ſentiment. Il aima la patrie juſqu'à lui ſacrifier ſes intérêts les plus chers : il eut la douleur de la trouver ingrate, & il n'en eut pas moins de fidélité, (p. 465 & 466.)

Pierre Juſtiniani fait auſſi un bel éloge de Carlo Zéno, lorſqu'il dit en peu de mots : *Deceſſit per id tempus Carolus Zenus, vir togâ, armiſque, suprà*

id quod dici potest, insignis. (L. VI. p. 137.)

Ce cinquième Tome de l'Histoire de Venise finit à l'année 1423. *Nous rendrons compte des Volumes suivants à mesure qu'ils paroîtront.*

ARTICLE CLI.

PHILOSOPHIÆ recentioris à Benedicto STAY, Versibus traditæ Libri X. &c. *La Philosophie moderne ; Poëme en dix Livres.* Par M. Benoît STAY, Professeur public d'Eloquence & d'Histoire à Rome, &c. *Avec les Notes & les Suppléments du P. Roger* BOSCOVICH, *de la Compagnie de* JESUS, *Professeur de Mathématique au Collège Romain.* (Tome II. *in*-8°. pages 504.) A Rome, chez les

Pagliarini. M. DCC. LX. *Dernier Extrait.*

DANS ce ſecond Volume ſur la Philoſophie Newtonienne, M. STAY donne les Livres ou Chants IV. V. VI. de ſon Poëme : le P. Boſcovich place les Notes & les Suppléments ou Commentaires qu'il a jugés propres aux éclairciſſements & développements du grand Ouvrage de ſon Ami. Nous avons fait connoître les travaux & la marche de ces deux Savants : il ne nous reſte qu'une partie des Suppléments du dernier. A proprement parler, le P. Boſcovich n'en a compoſé que trois, un pour chaque Livre ou Chant de M. Stay ; mais chacun de ces Suppléments contient pluſieurs Paragraphes, que nous avons auſſi appellés *Suppléments*. En conſervant ce langage, nous reprenons au 4[e] Paragraphe

ou Supplément qui concerne le 4^e Livre.

Il roule ſur l'action qu'exercent entre elles les particules des différentes maſſes en vertu de leur gravitation réciproque. Cet Article eſt un des plus importants pour le ſyſtême de Newton. En le traitant, le P. Boſcovich ſe ſert de la même méthode, dont il a fait uſage dans une Diſſertation, publiée autrefois par lui-même, ſur les obſervations aſtronomiques. C'eſt une décompoſition des forces différentes qui animent ces particules, & des impreſſions qu'elles reçoivent les unes des autres ſelon leur ſituation reſpective. Toutes les combinaiſons qui réſultent de l'éliſion ou du concours de ces forces diſtinctes, ſont en faveur de la gravité Newtonienne, & des propoſitions avancées dans le Texte & dans les Notes du Poëme. Les détails où entre ici l'Auteur ne

ſont pas ſuſceptibles d'Extrait.

Au Supplément ſuivant, il s'agit de ſavoir ſi, dans la nature, la continuité ne ſouffre aucune léſion de la part des loix de la gravité. Le P. Boſcovich prétend que cette continuité eſt inviolable, quoiqu'il convienne qu'elle ſeroit bleſſée, ſi l'on ſuppoſoit inaltérable la raiſon réciproque du quarré des diſtances ; mais cette ſuppoſition, la ſeule qu'il croit incompatible avec l'inviolabilité de la loi de continuité, lui paroît une chimère, ſi l'on en veut établir le regne dans les petites comme dans les grandes diſtances. Sur une Théorie & des obſervations qui lui ſont particulières, & qu'on peut lire dans ſa *Théorie de la Philoſophie naturelle*, (imprimée à Vienne en 1759,) il prétend que, dans les moindres diſtances, cette proportion s'altère tellement que la force

attractive y dégénère dans une force répulsive. Ainsi, selon ce Newtonien, entre deux corps qui s'attirent mutuellement & dans l'intervalle qui les sépare, il y a un point où finit leur attraction, & où commence leur répulsion réciproque : le point où s'opère cette sorte de métamorphose, est celui où ils sont près de se toucher. D'ailleurs, *ajoûte-t-il*, cette loi qui régle la quantité des forces respectives sur le quarré des distances réciproques, suppose toujours des Globes dont la matière forme un continu parfait sans aucuns pores, & par conséquent des Globes tels qu'il n'en existe point dans la nature.

En un mot, selon le P. Boscovich, la loi des forces mesurées sur la raison inverse du quarré des distances, est assujettie à la loi de continuité. De-là vient que cette raison ne se soûtient pas, sur-tout dans les graves qui

tombent sur la surface de la terre. A mesure qu'ils s'en approchent, cette loi varie si fort, qu'elle devient flottante, *fluctuans* : ainsi point de saut dans la nature ; la continuité y jouit d'un empire souverain. Si elle y reçoit quelque atteinte, ce n'est tout au plus que dans sa progression géométrique, & jamais dans l'ordre physique. Reste à savoir si tous les autres Newtoniens s'accommoderont des nouveautés que le P. Boscovich veut introduire dans le systême, s'ils ne craindront pas qu'elles ne donnent prise à leurs Adversaires, & si l'impossibilité du contact immédiat entre des particules, même élémentaires, ne leur paroîtra pas un mystère trop incompréhensible pour la croire.

La gravité n'est pas égale sur toute la surface de la terre : cette inégalité dépend de la figure du Globe. Newton avoit entrepris

de déterminer l'une par l'autre, ſans pouvoir y réuſſir. M. Mac-Laurin a été plus heureux, mais il n'avoit réſolu le problême qu'en conſidérant les impreſſions de la gravité ſur des fluides contenus dans des canaux rectilignes; ainſi, pour le réſoudre, il n'avoit ſongé qu'à chercher l'équilibre de ces fluides qui ſe contrebalancent ſur un même centre, & à fixer cet équilibre malgré les mouvements qui pourroient le troubler. Il reſtoit encore à trouver le même équilibre dans le cas où les canaux ſeroient ſuppoſés curvilignes. Cette tâche étoit réſervée à M. Clairaut qui l'a remplie avec le plus grand ſuccès dans ſon Traité de la Figure de la Terre.

Le P. Boſcovich rend ici un compte fidèle de tous ces travaux; & comme en ce genre il a tout le ſavoir que la théorie & la pratique peuvent donner, il

enchérit ſur ceux dont il admire d'ailleurs la pénétration & les découvertes. Il a fait voir, par exemple, ſur la queſtion préſente qu'il ſuffit de démontrer l'équilibre dans les canaux rectilignes, & il a généraliſé cette démonſtration en l'étendant aux curvilignes de quelque eſpèce qu'ils ſoient. Ce Supplément ſur la figure de la terre, prouvée par l'équilibre, eſt fort étendu & fort ſavant. On en trouve un autre à ſa ſuite, ſur les déviations du Pendule provenant des aſpérités qui ſont à la ſurface de la terre, & l'Auteur en déduit une manière de déterminer la maſſe du Globe entier.

La figure & la grandeur de la terre occupent encore le P. Boſcovich dans les Suppléments qui ſont relatifs au V^e Chant du Poëme. Il rappelle d'abord les moyens qu'avoient imaginés les Anciens, pour acquérir des lumières ſur ces

objets : moyens
ſants, & qu'ils e
leurs ſelon de
imparfaites : c'e
fait voir par un
Il paſſe aux eff
pour découvrir
grandeur de la
Riccioli, de Sn
de M^rs Caſſini
reſſerrer les bo
mais non à dé
vérité. Il a fall
tentatives nouv
les voyages de
au Nord & au
covich ne croit
core aſſez multi
Il ſouhaite qu'
qu'on vérifie d
qui a été fait
exemple, avec
duit des travau
trice-Reine de

Au mi-
guerre,
auguste
urs me-
ions tant
Moravie
lans les
eurs ré-
entôt de
paraison
le pro-

es qu'on
onner au
re de la
pas si ré-
Ce soup-
azarder,
faveur.
oit la rai-
éfaut de
és mesu-
soit voi-

mesurés par des Astronomes trop habiles & trop zelés pour les accuser de négligence & d'impéritie dans leurs opérations. Or, il arrive néanmoins que le degré d'Italie se trouve de 69 toises moindre que celui de France, quoiqu'ils aient été mesurés presque à la même latitude : encore notre Auteur croit-il que le degré qu'il a mesuré en Italie est trop long.

Dans des Suppléments séparés, le P. Boscovich traite ce qui concerne la densité de l'Athmosphère terrestre, l'Athmosphère du soleil, & l'Aurore boréale, la propagation du son, la masse, la densité, le centre commun de gravité des planètes & des comètes. Il arrive enfin aux inégalités de la lune & à leurs causes méchaniques ; & c'est-là sur-tout qu'il se plaint que l'espace lui manque pour traiter la matière dans toute l'étendue qu'elle mérite. Il se resserre donc, & il se

contente de déterminer les forces qui ſont la cauſe des principales inégalités obſervées dans les phaſes de la lune. Il conſidere d'abord la lune & la terre comme deux maſſes inégales ; il en recherche les mouvements reſpectifs ; il évalue les deux forces perturbatrices qui troublent celui de la lune. Dans l'eſtimation des mouvements lunaires ; il ne croit pas Newton infaillible ; il le ſoupçonne d'avoir péché par défaut, en calculant le mouvement des abſides ; & par excès, en calculant celui de la force moyenne perturbatrice. Il aſſigne les raiſons qui lui font entrevoir l'erreur dans la méthode dont ce ſavant Anglois s'eſt ſervi pour déterminer le mouvement des abſides. Ce Géomètre n'a tenu aucun compte de l'excentricité, ni de la vélocité ſelon la Tangente, *velocitatem tangentialem* ; vélocité ſujette à des changements relatifs aux autres mou-

vements de la lune. Voilà, au jugement du P. Boscovich, la source d'où coule l'erreur qu'il relève dans le calcul de Newton sur le mouvement des absides de la lune. Il convient cependant que cette erreur pourroit être compensée en quelque sorte par l'excès que le même Auteur admet dans la valeur de la force moyenne perturbatrice.

La libration de la lune, la précession des équinoxes, la nutation de l'axe, la cause méchanique du flux maritime, les queues des comètes, les tourbillons & les cellules des abeilles, sont la matière de tous les Suppléments qui concernent le VI. Chant. Ils n'occupent guères que les 30 dernières pages de ce volume. Quelque courts qu'ils soient, on n'y sent pas moins l'attrait géométrique qui domine le P. Boscovich, & qui l'engage dans tout ce qui s'offre de plus profond & de plus difficile à

éclaircir, sans même y être nécessité par l'intérêt du systême. Que les abeilles visent à la plus grande épargne de cire dans la construction de leurs alveoles ; c'est-là une question fort indifférente au Newtonianisme ; mais sa solution dépend d'un problême qu'on peut énoncer en ces termes : *Avec une quantité donnée de cire, bâtir des cellules, qui, avec la moindre dépense de matière, renferment la plus grande capacité, & s'arrangent dans le moindre espace.* L'instinct que Dieu a donné aux abeilles, remplit toutes les conditions de ce problême ; leurs cellules exagones à fonds pyramidaux, composés de trois rhombes, en font la solution complette. Les Anciens ont résolu la partie du problême qui dépend des six côtés de ces alveoles. Restoit à déterminer la forme qu'il falloit donner au fond qui ferme ces alveoles. Cette partie du pro-

blême a fort exercé les Modernes ; entr'autres MM. Maraldi & Koënig. Après avoir rapporté & examiné leurs ſolutions, le P. Boſcovich en donne deux autres qui lui paroiſſent plus aiſées : l'une eſt ſynchetique, l'autre eſt analytique : ces deux voies l'ont conduit avec plus d'aiſance au même terme ; c'eſt-à-dire, à la détermination des rhombes & des angles qui achevent de ſatisfaire au problême. Les Naturaliſtes, outre l'œconomie de la matière & de l'eſpace, aſſignent bien d'autres avantages attachés à la forme de ces alveoles exagones & pyramidaux.

Reconnoiſſons, en finiſſant, qu'un Poëme orné de Commentaires, tels que ceux dont nous donnons la notice, eſt un Ouvrage qui ne doit pas être moins accueilli par les Géomètres & les Aſtronomes, que par les autres Gens de lettres.

ARTICLE CLII.

HISTOIRE UNIVERSELLE, sacrée & profane ; composée par ordre de MESDAMES DE FRANCE. (Tomes XIII. & XIV.) A Paris, chez Guillaume Desprez, Imprimeur ordinaire du Roi & de Mesdames de France, rue S. Jacques, à S. Prosper & aux trois Vertus. M. DCC. LXI.

TOus les Empires ont eu leurs moments de crise, ont essuyé des vicissitudes & des changements; mais l'Empire d'Orient a, par-dessus tous les autres, le triste & funeste avantage d'avoir fourni à l'Univers un plus grand nombre de spectacles terribles & sanglans. L'Histoire Bysantine, sur tout pendant la durée du onzième siècle,

n'est qu'un tissu de révolutions & d'événements bisarres. Dans l'espace de cent ans, on vit jusqu'à dix-neuf Princes monter sur ce Trône glissant, pour en descendre presqu'aussitôt. A peine un usurpateur commençoit-il à jouir du fruit de ses crimes, qu'un autre usurpateur venoit l'en dépouiller. Ce n'étoit ni la naissance, ni le mérite, ni les grands talents qui donnoient des droits ou des prétentions à cette Couronne. Le caprice, & quelquefois les passions les plus honteuses en disposerent. Ne vit-on pas l'Impératrice Zoé, oubliant ce qu'elle devoit à la dignité de son rang & à son âge, (elle avoit alors cinquante ans) se livrer sans pudeur à l'amour qu'elle avoit conçu pour un jeune homme nommé *Michel*, Changeur de son métier, & faux-monnoyeur ? Ce jeune homme avoit un frere eunuque, l'un des Chambellans de

l'Empereur, & fort accrédité dans le Palais. Sa place lui donnoit des facilités pour ménager de secretes entrevûes de l'Impératrice avec Michel. Cette Princesse, aveuglée par son infâme passion, forma le projet d'épouser son amant, & de le placer sur le Trône Impérial. » Elle prit l'horrible résolution » d'empoisonner son mari; & com- » me le poison qu'elle lui donna » paroissoit agir trop lentement au » gré de son impatience, elle le » fit noyer dans le bain.

Ces Princes furent la plûpart injustes, perfides & cruels. On frémit d'horreur quand on lit les exécutions barbares que quelques-uns de ces Empereurs ordonnerent de sang froid. Tel est en particulier le trait que rapporte M. Hardion, (Auteur de cette Histoire) dans la vie de Basile. Cet Empereur fit arracher les yeux à quinze mille prisonniers Bulgares, & les ren-

voya dans leur pays, en leur donnant pour guide, à chaque centaine, un chef dont il n'avoit fait créver qu'un œil.

On ne doit pas confondre Alexis Comnène avec le commun de ces Princes ſi peu dignes de régner. Nous n'ignorons cependant pas que la réputation de cet Empereur forme encore une eſpèce de problême hiſtorique. Si l'on s'en tenoit à ſa vie écrite avec beaucoup d'élégance, mais d'un ſtyle trop diffus, par Anne Comnène ſa fille, on ne verroit dans Alexis que des vertus ſans mélange : mais cet ouvrage eſt moins une Hiſtoire qu'un panégyrique. D'un autre côté, les Ecrivains Latins ſe ſont appliqués à peindre Alexis avec les plus odieuſes couleurs. C'étoit, *diſent-ils*, un Prince ſans foi, dont la politique ne conſiſtoit que dans la ruſe, dans la perfidie, trop juſtement reprochée aux Grecs, & qui

ſe jouoit de la religion des ſerments. Si l'on examine ſans prévention ſon caractère, *dit notre Auteur*, on ne peut lui refuſer beaucoup d'eſprit & de ſavoir, de grands talents pour la guerre, une extrême valeur, de la prudence, jointe à une ſingulière activité. Mais on ne peut juſtifier ſa conduite à l'égard des Princes croiſés, dont il avoit imploré le ſecours, & contre leſquels il employa les plus indignes artifices pour faire échouer leur entrepriſe. Son petit-fils Manuel Comnène porta plus loin encore la méchanceté. Il s'unit au Sultan d'Iconium pour détruire l'armée de Conrad III. Empereur d'Allemagne. Il ordonna de lui tendre des pièges dans les paſſages difficiles : ce qui fit périr un grand nombre d'Allemands. Les habitants des Villes leur fermoient leurs portes, &, après avoir tiré dans des pa-

niers leur argent du haut des murailles, ils ne leur donnoient que la quantité de proviſions qu'ils jugeoient à propos. L'Hiſtorien Nicétas convient qu'ils mêloient de la chaux avec la farine : il eſt vrai qu'il n'aſſûre pas que l'Empereur en eût donné l'ordre, comme on le publioit : mais il avoue que Manuel fit frapper de la monnoie de bas aloi pour payer les marchandiſes que les Grecs achetoient des Croiſés ; qu'il informa le Sultan de leur marche, & que les guides qu'il avoit donnés à Conrad, conduiſirent l'armée Chrétienne dans des déſerts & dans des défilés où les Turcs en firent un ſi grand carnage, qu'à peine il s'en ſauva la dixième partie.

La querelle des inveſtitures qui mit la diviſion entre le Sacerdoce & l'Empire, cauſa de grands maux à l'Europe pendant l'on-

zième & le douzième ſiècle. L'Allemagne & l'Italie furent inondées de ſang. L'Egliſe déchirée par un ſchiſme long & fatal, vit élever Autel contre Autel. Les Empereurs & les Papes ne ſurent pas ſe maintenir dans les bornes de leurs véritables droits, ceux-ci voulant entreprendre ſur le temporel, & ceux-là ſur le ſpirituel. Les effets de ces troubles funeſtes ſubſiſterent encore long-temps après que les cauſes eurent ceſſé. On doit rapporter à ces malheureuſes époques l'origine des deux partis qui, ſous les noms de Guelphes & de Gibelins, déſolerent, pendant pluſieurs ſiècles, les plus belles contrées de l'Italie. Nous ne nous étendrons pas davantage ſur ces évènements qui firent & le ſcandale de la Religion, & le malheur des Peuples. Ceux de nos Lecteurs qui ſeront curieux de ces détails, nous les renvoyons

à l'Ouvrage de M. Hardion. Ils y reconnoîtront un Ecrivain ſage, judicieux & impartial, qui rapporte les faits avec exactitude, qui condamne ce qui eſt condamnable, mais qui ne ſe permet ni ſatyres amères, ni déclamations indécentes, parce qu'il ſait que l'abus même du pouvoir & de l'autorité, quelque grand qu'il ſoit, ne peut jamais diſpenſer du reſpect qu'on doit aux Puiſſances.

Si les Princes Chrétiens, qui régnoient en Eſpagne dans l'onzième ſiècle, avoient voulu réunir leurs forces contre leur ennemi commun, ils auroient pu détruire l'Empire des Maures, & reconquérir les riches Provinces qui gémiſſoient ſous le joug des Infidèles. Mais leur jalouſie mutuelle les ayant armés les uns contre les autres, donna le change à leur ambition. Ils s'affoiblirent par les guerres qu'ils ſe firent les uns

uns aux autres, & les Maures ſurent en profiter. Les Chrétiens auroient ſuccombé, s'ils n'avoient pas trouvé un Défenſeur & un Vengeur dans Ferdinand, Roi de Caſtille & de Léon. Ce Prince déclara la guerre aux Maures, & la fit avec ſuccès. Il s'empara d'un grand nombre de Places importantes. La priſe de Conimbre, dont le ſiège dura ſept mois, recula les frontières du Royaume de Léon juſqu'à la rivière de Mondégo. Ce fut au ſiège de Conimbre que commença à ſe faire connoître le fameux Rodrigue Diaz de Vivar ou Bivar, ſi connu ſous le nom du Cid. Il étoit de Burgos, d'une race illuſtre; mais ſa valeur le rendit encore plus conſidérable que ſa naiſſance. Ce fut le plus grand Guerrier de ſon temps. C'eſt dommage, *dit le P. d'Orléans*, que ſon Hiſtoire ait été mêlée de tant de fables

qui en offusquent la vérité. On en sait néanmoins encore assez par des monuments incontestables, pour juger que c'étoit un de ces hommes à qui un génie supérieur, un courage au-dessus des dangers, une probité infléxible, un succès heureux & invariable dans les plus hazardeuses entreprises, de bonnes mœurs, des actions extraordinaires font donner le nom de Héros. (Révol. d'Espagne, Tome I. Livre II. page 167.)

Ferdinand mérita par ses victoires le surnom de Grand. Il mourut dans les sentiments d'une tendre piété, après un Regne de trente-deux ans. Par son Testament, il voulut que ses Etats fussent partagés entre ses trois fils. Il agit en cela plutôt en bon père, qu'en grand Roi. En effet, s'il avoit consulté les maximes de la saine Politique & les véritables

intérêts du Christianisme, il n'auroit pas affoibli, en la partageant, une puissance qu'il avoit eu tant de peine à élever. Les dernières volontés de Ferdinand furent exécutées : ce qui fit que l'Espagne Chrétienne eut alors cinq Rois ; savoir de Castille, de Léon, de Galice, de Navarre & d'Arragon, tous cinq indépendants & trop souvent ennemis les uns des autres. Cette multitude de Souverains leur eût été funeste, si la Monarchie des Maures ne se fût elle-même divisée en autant de Royaumes qu'il y avoit de Gouvernements.

On conçoit que ce morceau de l'Ouvrage a dû coûter beaucoup de soins à l'Auteur. Il falloit réunir & fondre, pour ainsi dire, dans le même Tableau, l'Histoire de tous ces Peuples divisés d'intérêts ; il falloit passer rapidement d'un Royaume à un autre pour raconter les évènements qui in-

téreſſent chacun en particulier. Or quelle attention cela même n'exigeoit-il pas, pour empêcher que ces paſſages ne paruſſent trop bruſques & trop heurtés? D'ailleurs il y avoit à craindre que ce grand nombre de Rois & de Souverains, dont il falloit ſans ceſſe rappeller les titres & les noms, ne répandît de l'embarras & de la confuſion dans les récits. M. H. a ſu éviter preſque tous ces écueils.

Dans les guerres que ſe firent les Chrétiens & les Maures, il ſe commit bien des actions atroces. Si les Rois Maures en donnerent les premiers l'exemple, les Princes Chrétiens ne furent que trop fidèles à le ſuivre : on eut ſouvent de part & d'autre à rougir des victoires qu'on avoit achetées aux dépens de l'honneur & de la bonne foi. On crut des deux côtés que la Religion autoriſoit &

justifioit les moyens les plus illégitimes & les plus injustes contre des ennemis qu'elle proscrivoit. Dans cette fausse persuasion, on employa les ressources honteuses des trahisons & de la perfidie. Les Traités les plus solemnels furent rompus & violés sans pudeur. On peut appliquer aux deux partis ces Vers d'Horace :

> Seditione, dolis, scelere atque libidine & irâ
> Iliacos intrà muros peccatur & extrà.
>
> *Epist. Lib. I. Epist. 2.*

L'Angleterre, après avoir été long-temps désolée par les Danois, jouissoit d'un sort tranquille vers le milieu du onzième siècle, sous le Regne d'Edouard, *dit le Confesseur.* Ce Prince doux, facile, plein de candeur & d'une grande piété, rendit ses Peuples heureux. Comme il n'avoit point

d'enfants, il jetta les yeux ſur Guillaume, Duc de Normandie, ſon couſin, ſon bienfaiteur & ſon ami, pour l'appeller au Trône d'Angleterre : il le déclara ſon ſucceſſeur. Il mourut univerſellement regretté dans la 24^e année de ſon Regne : & les Anglois l'honorerent comme un de leurs Patrons, lorſque le Pape Alexandre III. l'eût ſolemnellement inſéré dans le Catalogue des Saints. Il avoit fait une Verſion Latine des Loix & Coûtumes Saxonnes, & il les avoit enſuite rédigées en un Corps, qu'on a depuis appellé les Loix d'Edouard le Confeſſeur.

Après la mort de ce Prince, Harald uſurpa la Couronne, & ſe fit proclamer Roi d'Angleterre. Cependant Guillaume, Duc de Normandie, réſolu de faire valoir ſes droits, ſe préparoit à paſſer en Angleterre à la tête d'une armée nombreuſe. Il de-

manda des ſubſides aux Etats de ſon Duché, & n'en put obtenir : alors, ſans ſe rebuter, il s'adreſſa en particulier à chacun de ceux qui compoſoient l'Aſſemblée, & en tira au-delà de ce que tous enſemble lui avoient refuſé. Outre les troupes qu'il avoit levées en Normandie, le Duc de Bretagne, les Comtes d'Anjou, de Poitou, de Boulogne, de Flandre, & pluſieurs autres grands Vaſſaux de la Couronne de France, lui amenerent eux-mêmes des renforts conſidérables. Quand tout fut prêt pour l'embarquement, il partit de S. Valery avec neuf cents voiles, & débarqua dans la Province de Suſſex. Harald vint au-devant de lui. Les deux armées ſe rencontrerent près d'Haſtings, & combattirent avec une égale ardeur juſqu'aux approches de la nuit. Alors Guillaume joignant la ruſe

à la valeur, donna ordre à ſes troupes de reculer peu-à-peu, comme pour prendre la fuite, mais ſans rompre leurs rangs. Les Anglois trompés par le ſtratagême, ſe crurent Vainqueurs, & pourſuivirent en déſordre les Normands. Guillaume ayant donné aux ſiens le ſignal pour ſe remettre en bataille, tomba ſur les Anglois avec la plus grande impétuoſité : il en fit un carnage horrible. Harald lui-même périt dans le combat. Sa mort aſſûra la victoire, & le Royaume au Duc de Normandie. Ce Prince ne permit pas aux fureurs de la guerre de s'étendre au-delà même du champ de bataille. Il reçut avec bonté les débris de l'armée ennemie qui avoient échappé au combat. Il pardonna généreuſement aux Chefs & aux Soldats. Il exhorta ſes Officiers à traiter les Anglois comme leurs frères, & confirma par un Edit

tous les privilèges de la Nation. Il unit, par des mariages réciproques, les Anglois & les Normands, pour n'en faire avec le temps qu'un ſeul Peuple. Il pourvut pluſieurs Seigneurs Anglois d'emplois conſidérables, tant en Angleterre qu'en Normandie. Il publia les plus utiles Réglements pour garantir ſes Sujets de la violence & de l'oppreſſion.

Il faut, *dit le Chevalier* * *Temple*, rendre juſtice à Guillaume, & avouer que l'Hiſtoire fournit peu d'exemples de Souverains qui aient ſurpaſſé ou même égalé ce grand Roi, par leurs exploits dans la guerre, & par la ſageſſe de leurs Loix dans la paix. Les

* Voyez ſon Ouvrage intitulé, *Introduction à l'Hiſtoire d'Angleterre* : ce n'eſt guères en effet, ſous ce grand titre, que la vie de Guillaume le Conquérant.

Ecrivains, qui se sont efforcés de noircir sa réputation, n'ont pu disconvenir qu'il n'eût une valeur héroïque, qu'il ne fût sage & porté à la clémence, spirituel & magnifique, charitable & pieux, chaste, modeste & tempérant, ennemi du vice & ami de la vertu. Il parloit peu, & remarquoit beaucoup : il étoit constant dans ses résolutions, mais sans opiniatreté ; d'une attention singulière à maintenir l'ordre & la discipline dans ses armées, admirable dans l'expédition des affaires civiles & militaires, ne renvoyant jamais au lendemain ce qu'il pouvoit faire le jour même. Il honoroit & protégeoit les Sciences : il donna tous ses soins à faire renaître dans son Royaume le goût des bonnes études, sur-tout parmi les Ecclésiastiques Anglo-Saxons, que l'ignorance & l'oisiveté avoient plongés dans un liber-

tinage qu'il ne pouvoit ſupporter : c'eſt pourquoi il ſe faiſoit un devoir d'élever aux premières dignités de l'Egliſe des perſonnages dont il connoiſſoit le mérite & le ſavoir : il les faiſoit même venir d'ailleurs, témoins Lanfranc, Durand & S. Anſelme.

Le même Ecrivain politique a obſervé que, par la réunion de la Normandie & de l'Angleterre, Guillaume augmenta conſidérablement la puiſſance de ce Royaume; que les Etrangers qui le ſuivirent dans ſa conquête, y porterent l'induſtrie, & inſpirerent aux Anglois le deſir de ſe procurer, par le Commerce Maritime, les commodités dont ils manquoient; que les Normands & les François, Peuples civiliſés qui s'établirent & ſe mêlerent parmi eux, adoucirent leurs mœurs encore groſſières, les exciterent à cultiver les Beaux-Arts, & leur commu-

niquerent leur politeſſe dans les manières, dans les coûtumes & dans le langage : ce qui leur attira une grande conſidération dans le continent où les Rois, prédéceſſeurs de Guillaume, étoient à peine connus : de ſorte qu'il eſt conſtant que la Nation Angloiſe, juſques-là comme ſequeſtrée dans ſon Iſle, doit à Guillaume le Conquérant ſa puiſſance, ſes richeſſes, ſa gloire & le grand rôle que, depuis ſon Regne, elle a joué dans l'Europe. (Introduction à l'Hiſtoire d'Angleterre, p. 232, & ſuiv.)

L'Article qui concerne l'Hiſtoire de France, eſt pour nous la partie la plus intéreſſante de l'Ouvrage de M. H. L'Auteur y développe avec beaucoup d'exactitude & de ſagacité les moyens que Hugues Capet & ſes premiers ſucceſſeurs mirent en œuvre pour rétablir l'autorité royale, & pour recouvrer les domaines & les plus

beaux droits de la Couronne, uſurpés par des Vaſſaux trop puiſſants. Dans ce morceau de l'Hiſtoire Univerſelle, on trouvera pluſieurs caractères tracés avec autant d'eſprit que de vérité. Tel eſt en particulier celui de l'Abbé Suger, ce Miniſtre ſi vertueux & ſi ſage, qui ne devant rien à ſa naiſſance, s'éleva par la ſupériorité de ſon génie au plus haut degré de la grandeur, qui poſſéda la confiance de deux Rois, & qui, chargé de la Régence de l'Etat pendant l'abſence de Louis le Jeune, rendit la France heureuſe, & mérita que ſon Roi, de concert avec la Nation, lui donnât le titre *de Père de la Patrie*. C'eſt à ce Miniſtre célèbre qu'un Auteur illuſtre (M. le Préſident Hénault) applique ce mot de Tibère ſur Curtius Rufus : Il eſt beau d'être né de ſoi-même : *Curtius Rufus mihi videtur ex ſe natus*. (Tacite.)

Novembre, 1761.

Il s'est glissé une faute légère à la page 159 du treizième Volume. On y dit que le Roi Robert mourut l'année 1031, *après trente-trois ans de Regne* : il faut dire, *après trente-cinq ans de Regne*, à compter depuis la mort de Hugues Capet. En effet, Hugues Capet mourut en 996. (Voyez l'Histoire de la Maison de France, par M^rs de Sainte-Marthe, Tome premier, page 440.)

ARTICLE CLIII.

LA SCIENCE DU GOUVERNEMENT, contenant le Gouvernement de France, la fondation, la constitution relativement aux Traités jusqu'au dernier d'Aix-la-Chapelle inclusivement, l'étendue, les mœurs, les forces, le nombre des habitants, les revenus, les Loix de chaque Etat de l'Europe considérés en particulier. Par M. de Réal, Grand-Sénéchal de Forcalquier. *Suite de la première Partie.* (Tome second, *in*-4°. pages 776.) *A Aix-la-Chapelle*, *& se trouve à Paris.*

DANS nos Mémoires de Juillet & d'Août, nous avons rendu compte d'une partie de ce Vo-

lume très-considérable par son étendue & par les matières qu'il embrasse. Nous le reprenons à la page 385, dans l'endroit où il est question du Gouvernement des Cantons Suisses. Ce Corps formidable de Citoyens & de Guerriers forme une République qui prit naissance dans le XIV^e siècle. La dureté des Gouverneurs qu'on envoyoit dans le pays, fut le prétexte de la révolte. Deux cents ans de guerres presque continuelles, soûtenues avec la plus grande valeur, affranchirent ces Cantons, & consommerent leur confédération. M. de Réal en convient : les Suisses sont un Peuple éclairé sur ses intérêts, hardi dans ses résolutions, ferme dans ses entreprises, & fidèle dans ses engagements. Ces qualités estimables ont rendu l'alliance du Corps Helvétique précieuse à toutes les Nations. L'Auteur expose en abrégé

l'Hiſtoire des troubles domeſtiques de ce Peuple, des Traités qui les ont terminés, du Gouvernement général de la République & du Gouvernement particulier de chaque Canton. Ce ſont, *dit-il*, » treize Républiques qui ont une » Religion, des alliances, des ma- » ximes & des formes de Gou- » vernement différentes. C'eſt un » Corps dont les Membres ſont » indépendants, & n'ont point de » Chef : Corps qui a des Sujets » & des Alliés qui ne le ſont pas » des Membres : Membres qui » ont des Alliés & des Sujets qui » ne le ſont pas du Corps. C'eſt un » vrai paradoxe en politique ; & » néanmoins cette forme de Ré- » publique biſarre ſubſiſte depuis » plus de 400 ans ſans Places de » guerre & ſans troupes ſou- » doyées. « *Ce phénomène* qu'on a défini une confuſion où le Ciel entretient l'ordre, *confuſio divi-*

nitùs conservata, une harmonie sans accord, *rerum concordia discors*; M. de Réal l'attribue » à la situation du pays, au nom- » bre des habitants, aux soins » qu'ils ont de se rendre Guer- » riers hors de chez eux, & à un » amour de la liberté... tel qu'au- » cune Puissance voisine ne pour- » roit attaquer la moindre partie » de ce Corps, sans avoir pour » ennemi le Corps entier. «

GOUVERNEMENT DES ETATS D'ITALIE EN GÉNÉRAL. Cette belle Contrée fut autrefois le théâtre des Arts, du Commerce & de l'Industrie : aujourd'hui, selon M. de Réal, *on y vit dans la langueur*. La Peinture & la Musique y sont encore cultivées par *quelques sujets*; la plûpart des autres se livrent aux *délices de la paresse & du climat*. En Italie, il y a trop de Souverains : divisés par leurs prétentions particu-

lières, ils ne ſauroient s'unir pour le bien général. Ils ſongent plus à faire valoir leurs vains titres, que leurs terres fertiles : plus occupés des honneurs qu'ils s'arrogent, que du bonheur des Peuples qu'ils gouvernent ; ils regardent le cérémonial preſque comme leur unique affaire d'Etat. D'ailleurs il y a des Etats où n'habite jamais leur Souverain. Le Peuple ne ſauroit donc être encouragé, comme il le ſeroit ſous une adminiſtration immédiate & conſtante. Moins *ſolides qu'ingénieux*, dit M. de Réal, les Italiens ſubtiliſent, rafinent & s'évaporent en des ſpéculations qui plaiſent à l'imagination, ſans qu'il en revienne aucun avantage à la ſociété. Ce caractère de génie influe dans toute la Politique Italienne : ſeulement les mœurs propres de chaque climat y jettent

des nuances qui diversifient les projets & les évènements.

Gouvernement des deux Siciles. Jamais Couronne ne fut plus mobile que celle de Naples : on la voit ici passer sans cesse d'une Maison dans l'autre. Depuis le XII^e siècle, son sort est uni à celui de la Sicile, qui fut autrefois divisée en plusieurs Trônes indépendants les uns des autres. Dans la suite, Carthage & Rome s'en disputerent la conquête : c'étoit alors, par sa richesse, une proie digne de leur rivalité. Naples, depuis que le Roi y fait son séjour, a tellement dépeuplé le Royaume, que cette Capitale, selon M. de Réal, est *une tête monstrueuse sur un corps étique.*

Nous passons ce qui regarde le Gouvernement de la Toscane, de Parme, de Plaisance, de Guastalle & de Modène, pour nous

arrêter davantage au Gouvernement de Venise. Aujourd'hui Venise n'est ni aussi puissante par ses forces, ni aussi riche par son Commerce qu'elle le fut autrefois. M. de Réal attribue son affoiblissement 1° à la découverte du Cap de Bonne-Espérance, qui a fait prendre au Commerce des Indes une autre route que celle d'Italie : 2° à ses conquêtes en terre ferme. Ce que la Seigneurie possédoit en Mer ou sur les Côtes, lui étoit plus avantageux que ses possessions du continent : il lui étoit plus aisé de conserver ses Isles que ses Provinces : en partageant ses forces entre la Terre & la Mer, elle est devenue trop foible sur l'un & l'autre élément : pour n'avoir voulu rien perdre de ses anciens Etats, elle n'en a sauvé que la moindre partie. L'établissement des Turcs en Eu-

rope a été la ſource de ſes plus grandes pertes.

Son Gouvernement actuel eſt composé du Grand Conſeil qui eſt le Corps de la République, du Sénat qui en eſt comme l'ame, du Conſeil des Dix, &c. Ce Conſeil exerce une inquiſition qui *tient en bride les Magiſtrats les plus éminents* : ſa ſévérité eſt dans la République, ſelon M. de Réal, la ſource de ſa grandeur, de ſa durée & de ſa ſûreté. » Cette » inquiſition d'Etat qui approche » beaucoup du Triumvirat Ro- » main, eſt, *dit-il*, le Tribunal » de la terre le plus redoutable. » Il a des Eſpions qui rapportent » jusqu'aux geſtes. La clémence » & la miſéricorde y ſont des » vertus inconnues, la jalouſie y » eſt incurable, la défiance éter- » nelle, la grande réputation dan- » gereuſe, les ſervices ſignalés » s'y payent du banniſſement &

» de la mort « &c. Cette République est si jalouse de sa Souveraineté, qu'elle ne se gouverne que par des Loix qui sont de son crû, ou plutôt de son choix. C'est l'elixir de tout ce qu'il y a de meilleur dans les Loix anciennes. *Venetum Jus*, dit un de ses Jurisconsultes, *ex omni vetusto Jure sapientissimè expressum.* Cependant » cette République ne permet pas aux Citoyens de s'aguerrir. Elle n'oseroit confier sa » défense à ses enfants : elle se » sert d'Etrangers dans ses guer» res, & tombe dans tous les » inconvénients de l'usage des » troupes mercénaires. «

Quelque propre que soit la forme de ce Gouvernement à l'entretien d'une harmonie où tout se rapporte à l'indépendance de la République, M. de Réal ne l'en croit pas moins vicieuse; puisque la liberté de la Républi-

que n'eſt fondée que ſur la ſervitude des Citoyens. Son Doge n'eſt qu'un *Eſclave couronné*, dont les fers, pour être dorés, n'en ſont pas moins peſants. Entre le Peuple & les Nobles regne une haine qui équivaut à une guerre civile. Un Noble de Terre-ferme tremble devant un Bourgeois de Veniſe. Ces Bourgeois ſont diviſés en deux partis, les *Caſtillans* & les *Nicolotes*. La République ſe réjouit de leurs querelles, qui ſont ſa ſûreté autant que leur foibleſſe. Les *Dénuncies ſecrettes*, qui ſont des Boëtes publiques dont les Décemvirs ont la clef, & où les Délateurs dépoſent leur venin journalier, le relâchement des mœurs autoriſé par la Politique pour la tranquillité du Gouvernement, ſont des inſtitutions funeſtes au repos des Citoyens, & des ſources de véxations inconnues partout ailleurs. Que les Sujets d'un

pareil

pareil Gouvernement se croient les plus libres de l'univers, n'est-ce donc pas, *conclut M. de Réal*, un enchantement inconcevable? Les préventions de l'Auteur, dont nous ne saurions être garants, n'ont pas trop influé dans le caractère qu'il attribue aux Vénitiens. Ils sont, *dit-il*, » graves & » prudents, constants dans leurs » amitiés, uniformes dans leurs » actions, tranquilles au-dehors, » quelque grande que soit leur » agitation au-dedans; patients » dans les affaires difficiles & de » longue haleine, doux & traita- » bles quand on sait les ménager; » d'autant plus fermes dans leurs » résolutions qu'ils déliberent mû- » rement avant que de se déter- » miner. Ils prennent avec une » facilité merveilleuse le style & la » méthode des Cours où ils vont » résider, & il est peu d'hommes

» qui aient de si grandes disposi-
» tions à bien négocier. «

GOUVERNEMENT DE GÉNES. Cette Ville, tant de fois ruinée & tant de fois rétablie, ne devint dans le XI^e^ siècle une République libre que pour être en proie à des divisions domestiques, qui, pendant trois siècles, lui ont fait essuyer tous les malheurs de l'Anarchie. Pour étouffer ces troubles domestiques, Gènes appella dans ses murs des Maîtres dont elle ne se délivra que pour se replonger dans une autre confusion : son Gouvernement ne fut plus qu'*une alternative d'Aristocratie & de Démocratie*. Toujours malheureux, toujours divisés, jamais dociles, jamais libres, incapables de se gouverner par eux-mêmes & de se laisser gouverner par d'autres, les Génois essayerent plus de douze espèces de Gouvernements. Enfin, après avoir

été, en vertu de trois cessions, soumise à la France, Gènes trouva un Libérateur dans un de ses Citoyens, Amiral de la même Couronne. Mécontent de la France, André Doria voua ses services à sa patrie. Aimant mieux en être le Législateur que le Maître, en 1527, il y établit le Gouvernement Aristocratique qu'elle conserve encore aujourd'hui. Le sort concourt à l'élection de son Doge, de ses Magistrats & de ses Sénateurs : de-là vient, *dit M. de Réal*, qu'à Gènes le mérite malheureux vieillit souvent, *par la bizarrerie du sort, dans l'obscurité du fond de la boëte.* Le Doge regne deux ans, & préside à tous les Conseils, mais toujours escorté de douze Sénateurs, de huit Procurateurs & des Exdoges. Cette République ne posséde qu'un canton de la Ligurie, & l'Isle de

Corſe dont les troubles éternels forment une ſorte d'épiſode.

Gouvernement de Sardaigne, de Piémont et des Etats adjacents. Des mariages, des acquiſitions, & des Traités dont M. de Réal rend compte, ont étendu les domaines de la très-ancienne & très-illuſtre Maiſon de Savoye, & l'ont élevée au degré de puiſſance où nous la voyons. La ſageſſe de ſes Chefs & la ſituation de leurs Etats ont également concouru au parti qu'ils ont ſu tirer des rivalités qui ont ſi long-temps regné entre la France & l'Autriche. Par-là ces Princes toujours éclairés ſur leurs intérêts, & actifs autant qu'habiles à profiter des circonſtances, forment depuis long-temps un grand poids dans la balance de l'Europe. La Couronne Royale qu'ils étoient ſi dignes de porter, eſt le fruit de leur ſage politique. Ils en ont réglé

la ſucceſſion & les droits ſur des maximes empruntées du Gouvernement François.

Le Gouvernement de Lucques, de Raguse et de Saint-Marin occupe ici peu d'eſpace : les Magiſtrats qui les gouvernent, ont un pouvoir dont la durée eſt proportionnée à l'étendue de ces Etats : cette Politique ſauve leur liberté qui ſeroit bientôt aſſervie, ſi la corruption avoit le temps d'agir ſur la Magiſtrature.

Le Gouvernement de Pologne. C'eſt une République gouvernée par un Roi électif. Comme la plus grande partie du Peuple y eſt eſclave, c'eſt la Nobleſſe qui conſtitue proprement la Nation ; elle ſeule choiſit les Rois. Le Grand-Duché de Lithuanie & la Pologne font un même Royaume, ſans faire un même Corps de Nation. Ces deux Etats ont toujours le même Monarque, ſans avoir ja-

mais les mêmes Officiers : ils n'ont de commun que la soumission au même sceptre ; dans tout le reste, ils sont séparés & indépendants. Jaloux de leurs privilèges, les Seigneurs Polonois sont plus attentifs à restreindre les droits du Trône qu'à augmenter les forces de la République. Leurs armes sont plus redoutables à leur Roi qu'à l'Etranger : ils ne s'embarrassent pas que les frontières de la République soient foibles, pourvu que la liberté de la Noblesse soit entière.

Les Polonois sont plus fastueux dans leurs camps que dans leurs Villes. Leurs tentes sont plus magnifiques que leurs maisons. Leur Postepolite est une armée de près de deux cents mille hommes, & composée de la seule Noblesse, que le Roi fait monter à cheval, quand le danger est extrême. Cette armée n'est pas assez disciplinée pour en tirer un service égal aux forces qu'elle pourroit avoir. L'œcono-

mie n'y regne pas plus que la ſubordination ; il eſt auſſi difficile de la faire vivre & ſubſiſter, que ſe mouvoir & ſe battre en régle. Mais, quoique diſſipés ou vaincus, les Polonois ne ſont ni domptés, ni ſubjugués ; il n'y a point de joug ſi ferme qu'ils n'aient bientôt briſé : *ils ſe comparent eux-mêmes aux roſeaux que le vent baiſſe, mais qui ſe relevent dès qu'il ceſſe de ſouffler.*

Voici ce que M. de Réal cenſure dans le Gouvernement de cette Nation : point d'ordre, ni de régle fixe : tout ſe conduit ſelon le caprice des Grands. Point de Places ni de frontières fortifiées. Trop de tolérance pour les Religions & les Sectes diverſes. Ni troupes, ni artillerie, ni proviſions de guerre ſuffiſantes pour la défenſe d'un ſi grand Royaume. Dans les élections & les délibérations des Diètes générales,

comme des Diétines, aucune délibération ne paſſe que d'une voix unanime. Le moindre Membre de ces Aſſemblées avec un mot (*veto* ou *ſiſto activitatem*) arrête toute concluſion. On n'a que la voie des confédérations pour conclure : remède pire que le mal, quand le nombre des opposants eſt conſidérable : une partie du Royaume s'arme contre l'autre, & le ſort de la République dépend du ſort des armes. M. de Réal compare ce droit des Nonces Polonois à celui des Tribuns de Rome : il oſe même augurer qu'il *renverſera un jour la République.* Il s'appuie du ſuffrage d'un Roi-Auteur, qui connoît à fond cette conſtitution : ſes réflexions ſont pleines d'eſprit, de ſentiment & d'intérêt. » On diroit qu'il nous eſt défendu de » parler des abus de notre Gou» vernement, *dit ce Monarque*,

» comme il eſt défendu à un Mu-
» ſulman d'entendre un Chrétien
» parler de la fauſſeté de la Re-
» ligion Muſulmanne. Il en eſt de
» nous comme d'un malade qui
» ſe confiant dans la force de ſon
» tempérament, mépriſe les ſymp-
» tômes mortels dont il eſt mena-
» cé, & néglige de les prévenir
» par la ſeule répugnance qu'il a
» pour les remèdes. Nous penſons
» comme la plûpart des Héré-
» tiques, qui, après de longues
» controverſes, convaincus de
» leurs erreurs, les ſuivent en-
» core ou par une triſte habitude,
» ou par la honte de ne pas mou-
» rir dans la Religion où ils ſont
» nés..... Nous reſſemblons à ceux
» qui habitent des maiſons qui
» leur ſont échues en héritage,
» & qui, au riſque d'en être écra-
» ſés, n'y veulent rien changer,
» pour ne pas toucher à l'ouvrage
» de leurs pères, comme ſi c'étoit

» manquer à la vénération qui » leur est due, que de rétablir ou » de perfectionner ce qu'ils ont » fait. Il est certain que l'édifice » de notre République s'affaisse de » son propre poids ; & rien peut-» être ne sera comparable un jour » à ses malheurs..... Cet édifice » auroit besoin d'une prompte ré-» paration ; & il ne peut durer » long-temps si on ne l'étaye. Ce-» pendant s'est-on jamais accordé » à trouver les moyens d'empê-» cher sa ruine ? . . . Qu'on ne dise » point que c'est risquer d'abattre » un vieux bâtiment, que de tra-» vailler à le soûtenir... Ce n'est » point là ce que nous devons » appréhender : craignons plutôt » de n'y donner que de foibles » appuis, comme nous faisons » ordinairement dans toutes nos » assemblées « &c. A ces réflexions il faut joindre celles de M. de Réal sur les trois Ordres, qui ont

part au Gouvernement, & sur les Tribunaux qui administrent la Justice.

Le reste de ce Volume dans un autre Article.

ARTICLE CLIV.

ÉLOGE HISTORIQUE de Monseigneur le DUC DE BOURGOGNE. (In-8°. p. 88, sans l'Epître dédicatoire & l'Avertissement qui en contiennent XX.) *A Paris, de l'Imprimerie Royale.* M. DCC. LXI.

IL fallut au plus grand Poëte de l'Antiquité une sorte de supercherie pour faire entendre à la mère de Marcellus l'Eloge funèbre de ce jeune Prince. Octavie, sœur d'Auguste, rebutoit tous les Hommes de Lettres qui s'empressoient de soulager sa douleur,

elle vouloit s'occuper ſans ceſſe de la perte qu'elle avoit faite ; elle ne permettoit pas qu'on la conſolât par le récit des grandes qualités de ſon fils. Virgile tenta ce coup de maître que tout le monde ſait ; il parla de Marcellus dans le 6ᵉ Livre de l'Enéide. Octavie ne put entendre ce nom chéri ſans perdre l'uſage de ſes ſens ; mais elle ſut gré au Poëte de ſes ingénieuſes attentions.

Il y a dans l'auguſte famille de nos Maîtres plus de force & de raiſon, que dans celle du premier Empereur Romain. Monſeigneur le Dauphin & Madame la Dauphine ont entendu la lecture de l'Eloge Hiſtorique que nous annonçons. Leur douleur, quoiqu'encore très-vive, ne leur a rien fait perdre des beautés qu'il contient.

Le Duc de Bourgogne étoit déja

tel qu'un Ancien * peint le jeune Marcellus, *Fortunæ in quam alebatur capax* : expression magnifique, & qui dit cent choses à quiconque connoît la France & les Bourbons. M. le Franc de Pompignan, Auteur de cette ingénieuse & touchante Histoire, a rempli toute l'étendue de son sujet. Et qu'on ne se récrie pas sur les bornes d'une vie de neuf ans. Si le récit n'a pû être chargé d'évènements, le tableau rassemble beaucoup de traits, & présente beaucoup de points de vue : le Duc de Bourgogne eut le germe de toutes les vertus, & donna le spectacle, même en grand, de celles qui sont les plus rares & les plus difficiles.

Mais encore, *demande notre Auteur*, » comment ce Prince a-» t-il été si accompli dans un âge

---

* *Vellej. Paterc. L. 2.*

» si éloigné de toute perfection ?
» Comment ses vertus étoient-elles
» déja parvenues à leur maturité ?
» Comment avoit-il fait de si ra-
» pides progrès dans les voies de la
» Religion & de la piété ? C'est que
» le Ciel avoit ses vûes, lorsqu'il a
» montré ce prodige aux François.
» En nous laissant voir jusqu'où
» peut s'égarer la raison de l'hom-
» me, quand elle a pour guide une
» fausse & aveugle Philosophie,
» il a voulu nous apprendre jus-
» qu'où pouvoit s'élever l'ame d'un
» enfant, quand elle étoit soutenue
» par la foi. Il a suscité cet enfant,
» pour que ses sentimens, son in-
» nocence & sa mort, fussent la
» condamnation des principes, de
» la morale & de la vie des Sages
» de ce temps. La Providence ne
» pouvoit en effet leur rien offrir
» de plus touchant ni de plus pro-
» pre à les éclairer, qu'un Prince
» d'un âge foible & tendre, qui,

» comme Sujet, comme Fils, com-
» me Disciple, comme Chrétien,
» connût & pratiquât, dans leur
» plus grande pureté, tous les de-
» voirs religieux, naturels & poli-
» tiques. «

Ce début & les sentiments bien connus de l'Auteur, nous annoncent que tout l'Ouvrage est plein de l'esprit de Religion : manière de traiter l'Histoire des Princes aussi glorieuse pour eux, qu'utile aux Peuples, & nécessaire dans le siècle où nous vivons.

Comme cet Eloge a déja été lû de tout le monde, nous devons moins en faire l'Extrait, qu'en marquer les caractères. On vient de voir le principal, l'Esprit de Religion; il se manifeste par le langage de la piété, par le détail édifiant des vertus du Prince, par l'attention à relever le mérite de tout ce qui est fait dans la vûe d'honorer le Souverain Etre, enfin par les

principes essentiels que M. de P. insinue dans tout son Ouvrage. » La » Religion, *dit-il*, est la base du » véritable héroïsme. On peut, sans » Religion, être un homme ex» traordinaire, fameux, mais ja» mais un grand Roi & un grand » homme. » Les autres caractères de cette intéressante production ne doivent pas nous échapper.

C'est un Eloge, & non un Panégyrique. L'Auteur raconte, & ne prend point le ton de la Tribune aux Harangues. Son style a pourtant l'éloquence propre du sujet, cette chaleur & cet intérêt qui captivent le lecteur. En quelques endroits sa manière s'aggrandit, & c'est quand il faut émouvoir le sentiment. Après la mort du Duc de Bourgogne, toute la Famille Royale fut en pleurs. M. de P. peint ce moment : puis, quand il s'agit d'opérer le grand effet, qui est, dans cette circonstance, l'ébranlement

de l'ame, & l'imitation profonde d'une si vive douleur, il dit : » Venez, ô François, venez voir » par vous-mêmes ce que je ne puis » retracer : approchez du lieu ref- » pectable où pleurent vos Maîtres. » C'est dans ces afflictions domef- » tiques qu'ils doivent sur-tout atti- » rer nos regards. C'est-là que, rap- » prochés de nous par des malheurs » communs à toutes les conditions, » ils nous découvrent, sans contrain- » te & sans le vouloir, leur carac- » tère & leurs sentiments. Ce qu'ils » paroissent dans leur famille, ils » le sont pour leurs sujets. Un bon » père est un bon Roi ; & tout Sou- » verain qui rend hommage aux » droits de la nature, remplit mieux » qu'un autre les devoirs de l'hu- » manité. »

L'Auteur de cet Eloge a trop d'esprit pour n'avoir pas senti que son entreprise étoit unique, & qu'elle devoit même l'être long-

temps; qu'il n'arrivoit presque jamais qu'une bouche accoutumée à dire le vrai, & qu'une plume exemte de flatterie, pût faire un Livre d'éloges sur un enfant de neuf ans. » On ne sauroit trop se défier, » *dit-il lui même*, de tout ce » qu'on dit des talents extraordi- » naires, & des qualités rares des » enfants. Ceux des Princes & des » Grands, ceux-mêmes de sim- » ples Particuliers ne sont com- » munément annoncés pour des » prodiges que par des bouches » suspectes. L'amour aveugle des » Pères, la complaisance intéres- » sée des Précepteurs & des Maî- » tres, la flatterie basse des do- » mestiques forment presque tou- » jours ces prétendus miracles de » la Nature. Il arrive aussi quel- » quefois que ce sont des fruits » précoces qui ne mûrissent pas. «

Le Duc de Bourgogne est un exemple à part. Il n'auroit pas été

célébré avec l'appareil de l'éloquence, & avec les graces de l'esprit, s'il avoit coulé ses neuf années dans une condition médiocre; mais il auroit toujours été un enfant extraordinaire, & l'humanité auroit perdu beaucoup en le perdant. Son rang donna un prix inestimable à ses hautes qualités; & l'on s'est apperçu à sa mort que c'étoit l'image d'un grand Prince, qui avoit été présentée au monde, & qui s'évanouissoit.

Un Eloge tel que celui-ci, fût-il même plus rempli d'évènements, ne se soûtiendroit pas sans l'appui des principes généraux & des maximes philosophiques. Ces principes & ces maximes sont comme ces couleurs aëriennes qui remplissent le fond d'un Tableau, & qui servent à trancher les ombres, ou à transmettre les jours. Salluste, Tacite, Vellejus Paterculus, & quelques

autres Anciens posséderent cette Science. Nos Modernes l'ont saisie, quand ils ont eu du génie, de la pénétration & de la délicatesse : car les Faiseurs de Notices Bibliographiques ou Littéraires ne se sont pas même doutés de cette finesse. M. de P. la met en œuvre si à propos, que ces beautés générales semblent faire partie du caractère particulier qu'il traite.

Le Duc de Bourgogne sentit de bonne heure tout ce qu'il étoit, & *parut le faire sentir aux autres*. Ceci pouvoit être un commencement de défaut, un germe d'orgueil & de hauteur : dans ce jeune Prince, ce ne fut qu'un sentiment de grandeur qui déterminoit le desir de faire du bien. Mais encore falloit-il que l'Auteur de l'Eloge montrât comment ce cri de l'autorité se fait entendre à un âge où l'on sait à peine qu'il existe des Maîtres, des Su-

jets, & des rapports entre les uns & les autres. » Un enfant né pour » regner devine aisément le secret » de sa grandeur : eh ! le moyen, » qu'il l'ignore ? Les objets qui » l'environnent, les discours, le » silence même, tout lui rend » des hommages : il ne voit que » des sceptres, & n'entend que » des flatteurs..... « La flatterie pénètra aussi à la Cour du Duc de Bourgogne, mais il la méprisa. *Cet homme me flatte*, disoit-il à son Gouverneur, *prenez garde à lui*; faisant entendre par-là qu'on doit se défier d'un adulateur comme d'un ennemi.

Quand l'éducation d'un Prince ne seroit pas aussi sagement dirigée que le fut celle du Duc de Bourgogne, on lui parleroit de l'Histoire, on l'occuperoit des évènements qui ont rempli la scène du monde. Notre Auteur ne laisse pas cette partie de

l'inſtruction, ſans en marquer les caractères. » Cette lecture ſeroit » médiocrement néceſſaire aux » Princes, ſi elle ne ſervoit qu'à » les amuſer. C'eſt à eux parti- » culièrement qu'il importe de lire » l'Hiſtoire en Philoſophes, mais » en Philoſophes Chrétiens ; qu'ils » la liſent, en un mot, dans » le même eſprit que l'écrivoit » M. Boſſuet..... C'eſt dans ces » ſortes de lectures que des gui- » des ſages & éclairés ſont néceſ- » ſaires à un jeune Prince. Ils » auront ſoin de le prémunir » contre l'orgueil, qu'il pourroit » concevoir en liſant l'Hiſtoire de » ſes Ancêtres & celle de ſon Em- » pire. «

M. de P. ſuivant les détails de l'éducation du Duc de Bourgogne, prend l'eſprit de chaque choſe. L'étude de la Langue Latine eſt d'une utilité reconnue, pour profiter de *chef-d'œuvres* de l'Antiquité. *La grande & véritable Poëſie*, *celle*

des Livres Saints, des Homère, des Virgile, des Boileau, est la seule qui mérite l'estime des Sages & les regards des Princes. L'Histoire Naturelle a l'avantage de fournir dans les moindres objets de nouvelles preuves de l'existence d'un Etre infini, & de nouveaux motifs d'adorer sa Providence, &c. On donnoit au jeune Prince des notions de tout, & il portoit sa curiosité, sa pénétration jusqu'à la perfection même des connoissances, jusqu'aux finesses des Arts; & toujours il préféroit le beau, le vrai, le solide, à ce qui n'étoit qu'agréable & amusant.

Il étoit bien supérieur encore par les qualités du cœur, par l'humanité, la compassion pour les malheureux, l'amour des bienséances, la réserve, la discrétion, l'empire qu'il prenoit sur ses penchants, le zèle qu'il témoignoit pour le bien public. Mais c'étoit

ſur-tout la foi, la piété, le reſpect pour les choſes ſaintes, l'amour de Dieu, qui occupoient ce cœur que la grace avoit prévenu, que le monde ne gâta point, que les douleurs éprouvèrent, qu'une patience héroïque couronna.

Le récit de la longue maladie de ce Prince, & des vertus qu'elle lui donna lieu de pratiquer, remplit un eſpace conſidérable dans ſon Eloge. L'Auteur n'omet aucune des circonſtances. On voit périr en détail le Fils de tant de Rois. » L'amour de la vie & celui » de la Couronne le touchoient » différemment. Car quoique ces » deux affections ſoient néceſſairement liées entre elles, & qu'on » ne puiſſe être attaché à l'une ſans » conſerver l'autre, il les ſéparoit » néanmoins par un ſentiment de » grandeur qu'on n'a pas de peine » à concevoir dans une ame telle » que la ſienne. Il renonçoit à la

» vie

» vie ſans regret ; parce qu'un
» Prince ne craint point la mort,
» & qu'un Chrétien la deſire. Mais
» il regrettoit le Trône, parce que
» la connoiſſance intime qu'il avoit
» de lui-même, ne l'éclairoit que
» trop ſur le bien qu'il eût été
» capable de faire un jour en rem-
» pliſſant les devoirs de la Royau-
» té. C'étoient des reſtes expi-
» rants de cet amour de ſoi-
» même, dont la grace ſeule a
» droit de triompher : elle aida le
» jeune Prince ; il combattit, &
» fut vainqueur. « Le progrès de
cette victoire toute Chrétienne
remplit tout le reſte de cet Eloge ;
& c'eſt dans ce morceau ſur-tout
que le ſentiment & la Religion de
l'Auteur ſe développent. C'eſt ce
qui contribue particulièrement à
faire de cet Ouvrage une lecture
de piété. Dans l'Hiſtoire de l'E-
gliſe, on n'aura jamais rien de
plus édifiant, de mieux écrit, ſur

un Saint plus jeune, plus chéri, & d'une plus grande Maison.

Parvenu au moment où toute la Famille Royale rassemblée apprend que le Duc de Bourgogne n'est plus, M. de P. met dans son style la commotion subite que des douleurs communiquées & multipliées opéroient dans ces augustes Personnes. » Quels objets » majestueux & touchants ! quel » sanctuaire de douleur ! Les petits » tits Princes fondant en larmes; » leur mère évanouie; son auguste » époux renversé dans un fau» teuil, la tête appuyée sur le » sein du Duc de la Vauguyon; » sans couleur, sans parole, sans » pouls, sans respiration, & dans » un état si violent, si extraordi» naire, que quelques minutes de » plus pouvoient le rendre dan» gereux; le Roi & la Reine oc» cupés à secourir leurs enfants; » la tendresse conjugale, l'amour

» paternel & filial, l'affection » fraternelle, tous les ſentiments » de la nature déployés, & agiſ» ſant à la fois ſur tant de Per» ſonnes Royales, qui mêloient » enſemble leurs gémiſſements & » & leur conſternation. Ici les » expreſſions me manquent, &c.«

La parure Typographique répond à l'élégance de l'Ouvrage. On y voit de plus des Fleurons, des Vignettes, des Cul-de-lampes d'une fineſſe exquiſe & d'une invention relative au ſujet. M. de Pompignan en a conçu l'idée; M. Cochin en a donné le trait; les Sieurs Flipart, Baquoi & Prévôt ont exécuté. Le Portrait du jeune Prince eſt à la tête du Volume, d'après le Tableau peint par M. Frédou. Le Burin eſt de M. Beauvarlet.

ARTICLE CLV.

MÉCHANISMES de l'Electricité & de l'Univers. (Deux Volumes *in*-12.) *Chez Brocas, rue Saint-Jacques.* M. DCC. LVI.

EXTRAIT du nouveau systême général de Physique & d'Astronomie, ou du systême électrique de l'Univers. (Brochure *in*-12. pages 59.) Par M. DE LA PERRIÉRE, Chevalier-Seigneur de ROIFFÉ. *Chez Debure l'aîné, Quai des Augustins, &c.* M. DCC. LXI.

NOus réunissons ces deux Annonces, parce qu'elles ont le même objet. Comme l'Ouvrage de M. de Roiffé & l'Analyse qu'on en publie, n'ont pas

toute la clarté qu'on pourroit y desirer, nous en promettons moins l'Extrait qu'une espèce de Traduction. Quelque soin que nous ayions pris de bien saisir le systême, nous ne pouvons nous assûrer d'être entendus de tous les Lecteurs; & encore moins d'amuser ceux qui ne lisent que pour charmer leur loisir. Ces derniers feront donc très-bien de passer cet Article. Pour les Physiciens de profession ou de goût, ils pourront entrevoir d'après ce que nous dirons qu'il y a des choses singulières & même estimables dans l'hypothèse de M. de Roiffé. Nous tâchons de la suivre dans ses principes & dans ses conséquences les plus immédiates.

1°. M. de Roiffé admet deux ordres d'éléments, les uns élastiques, les autres non-élastiques: ce n'est point une pure supposi-

tion qu'il prétend faire ; tous les Corps qui nous environnent, & en qui l'on n'apperçoit ni reſſort parfait, ni parfaite dureté lui ſemblent autoriſer & juſtifier cette diviſion.

2°. Il regarde ces deux Genres d'éléments (éléments des corps, & non de la matière) comme des molécules également composées de parties primordiales, ſimilaires, dures & infléxibles de leur nature, mais fort différentes par l'*ordre*, l'*arrangement* & l'*organiſation*. Il ne penſe pas néanmoins qu'une certaine *organiſation* particulière doive produire une vertu ou qualité de reſſort ; il croit ſeulement qu'elle peut occaſionner au mouvement direct, une diſtribution ou un développement tel qu'il en réſulte des réflexions & des expanſions en tout ſens. Le mouvement de réflexion n'eſt donc, ſelon lui, que le mouve-

ment direct qui reparoît ſous une autre direction; mais cette réflexion ſuppoſe toujours de l'élaſticité, c'eſt-à-dire une organiſation capable de convertir & de réſoudre ainſi la première impulſion, dont le Corps a été affecté.

3°. Il ſuppoſe trois ordres d'éléments élaſtiques. Les plus déliés conſtituent la lumière; les deux autres ſont le feu & l'air. Il conſidère auſſi la terre, le ſable, les ſels, l'eau & les métaux comme autant de différents ordres d'éléments non-élaſtiques. La conſervation des eſpèces depuis la création rend cette ſeconde diviſion auſſi raiſonnable que la première.

4°. Tous ces éléments, les non-élaſtiques comme les élaſtiques, ſont, ſelon notre Auteur, des atomes de figure ſphèrique. L'expérience qui nous apprend que tous

les Corps ſont capables de fuſion & de liquidité, & quelques autres Obſervations le décident pour cette figure plutôt que pour toute autre. Il eſt aiſé de voir qu'il y aura des *vacuoles diſſéminés* dans ce nouveau ſyſtême. Le plein qu'on y admet, n'eſt donc qu'un plein de contiguité. Tels ſont les premiers principes ou éléments du monde de M. de Roiſſé.

Ce n'eſt point aſſez pour un Phyſicien d'avoir de la matière, il lui faut encore du mouvement. M. de Roiſſé ſe contente du mouvement d'impulſion : voici comment il en conçoit l'origine, la diſtribution & la conſervation. Le Soleil qui, dans ſon ſyſtême, n'eſt autre choſe qu'une portion conſidérable de feu élémentaire, projetté par le Créateur dans le ſein de la lumière univerſellement répandue, communique cette première impulſion aux globules lu-

mineux dont il ſe trouve enveloppé. C'eſt un principe de mouvements inteſtins qui ſe propageant dans toute la maſſe de la lumière, s'y diſtribuent en tout ſens, & s'y renouvellent à tous les inſtants. La lumière devient à ſon tour une cauſe perpétuelle d'activité & de fluidité * pour les particules ignées dont le Soleil eſt composé. Il eſt clair que les portions de feu & d'air, dont les Planètes ſont environnées & pénétrées, doivent auſſi ſe reſſentir de toute cette agitation. Voilà donc trois maſſes d'atomes, auparavant immobiles, tout-à-coup transformées en trois fluides vivement animés, & capables d'animer toute la nature.

L'élément de la lumière, le plus ſubtil & le plus fluide de tous les

* Il ne faut pas confondre cette fluidité de la lumière avec ſes vibrations ou radiations.

éléments élastiques, n'est pas seulement destiné à nous rendre les objets visibles; nous verrons bientôt que M. de Roiffé le charge encore de faire tomber les graves & de faire rouler les Planètes: c'est la principale machine de sa Méchanique naturelle. Les portions de feu & d'air qui appartiennent aux Planètes, & conséquemment nous touchent de près, jouent aussi un grand rôle dans le nouveau systême. Ces deux éléments doivent, *dit notre Auteur*, se mêler, se combiner, & nous donner un fluide mixte, qu'il appelle fluide *igné-aërien*, & dont il fait un grand usage dans sa Physique terrestre. Passons aux applications du systême.

La liquidité, la solidité, la dureté, le plus ou le moins d'élasticité, les congelations, les dissolutions &c. sont les phénomènes qui se présentent d'abord aux yeux

d'un Phyſicien ; & c'en eſt bien aſſez pour mettre ſon ſyſtême à l'épreuve. M. de Roiſſé, qui n'a poſé ſes principes que d'après un examen réfléchi des Corps dans tous ces différents états, ne trouve rien qui l'arrête dans cette belle partie de la Phyſique.

Si les parties propres de l'Eau, du Mercure, &c. ſont en équilibre, & pour ainſi dire *à flot* ſur les parties propres du fluide *igné-aërien*, elles ſont alors dans l'état de liquidité. Les liqueurs nous ſemblent graviter en tout ſens, parce que le fluide *igné-aërien* qui en eſt l'ame, agit lui-même en tout ſens. Elles ſont ſenſiblement incompreſſibles, parce que leurs parties propres ſont ſenſiblement contigues ; & que d'ailleurs elles ſont dures & incompreſſibles de leur nature.

Si le nombre des éléments non-élaſtiques l'emporte conſidérablement ſur celui des éléments ignés

& aëriens, l'équilibre cessera, & le corps passera subitement de l'état de liquidité à celui de solidité : ce sera un solide qui aura plus ou moins de consistence & de dureté, plus ou moins de fléxibilité & de ressort, suivant la quantité & l'arrangement des parties ignées & aërienes dont il sera encore impregné, & selon que ce fluide interne fera plus ou moins de résistance au fluide ambiant. Puisque le froid dépouille l'eau d'une grande partie du feu dont elle est habituellement imbibée, il n'est pas surprenant qu'elle perde alors sa liquidité, & devienne glace. Mais pourquoi cette glace a-t-elle plus de volume que n'en avoit la liqueur ? D'où lui vient ce ressort qu'on n'y appercevoit point auparavant ? M. de Roissé attribue ce double phénomène non aux *esprits frigorifiques*, comme M. Musschenbroek, non à l'air intérieur extra-

vaſé, comme M. l'Abbé Nollet, mais à l'air extérieur qui remplace le feu à meſure que celui-ci ſe dégage des pores de l'eau.

Enfin ſi c'eſt le fluide *igné-aërien* qui domine, & que les parties terreſtres, aqueuſes, métalliques, &c. y ſoient abſorbées & ſoutenues, c'eſt alors un état de diſſolution pour l'eau, la terre, les métaux, &c. Tel eſt l'état où les vapeurs & les exhalaiſons ſont dans l'Atmoſphère, tandis qu'elles n'en troublent point la tranſparence.

La lumière, ce phénomène dont nous avons beſoin pour obſerver & expliquer tous les autres, ſe dérobe elle-même à nos regards & à nos conjectures : ſa nature eſt encore un problême qui partage les deux plus célèbres Ecoles. L'explication qu'on en donne, dans le nouveau ſyſtême, n'eſt point du tout Newtonienne ; elle n'eſt pas non plus purement Carteſienne. Ce

ſont, à la vérité, des globules qu'on deſtine à en faire la matière, mais des globules élaſtiques, & ſortis immédiatement des mains du Créateur. On penſe au reſte, ainſi que le penſoit Deſcartes, que la lumière ſe propage, par une ſimple impulſion dirigée & tranſmiſe à l'inſtant d'une extrémité à l'autre des rayons. M. de Roiffé appelle ce mouvement lumineux, *mouvement de vibration*, ou de *radiation.* Encore une fois, il faut bien diſtinguer ce mouvement de *vibration* & celui de *fluidité* dont nous avons parlé plus haut. La projection du Soleil dans l'élément de la lumière eſt la ſource commune de ces deux mouvements : mais remarquons, avec notre ſubtil Phyſicien, qu'une multitude prodigieuſe de particules de lumière doit pénétrer de toutes parts cette maſſe de feu, la gonfler, la dilater, lui donner un mouvement d'expan-

ſion en tout ſens : or, c'eſt de cette expanſion ſolaire tranſmiſe & répandue par tout l'océan de la lumière, qu'il fait dépendre la fluidité de cet élément. Remarquons auſſi, avec le même Auteur, que toutes les particules ignées qui compoſent la ſurface du Soleil, doivent ſe trouver en colliſion avec autant de particules de lumière : celles-ci réfléchies, vibrées, deviennent l'origine d'autant de filets ou rayons de lumière. C'eſt ainſi que naiſſent, ſelon lui, les radiations & vibrations lumineuſes.

La péſanteur eſt comme la pierre de touche d'un ſyſtême : on peut dire que c'eſt-là qu'on attend l'Auteur. Ce phénomène, tel que le conçoit M. de Roiſſé, n'eſt qu'un phénomène terreſtre, ou tout au plus planètaire. Le globe terreſtre, *nous dit-il*, (& ce qu'il dit de la Terre, peut s'appliquer également à tous les Globes planètaires) le

Globe terrestre, y comprises les portions de feu & d'air dont il est imprégné & enveloppé, ayant été projetté & plongé dans le sein de la sphère solaire, cette projection a dû produire à-peu-près les mêmes effets que nous avons vû naître de la projection du Soleil. 1°. La lumière environnante doit concevoir le mouvement d'expansion en tout sens, & former autour de nous une sphère particulière d'activité. 2°. Toutes les parties propres de la Terre & de son Atmosphère sont, comme celles du Soleil, exposées au choc des particules de lumière qui tombent directement sur elles : or c'est cette impulsion du fluide lumineux, dirigée continuellement & de tous côtés vers le centre de notre Globe, que notre Auteur regarde comme la force centripète, ou gravité dont les corps terrestres sont constamment affectés. Cette impulsion cen-

tripète de la lumière eſt une force perpétuellement & uniformément appliquée : de-là vient l'accélération des graves, & toute la théorie qui en dépend. L'extrême ſubtilité de la lumière fait qu'elle agit intérieurement & extérieurement ſur toutes les parties ſolides qui entrent dans la compoſition des corps, & conſéquemment que la quantité de péſanteur eſt toujours proportionnelle à la quantité de maſſe.

L'aſcenſion des vapeurs & les météores, ſur-tout le tonnerre & les vents, ſont encore une matière très-difficile à traiter. L'Auteur du nouveau ſyſtême ne la trouve point rébelle à ſes principes. Son fluide *igné-aërien eſt un diſſolvant général qui ronge, mine & diſſout les corps* plongés dans ſon ſein ; & comme ce fluide atmoſphérique a plus de reſſort & d'activité dans les couches inférieures que dans

les ſupérieures, & que d'ailleurs il tend continuellement à l'équilibre, c'eſt en même temps une machine toute propre à élever les vapeurs & les exhalaiſons. Ces petits Corps détachés des maſſes dont ils faiſoient partie, *ſe diſperſent çà & là dans les interſtices du fluide diſſolvant*, qui les admet en auſſi grande quantité que ſon reſſort eſt capable d'en ſoutenir. Si ces corpuſcules continuent à ſe réunir & à s'accumuler, leur poids ſurcharge le diſſolvant : c'eſt alors qu'ils ſe précipitent & retombent ſous différentes formes, en pluie, en grêle, en neige, &c. Qu'un nuage où dominent les parties ſalines & ſulphureuſes, ſoit pouſſé violemment contre un autre qui abonde en parties aqueuſes, voilà que ces exhalaiſons & ces vapeurs fermentent enſemble, l'efferveſcence ſuit la fermentation, l'exploſion ſe fait, la nuée crève, & la foudre part.

C'eſt ainſi qu'on a coutume d'expliquer le tonnerre. M. de Roiſſé adopte cette explication; mais il ne croit pas, comme on le croit communément, que la foudre ſoit une matière inflammable qui tombe de la nuée; à plus forte raiſon ne s'imagine-t-il pas que ce ſoit un véritable carreau. La foudre, ſelon lui, n'eſt qu'une violente commotion qu'une gerbe de lumière reçoit & tranſmet, à l'inſtant, de la nuée juſques au malheureux qui en eſt la victime.... Si l'air eſt conſidérablement raréfié dans un endroit de l'Atmoſphère par la préſence & l'action du Soleil, l'équilibre eſt troublé: ce qui doit occaſionner des chûtes, des courants d'air, & produire les vents.... Mais il faut lire ou entendre M. de Roiſſé lui-même: il nous a paru raiſonner ſur les vents en homme qui entend bien & la Phyſique & la Géographie.

Novembre, 1761.

Si le Globe terrestre a son Atmosphère, il est naturel de penser que chaque Corps en particulier a aussi la sienne propre. Nous goûtons fort cette pensée de l'Auteur, que *tout ce qui se passe en grand dans l'Atmosphère terrestre, ascensions, chûtes, suspensions, météores, &c.* se passe en petit dans les Atmosphères des Corps naturels. Il nous semble aussi comme à lui, que ces petites Asmosphères doivent être hétérogènes, immiscibles entre elles & avec l'air ambiant; que les unes ont plus & les autres moins d'activité, &c.

M. de Roissé part de ces principes, qui sont intimement liés avec son systême, pour expliquer l'Electricité d'une manière aussi plausible qu'elle est méchanique. Ennemi déclaré des émanations Epicuriennes presque autant que des qualités Péripatéticiennes, il ne regarde l'Electricité que com-

me un nouveau dégré d'activité expansive imprimé par le frottement à l'Atmosphère du verre, & reçu par communication dans les Atmosphères métalliques, aqueuses & autres qui peuvent lui servir de véhicule. Les Atmosphères qui ont le plus de viscosité doivent être les moins susceptibles d'une augmentation d'activité : de-là vient, selon notre Auteur, que le verre, l'ambre, les resines, &c. ne s'électrisent que difficilement & par frottement :* de-là vient aussi qu'on

---

* Nous avons objecté à M. de Roissé les deux bâtons de Cire-d'Espagne, dont il est parlé dans le Clavessin électrique, & qui frottés l'un contre l'autre ne s'électrisent point, ou ne s'électrisent que foiblement. La réponse à l'objection est que ce frottement trop rude éparpille & dissipe la matière atmosphèrique, au lieu de l'électriser ; & que la même chose arrive lorsque le frottement de la main est pareillement trop considérable.

fait servir ces Corps à interrompre la communication de la vertu Electrique, qui ne se transmet librement qu'aux matières peu visqueuses, comme sont les Métaux, l'Eau, les Corps vivants, &c. La force répulsive de l'air environnant doit faire ici ce qu'elle fait par rapport aux flammes, c'est-à-dire qu'elle doit concentrer, entretenir, augmenter même jusques à un certain point l'agitation qui règne dans la matière électrisée. C'est dans cette espèce de foier électrique que se passent les attractions, répulsions, cohésions & suspensions des petits Corps qu'on y expose. Il n'est aucun de ces corpuscules qui ne soit d'abord attiré, parce que tous éprouvent d'abord la réaction de l'air ambiant qui en est la véritable cause. Quelques-uns s'attachent au Corps attirant, & y restent constamment appliqués; ce sont ceux qui s'électrisent difficilement. Ceux

qui ſont de nature à s'électriſer par communication, reçoivent, chemin faiſant, un nouveau dégré d'expanſion dans leur Atmoſphère, & ils retournent auſſitôt en arrière : l'Electricité acquiſe s'épuiſe bientôt, & ils retombent : ils s'électriſent de nouveau, & ils rétrogradent encore. C'eſt pour cette raiſon qu'une paillette d'or abandonnée à elle-même, non loin d'un tube électriſé, y eſt d'abord attirée, en eſt enſuite repouſſée, eſt attirée de nouveau, & de nouveau repouſſée. Ceux qui s'électriſent fortement, ne remontent que juſques à une certaine hauteur où ils ſe fixent; parce qu'alors ils réagiſſent eux-mêmes avec autant de force qu'ils ſont repouſſés, & cet équilibre les tient ſuſpendus à une diſtance déterminée. C'eſt par un ſemblable méchaniſme, ajoute l'Auteur, *que les Planètes ſe tiennent ſuſpendues à différentes diſ-*

tances dans la Sphère d'activité du Soleil, & les Satellites dans les Sphères subalternes. Les courants d'Electricité qui se rencontrent aux pointes des angles saillants, s'y croisent, s'y entrechoquent nécessairement : de-là les *aigrettes lumineuses.* Que l'Electricité passe subitement du Conducteur dans l'Atmosphère d'un Corps non encore électrisé, *les molécules respectives sont ébranlées, pirouettent & se froissent mutuellement :* de-là *les étincelles électriques.* Si, après avoir accumulé l'Electricité dans l'eau ou la limaille que renferme la *bouteille de Leyde*, on tire une étincelle ; deux traits vifs & foudroyants *partent en même temps & parcourent en sens contraire* la chaîne que forme une nombreuse assemblée : de-là cette violente commotion qui se fait sentir à tous les Spectateurs à la fois.

Nous

Nous remarquons que M. de Roiffé saisit avec complaisance tous les traits de ressemblance qu'il croit appercevoir entre l'Electricité & les autres opérations de la Nature. *L'éruption de la flamme foudroyante qui s'élance de la nuée orageuse, n'est en grand*, dit-il, *qu'une étincelle électrique transmise sans déplacement. Les tremblements de terre & les volcans*, qu'il appelle *des foudres terrestres*, sont encore pour lui des phénomènes électriques. Il n'est pas même jusques à l'élévation des liqueurs dans les tuyaux capillaires * où il ne trouve de l'E-

* Selon notre Auteur, l'air n'exerce aucune pression dans l'intérieur du tube, à cause de la grande activité qu'y doit avoir l'atmosphère propre du verre ; & son action sur la liqueur stagnante subsiste en grande partie, parce

lectricité. On peut dire qu'il voit l'Electricité par-tout, ou qu'il voit tout dans l'Electricité : aussi appelle-t-il son systême, *le systême électrique de l'Univers.*

Le flux & reflux de la Mer est encore une question sur laquelle notre Auteur pense bien differemment des autres Physiciens, & toujours conséquemment à ses principes. Il n'attribue cette merveille de la Nature ni à la pression, ni à l'attraction de la Lune, mais *aux influences du Soleil, qui échauffe & dilate l'air par sa présence.* C'est un fait que la température de l'air varie peu sous l'Equateur,

---

que l'atmosphère propre de cette liqueur n'y est pas, à beaucoup près, si agitée. D'où il infère que la liqueur doit monter, jusques à ce que les deux atmosphères qui se communiquent électriquement, aient acquis le même degré d'activité, & soient en équilibre.

& ſemble y être réglée ſur la marche du Soleil. Il eſt d'ailleurs évident que là où l'atmoſphère eſt plus raréfiée, elle y eſt moins peſante, & doit y exercer une moindre preſſion. Ces deux principes une fois ſuppoſés, M. de Roiſſé ſe tranſporte en eſprit dans la Zone torride : il ſe repréſente l'Aſtre du jour, ſe levant pour la première fois ſur la Mer Atlantique, & raiſonne ainſi : A meſure que ce Globe enflammé s'élevera ſur l'horiſon, l'atmoſphère ſe raréfiera de plus en plus : l'action de l'air ſur la ſurface des eaux diminuera donc à proportion : les eaux plus fortement preſſées vers les Poles ſe porteront vers l'Equateur où la preſſion eſt moindre, elles s'y amaſſeront, s'y éleveront ; & cette élévation continuera juſqu'à ce que le Soleil ſoit parvenu au

Méridien. La chaleur & la raréfaction diminueront au contraire, à mesure que le Soleil s'abaissera : alors *les eaux s'affaisseront sur elles-mêmes ; & la pésanteur accélérant leur chute, elles descendront presque autant au-dessous de leur niveau, qu'elles s'étoient élevées au-dessus ; ce qui les exhaussera vers les Poles*, & fera monter la marée dans nos Ports. Tandis que le Soleil passera sur la Mer des Indes, & y causera les mêmes oscillations que sur notre Océan, les eaux qui étoient montées sur nos côtes, retomberont par leur pesanteur ; elles s'éleveront une seconde fois sous l'Equateur d'où elles seront reportées de nouveau vers les Poles : de-là *la simultanéité du flux & reflux dans les deux Mers opposées.*

S'il n'y avoit point de suspension entre le flux & le reflux, nous

aurions pleine Mer exactement de 12 en 12 heures ; mais il doit y avoir un moment de suspension, parce que *le choc des liquides ne s'accomplit que par degrés.* Ce repos intermédiaire est de 12 à 15 minutes : de-là un retardement de 25 min. 14 sec. de la pleine Mer du matin à celle du soir, & de 50 min. 28 sec. d'un jour à l'autre : de-là conséquemment cette variation périodique de l'heure & de la force des marées que nous éprouvons durant 14 ou 15 jours de suite environ. La Lune, comme l'on voit, n'est donc ici qu'*un Almanach mobile qui vient nous annoncer chaque jour haute & basse Mer.* La différence entre les marées des équinoxes & celles des solstices quadre au mieux avec cette nouvelle explication : plusieurs singularités locales semblent aussi lui être favorables.

Si la Phyſique de M. de Roiffé eſt nouvelle, (& elle l'eſt ſans doute) ſon Aſtronomie l'eſt encore beaucoup plus. 1° Il regarde le flux & reflux de la Mer comme la vraie cauſe de l'inclinaiſon des Axes planétaires aux Orbites, des déclinaiſons diurnes du Soleil, & de la préceſſion des équinoxes. 2° Il fait main-baſſe ſur les ellipſes, & explique, par les ſeules réfractions aſtronomiques, toutes les apparences qui ont fait croire que les Planètes décrivent cette eſpèce de courbe. 3° Il fait rouler méchaniquement la Terre & les autres Globes planétaires ſans le ſecours d'aucun tourbillon. Les vibrations de la lumière lui donnent le mouvement diurne, & du mouvement diurne il fait naître le mouvement annuel. 4° Il ſuppoſe que les Comètes n'ont point de Mer, & par cette unique ſuppoſition il rend raiſon

de la bisarrerie de leurs mouvements.

Nous ne savons pas si ce systême s'élevera un jour sur les ruines du Newtonianisme & du Cartésianisme ; mais nous savons, à n'en pouvoir douter, que M. de Roissé travaille depuis longtemps à perfectionner son Ouvrage, & qu'il n'a entrepris cet édifice qu'après avoir fait une riche collection de matériaux.

ARTICLE CLVI.

***PRINCIPES DISCUTÉS**, pour faciliter l'intelligence des Livres Prophétiques, & spécialement des Pseaumes relativement à la Langue originale.* (Volumes XI. & XII. *in* 12.) A Paris, chez Claude Hérissant, rue Neuve Notre-Dame, &c. M. DCC. LXI.

IL y a six ans que les PP. Capucins de S. Honoré ont commencé à publier le grand Ouvrage dont nous annonçons les Volumes XI. & XII. Leur plan étoit divisé en cinq Parties, & l'exécution de la première a rempli les dix premiers Tomes. La seconde Partie se présente dans le XI^e^, & la troisième dans le XII^e^ Volume. Selon cette marche, on

voit que ces ſavants Auteurs ont fait comme les Architectes qui, dans les grandes conſtructions, établiſſent des fondements profonds, & ſont plus long-temps à ſortir de terre qu'à gagner le comble.

A la tête de chaque Volume, il ſeroit preſque néceſſaire que ces doctes Hébraïſants donnaſſent un Précis de leur deſſein, & un Tableau de leurs principes. Le Volume XI. annonce, dès la première page, les *Particules.* Cela n'eſt point difficile à concevoir, quand on a dans la tête tout l'enſemble des dix premiers Tomes; mais, pour quelqu'un qui n'auroit pas ſuivi exactement le progrès de l'Ouvrage, ce ſeroit un langage inintelligible. Au reſte, le deſir que nous témoignons ici, ne pourroit être que favorable à toute cette vaſte entrepriſe. On reverroit volontiers au commen-

cement de chaque Volume en quoi elle consiste. Il y a de la noblesse dans le plan total : il s'agit de montrer, à l'aide de discussions savantes sur la Langue sainte, les rapports admirables des deux Eglises, celle de l'ancien & celle du nouvel Israël. M. l'Abbé de Villefroi, qui est l'Auteur & la source de ce beau projet, l'a expliqué, dans ses deux Volumes de Lettres, avec une élégance & une majesté de style qui ne se trouve presque jamais dans des Hébraïsants de profession.

La première Partie de ces *Principes* roule sur la Théorie & sur la Pratique des deux sens littéraux, sur-tout par rapport aux Pseaumes. Nous disons *Théorie & Pratique*, parce qu'on expose d'abord les fondements, l'utilité & l'étendue de ces deux sens ; & qu'ensuite on en fait l'application aux Pseaumes, ou plutôt à la plû-

part de ces ſaints Cantiques : car on reconnoît que pluſieurs ne ſont appliquables qu'à Jeſus-Chriſt : c'eſt ce qui ſe trouve expliqué dans le IX^e Tome de nos Auteurs.

Ces doctes Ecrivains traitent auſſi, dans l'étendue de leur première Partie, de tout ce qui concerne l'harmonie des Oracles prophétiques, l'uſage des termes énigmatiques & généraux, &c. préliminaires eſſentiels au ſyſtême. *L'harmonie* eſt la liaiſon des divers membres d'une Prophétie : les *termes énigmatiques* ſont les expreſſions de l'Ecriture, qui ſervent de voile à certains ſens plus relevés, à certaines vérités plus ſublimes. Les *termes généraux* ſont les mots qui, dans les ſaints Livres, ont trait à beaucoup d'objets : on ne peut nier l'exiſtence de ces termes, & tous les ſaints Pères les ont reconnus.

L'habileté & la ſageſſe eſt de n'en faire qu'un bon uſage, d'écarter tout ce qui ſeroit arbitraire ou frivole dans le détail des applications, &c.

Les PP. Capucins bien forts ſur la Langue, & pleins d'attention ſur le fond des choſes, ont juſtifié leur doctrine par le développement d'un grand nombre de Pſeaumes. Ils ont fait voir que l'ancienne Egliſe des Hébreux & la nouvelle des Chrétiens ſe trouvent preſque dans toutes ces Poëſies ſacrées, qui font une des parties principales du dépôt des Ecritures. Les progrès qu'ils ont faits dans la Langue Hébraïque, d'après les inſtructions de M. l'Abbé de Villefroi, les ont mis en état de ſaiſir une infinité de beaux points de vue, qui n'avoient été qu'apperçus ou indiqués par les Anciens & par les Modernes. Ils ont diſcuté beaucoup, ſelon le plan

& le titre même de leur Ouvrage : ils ont justifié leurs discussions & leurs découvertes par l'analogie des saints Livres, par des comparaisons heureuses : ils ont répondu à quelques Critiques, & ils se sont mis en état d'être peu contredits dans la suite : enfin les voici parvenus à leur seconde Partie.

Comme l'Ouvrage qu'ils ont entrepris, est une affaire de Critique sacrée & de Grammaire, il ne faut point être surpris qu'une de leurs divisions traite des *Particules*, c'est-à-dire des *Conjonctions*, des *Prépositions*, des *Adverbes* & des *Interjections*. Le S. Esprit qui a inspiré les Auteurs sacrés, n'a point détruit les éléments qui constituoient leur Langue ; il les a plutôt enrichis, il les a rendus féconds. » Les Conjonctions, *par exemple*, chez » les Hébreux ne bornent point » leurs significations à celles qu'el-

» les paroiſſent d'abord préſenter;
» mais elles en offrent de temps
» en temps de différentes, & pour
» les fixer avec juſteſſe, il faut
» ſur-tout examiner attentivement
» ce qui précède & ce qui ſuit. «
Telle eſt l'inſtruction que donnent nos Auteurs, & qu'ils appuyent d'exemples, en continuant leurs Verſions des Pſeaumes.

C'eſt aſſûrément un procédé plein d'eſprit & de libéralité que de ſaiſir quelques Conjonctions, pour avoir lieu d'expliquer pluſieurs Pſeaumes. Ici on en préſente huit interprétés en entier, ſavoir les III. XII. XXX. XXXVIII. LXXXIII. LXXXVI. XCVI. XCVII. Il en eſt de même des Prépoſitions, des Interjections, des Termes généraux, des Termes énigmatiques, des Lettres énergiques, appellées *paragogiques* en Hébreu. Pour faire voir la force, l'uſage, l'impor-

tance de toutes ces choſes, on diſcute onze autres Pſeaumes, parmi leſquels ſe trouve le LXXVII. chez les Hébreux LXXVIII. ou *Attendite, popule meus*, qui eſt le plus long du Pſeautier après *Beati immaculati in viâ, &c.* Il remplit 140 pages du XIe Volume.

Les PP. Capucins croient que ce Pſeaume » a été compoſé dans » le temps qui s'eſt écoulé entre » l'enlévement d'une partie des » dix Tribus par Teglatphalaſar, » & la captivité du reſte d'Iſraël & » de Juda, & que le but du Prophète étoit de rappeller le reſte » de la Nation à ſon devoir par » l'exemple effrayant de leurs frères déſignés ſous le nom d'Ephraïm. » Ce Pſeaume eſt hiſtorique & ſuſceptible d'un ſeul ſens littéral, au moins dans la plûpart de ſes détails. Vers la fin quelques verſets ſe rapportent, ſelon nos

Auteurs, à l'état de l'Egliſe Chrétienne. C'eſt ce qu'il faut voir & étudier dans l'Ouvrage, ainſi que l'explication & la verſion de tous les autres Pſeaumes. Cette matière ne peut être aſſujettie aux loix d'un Extrait.

Le XII. Tome comprend la troiſième Partie du plan total, & ſe diviſe en trois Sections, dont la première traite des Réticences, la ſeconde des Enallages, la troiſième des autres Hébraïſmes: terme général qui ſignifie toute façon de parler propre & particulière à la Langue Sainte. Les Réticences & les Enallages ſont deux branches très-étendues du ſtyle Poëtique: on en explique ici la fécondité, on donne des moyens pour les bien connoître, & pour les renfermer dans les bornes d'un légitime uſage. Ces précautions ſont d'une néceſſité abſolue; car comme il eſt beau de bien exécuter le plan de nos

doctes Ecrivains, il ſeroit fort dangereux de ne ſe pas conduire dans l'exécution avec la retenue qu'inſpire le vrai ſavoir, accompagné d'une rigoureuſe ſageſſe. A tout inſtant il faut s'appuyer de principes & d'exemples ; ſans cela on donneroit dans des penſées bizarres ou dans l'enthouſiaſme. On s'occupera volontiers des règles qu'établiſſent les PP. Capucins à ce ſujet. Il y a ſix Articles ſur les Réticences, & autant ſur les Enallages ou changements de Temps, de Modes, de Conjugaiſons, de Nombre, de Genre & de Perſonne. Pour ce qui regarde les autres Hébraïſmes, c'eſt un détail de douze façons de parler propres à la Langue Sainte. On explique chacune en particulier, & l'on donne des exemples.

Viennent les Pſeaumes qui ſont, dans ce Volume, au nombre de 14, & parmi eux le 50^e^ ou 51^e^, ſelon

les Hébreux, lequel remplit *près de 160 pages* de ce Volume. On a cru juſqu'ici que ce dernier Pſeaume, ſi connu par ſon premier mot *Miſerere*, regardoit le double crime de David, & qu'il exprimoit les ſentiments de ſa pénitence; mais nos Auteurs réprouvent ce ſens, & aſſûrent que tout ce Cantique eſt le gémiſſement de l'Egliſe d'Iſraël affligée des prévarications d'une grande partie de ſes Membres. On voit que cette explication lie le *Miſerere* au ſyſtême général des deux Iſraël, l'ancien & le nouveau: liaiſon qui eſt ici expoſée au long, & d'une manière même fort noble. C'eſt l'endroit de tout le Volume qui ſera lû d'un plus grand nombre de perſonnes, parce qu'il s'y trouve plus de développements relatifs à la piété & à l'édification des Lecteurs. On promet le Recueil entier des Pſeaumes, travaillé dans le goût du

Miſerere, mais dégagé des diſcuſſions grammaticales ſur les Enallages & les Particules. Ce Pſeautier François & Latin eſt ſous Preſſe, & va paroître inceſſamment.

On y donnera tous les Pſeaumes traduits dans les deux Langues ſur l'Hébreu, & entendus d'après les principes de nos Auteurs. Cette édition ſera probablement précédée d'une Diſſertation, où l'on rendra compte des avantages de l'entrepriſe, & des différences qu'on ne manquera pas d'y trouver entre notre Vulgate ordinaire & la nouvelle Traduction. Quand M. Boſſuet donna les Pſeaumes ſelon la Vulgate & ſelon l'Hébreu traduit par S. Jerôme, il balança le mérite du Texte original & celui de la Verſion approuvée par le Concile de Trente. Il reconnut les qualités eſtimables de cette Verſion, & les droits que l'Hébreu conſerve toujours ſur notre eſtime.

M. Dupin fit la même chose, en donnant aussi le Recueil des Pseaumes. Le P. Houbigant assure dans sa Préface sur le Pseautier, qu'il ne s'écarte jamais de la Vulgate sans raison, & qu'en même temps il s'attache toujours à conserver la force & le caractère propre de l'Hébreu.

L'Ouvrage des PP. Capucins devant être en François, il importe que les Fidéles soient prévenus avec encore plus de soin & de dextérité sur les différences du Texte Hébreu & de la Version qui se chante dans l'Eglise. Il ne faudroit pas que le Chrétien qui cherche à s'édifier, crût qu'on lui donne un Pseautier tout autre que celui qui est contenu dans l'ordre des Offices Divins. Il y a des Notions préliminaires à donner sur tout cela, & il ne faut pas craindre de les développer avec trop d'étendue. Les habiles Gens qui

travaillent avec tant de ſuccès ſur le plan tracé par M. de Villefroy, ſavent mieux que perſonne qu'il eſt des bornes poſées par nos Pères; qu'il y a des manières de préparer le Public aux vérités qui ne lui ſont pas familières; & qu'enfin, pour l'édification de tout le monde, il faut que la ſcience oublie quelques moments ſa ſupériorité. *Nous rendrons compte de ce bon Ouvrage dès qu'il paroîtra.*

Il s'eſt gliſſé quelques fautes dans ces deux Volumes, comme Tome XI. p. 294 & 338, *ædes celſiſſimæ*, liſez, *ædes celſiſſimas.* Tome XII. p. 17, *expulſiſti*, liſez, *expuliſti*; p. 229, qui les compoſent, *liſez*, qui la compoſent.

ARTICLE CLVII.

GRAMMAIRE FRANÇOISE Philoſophique, ou *Traité complet ſur la* PHYSIQUE, *ſur la* MÉTAPHYSIQUE *& ſur la* RHÉTORIQUE *du langage qui regne parmi nous dans la Société.* (Volume *in*-12. p. 188.) Par M. D'AÇARQ, de la Société Littéraire d'Arras, ci-devant Profeſſeur de Langue & de Belles-Lettres Françoiſes à l'Ecole Royale Militaire. *A Genève ; & ſe vend à Paris chez Moreau, rue Galande ; & Lambert, rue de la Comédie.* M. DCC. LXI.

NOus avons rendu compte de la première diviſion de cet Ouvrage dans notre ſecond Volume de Janvier. Il s'agiſſoit alors

du Nom, première partie d'oraison dans toutes les Langues. On nous parle présentement du Verbe, cette partie si essentielle au discours, que sans Verbe il n'y a *point de jugement*, soit de bouche, soit par écrit.

Mais avant que d'entrer en matière, M. d'Açarq place quelques éclaircissements dans un morceau préliminaire qu'il appelle *Avant-Propos*. Il y justifie le plan de son Ouvrage, c'est-à-dire sa Grammaire, en tant que *Physique, Métaphysique & Rhétorique.* Sanctius ne lui avoit pas fait naître cette pensée; mais il se trouve néanmoins que ce docte Latiniste l'a conçue le premier, & l'a clairement exprimée, en disant que le talent de la parole se perfectionne par la *Grammaire*, qui rend notre langage *pur*; par la *Dialectique*, qui le rend *vrai*; par la *Rhétorique*, qui le rend *agréable*.

Novembre, 1761.

M. d'Açarq n'a prétendu embrasser que ces trois choses ; langage *physique*, c'est-à-dire exact & soumis aux régles de la *Grammaire* ; langage *métaphysique*, c'est-à-dire analogue à des idées vraies, qui sont le fruit d'une saine *Dialectique* ; langage conforme aux loix de la *Rhétorique*, c'est-à-dire orné, éloquent, capable de plaire & d'intéresser. Tout l'*Avant-Propos* de notre Auteur développe les rapports de la Philosophie à la Grammaire, & mérite d'être lu avec attention.

On entre dans le *Traité du Verbe* : matière assez étendue & assez peu susceptible d'Extrait, quoiqu'elle contienne des choses bien réfléchies & bien philosophiques. Le *Verbe* en général est le *mot* par excellence, c'est le mouvement, l'ame, la vie du Discours. S'il n'y avoit que des *Noms* dans une Langue, ce seroit

une

une marque qu'il n'y a que des idées dans l'ame de ceux qui la parlent : idées ſans affirmation, ſans jugement. Le *Verbe* ſurvient & affirme ; voilà l'ame en action.

Ce ſeroit une choſe bien intéreſſante que la diviſion du Verbe en *Subſtantif* & *Adjectif*, en *Actif* & *Paſſif*, en *Neutre*, *Réfléchi*, *Réciproque*, ſi ces termes n'avoient pas occupé & fatigué les premiers moments de notre jeuneſſe : & comment nous les a-t-on répétés ? Comme des ſons purement méchaniques, tels que ceux dont on frappe les organes du Perroquet. Cependant il y a plus de Logique dans cette diviſion & dans la manière dont M. d'Açarq la développe, qu'on n'en remarque dans tous les Commentateurs d'Ariſtote. Il ajoûte tous les accidents du *Verbe* ; ſavoir, le *ſens propre & figuré*, l'*eſpèce*, la *figure*, la *voix*, le *mode*, le *temps*, le *nom-*

bre, la *perſonne*, la *conjugaiſon*, l'*analogie* & l'*anomalie*. Il y a des explications & des exemples pour chaque choſe : explications qui ſont le réſultat de ce qu'il y a de plus réfléchi, de plus philoſophique en matière de langage. Nous tranſcrivons un morceau ſans choix & ſans préférence.

On parle chez les Grammairiens de *Voix active* & de *Voix paſſive*. Mais qu'eſt-ce que la *Voix* d'un Verbe ? Notre Auteur obſerve que cette manière de parler eſt métaphorique. » Quand » on dit la *Voix* d'un Verbe, on » perſonifie le Verbe pour lui at- » tribuer la Voix qui ne convient » qu'à l'homme. Par le moyen de » la voix & de ſes différents tons, » l'homme exprime ſes paſſions » & ſes actions : par le moyen de » ſes terminaiſons différentes, le » Verbe déſigne que le ſujet de » la propoſition fait l'action ou

» la reçoit, eſt l'*agent* ou le *pa-*
» *tient* : ces différentes terminai-
» ſons ſont les *tons*, la *voix* du
» Verbe. « L'Auteur diſcute de
plus en plus cette notion ; il fait
voir l'étendue de cet accident du
Verbe, de la *voix* ; il donne l'e-
xemple de *Verbero* pour l'Actif,
& de *Verberor* pour le Paſſif. Puis
il ajoûte : » Les Verbes Latins ont
» un ton, ou une ſorte de voix
» de plus que les Verbes des Lan-
» gues vivantes auxquelles la *voix*
» *paſſive* manque. Vous ne trou-
» verez ni dans la Langue An-
» gloiſe, ni dans l'Allemande, ni
» dans l'Italienne, ni dans l'Eſ-
» pagnole, ni dans la Françoiſe
» aucun Verbe qui, par ſa ſeule
» terminaiſon, ſoit la réciproca-
» tion de τύπτομαι ou de *Verbe-*
» *ror.* Nous avons des eſpèces
» d'équivalents, dont, faute de
» mieux, il faut que nous nous
» contentions. Je dis, *faute de*

» *mieux*, parce qu'avec les équi-
» valents par lesquels nous sup-
» pléons au défaut de voix pas-
» sive, nous nuisons à la simpli-
» cité du discours, en multipliant
» les expressions sans multiplier
» les pensées, & que nos pensées
» ne sont pas peintes fidèlement
» par les équivalents que nous em-
» ployons. *Je suis battu* ne rend
» pas avec précision *Verberor.* «
L'Auteur remarque même que la
Langue de Cicéron n'a qu'une
voix passive incomplette. » Quoi-
» qu'elle ait *Verberor*, *Verbera-*
» *bar*, *Verberarer*, &c. elle est
» obligée de recourir à *Verberatus*
» *sum*, *eram*, *fuissem*, &c. La
» Langue d'Homère & de Dé-
» mosthène est supérieure, même
» de ce côté-là, à toutes les Lan-
» gues que nous connoissons. « Il
y a aussi deux grandes instructions
sur l'Analogie & l'Anomalie qu'il
ne faut pas perdre ; ce dernier

objet ſur-tout eſt traité avec d'autant plus de ſoin, que la matière eſt plus épineuſe. Dans toutes les Langues, ce qui concerne les Verbes anomaux, eſt ordinairement hériſſé de difficultés.

M. d'Açarq s'eſt pareillement attaché à développer le génie ou le caractère de la phraſe Françoiſe. Il commence par une eſpèce de Traité ſur la Propoſition, Traité où l'on procéde comme en Logique : ſujet, attribut, affirmation ſur la convenance ou la diſconvenance de ces deux termes ; jugement interne, propoſition énoncée de bouche ou par écrit ; diverſes ſortes de propoſitions, (la liſte en eſt fort longue, l'Auteur les explique toutes) enfin néceſſité de ſavoir apprécier les propoſitions avant que d'entrer dans le génie de la phraſe Françoiſe : telle eſt la ſuite des objets dont M. d'Açarq entretient ſon

Lecteur. Il ne veut pas cependant qu'on ſe réduiſe à une Logique ſéche, *contrainte & hériſſée.* » Le Logicien, eſclave de » la forme ordinaire, ne ſe mon» tre jamais que ſous les armes: » on diroit qu'il ne ſe ſuppoſe en» vironné que d'ennemis prêts à » le ſurprendre, à lui ravir ſes » poſſeſſions & à trancher le fil » de ſes jours. Craindre un peu, » n'eſt pas un défaut; paroître trop » timide, en eſt un contraire à la » confiance qu'inſpirent naturel» lement les Loix de la Société: » c'eſt pourquoi tous les genres, » celui de la Grammaire philoſo» phique, ainſi que tous les au» tres, abandonnent à la Dialec» tique ſon ancienne forme, & en » emploient une différente. «

Cette ſorte de Préliminaire eſt ſuivie de tous les détails propres à faire connoître le *génie de la phraſe Françoiſe.* D'abord il y a

beaucoup de choses qui lui sont communes avec la phrase de toutes les autres Langues. On compte surtout l'Ellipse, le Pléonasme, la Syllepse, l'Hyperbate & l'Imitation ; cinq caractères que l'Auteur explique. *L'Ellipse* supprime des mots nécessaires ; c'est la promptitude de l'esprit, & le desir de donner de la force aux expressions, qui ont fait naître cette figure. Le *Pléonasme* au contraire étend les phrases par la crainte qu'on a de n'être point entendu. La *Syllepse* construit la phrase selon le sens, non selon le rapport des mots ; on met au Pluriel ce qui paroîtroit devoir être au Singulier. *L'Hyperbate* transpose & renverse les expressions pour les rendre plus énergiques, pour leur concilier plus d'éclat. Notre Langue est très-sobre en ce point. Elle a ses inversions, sur-tout en Poësie, mais assujetties à certaines

régles... L'*Imitation* consiste dans l'usage qu'une Langue fait de quelques façons de parler reçues dans une Langue étrangère. Notre Auteur ajoûte des exemples à chacun de ces caractères : il répète que la phrase Françoise est susceptible d'Ellipse, de Pléonasme, de Syllepse, d'Hyperbate, d'Imitation ; mais il prouve après cela que la phrase Françoise se distingue des phrases construites dans les autres Langues, par l'ordre naturel qu'elle suit & conserve en exposant des pensées, en dressant des propositions : & voici, selon notre Auteur, comment cette opération s'exécute. » Quand notre esprit a à décider qu'un tel » objet est susceptible de telles » ou de telles qualités, il considère d'abord l'objet, il passe » ensuite à la considération des » différentes qualités qui convien- » nent à l'objet, ou qui lui répu-

» gnent ; il compare ces qualités » à la nature de l'objet qui lui » est déja connu : d'après cette » comparaison, il adapte à l'objet » les qualités convenables, il en » écarte les autres : tout cela se » fait avec une rapidité infinie. » Ainsi se forment les pensées » humaines, pensées simples & » indivisibles en elles-mêmes mal- » gré leur air de gradation suc- » cessive... Pour les diviser par la » phrase ou l'élocution, on com- » mence par placer le nom ou » le sujet de la Proposition, ou le » signe qui excite l'idée de l'ob- » jet dont on juge : d'abord après » vient l'attribut ou le signe de » ce qu'on juge de l'objet : or » c'est cet ordre qu'observe la » phrase Françoise. « Notre Auteur cite en exemple ces Vers de Rousseau :

Sa voix redoutable
Trouble les enfers,
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'Univers.
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La Lune sanglante
Recule d'horreur.

Mille noires vapeurs obscurcissent le jour,
Les Astres de la nuit interrompent leur course,
Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

» Ces Vers, *reprend M. d'Acarq*, sans ellipse & sans inver-
» sion, ces Vers pittoresques cou-
» lerent de la veine de notre

» Pindare, ou, pour mieux dire, » Rousseau les entendit chanter » au Dieu de l'harmonie, & les » écrivit. « Ce qui suit, explique de plus en plus le génie de notre langage, & mérite d'être lu, ainsi que toute cette seconde Partie de tout l'Ouvrage. Il reste encore au moins six Parties d'oraison à donner dans le goût des deux premières. L'Auteur est déja sûr des suffrages du Public.

ARTICLE CLVIII.

DICTIONNAIRE Universel, Dogmatique, Canonique, Historique, Géographique & Chronologique des Sciences Ecclésiastiques, contenant l'Histoire générale de la Religion, &c. (Volume III. plus de 1000 pages, & IV. près de 1000 pages, *in-fol.*) Par le R. P. Richard, & autres Religieux Dominicains des Couvents du Fauxbourg S. Germain & de la rue S. Honoré. *A Paris, chez Rollin, Quai des Augustins; Jombert, rue Dauphine; Bauche, Quai des Augustins, &c.*

NOus avons fait connoître aux mois de Juin, de Juillet & d'Août dernier, le plan, l'exécu-

tion & le mérite de ce grand Ouvrage. On nous donne le troisième & le quatrième Volumes, qui seront suivis d'un cinquième & dernier. Nous avons ici tout l'espace compris depuis la lettre G inclusivement, jusques & compris la lettre S. A la tête du troisième Volume, on nomme les Associés du R. P. Richard, avec les Articles qui sont dûs à leurs travaux. Une tâche de cette importance laisse toujours infiniment à faire au Chef de l'entreprise. Outre le soin de diriger l'Ouvrage, d'en réunir les Parties, d'en assortir les différentes branches, il porte toujours le poids des Pièces principales. On s'apperçoit fort par la déduction des secours qui ont été donnés au P. Richard, qu'il a fait encore les trois quarts du Dictionnaire; & que les morceaux qui exigeoient le plus de travail, d'attention & de critique, lui ont été réservés. Nous

dirons quelque chose du troisième Volume, & nous réserverons le quatrième pour une autre Analyse.

Sous la lettre G nous distinguons les Articles suivants.

GEANTS. On traite à charge & à décharge la question de l'existence des Géants : on rapporte tous les sentiments. Quelques Auteurs ont pris les *Enacim* de l'Ecriture pour des Hommes puissants, ou cruels; & il s'est même trouvé des Ecrivains qui les ont exaltés, comme ayant eu *une vertu rare & une piété extraordinaire*. Des Naturalistes trop hardis ont nié absolument la possibilité des Géants : ils ont dit que ce qu'on prend pour des os de tailles gigantesques, sont des fossilles, ou des dépouilles de poissons : mais on rappelle ici la question aux Textes de l'Ecriture. » Moyse parle du lit d'Og, Roi de » Basan, qui avoit neuf coudées de » long sur quatre de large, c'est-à-

» dire 15 pieds quatre pouces &
» demi de long. Goliath avoit six
» coudées & une paume de haut,
» c'est-à-dire dix pieds sept pouces;
» & ces sortes de Géants étoient
» encore communs sous Josué &
» sous David, dans un temps où
» la vie des hommes étoit déja si
» fort abrégée. »

On cite pareillement des découvertes très-avérées qui ont été faites en divers temps : par exemple, en 1719 on trouva près de Salisbury en Angleterre, un Squelette humain qui avoit neuf pieds quatre pouces de long. C'est une observation qui ne doit pas échapper dans la question présente ; sçavoir, qu'il y a une grande différence entre la découverte de Squelettes entiers, & celle de certains ossements des côtes, des jambes, des bras : ceux-ci peuvent être attribués à quelques parties des animaux ; mais des Squelettes entiers, ou bien les seu-

les extrémités, comme la tête, les pieds, les mains, ne peuvent appartenir qu'à des hommes. On ajoute ici le fait qui est rapporté par M. Simon, Auteur d'un Dictionnaire de la Bible, imprimé en 1703. Cet Ecclésiastique avoit vû, dans sa Cure de Saint Uze en Dauphiné, des *dents d'homme tirées de terre, qui pésoient chacune dix livres*. Ceci est un peu fort, & porteroit non-seulement l'existence, mais la taille des Géants à un excès qui la rendroit suspecte.

Les Articles, Concile de Gangres, Gaule, Georgie, Gothie, Gontier, Archevêque d'Avignon, Gisbert & quantité d'autres, méritent d'être lûs. Sur S. Gregoire Pape, nous transcrivons quelques traits qui forment son caractère comme Ecrivain & Docteur de l'Eglise. » Quoique son style ne soit » ni bien élevé ni beaucoup travaillé, ses pensées & ses senti-

» ments n'en ſont pas moins no-
» bles, ni ſes diſcours moins ſui-
» vis. Il ſe ſoutient par-tout, &
» parle toujours d'une manière
» digne de ſa naiſſance & de la
» place qu'il occupoit. Il eſt vrai
» & ſolide, quoique trop diffus
» dans ſes Morales : la plûpart de
» ſes Allégories paroiſſent auſſi
» trop ſubtiles & trop recherchées;
» mais c'étoit ſon goût, qui plai-
» ſoit alors. Il étoit perſuadé que
» l'Ecriture Sainte eſt un tréſor
» inépuiſable, où l'on peut s'enri-
» chir en une infinité de manières :
» il la regarde comme l'Ouvrage
» du S. Eſprit, & une Lettre du
» Dieu tout-puiſſant à ſa Créature
» pour échauffer ſon cœur, & em-
» pêcher qu'il ne s'engourdiſſe
» dans le froid du peché, &c. »

La Notice qui concerne S. Gre-
oire de Nazianze donne une idée
ès-juſte de ſes travaux, de ſa ſain-
té, de ſon beau caractère & de

son éloquence. Nous ne désirerions qu'une chose, c'est que nos savants Auteurs eussent consulté, sur l'époque de la naissance du S. Docteur, la Dissertation qui est à la tête du troisieme Volume des Bollandistes pour le mois de Septembre. Le Dictionnaire fait naître S. Gregoire de Nazianze l'an 329, *après l'élévation de son père à l'Episcopat*; & comme S. Césaire & Ste Gorgonie vinrent encore après Gregoire, il s'ensuit nécessairement que Gregoire de Nazianze le père ne garda pas la loi de la continence étant Evêque : conséquence fâcheuse, & qu'ont néanmoins admise MM. de Tillemont, Baillet, Ceillier; & en général tous ceux qui n'ont pas voulu ou pas sû approfondir ce point de critique. Le P. Stilting, Chef actuel des Bollandistes, a montré dans une Dissertation très-raisonnée, que saint Gregoire de Nazianze est né long

temps avant le Sacerdoce & l'Episcopat de ſon père ; que l'époque de cette naiſſance doit être placée entre les années 312 & 318, lorſque Gregoire le père étoit encore Idolâtre. Et comme tout le fondenent de l'opinion qu'ont ſuivie es Critiques énoncés ci-deſſus, MM. de Tillemont, Baillet, Ceilier, &c.) porte ſur deux vers d'un Poëme du S. Docteur, leſquels ont été très-peu entendus juſqu'ici, e P. Bollandiſte les explique tout utrement que ces Meſſieurs, & on explication eſt extrêmement atisfaiſante. On pourroit voir le ompte que nous avons rendu, nême en grand, de ce beau point 'Hiſtoire dans notre premier Jour-al de 1753. Nous oſons nous flater que, quand le R. P. Richard au- connu l'heureuſe ſolution que ous venons d'indiquer, il l'em-aſſera avec joie ; tant parce que eſt la vérité toute ſimple, que

parce qu'on maintient par-là l'exacte obſervation de la continence dans la perſonne d'un ſaint Evêque tel qu'étoit Gregoire de Nazianze le père, mari de Ste Nonne, mère du S. Docteur. Toute cette famille de Saints mérite bien qu'on ne ſe contente pas d'une obſervation ſuperficielle, quand il s'agit d'apprécier ſa conduite dans un point que l'Egliſe, même Orientale, a toujours recommandé aux Evêques. *

Sous la lettre H, nous remarquons au mot LANGUE HÉBRAÏQUE, une très-bonne manière d'inſtruire par le moyen d'un *Dictionnaire Univerſel.* Ce ſeroit une entrepriſe téméraire que de vouloir raſ-

* L'Egliſe d'Orient a bien permis aux Prêtres de ne ſe point ſéparer de leurs épouſes, mais elle n'a jamais uſé de la même condeſcendance à l'égard des Evêques.

ſembler, dans un Ouvrage de cette nature, tout ce qu'on peut dire ſur chaque ſujet. Ici, par exemple, pour épuiſer ce qui concerne la *Langue Hébraïque*, il faudroit la moitié d'un des Volumes du Dictionnaire : travail exorbitant, & contraire au but qu'on ſe propoſe. Quelle doit donc être la marche des doctes Auteurs de ce Lexique? Point d'autre, que de donner une Notice ſuccincte de chaque objet, puis d'indiquer les ſources principales où l'on peut puiſer des connoiſſances plus étendues. Le P. Richard nous renvoie pour les dévelopements propres de la Langue Hébraïque à quinze Auteurs qui en ont traité. Il eſt manifeſte que tout Lecteur du Dictionnaire qui voudra travailler ſur cette Langue, ſera plus flatté de connoître les Ouvrages où l'on peut trouver des lumières, que ſi l'on entreprenoit de lui communiquer des notions

tronquées & ſuperficielles ſur l'objet qu'il ſeroit curieux d'approfondir. Au reſte, la méthode dont nous faiſons ici l'éloge, eſt généralement répandue dans ce Dictionnaire. On y renvoie ſans ceſſe aux meilleurs Livres, aux Editions les plus eſtimées & les plus récentes.

Il ſe trouve néanmoins trois Articles où l'on a cru devoir ſe permettre des détails. Le premier eſt celui qui touche le Dogme, la Morale, la Diſcipline : on place alors des Analyſes de Traités entiers, & nous avons expliqué ailleurs la forme de ces expoſitions. Le ſecond Article embraſſe les morceaux d'Eloquence dont on enrichit ce Lexique : dans les grands ſujets de la Religion, on préſente deux Sermons à-peu-près tels qu'ils ont été prononcés. Enfin on s'étend auſſi avec aſſez de complaiſance ſur les Hiſtoires des Saints ou des grands Hommes ; & l'on a eu raiſon d'en

uſer ainſi, parce que les Notices, un peu diſcutées en ce genre, font plaiſir au Lecteur, & le diſpenſent d'aller chercher ailleurs les traits qui peuvent l'intéreſſer. Dans ces matières, il ne s'agit pas d'érudition proprement dite, mais d'Hiſtoire Littéraire ou édifiante. On ſe borne aux faits eſſentiels, pourvu qu'ils ſoient préſentés ſans trop de ſéchereſſe ou de brièveté. On a, par exemple, ſous cette lettre un Article très-ſatisfaiſant ſur ſaint Hilaire de Poitiers, un autre ſur Hildebert, Evêque du Mans, puis Archevêque de Tours; un autre ſur Hincmar de Reims, &c.

La lettre I abonde en grands ſujets: témoins les Articles, Jean-Baptiste, ſur lequel on donne un Sermon de l'Abbé du Jarry, où ſe trouvent des traits ingénieux; Jean-Chrysostome, dont on fait connoître la vie & les Ouvrages; Jean-de-Dieu, avec le Panégyrique

déja bien connu de ce Saint, par M. l'Abbé de la Tour-Dupin; Jerome, qui occupe près de 22 colomnes de ce Volume; (Voyez sur-tout le jugement de ses Ecrits) Jesus-Christ, dont on parle dans l'étendue de 32 ou 33 colomnes. Il y a des Notices considérables sur l'ordre chronologique de sa vie, & sur sa généalogie, telle que la rapportent S. Matthieu & S. Luc. Pour terminer un si important sujet, on ajoute l'abrégé de deux Sermons sur les grandeurs de Jesus-Christ, l'un du P. Gaspard Terrasson, l'autre du P. Bretonneau. Ce dernier montre l'adoration & l'amour qui sont dûs à Jesus-Christ; & sur la fin de son second Point, pour opérer un grand effet par la proposition d'un grand exemple, il recueille tous les traits de l'amour puissant & sublime, qui éclatent dans les Epîtres de S. Paul. Ce morceau est d'une force

supérieure.

supérieure. Après avoir observé tous les rapports de ce saint amour dont étoit pénétré l'Apôtre, on finit ainsi : » Tantôt c'est un sacrifice de lui-même & sans réserve » qu'il fait à Jesus-Christ. Ah ! » Seigneur, mon amour ne peut » être oisif. Parlez, ordonnez : que » voulez-vous de moi ? Daignez » me le faire entendre, aidez-moi » de votre grace, & me voyez du » reste agir. *Domine, quid me vis* » *facere ?* Il ne lui suffit pas d'agir ; » il vous demande à souffrir. Tout » ce que je sais, & tout ce que je » veux savoir, c'est Jesus-Christ, » & Jesus-Christ crucifié : *Non* » *judicavi me scire aliquid, nisi* » *Jesum-Christum, & hunc* » *crucifixum.* Le titre qu'il ambitionne le plus, sa qualité la plus » glorieuse, c'est celle de prisonnier & de captif en J. C. *Vinctus* » *in Domino* ; d'esclave de J. C. » & pour J. C. *Vinctus Christi.*

» Enfin c'eſt toujours J. C. qu'il
» prêche, c'eſt par J. C. qu'il en-
» ſeigne, qu'il inſtruit; c'eſt en
» J. C. qu'il eſt comme transfor-
» mé, & c'eſt ce même J. C. qu'il
» s'emploie ſans relâche à former
» dans tout le Corps des Fidèles,
» &c.

Il y a ſous cette même lettre des ſujets traités en détail & par diviſion de matières, comme JEÛNE, INCARNATION, INDULGENCES, IRRÉGULARITÉ, JUBILÉ, &c.

La lettre K fournit peu d'Articles: nous y diſtinguons celui de Thomas à Kempis, avec le réſultat des controverſes ſur le I. Livre de l'Imitation. Le R. P. Richard conclut très-bien qu'il eſt inutile de chercher l'Auteur de ce précieux Ouvrage, & qu'il ne faut ſonger qu'à s'en rendre la lecture utile, ſelon le mot de l'Imitation même: *Non quæras quis hoc dixerit, ſed quid dicatur, attende.*

Sous la lettre suivante L, beaucoup d'Articles de conséquence ; comme LANGUES : on en examine l'antiquité, la confusion au temps de la Tour de Babel. LEGS : on trace dix-huit règles pour prévenir les fautes trop fréquentes & trop multipliées en cette matière. LIBAN : on donne un état circonstancié de la Religion des Maronites, Habitants de ces montagnes : cet Article est curieux & instructif. LITURGIES : on expose les plus célèbres & les plus anciennes, sans oublier la Mozarabe, dont les Livres sont si rares & si chers. LIVRES SPIRITUELS, avec des règles très-sages pour ne pas s'égarer en s'adressant aux Mystiques. LOI : c'est un Traité en XII. Paragraphes, où l'on traite de l'essence, des causes, des effets, des conditions, de la division & des espèces de la Loi : sous ces espèces sont renfermées la Loi Eternelle, la Loi

Naturelle, la Loi Divine, la Loi Mosaïque, la Loi Evangélique, la Loi Humaine, la Loi Civile, la Loi Ecclésiastique. Tel est le partage de tout cet Article qui est fort clairement écrit, & auquel on ajoûte encore deux Sermons de Massillon sur la *Loi de Dieu.* Parmi les Notices qui regardent les personnes, on fera une attention particulière à celles de *S. Léon*, de *Juste-Lipse*, de *S. Louis*, de *Louis de Grenade*, &c.

La lettre M remplit le reste de ce troisième Volume, c'est-à-dire plus de 300 pages de cet *in-fol.* On y lira volontiers les Articles

MABILLON, dont *tout le monde connoît la profonde érudition, l'humilité, la modestie, la douceur & la piété exemplaire*, dont le *style est mâle, pur, clair & méthodique, sans affectation, sans ornements superflus, tel enfin qu'il convient aux Ouvrages qu'il a composés.*

Macedo, d'abord Jésuite, puis Cordelier, qui dit de lui-même qu'il a *récité en sa vie 53 Panégyriques, 60 Harangues en Latin, 32 Oraisons funèbres, 48 Poëmes épiques*; qu'il *a composé 123 Elégies, 115 Epitaphes, 212 Epîtres dédicatoires, plus de 3000 Epigrammes*; qu'il *a écrit ou prononcé sur le champ plus de 150 mille Vers, & fait 44 Volumes.* Cette énumération se trouve aussi dans le premier Supplément de Moréri, donné par M. l'Abbé Goujet en 1734.

Maldonat, dont on apprécie au juste les talents & les succès. On rapporte que Casaubon l'apploit *Hominem doctum & sine controversiâ acerrimi ingenii.* Maldonat fut pourtant un peu trop hardi & trop *attaché à ses opinions*: ce qui lui attira des contradictions & des querelles.

Marca, avec une Analyse sui-

vie de son grand Ouvrage de la *Concorde.* » Ce Prélat excelloit en » tout genre : il étoit grand Poli- » tique, bon Jurisconsulte, savant » Théologien, habile Critique, & » joignoit à une érudition pro- » fonde une grande beauté de » génie, & une facilité admirable » de tourner les choses comme il » vouloit. « Ce dernier trait un peu poussé pourroit retomber dans la Critique que M. Bossuet faisoit de M. de Marca, *Versatili inge- nio & in utramque partem com- posito.* (Defens. Declar. Cler. Gallic.) Comme on vient de pro- poser l'Eloge de ce grand Arche- vêque pour sujet de Prix Acadé- mique dans une de nos Sociétés Littéraires, il seroit à propos d'ap- profondir un peu ce caractère, de le venger si M. Bossuet l'a cri- tiqué outre mesure, ou de conve- nir du fait si la censure est juste.

Il faudroit voir aussi les Anti-

cles MONTFAUCON, MORIN, MURATORI; & les Traités abrégés ſur le MARIAGE, la MESSE, les MIRACLES, les MONITOIRES, avec les Sermons ſur le MONDE, la MORT, &c. Dans le morceau qui concerne les Miracles, on a raiſon de ſuivre S. Thomas qui n'attribue les Miracles qu'à la puiſſance de Dieu ſeul; mais on ne laiſſe pas d'ajoûter très-à-propos que *les merveilles opérées par les Anges, bons ou mauvais, ſont des miracles dans un ſens moins rigoureux*, & ſimplement *par rapport à nous, en ce qu'elles ſurpaſſent les forces de la nature qui nous ſont connues.* Il reſteroit à placer dans cette bonne, mais trop courte Diſſertation ſur les Miracles, un mot pour déterminer quand & comment on diſtingue ſi une merveille eſt un miracle proprement dit, une œuvre de Dieu ſeul; ou, ſi c'eſt un mira-

cle improprement dit, une œuvre des puiſſances inférieures à Dieu. Il ſemble que la régle en ceci doit être l'*invocation de Dieu jointe à l'opération vraiment contraire ou ſupérieure aux Loix connues de la Nature.* Dieu invoqué dans ces circonſtances*, & pour une fin dans l'ordre de la foi ou des mœurs, ne peut permettre l'illuſion des faux miracles. Mais ceci devroit être développé plus au-long : les Auteurs du Dictionnaire jugeront des rapports de cette doctrine avec leurs principes, & ſont très-capables de la porter au plus haut point de clarté & d'utilité. *Nous rendrons compte du quatrième Volume dans le Journal prochain.*

ARTICLE CLIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

ON voit ici deux Lettres de M. l'Abbé THOMASSEAU DE CURSAY à M. JAMET le jeune.

La première est accompagnée d'un *Mémoire* instructif *sur les Savants de la famille de Terrasson.* Cette famille noble & ancienne dans la Ville de Lyon a produit cinq Hommes célèbres dans notre Littérature moderne; André, Jean & Gaspard Terrasson, tous trois frères, tous trois de l'Oratoire pendant plusieurs années; mais les

deux derniers quitterent cette Profession : & Jean Terrasson a été l'Académicien Auteur de Séthos, de la Traduction de Diodore de Sicile & de plusieurs autres Ouvrages : Gaspard Terrasson mort en 1752, a laissé quantité de Mss. & l'on a de lui quatre Volumes de Sermons qui ont paru en 1749. André Terrasson, qui a persévéré dans l'Oraroire, a aussi été Prédicateur & Auteur de quatre Volumes de Sermons imprimés en 1726.

Leur cousin, Matthieu Terrasson, a été Avocat au Parlement de Paris, & l'on posséde un Volume *in*-4°. de ses *Œuvres*. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, & d'une facilité de génie qui paroît dans toutes les Pièces (Discours, Plaidoyers, Mémoires,) que contient le Recueil susdit. Son fils, Antoine Terrasson, actuellement vivant, est très-distingué par

ſon *Hiſtoire de la Juriſprudence Romaine*, par ſa probité & par la conſidération dont il jouit auprès de pluſieurs perſonnes du premier rang. Il eſt un des Avocats du Clergé ; Conſeiller au Conſeil ſouverain de Dombes, & Profeſſeur au Collège Royal.

Ce Mémoire eſt écrit clairement, ſimplement, & dans le goût des Notices littéraires.

L'autre Lettre de M. l'Abbé de Curſay à M. Jamet eſt auſſi accompagnée d'un Mémoire intitulé: *ANECDOTE ſur le diſcernement, l'accueil & la libéralité de Louis XIV.* pour les Savants à l'occaſion de Joſeph THOMASSEAU DE CURSAY, *Médecin ordinaire du Roi & de la Faculté de Paris.* C'eſt le père de M. l'Abbé DE CURSAY. Il étoit Médecin célèbre, &, en 1693, il fit un Diſcours ſur la circulation du ſang, qui lui valut la faveur du feu Roi

& un présent de 10000 livres. Cette Anecdote étoit presque oubliée ; M. l'Abbé de Cursay la rappelle, & trace en même temps l'éloge de son père : il donne aussi la Notice de sa famille qui est originaire d'Angers & noble depuis plus de 200 ans ; enfin il venge le nom de THOMASSEAU contre l'injure que lui fit autrefois Dancourt dans sa Pièce des *Vendanges de Surène* : Ouvrage que le bas Comique, joint à une Satyre injuste, rend méprisable. Ce Mémoire est plein de recherches, & fait honneur à la tendresse filiale.

LA RÉGLE DE FOI vengée des calomnies des *Protestants, & spécialement de celles de M. BOULLIER, Ministre d'Utrecht.* (Trois Volumes *in*-12.) *Par le R. P. Hubert HAYER, Recollet, ancien Lecteur en Théologie.* Cet Auteur connu par plusieurs bons Ouvra-

ges, s'étoit trouvé dans l'occaſion de répondre aux invectives de feu M. Boullier contre l'Egliſe Romaine, au ſujet de la Régle de Foi que ſuit cette Egliſe. Ce Miniſtre á fait imprimer les Pièces de cette Controverſe qui ſe bornoient alors à quelques Lettres, & y a mis le titre injurieux de *Pyrrhoniſme de l'Egliſe Romaine.* Le P. Hayer reprend ici la matière en entier, & traite tout ce qui concerne la Régle de Foi des Catholiques Romains & celle des Proteſtants. C'eſt l'objet des trois Volumes que nons annonçons, & dont nous rendrons compte inceſſamment. *Ils ſe trouvent à Paris chez Nyon & Bauche, Quai des Auguſtins ; & à Lille chez Van-Coſte-Noble.* (Prix 7 liv. 10 ſ. reliés.)

TRAITÉ DES SERVITUDES RÉELLES, à l'uſage de tous les Parlements & Siéges du Royaume,

Novembre, 1761.

ſoit Pays de Droit écrit, ſoit Pays Coûtumiers, & auſſi à l'uſage de la Flandre Impériale, & d'une partie de l'Allemagne : dans lequel ſont raſſemblés les principes de la matière, les diſpoſitions des différentes Coûtumes, & les uſages de chaque Province, conformément à la Juriſprudence des Cours ſouveraines. On y a joint une Compilation & une Traduction des Loix Romaines qui ont rapport aux Servitudes réelles, au nombre de plus de mille Loix ou Paragraphes. *Par M.* LALAURE, *Avocat au Parlement.* (Volume in-4°. 12 liv. relié.) *Chez Jean-Thomas Hériſſant, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire, 1761.*

Ce terme de SERVITUDES a quelque choſe d'effrayant ; mais il n'exprime au fond, dans ce Traité, que les égards qu'on ſe doit entre Citoyens. Si tous les hommes étoient modérés, raiſonnables, &

ſur-tout Chrétiens d'eſprit & de cœur, il ne faudroit point de Loix pour arrêter les entrepriſes des voiſins les uns ſur les autres : chacun ſe renfermeroit dans les bornes de la juſtice & de la charité. Mais il y a des goûts & des paſſions dans le monde : la plûpart des mortels ſont naturellement uſurpateurs ; il faut donc les reſtraindre dans leurs poſſeſſions, & les empêcher d'être incommodes à leurs ſemblables. De-là les diſpoſitions du Droit & des Coûtumes ſur ce qui s'appelle *ſervitudes* ou dépendances mutuelles entre les habitants d'un même canton. M. Lalaure publie un très-bon Ouvrage ſur cette matière, & il en fait eſpérer la ſuite dans un ſecond Volume.

Le même Libraire Jean-Thomas Hériſſant publie le ſecond Volume des Œuvres de M. d'Agueſſeau,

Novembre, 1761.

Chancelier de France. (Volume *in-4°.*)

Desaint & Saillant, rue S. Jean-de-Beauvais, distribuent les *Sermons de feu M. l'Abbé de Ciceri.* (Six Vol. in-12.) L'Editeur est M. l'Abbé *de Bassinet*, ami de l'Auteur. L'Abbé de Ciceri remplit en son temps les principales Chaires de Paris, & il est à croire que le Recueil de ses Discours plaira au Public. *On en donnera une Analyse raisonnée.*

M. Fournier le jeune, célèbre Artiste en Caractères d'Imprimerie, vient de répondre à *la Lettre sur l'origine de l'Imprimerie* dont nous avons parlé. Sa réponse mérite aussi des attentions de notre part. *Elle se trouve chez* Barbou, *rue S. Jacques.*

On annonce deux nouveaux Ouvrages Périodiques; le premier in-

titulé : *Journal des Dames, par Madame de* BEAUMER, déja connue par un Recueil d'*Œuvres mêlées*, dont on publie une ſeconde édition. Le prix de ce Journal, qui ſe donnera tous les mois, eſt de 12 liv. par an pour les Abonnés. Le premier Volume a déja paru en Octobre, *& ſe diſtribue chez* QUILLAU, *rue Chriſtine.*

L'autre Ouvrage Périodique aura pour titre : *Le Courrier du Commerce*, & ne ſera que d'une feuille *in*-8°. & paroîtra tous les Jeudis, à commencer en Janvier 1762. *On ſouſcrira pour 9 liv. chez* LAMBERT, *rue de la Comédie.*

LOTTIN le jeune, Libraire, a acquis & diſtribue les Livres ſuivants :

Les Eléments des Sciences & des Arts Littéraires, traduits de l'Anglois de Benjamin MARTIN.

(Trois Volumes *in*-12. 7 liv. 10 s.)

Le I. Volume traite de la Théologie, Grammaire & Rhétorique, &c. Le II^e, de la Logique, Métaphysique, Géographie ancienne & moderne, de l'Histoire & Phisiologie, &c. Le III^e, de la Botanique, Anatomie, Pharmacie, Médecine, Politique & Œconomie, de la Jurisprudence & du Blason, &c.

Le *Spectacle des Beaux-Arts*; ou *Considérations touchant leur nature, leurs objets, leurs effets & leurs règles principales*; avec des observations sur la manière de les envisager, sur les dispositions nécessaires pour les cultiver, & sur les moyens propres pour les étendre & perfectionner. (Volume *in*-12. 2 liv. 10 s.)

Cet Ouvrage, qui sert de *suite au Spectacle de la Nature de M.* PLUCHE, traite des Beaux-Arts en général, de leur naissance, de leur

progrès, & de leur décadence; des différens âges & Pays où ils ont fleuri; de la verſification Françoiſe; de la Poëſie & de ſes différens genres; de la Langue Françoiſe par rapport à la Poëſie & à la Muſique; de la Muſique & de ſes différens genres, &c.

AVERTISSEMENT pour la repriſe du Cours actuel & gratuit de l'Hiſtoire univerſelle, ſacrée & profane, ancienne & moderne.

M. PHILIPPE DE PRÉTOT, Cenſeur Royal, eſt dans l'uſage, après le court intervalle de deux mois de vacance, de reprendre ſes Conférences annuelles & gratuites de l'Hiſtoire Univerſelle en faveur de ſes Concitoyens à qui le temps le permet, & que leur goût appelle à cultiver l'étude de l'Hiſtoire. Elles doivent intéreſſer les perſonnes de

tout Art & de toute Profeſſion. Ceux qui ont été aſſidus à ces Conférences, peuvent ſe reſſouvenir avec quel plaiſir & quel empreſſement ils y ont été reçus tous les ans. Le plan de ce travail périodique eſt connu d'une multitude très-conſidérable d'Auditeurs, dont le témoignage n'eſt pas ſoupçonné d'adulation ; & le Profeſſeur s'y eſt porté avec autant de zèle, que ſi la fortune s'étoit chargée de reconnoître ſes ſervices. Pour être admis à ce nouveau Cours dont la repriſe eſt fixée au Dimanche 15 de ce mois de Novembre, il ne faut qu'avoir l'attention de venir ſe faire inſcrire le Dimanche précédent, 8 de ce mois, dans la matinée, chez M. *Philippe, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue des deux Portes, dans une grande Maiſon neuve.*

Il ſeroit impoſſible, dans l'eſpace d'une ſoixantaine de Leçons

publiques, de développer les détails de l'Histoire Universelle : mais ce qu'on s'est toujours proposé de faire cette année, à *l'instar* de la dernière, c'est de donner d'abord les éléments de la Géographie ancienne & moderne, en les appliquant, après quelques séances, à l'Histoire. Tout ce Cours sera une pratique perpétuelle : les moyens & la méthode de connoître les lieux, les temps, les hommes, feront l'objet de l'attention principale de M. *Philippe*. Ce Professeur cherche à amener ses Auditeurs au point d'augmenter leur goût naturel pour les plus belles connoissances, de les mettre à portée de s'y appliquer avec fruit, & d'y faire de plus grands progrès s'ils veulent les approfondir dans la suite de leur vie.

Avis sur l'Éloge de feu M. le Duc de Bourgogne.

A la fin d'une seconde Edition de cet élégant & touchant Ouvrage on a mis l'Addition suivante :

» On croit devoir avertir le » Lecteur que l'exhortation si forte » & si pathétique de M. l'Evêque » de Limoges à Monseigneur le » Duc de Bourgogne, tirée du Ver» set de l'Evangile de S. Jean, » *Mon Royaume n'est pas de ce » monde*, ne fut faite à ce Prince » que lorsqu'il fut question de lui » administrer le saint Viatique & » l'Extrême - Onction. Ce n'est » point une erreur ; c'est une sim» ple transposition qui ne change » rien à la vérité ni à l'importance » du fait.

Page 18, on a oublié de mettre au bas de cette page la Note

suivante : » *Il eut pour Maître de » Mathématique M. le Blond, » connu par de très-bons Ouvrages.* «

TABLE DES ARTICLES

Du mois de Novembre 1761.

ARTICLE CL. *Histoire de la République de Venise.* T. V^e^. 2693

ART. CLI. Philosophiæ recentioris à Bened. STAY, &c. *La Philosophie moderne, Poëme.* 2714

ART. CLII. *Histoire universelle, sacrée & profane, &c.* 2739

ART. CLIII. *La Science du Gouvernement, &c.* 2751

ART. CLIV. *Eloge Historique de Mgr le Duc de Bourgogne.* 2771

ART. CLV. *Méchanisme de l'Electricité & de l'Univers.*

Extrait du nouveau systême général de Physique, &c. 2788

ART. CLVI. *Principes discutés,*

pour faciliter l'intelligence des Livres Prophétiques, &c. 2816
ART. CLVII. *Grammaire Françoise philosophique, &c.* 2830
ART. CLVIII. *Dictionnaire Universel, Ecclésiastique, &c.* 2844
ART. CLIX. Nouvelles Littéraires. 2865.

Errata pour Oct. II. vol. 1761.

P. 2613, *lig.* 4, *in*-12, *lis. in*-8°.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Octob. 1761.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.
Ce Journal se distribue à Lyon, chez J. DEVILLE.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

DÉCEMBRE, 1761.

AVIS.

Les ſeize Volumes de ces Mémoires pour l'année 1761, rendus chez les Abonnés le premier de chaque mois, & le 15. des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, 12 liv. 16 ſ. Par la Poſte port-franc 17 liv. 12 ſ.

Les 15 Cahiers de *la Religion vengée*, année 1761, rendus de même à Paris, 9 liv. Par la Poſte port-franc, 12 liv.

La Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame &c. in-12. trois Volumes, Ouvrage analogue à la *Religion vengée*, & qui doit lui ſervir de ſupplément, relié en veau, 7 liv. 10 ſ. broché. Par la Poſte port-franc, 9 liv.

Lettres Critiques, ou Analyſe & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, *in*-12. Par M. l'Abbé Gauchat, Docteur en Théologie, Prieur de S. André, Abbé Commendataire de S. Jean de Falaiſe & de l'Académie de Villefranche. On reçoit en s'abonnant les quatorze premiers Volumes, reliés en veau, 35 liv. Les XV. XVI. XVII. la même année, reliés en veau, 7 liv. 10 ſ.

Les ſuivants, dont on donnera trois Volumes par année juſqu'à la fin de l'Ouvrage, ſeront de même prix. Ceux qui ne ſe ſeront point abonnés, payeront tout l'Ouvrage 3 liv. le Volume.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

DÉCEMBRE, 1761.

À PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MÉMOIRES COMMENCÉS en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 788 volumes: Sçavoir,

Années.	Vol.	Années.	Vol.
1701.	9.	1732.	12.
1702.	12.	1733.	12.
1703.	12.	1734.	12.
1704.	13.	1735.	14.
1705.	12.	1736.	15.
1706.	12.	1737.	13.
1707.	12.	1738.	13.
1708.	12.	1739.	14.
1709.	12.	1740.	13.
1710.	12.	1741.	12.
1711.	12.	1742.	12.
1712.	12.	1743.	12.
1713.	12.	1744.	12.
1714.	12	1745.	12.
1715.	12.	1746.	15.
1716.	12.	1747.	14.
1717.	12.	1748.	15.
1718.	12.	1749.	14.
1719.	12.	1750.	15.
1720.	5.	1751.	14.
1721.	12.	1752.	15.
1722.	12.	1753.	16.
1723.	12.	1754.	16.
1724	12.	1755.	16.
1725.	12.	1756.	16.
1726.	13.	1757.	16.
1727.	12.	1758.	16.
1728.	12.	1759.	16.
1729.	12.	1760.	16.
1730.	12.	1761.	16.
1731.	12.		

Chacun de ces volumes se vend 15 sols en feuilles, & 16 sols broché.

MÉMOIRES POUR L'HISTOIRE DES SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

DÉCEMBRE, 1761.

ARTICLE CLX.

NOTIONNAIRE, ou *Mémorial raisonné de ce qu'il y a d'utile & d'intéressant dans les connoissances acquises, depuis la création du monde*

jusqu'à présent. Par M. de GARSAULT, Auteur du nouveau parfait Maréchal ; avec Figures en Tailles-douces. (Volume *in*-8°. pages 729.) *A Paris, chez Guillaume Desprez, Imprimeur ordinaire du Roi, rue S. Jacques, à S. Prosper.* M. DCC. LXI.

Il faudroit un très-grand nombre de Volumes pour remplir dans toute son étendue le titre de cet Ouvrage : ce seroit une véritable Encyclopédie, & qui vaudroit seule une Bibliothèque toute entière. Aussi, pour exécuter un pareil Ouvrage, faudroit-il un homme qui commençât cette entreprise à quarante ans, qui y travaillât régulièrement quinze heures par jour, & qui pût se promettre de vivre aussi long-temps que Mathusalem. Nous croyons que cet homme merveilleux sera

tout au moins aussi difficile à trouver que la Pierre philosophale.

Ce Notionnaire est dédié *aux Hommes.* L'Epître dédicatoire nous a paru assez singulière dans son genre, pour mériter d'être rapportée presqu'en entier. » Hommes, » vous voici, votre origine, votre » conduite, votre imagination, » votre entendement. Je vous re- » présente vos œuvres & dans vos » œuvres : vous vous reconnoîtrez » sans doute, & vous m'en saurez » gré..... Recevez donc favora- » blement ce petit Ouvrage qu'a » composé un d'entre vous, afin » que vous puissiez y voir toute » l'étendue de votre sublime gé- » nie. Je suis très-sincèrement le » plus affectionné de vos serviteurs, » De Garsault. «

Dans la Préface qui ne contient que quatre pages, l'Auteur rend compte de son travail, du but qu'il s'est proposé, & du plan

qu'il a ſuivi. Quoique cet Ouvrage, *dit-il*, ſoit en partie une compilation choiſie ; cependant pluſieurs choſes qui y ſont traitées, émanent de la connoiſſance que j'en ai acquiſe moi-même. Au reſte, il convient que cet aſſemblage n'a d'autre mérite que celui de ſecourir la mémoire quand on a ſu les choſes dont il parle, & de donner une notion à ceux qui ne les ſavent pas. Celui qui, par état ou par choix, *ajoûte-t-il*, entreprend de ſe rendre habile dans une ſcience quelconque, doit en faire ſa principale étude, & chercher dans les Livres & dans l'inſtruction des habiles gens les moyens de la connoître à fond. Cependant il ne ſauroit (s'il veut vivre en ſociété) ſe borner à ſa ſcience ſeule ſans courir riſque de devenir inſipide & quelquefois faſtidieux. Enfin l'Auteur annonce qu'*on trouvera dans ſon*

Livre des choses que plusieurs n'ont jamais sûes. L'éloge n'est pas outré.

On juge bien qu'un Ouvrage tel que celui-ci n'est point susceptible d'Extrait : la multiplicité prodigieuse des matières qu'il présente, réduiroit le travail du Journaliste à n'être qu'une simple Nomenclature. En effet, ce Mémorial embrasse presque tous les objets qui composent l'Histoire des connoissances humaines depuis le premier & le Créateur de tous les êtres jusqu'aux plus petits objets, tels que les jeux, &c. C'est une espèce de Dictionnaire, dans lequel, sans s'assujettir à l'ordre alphabétique, l'Auteur a rassemblé les principaux termes des Sciences & des Arts ; il joint à l'explication de ces termes de petits développements dont pourront se contenter ceux qui ne veulent avoir sur la plûpart des choses que des no-

tions très-légères. Les Articles qui nous ont paru traités avec le plus d'intelligence & de soin, sont en particulier GRAMMAIRE, GÉOGRAPHIE, ANIMAUX, MYTHOLOGIE, ARCHITECTURE, GUERRE, MARINE, ORDRES DE CHEVALERIE, &c.

Nous ne devons pas omettre une observation qui peut être utile aux Graveurs. Pour transporter, *dit notre Auteur*, un dessein, quel qu'il soit, sur une Planche de Bois, ou de Cuivre, on le calque. Calquer est frotter & enduire l'envers du dessein avec de la poudre de crayon rouge, de pierre de mine, ou de la poudre de craye de Briançon, qui paroît préférable en ce qu'elle ne gâte pas l'envers du dessein, comme font les deux premières, l'une en rouge, l'autre en gris, & que l'on distingue mieux des traits blancs sur du noir que toute autre couleur.

Au sujet de cette craye de Briançon, M. Garsault ajoûte qu'ayant quelquefois gravé lui-même, il n'a jamais entendu dire que cette craye ait été employée pour calquer. Il croit dont être le premier qui s'en soit servi à cet usage, & il en a été très-satisfait, ainsi que ceux à qui il a communiqué cette découverte. Il avertit seulement que cette craye peut s'effacer un peu plus aisément que le crayon rouge; mais qu'on la rend ineffaçable en faisant chauffer un instant la Planche calquée par l'envers, pour incorporer la craye dans le vernis. Cette craye de Briançon, *continue-t-il*, peut encore servir aux Peintres à l'huile, en la taillant comme un crayon: elle ne s'égrène pas facilement comme la craye de Champagne: ce qui fait qu'on tire, sur la toile, des lignes blanches aussi fines que

l'on veut. (Voyez le Supplément, page 728.)

A la suite du Supplément, on auroit pu faire encore des Additions. 1°. Remarquer qu'on s'étoit trompé à la p. 114, lorsqu'on a dit que *la devise des Rois de France nommés Charles, depuis Charles V, jusqu'à Charles XII.* étoit un K; puisque le dernier Roi qui ait porté le nom de CHARLES, a été CHARLES IX.

2°. A l'Article *Géographie*, restituer à son Altesse Royale Dom Philippe, le Duché de Parme qu'on donne à la Maison d'Autriche, (page 270.)

3°. Dans la liste des plus fameux Poëtes d'Athènes & de Rome nommer Sophocle & Euripide, Aristophane, Tibulle & Properce, qui méritoient cet honneur tout aussi bien pour le moins que Bosman (Auteur inconnu,) Thespis, Stersichore (lisez Stesi-

chore,) Simonide & Martial, (page 564.)

4°. Avertir que les Vers Phaleuques avoient onze syllabes, comme l'énonce expressément le mot *endécassylabes*, & non pas onze pieds, comme on le dit, (page 565.)

5°. Dire *transubstantiation*, & non pas *transubstantialité*, qui se lit (page 716.)

Nous pourrions remarquer d'autres expressions Théologiques ou Ecclésiastiques, qui ne sont pas de la plus grande exactitude. Mais nous convenons que, dans une si grande multitude d'objets, il étoit impossible de ne pas commettre beaucoup de fautes. Ce Livre, déja utile, sera beaucoup plus parfait dans une seconde Edition.

ARTICLE CLXI.

LA SCIENCE DU GOUVERNEMENT, &c. Tome second. (*In*-4°.) Par M. DE RÉAL, Grand-Sénéchal de Forcalquier. *Dernier Extrait du second Volume.*

IL nous reste environ 120 pages de ce second Tome, à commencer par le GOUVERNEMENT DE PRUSSE. Quand M. de Réal écrivoit son Ouvrage, la Prusse étoit déja bien célèbre ; & le Roi qui la gouverne, avoit signalé son génie & sa puissance par beaucoup d'exploits, tant militaires que politiques. Mais ce qui s'est passé depuis six ou sept ans, rend inutile, en quelque sorte, tout cet Article de la *Science du Gouvernement* ; il faudroit un Volume à

part pour présenter l'Histoire, même succincte, de ces grandes choses.

GOUVERNEMENT DE CURLANDE. L'Histoire politique de ce Duché tient à bien des intérêts & à des évènements singuliers, que M. de Réal touche avec une rapidité qui ne laisse rien à desirer. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Gouvernement, c'est l'administration de la Justice. Les Loix qui la réglent, sont si courtes & si claires, qu'il n'y a pas plus de six ou sept Avocats dans ce Duché.

GOUVERNEMENT DE DANNEMARCK ET DE NORWEGE. Les Antiquités Danoises, les révolutions que ce Royaume a essuyées, l'union de cette Couronne à celle de Suède, ses forces, la *Loi Royale* qui a rendu sous Fréderic III. ce Trône héréditaire; voilà les premiers objets qui ont attiré l'atten-

tion de M. de Réal. De-là il passe aux autres Loix du Dannemarck. Autrefois le Nord de l'Europe n'avoit d'autre avantage sur le Midi que le poids de ses forces plus impétueuses que régulières dans les expéditions ; aujourd'hui il semble que, dans ces contrées, on se picque de l'emporter sur les autres par le mérite de la législation. A la fin du dernier siècle, Fréderic IV. entreprit de réformer la Jurisprudence de ses Etats. Les Loix qu'il publia, sont renfermées dans un Volume *in* - 4°. Selon M. de Réal, elles sont *supérieures en justice, en briéveté & en netteté* à toutes celles qu'on suit dans le reste de l'Europe. Le style en est si simple, qu'il ne faut aux Danois que savoir lire & écrire pour les entendre & pour en faire usage. De-là vient qu'en Dannemarck il y a très-peu d'Avocats, que leurs droits sont très-modi-

ques, & les procès auſſi rares que promptement expédiés.

Gouvernement de Suède. Au XVI^e ſiècle, Guſtave Vaſa fit agréer aux Etats-Généraux une Loi qui rendoit héréditaire la Couronne de Suède. C'étoit rendre ſervice à une Nation qui, plus qu'aucune autre, avoit ſouvent ſenti l'inconvénient des élections & vu couler le ſang de ſes Citoyens dans les ſcènes tragiques qui en étoient la ſuite. Après la mort de Charles XII. le droit d'élection a été rétabli, & il s'eſt formé un Gouvernement que l'Auteur appelle *irrégulier*. Les Etats-Généraux ſont compoſés de quatre Ordres qui ne ſont preſque jamais unis. Leur diviſion entretient une ſorte d'anarchie, dont la Suède ſouffre d'autant plus, qu'elle eſt environnée d'ennemis qui s'en prévalent pour l'abaiſſer. Ses Rois conquérants l'ont épuiſée & aſſervie pour

contenter leur ambition : leurs victoires ruinoient encore plus leurs Peuples qu'elles n'illustroient leurs armes. La Nation en conclut qu'il étoit de son intérêt de borner l'autorité royale. Le Trône a donc cessé d'être le centre du pouvoir souverain. Un cri de liberté a uni tous les Ordres contre le Sceptre ; mais ils n'ont fait que disperser dans des factions les droits qu'ils lui ont enlevés. Dans le conflit de ces partis, la liberté des sujets est étouffée ; il n'en reste que le nom qui suffit pour déguiser au Peuple son esclavage. Mais au milieu de ces troubles la force nationale se consume par son action, & devient inutile ou même dangereuse au bonheur du Royaume. C'est sous cette idée que M. de Réal envisage le Gouvernement de la Suède. Il a peut-être chargé le tableau : il semble que, depuis

quelques années, l'harmonie s'y rétablit, & que les forces de cette brave Nation ne sont plus écrasées dans le choc des factions domestiques.

Gouvernement de Russie. Pour en connoître l'état actuel, il n'est pas nécessaire de remonter avec M. de Réal au-delà du Regne de Pierre le Grand. Ce Prince eut l'esprit de la législation, de la guerre & du commerce : il en étoit si animé, qu'on le regarde non-seulement comme le Législateur, mais comme le Créateur de l'Empire Moscovite. Cet Etat qui n'étoit auparavant qu'un Duché, lui doit ses titres, sa police & sa discipline : c'est un pays tiré, en quelque sorte, *de la Barbarie*, civilisé & aguerri par le génie supérieur de cet Empereur. C'est lui qui l'a mis sur le pied de figurer avec gloire parmi les Etats de l'Europe où il étoit à peine connu.

Depuis la mort du Czar ; il est même arrivé des révolutions qui ont fait connoître que la constitution de la Russie étoit aussi assûrée que le degré de force & de puissance où elle est parvenue. Le sceptre est tombé plusieurs fois en quenouille , sans rien perdre de son autorité. Les Arts, le Commerce , la discipline militaire ont continué, sous les Impératrices, de faire des progrès qui prouvent qu'en Russie le génie du Gouvernement n'a point dégénéré.

GOUVERNEMENT DES TURCS. Leur origine , leur établissement dans l'Asie , ensuite en Europe, leur Empire substitué à celui des Sarrasins , le Siège de leur domination fixé à Constantinople , les ravages qui ont étendu leur tyrannie, le fanatisme de Religion qui allumoit leur fureur guerrière, sont autant de traits historiques que M. de Réal rassemble pour

peindre le génie des Turcs. Nous voudrions pouvoir transcrire en entier le plan qu'il nous trace de leur législation. C'est un tableau où leur Gouvernement est représenté avec tant de force & de vérité, qu'il ne faut que le moindre coup d'œil pour être frappé des vices de ce Gouvernement : on les a cachés aux Musulmans, en étendant sur leurs yeux une sorte de bandeau également impérieux & sacré ; c'est l'ignorance & la superstition. Par leur mêlange avec les Européens, par les esclaves qu'ils enlevent à toutes les Sectes & à toutes les Nations, les Turcs de Constantinople ont perdu ce caractère farouche & cruel que leurs ancêtres d'Asie respiroient avec l'air de leurs montagnes, & qu'ils avoient transmis à leurs descendants ; ou plutôt sur cette constitution primitive ils ont enté les vices des

pays qui leur ont fourni des esclaves & des transfuges. Ainsi Constantinople est le théâtre du brigandage Africain, de l'enthousiasme Asiatique, aussi bien que des ruses & des intrigues de la Grèce. C'est une scène où se donnent en spectacle *la férocité des Thraces, la valeur des Macédoniens, l'impétuosité des Tartares, la lâcheté & la mollesse des Eunuques, l'artifice des femmes, l'avarice des Juifs, & la scélératesse de mille Renégats différents.*

Dans les Etats du Grand-Seigneur, tout est esclave; lui-même n'est pas libre. Les Janissaires qui environnent son Trône, en sont les maîtres: ces Gardes & le Mufti l'en font descendre, quand il leur plaît: ce n'est qu'une *idole* aussi fragile que révérée. Les favoris qu'il éleve aux premières places, sont également des idoles qu'il est souvent forcé d'immo-

ler à la fureur du Peuple. Dans cet Empire, il n'y a rien de bien administré que les Finances, encore s'y est-il glissé quelques abus. » Les Etats (du Sultan,) *dit M. de* » *Réal*, pour être trop vastes, sont » difficiles à gouverner, & ils ne » sauroient l'être plus mal qu'ils » le sont. C'est un corps malade » qui ne se soûtient point par un » régime doux & tempéré, mais » par des remèdes violents qui » l'épuisent & le minent sans » cesse..... Si les chimères de leur » Religion ne soûtenoient un peu » les fureurs de leur Gouverne- » ment, il y a long-temps que, » détruits par leurs propres mains, » ils auroient vengé l'univers de » leur barbarie qui en a ravagé » plus de la moitié. Qu'est-ce » que cet Empire fondé par l'igno- » rance & la cruauté ? Comme » ceux qui l'ont fondé, ne con- » noissoient pas l'art de captiver

» les hommes par les ressources » de la Politique, ils ont rasé les » Villes, à mesure qu'ils les ont » prises; ils ont égorgé les Peu- » ples, à mesure qu'ils les ont » vaincus..... Cet Etat formé de » tant de Royaumes détruits n'est » qu'un affreux squelette, une hor- » rible solitude, où l'on trouve » plus de Villes démolies que de » sujets en état de les défendre. » Les Places sont démantelées, les » Villes désertes, les campagnes dé- » solées, la culture des terres & le » Commerce presqu'abandonnés.« La servitude des sujets étant universelle, & la propriété des terres incertaine, les charges venales, il n'y a ni titres, ni motifs qui encouragent l'industrie & les talents: les Bachas se rédiment du prix de leurs places, en ravageant les Provinces *comme des pays de conquête.*

Il manque un *Errata* à ce Volume,

Volume, pour rétablir quelques dates & quelques mots, & pour corriger quelques autres fautes de Typographie. On ne ſauroit veiller avec trop de ſoin à l'Edition d'un Ouvrage ſi important. Ce ſecond Tome eſt d'autant plus néceſſaire à tous ceux qui ſont employés dans les négociations, que l'Editeur, en quelques endroits, a ajoûté des Suppléments relatifs aux changements arrivés dans les Cours de l'Europe depuis la mort de M. de Réal.

ARTICLE CLXII.

HOMÉLIES SUR LES EVANGILES de tous les Dimanches, &c. Par M. THIÉBAUD, Supérieur du Séminaire de Metz. (Quatre Volumes *in*-12.) *A Metz, chez Joseph Colignon; & se trouve à Paris chez Jean-Thomas Hérissant, rue S. Jacques, à S. Paul,* M. DCC. LXI.

C'Est un cours d'Homélies pour toute l'année, dédié à Monseigneur de Montmorency-Laval Evêque de Metz. Après de justes éloges donnés à ce Prélat, suit un Discours préliminaire qui pourroit sembler long, mais qui ne l'est pas. Au jugement des Maîtres de l'Art, on n'est jamais long, quand on ne dit que des

choſes néceſſaires, qu'on les dit ſans circonlocutions, ſans répétitions, & qu'on va droit au but. Tel eſt le caractère de ce Diſcours ſolide & méthodique. C'eſt un Traité en forme ſur l'Homélie: Traité qui contient preſque autant de préceptes que de mots. Le deſſein du pieux & ſavant Auteur n'eſt nullement, au reſte, d'y parler aux ſimples Fidèles, beaucoup moins à ceux qu'il appelle ſes *Anciens* & ſes *Maîtres.* Pour qui travaille-t-il ici? » Pour les per-
» ſonnes du monde qui me ſont,
» *dit-il*, les plus chères, pour les
» Séminariſtes dont la ſociété fait
» mes délices, & l'éducation l'ob-
» jet de mes travaux, depuis un
» bon nombre d'années..... C'eſt
» dans le deſſein de leur enſei-
» gner ce grand Art, cet Art des
» Arts, que je joins ici à un Eſſai
» de méthode pratique une mé-
» thode de théorie, où je parlerai

» ſuccinctement de la nature de
» l'Homélie, des parties qui la
» compoſent, du ſtyle qui lui eſt
» propre, de ſon excellence, de
» ſon utilité, de ſa néceſſité, des
» faux prétextes dont on uſe pour
» s'en diſpenſer, & de la manière
» de s'y préparer. « Ceux qui liront cette Diſſertation, principalement les Paſteurs des ames ou ceux qui ſe deſtinent à l'être, conviendront que l'objet de M. Thiébaud eſt parfaitement rempli, & qu'il ne reſte plus qu'à travailler d'après ce plan.

Quant aux Diſcours Chrétiens, qui rempliſſent ces quatre Volumes, au nombre juſte de ſoixante, ce ne ſont point proprement des Prônes. Le nom de *Prône* eſt plus général, & convient à toute inſtruction courte, édifiante, claire & familière, que ceux qui ont la charge des ames adreſſent à leur Peuple pendant la célébration des

ſaints Myſtères : ce ſont ici des Homélies, ὁμιλίας, des entretiens, des converſations, ſuivant leur étymologie ; & dans la vérité, » c'eſt une » explication ſimple & pieuſe de » toutes les ſentences renfermées » dans un Evangile ou une Epî» tre. «

M. Thiébaud diſtingue des Homélies de trois ſortes. » La pre» mière eſt une explication de » toutes les paroles de l'Evangile, » Verſet par Verſet, accompagnée » des affections & des moralités » qui paroiſſent leur convenir. » Cette méthode eſt fort ordi» naire à S. Bernard, à S. Gre» goire le Grand, à S. Auguſtin » & à d'autres Pères. La ſeconde, » qui eſt plus familière à S. Chry» ſoſtôme, eſt une explication » exacte de toutes les parties de » l'Evangile, ſuivie d'une grande » morale. En ce genre d'Homé» lie, l'explication eſt comme un

» premier point, & la morale un
» ſecond. La troiſième eſt une
» explication de l'Evangile divi-
» ſée & réduite à certains chefs
» principaux. «

On donne ici la préférence à ce dernier genre qui fait un tout lié & ſuivi. La raiſon en eſt évidente ; c'eſt que les deux autres font naître des idées diſparates & des réflexions iſolées qui laiſſent de la confuſion dans l'eſprit des Auditeurs, & par-là même font moins d'impreſſion : au-lieu que la dernière méthode, en dirigeant tout au même but, eſt plus ſûre de porter ſon coup. Mais la difficulté ſouvent eſt de réduire un long Texte de l'Ecriture à un objet unique ou principal. Quelques Auteurs de réputation ont cru la choſe impraticable, à moins qu'on ne fît violence au Texte, & qu'on ne lui donnât des ſens plus ingénieux

peut-être que ſolides. M. Thiébaud la juge poſſible, & ſi poſſible même, qu'en effet c'eſt le plan qu'il a ſuivi. L'a-t-il exécuté ? Ses explications n'ont-elles rien de forcé ni de gêné ? Nous en laiſſons le jugement à d'autres, contents de dire notre ſentiment ſans partialité. Ces diſcours nous paroiſſent donc ſe rapporter naturellement à un point unique, ſans toutefois qu'on y omette ni la moindre partie, ni le moindre mot de l'Evangile du jour.

Voilà, ſelon nous, un des Articles qui font le plus d'honneur à l'Auteur, & qui lui donnent, en quelque ſorte, le mérite de l'invention : c'eſt l'exécution d'un projet que fort peu d'autres avant lui, & peut être perſonne n'avoit eſſayé. Mais il nous ſemble un peu difficile que tous les Elèves aient aſſez de juſteſſe & de facilité dans l'eſprit, pour ſuivre leur

guide dans la route qu'il s'est frayée. Heureux qui le pourra ! c'est en effet la meilleure manière, & nous conseillons à ceux qui n'y pourroient atteindre, de suivre au moins le fil que leur présente M. Thiébaud, & de broder à leur façon sur le même canevas.

Pour Messieurs les Curés, ils trouveront ici un cours d'instructions toutes digérées. Qu'importe au fond qu'ils ne soient pas les Inventeurs, pourvu qu'ils édifient & qu'ils convertissent ? Les Prédicateurs eux-mêmes pourront profiter de cet Ouvrage. Les matériaux qu'on y a rassemblés, sont excellents. Pour en faire de véritables Sermons, ils n'ont qu'à ajoûter un peu plus d'art & de style oratoire : deux points, au reste, qui paroîtront fort indifférents à ceux qui ne cherchent que le bien des ames.

Le principal mérite de ces Homélies consiſte en pluſieurs Articles qui ne peuvent manquer d'être précieux à tout vrai Fidèle. 1° Elles ſont nourries, pour ne pas dire tiſſues & composées de paſſages, ſouvent de morceaux entiers des ſaints Livres & des ſaints Pères. L'Auteur en eſt rempli lui-même, & qui plus eſt, il ſait les choiſir, les expliquer & les appliquer. Un exemple nous ſuffira. » *Jean-*
» *Baptiſte vint prêchant le Bap-*
» *tême de la pénitence ; ainſi*
» *qu'il eſt écrit au Livre des pa-*
» *roles du Prophète Iſaïe : On*
» *entendra la voix de celui qui*
» *crie dans le déſert.* Pour bien
» comprendre ces paroles de no-
» tre Evangile, il faut, mes Frè-
» res, vous rappeller ce qui arri-
» va à l'ancien Peuple. Il avoit
» péché contre le Seigneur ; &
» Dieu, pour le punir, devoit le
» livrer entre les mains de ſes en-

» nemis, & lui faire souffrir à Ba-
» bylone tous les maux de la plus
» dure captivité pendant soixante-
» dix ans. Que fait le Seigneur,
» pour ne pas être obligé de châ-
» tier une Nation qu'il chérit ? Il
» suscite Isaïe pour reprendre les
» coupables, & leur annoncer les
» derniers châtiments dont il vou-
» droit les préserver. C'est cette
» triste prédiction qui occupe sur-
» tout le Prophète depuis le Cha-
» pitre XXIX. de ses Prophéties
» jusqu'au Chapitre XL. Après
» avoir prédit les circonstances
» de la prise de Jérusalem & de
» la captivité de la Nation Juive,
» il voit ensuite un moment heu-
» reux auquel le Peuple doit re-
» venir dans l'héritage de ses
» pères : ce retour, il le fait con-
» noître ; &, pour en donner une
» haute idée, il dit ce que dit no-
» tre Evangile, qu'alors on verra
» ce qui arrive lorsque de grands

» Princes voyagent : des Officiers
» vont reconnoître les chemins,
» pourvoient à ce qu'ils soient les
» plus doux & les plus unis qu'il
» est possible : les Hérauts précé-
» dent, & crient qu'on prépare les
» voies, & qu'on fasse place au
» Prince & à son cortège. C'est
» cet honneur que le Prophète
» promet aux Juifs, quand ils re-
» tourneront de Babylone à Jérusa-
» lem : c'est ce qu'il avoit d'abord
» en vue ; mais il la portoit plus
» loin. Dans la personne de Cyrus
» qui renvoya les Juifs, il voyoit
» Jesus-Christ même qui délivra
» les hommes de la servitude du
» Démon. Dans ces Officiers que
» Cyrus envoie pour préparer les
» voies aux Juifs, il voyoit le
» saint Précurseur qui devoit re-
» dresser les nôtres, afin qu'elles
» fussent dignes de Jesus-Christ :
» par ces vallées, ces collines &
» ces chemins tortueux, il entendoit

» le vuide de nos cœurs, l'or-
» gueilleuſe élévation de nos eſ-
» prits & les penchants déréglés
» de nos volontés. Voici donc ce
» que le Prophète Iſaïe ſignifioit
» par ces paroles que S. Jean em-
» prunte de lui ; que Jeſus-Chriſt
» ſeroit notre Libérateur, & que,
» par ſa médiation, nous retour-
» nerions au Ciel notre vraie Pa-
» trie. Préparez donc la voie du
» Seigneur, rendez droits ſes ſen-
» tiers. C'eſt l'avis qu'ajoûtent ces
» hommes inſpirés du Ciel, afin
» de nous rendre dignes de l'avè-
» nement du Sauveur. Rendons-
» nous-y attentifs : il va nous faire
» comprendre quelles ſont les
» principales qualités de la Péni-
» tence « &c. C'eſt-là, ſans doute, une intelligence profonde & réfléchie des ſaintes Ecritures, & voilà ce qu'on appelle rapprocher les deux Teſtaments & éclaircir l'un par l'autre.

Nous pourrions ajoûter de grands morceaux des ſaints Docteurs, qu'on voit bien que l'Auteur a puiſés dans les ſources mêmes ; des preuves de la Religion, & des raiſonnements bien pouſſés, quoique ſimples & à la portée de tout le monde ; (car M. Thiébaud ne laiſſe pas auſſi de déſarmer les Incrédules par-tout où il les trouve en ſon chemin ;) des traits d'érudition, même profane, quand elle peut ſervir la Religion ; des mouvements, des ſentiments & des affections qui coulent de ſource ; des mœurs ſurtout, des détails, des régles de mœurs : c'eſt le mérite particulier de ce Recueil. Pour en donner, comme un échantillon, nous prenons au hazard le morceau qui ſe préſente. (Tome IV. p. 161, Hom. ſur les converſations.)

» Un quatrième (défaut) dont » le Sauveur nous apprend à nous

» garantir, est la flatterie..... Quel
» langage fut jamais plus univer-
» sellement répandu, ou plus dan-
» gereusement écouté que celui
» de l'adulation ? Ce langage est
» aujourd'hui dans la bouche de
» presque tous les hommes : il est
» dans la bouche d'un ami lâche
» & intéressé qui ne voit, ou
» feint de ne voir dans son ami
» que des talents rares & propres
» à être exposés au grand jour. Il
» est dans la bouche d'un sédui-
» sant voluptueux, qui offre con-
» tinuellement l'encens profane
» d'une criminelle adulation à
» l'idole de chair que sa passion
» lui fait adorer. Il est dans la
» bouche d'un Courtisan habile
» dans l'art de plaire, qui éleve
» sans cesse les Grands qu'il ap-
» proche, au-dessus du reste des
» hommes, en leur prêtant des
» vues plus sublimes & des incli-
» nations plus nobles. Il est dans

» la bouche des pères & mères,
» qui donneront bien pour leçon
» à leurs enfants d'avoir toujours
» quelque chose d'honnête & de
» gracieux à dire, & qui oseront
» rarement ajoûter, pourvu que
» ce soit sans préjudice de la vé-
» rité & de *l'humilité*. Il est dans
» la bouche des hommes revêtus
» d'un ministère public, qui, sous
» prétexte de donner l'essor à
» leur éloquence ou d'exciter l'é-
» mulation, font les portraits les
» plus rares des hommes les plus
» médiocres & les plus communs.
» Il est (ô abus sacrilège de la
» fonction la plus sainte!) il est
» quelquefois dans la bouche d'un
» Orateur Chrétien, qui, dans une
» pompe funèbre, au-lieu de se
» restreindre à des vérités qui
» procurent le soulagement du
» mort & l'édification des vivants,
» s'étend sur d'autres, dont tout
» l'effet est de nourrir la vanité

» d'une famille. On l'apperçoit, » ce langage, ſur le frontiſpice » des Maiſons de Charité, à la » tête de Livres même de piété, » ſur le bronze & le marbre qui » couvrent les cendres des morts. » On ne parle plus *en particulier*, » on n'écrit plus, on ne grave plus » que des éloges flatteurs & des » menſonges obligeants. O que » la vérité eſt rare ! quelle eſt » étrangère dans la bouche des » hommes ! « Toute la ſuite eſt de la même force & de la même vérité d'expreſſion.

On peut juger du ſtyle par ces Eſſais que nous en donnons : en général nous pouvons dire qu'il eſt ſain, coulant & nerveux ; un fort petit nombre de locutions impropres ou d'Orthographes Provinciales qu'on peut y reprendre, ne feront pas capables de le déparer.

ARTICLE CLXIII.

LA GRANDEUR D'AME. (In-12. pages 412.) *A Francfort, à Liège, à Bruxelles & à Paris.*

CET Ouvrage est le septième que publie M. le Marquis CARACCIOLI, Colonel au Service du Roi de Pologne Electeur de Saxe. Il le dédie à l'Impératrice qui a signalé sa *grandeur d'ame* par tant d'actions héroïques & par tant de vertus. Sa Majesté Impériale a jetté des regards de bonté sur l'Auteur & sur ses Livres. M. Caraccioli témoigne sa respectueuse reconnoissance, non en faisant l'Eloge de cette grande Princesse si supérieure à tous les Panégyriques, & si attentive d'ailleurs à imposer silence aux Admirateurs

de ſa Perſonne & de ſon Regne. L'Auteur annonce ſimplement l'honneur qu'il a reçu, & l'avantage qu'il a de parler de la *grandeur d'ame* ſous les auſpices de la Perſonne du monde qui entend le mieux ce langage.

Comprenons cependant d'abord qu'il ne s'agit pas de la *Grandeur d'ame* qu'on prend quelquefois pour la valeur, pour la générosité, pour la bienfaiſance, pour l'égalité dans les traverſes de la vie, &c. M. Caraccioli embraſſe dans ſon plan tout ce qui éleve l'ame, tout ce qui l'annoblit & *l'aggrandit.* Et comme cet Auteur eſt toujours animé du zèle de la Religion, il puiſe dans cette ſource la véritable grandeur d'ame. Il entreprend de montrer que Dieu ſeul *peut élever l'ame & lui inſpirer des ſentiments magnanimes, parce qu'il eſt lui ſeul le principe de toute élévation.* Ce Livre eſt donc fait pour déga-

ger nos ſentiments des liens qui les attachent à la terre, pour venger la plus belle portion de nous-mêmes de l'injure que lui fait l'amour-propre en l'aſſujettiſſant à des goûts frivoles. C'eſt par conſéquent une œuvre de Philoſophie Chrétienne, une entrepriſe deſtinée à la gloire de la Religion.

L'Auteur exécute ſon plan *en parcourant toutes les facultés de l'homme, & toutes les choſes extérieures qui doivent l'affecter*, le tout en XX Chapitres dont voici les titres : Des *Idées*, des *Penſées*, des *Sentiments*, des *Deſirs*, des *Paſſions*, des *Sens*, des *Plaiſirs*, des *Douleurs*, des *Vérités*, des *Opinions*, des *Travaux*, de la *Liberté*, des *Vertus*, des *Défauts*, de la *Proſpérité*, de l'*Adverſité*, de la *Piété*, de la *Superſtition*, de la *Vie préſente*, de la *Vie future*. Dans ce grand tableau de tout l'homme & de tout ce qui

l'environne, M. Caraccioli eſt tout-à-la-fois Philoſophe, Théologien, Citoyen, Cenſeur des vices qui abbaiſſent l'ame, Antagoniſte de l'impiété, Ami de l'humanité, & toujours Ecrivain fidèle à ſon principe, qui eſt que la pratique ſeule de la Religion fait le grand Homme. Il y a de la nobleſſe dans les penſées de cet Auteur, & de la force dans ſon ſtyle. Nous citerons quelques endroits.

» L'ame, *dit-il au Chapitre des* » Idées, qui paroît éteinte chez » la plûpart des hommes, ou par » l'abus qu'ils font de ſa lumière, » ou par le peu de connoiſſance » qu'ils en ont, eſt plus active que » le feu, chez le Sage qui en pro- » fite: c'eſt-là qu'il faut l'exami- » ner & en ſuivre les progrès, » pour avoir une juſte idée de ſa » grandeur. S. Auguſtin, que nous » imiterions ſi nous étions moins » charnels, eſt le vrai modèle

» d'une ame ſublime. On ne ſau-
» roit lire ſans tranſport ſes Con-
» feſſions & ſes Soliloques. » Les vrais Soliloques de S. Auguſtin ſont dans un autre goût que ſes Confeſſions; & les Soliloques qu'on lui attribue fauſſement, approchent aſſez du ſtyle & de la manière des Confeſſions qu'on a effectivement voulu imiter. Il ſeroit donc à deſirer que, dans la citation des Soliloques de S. Auguſtin, il fût ſpécifié exactement qu'on entend les deux Livres placés au premier Tome de l'édition des PP. Bénédictins. C'eſt-là le véritable Ouvrage du S. Docteur. L'autre, qui ſe trouve au VI^{e} Tome de la même édition, & qui commence par *Cognoſcam te, Domine, &c.* eſt plein d'onction, mais d'un Auteur beaucoup plus récent que S. Auguſtin.

Notre vertueux Auteur ne fait aucun cas des penſées, des ſenti-

ments, des desirs qui se bornent à la terre, quand même les objets seroient d'ailleurs du ressort de l'esprit. Par exemple, » Ciceron » fut le plus éloquent personnage, » Senèque le plus ingénieux; & » la vérité ne les regarde que com- » me des cymbales retentissantes ... » Je ne sais où trouver la grandeur » des Alexandres & des Cesars; » au lieu que je suis assuré que » celle de la Légion Thébaine, » qui se laissa égorger pour la Foi, » revit dans le Ciel, & y est triom- » phante. »

L'Article des *Plaisirs* est plein de sentiments, parce que l'Auteur se répand en affections sur les satisfactions intimes qu'éprouve l'ame du Philosophe Chrétien. » C'est, *dit-il*, une volupté ex- » citée par la candeur & par le » témoignage d'une conscience » tranquille, qui cause une sainte » yvresse, & qui fait que l'ame

» toute remplie de Dieu ne de-
» ſire que lui, & ne voit que lui
» au milieu de tous nos tourbil-
» lons de plaiſirs futiles & d'hon-
» neurs frivoles. Oui, j'en jure
» ſur la parole des Philoſophes
» Chrétiens, ils ont des moments,
» & quels moments! où ne tenant
» plus à la terre & s'élevant juſ-
» qu'à l'Etre ſuprême, ils ne reſ-
» pirent que des plaiſirs immor-
» tels. Quelle heureuſe exiſtence,
» en comparaiſon de ces voluptés
» criminelles qui tiennent preſque
» tout l'Univers aſſervi! » Tout ce Chapitre abonde en beautés, en deſcriptions charmantes, en peintures douces, en vérités pleines d'inſinuation.

Ce mot de *Vérités* nous conduit au Chapitre qui en traite, & qui eſt un des plus agréables par la franchiſe qui y règne. Qui diroit bien aujourd'hui parmi nous, comme S. Paul, *Dieu ſait que je*

ne ments pas ? L'Univers eſt une vaſte école, où toutes ſortes de Profeſſeurs de menſonge nous enſeignent l'impoſture. On les appelle Politiques, Courtiſans, Phyſiciens, Orateurs, &c. mais ils contribuent tous à perpétuer l'erreur. Le Cardinal Fleury diſoit ſouvent *qu'il n'entendoit la vérité, que lorſqu'on liſoit l'Evangile.*

Ce qui fait que M. Caraccioli parle ſucceſſivement de mille choſes qui tiennent à tout, au Gouvernement, aux Lettres, aux Arts, à l'Agriculture, qu'il fronde les Spectacles, les mauvais Livres, les faux ſyſtêmes, la frivolité des opinions, la fatuité de tant de Citoyens déſœuvrés, c'eſt que ſon ſujet le porte toujours à vouloir élever l'ame, & l'empêcher d'être l'eſclave de mille riens qui la retiennent, qui l'enchantent, qui la ſéduiſent. Il parle à tout inſtant de l'ame qui *s'exalte*, qui prend ſon

eſſor

effor vers les choses incréées, qui s'occupe des biens immortels. *Le Philosophe* (dit-il au Chapitre *de la Liberté*) *n'est occupé qu'à rompre les liens qui l'attachent à la terre. Aujourd'hui il déracine un défaut, demain un autre. Il sait que, plus nous voyons de personnes, & plus notre captivité s'augmente; que plus nous avons d'écus, & plus nous avons de tyrans; que plus nous possédons de dignités, & plus nous sommes dépendants.* Après cela vient un grand Tableau des Nations qui de siècle en siècle ont couru au-devant des chaînes. *Les Romains s'enchaînerent par l'ambition, les Grecs par la volupté, les Conquérants par la cruauté..... On diroit que le monde se légue de siècle en siècle le déraisonnement & l'esclavage.*

L'Auteur ne fait grace ni aux vices, ni aux défauts; mais il ap-

prend aux hommes à se tolérer les uns les autres. » Il n'y a rien » de plus épuré que l'ame qui » s'exalte, & en même temps rien » de plus compatissant à l'égard des » imperfections d'autrui. Quand » on se trouve à la source de la » vérité, on apprend à ne juger » que selon la raison, & elle nous » dit que nous devons supporter » les défauts les uns des autres. » Ce Chapitre sur les *défauts* finit par une observation bien honorable aux femmes. On les a vues souvent gouverner avec beaucoup de sagesse. » Il n'y eut que sous » la vertueuse Debora que le Peu- » ple de Dieu ne s'abandonna » point à l'idolatrie. Les femmes » naturellement douces & com- » patissantes persuadent souvent » plus le respect & l'obéissance » que les hommes par la force. » D'ailleurs les grandes études nui- » sent quelquefois au bon sens, &

» mettent de la confusion dans nos
» idées, tandis que le sexe plus at-
» tentif à n'écouter que la simple
» raison est plus capable des gran-
» des choses.« Au reste, s'il avoit
fallu des exemples, l'Auteur n'au-
roit eu qu'à citer la personne au-
guste qui a reçu la Dédicace de
son Livre.

M. Caraccioli ne parle pas de la *superstition*, pour invectiver contre les pratiques du culte extérieur : c'est tout le contraire. *C'est à tort*, dit-il, *que nos Beaux-Esprits rangent parmi les superstitions les religieuses observances de l'Eglise*; & en général, dans tout cet Ouvrage, il n'épargne point les Docteurs de l'Impiété, il gémit du progrès de l'Irréligion, il combat le Matérialisme, il rappelle sans cesse aux vrais principes.... Tout ce Livre, encore une fois, ne respire que la sagesse, la piété, les bonnes

mœurs, la sainteté même & la plus haute perfection, témoin en particulier le dernier Chapitre *de la vie future. Ouvrons*, dit-il, *les cieux par les efforts de la foi, & nous ne douterons plus de la grandeur d'une ame qui ne s'exalte qu'en Dieu. La mort dévore les triomphes de l'Impie, & la Religion éternise ceux du Chrétien.*

On s'apperçoit, dans toute cette composition, que M. Caraccioli aime bien le P. Mallebranche & sa doctrine. Ce systême, en effet, recueille l'ame, puis la fait s'*exalter* pour conserver l'expression qui est à toutes les pages de ce Livre. L'Auteur associe Leibnitz à Mallebranche, quoique le docte Allemand ne fût pas aussi irréprochable sur la Religion que notre savant Philosophe François. C'est cette opinion du *meilleur* qui a enchanté M. Caraccioli : sur quoi il y au-

roit beaucoup de choſes à dire. Mais toujours eſt-il vrai que notre vertueux Auteur n'adopte ces ſyſtêmes qu'autant qu'ils ſervent à *l'exaltation de l'ame.*

ARTICLE CLXIV.

INSTRUCTION Militaire du Roi de PRUSSE *pour ſes Généraux.* Traduite de l'Allemand par M. FAESCH, Lieutenant-Colonel dans les Troupes Saxonnes ; avec XIII Planches gravées en Taille-douce. (Volume *in*-12. pages 201.) *Se trouve à Paris chez Cellot, rue Dauphine.*

EN tout Art & en toute Science, il eſt naturel de préférer les inſtructions de ceux qui ont le plus d'expérience & de réputation. Apelle avoit écrit ſur la Peinture.

Si nous avions ses Ouvrages, tous les Peintres & tous les Amateurs voudroient les lire. On dit qu'Alexandre écrivit le Journal de ses campagnes; & Amyot fait dire à Plutarque que dans ses moments de loisir, ce Prince guerrier *composoit quelque chose.* Si ces écrits subsistoient, ce seroit le Code des Militaires & des Politiques.

Dès qu'on annonce une *Instruction du Roi de Prusse* sur la guerre, il ne s'agit pas de prouver que l'Ouvrage est bon & utile en son genre; qu'on n'y trouvera rien qui ne soit le résultat de beaucoup de réflexions & de pratique; que tout y tend à la conservation du Soldat, à l'œconomie des Finances, au maintien de la discipline, à la célérité de l'exécution; que tout y est intelligence, action, précaution, science de détail, &c. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'un Roi

possède toutes ces choses avec le génie qui fait imaginer, & projetter en grand. D'un côté, vues immenses quant au plan général; de l'autre, attentions infinies quant aux plus petites parties de l'administration militaire. Nous ne donnerons qu'une très-courte Analyse de ce Livre digne d'être étudié de tous les Guerriers à qui l'on confie quelque commandement.

Il s'y trouve XXVIII Articles, clairement traduits & accompagnés de quelques Notes, dont les unes sont du Traducteur, les autres de M. le Chevalier de Chatelus, Colonel du Régiment de la Marche-Province, jeune Militaire qui allie le goût des Lettres à la valeur & à la science des armes.

Le Roi de Prusse commence par un point de très-grande importance, qui est d'empêcher, au-

tant qu'il eſt poſſible, la déſertion des Soldats ; & il en donne les moyens. Ce mot de quelques Généraux imprudents, *un homme n'eſt qu'un homme*, choque beaucoup le Monarque : un Soldat tout dreſſé eſt un ſujet précieux ; on ne le remplace pas aiſément ; & puis la maxime ſuſdite tend à laiſſer la porte ouverte aux déſertions : ce qui n'a point de bornes, quand on n'y tient pas la main.

L'Article des ſubſiſtances commence par cette expreſſion qui a un grand ſens : *Pour bien établir le Corps d'une armée*, il faut d'abord avoir ſoin du *ventre* ; *c'eſt la baſe & le fondement de toutes les opérations*. La poſition des magaſins, la manière de voiturer les convois & de les eſcorter, la protection due aux Vivandiers, l'attention à procurer de la bière & de l'eau-de-vie aux troupes, les précautions qu'il faut garder

dans les fourrages ; voilà des choſes toutes de pratique, des choſes qu'on ſait peut-être aſſez bien, mais qu'on n'exécute pas de même. Chez le Roi de Pruſſe ſavoir & faire, recevoir l'ordre & l'accomplir, commander & être obéi, tel eſt le reſſort de la machine militaire. Ce terme de *machine* eſt du Prince lui-même, qui ajoûte que tout ſe *détraque* bientôt, quand le Général ne veille pas à ce que tout le monde faſſe ſon devoir.

Il faut connoître parfaitement le pays où l'on fait la guerre. Notre grand Maréchal de Saxe ſavoit juſqu'aux buiſſons qui bordoient un champ. Le Roi de Pruſſe veut qu'on ne néglige rien en ce genre, & il demande de plus le *coup-d'œil* qui conſiſte à ſavoir juger combien de troupes un terrein peut contenir, & à ſavoir diſtinguer tous les avanta-

ges qu'on peut tirer d'un terrein. On voit bien que ces deux choſes dépendent extrêmement de la pratique & de l'habitude ; mais la ſeconde eſt ſur-tout l'heureux effet du génie. *Dans l'eſpace d'un quarré de deux lieues, on peut prendre 200 poſitions : un Général, à la première vue, ſaura choiſir la plus avantageuſe.* Nous diſons que le génie ſeul peut opérer ce choix. Mais il y a bien des préliminaires d'étude & d'obſervation qui développent les yues naturelles.

Le Roi de Pruſſe indique tout, & appuie fort ſur l'art de diſtribuer les troupes. Il ne donne pas moins d'attention aux campements : ce qui comprend le choix du terrein, la conſtruction des retranchements, la garde du camp, les cantonnements, &c. Il parle enſuite des ſtratagèmes ou ruſes de guerre. Ce que les Anciens

avoient imaginé en ce genre, eſt trop uſé; peu de Généraux s'y laiſſeroient prendre. *Liſez*, dit le Monarque, *les deux dernières campagnes de Turenne, & étudiez les ſouvent. Ce ſont des chef-d'œuvres de ſtratagèmes de notre temps.*

Le ſervice qu'on tire des Eſpions, eſt aſſez détaillé. Ce mauvais métier ſe fait quelquefois par des gens qui n'auroient pas beſoin de cela pour vivre. » Le Prince Eu» gène paya long-temps une pen» ſion au Maître de Poſte de Ver» ſailles. Ce malheureux ouvroit les » lettres & les ordres que la Cour » envoyoit aux Généraux, & en » envoyoit une copie au Prince » Eugène, qui la recevoit ordi» nairement plutôt que ceux qui » commandoient l'armée Fran» çoiſe. « Avec de pareilles manœuvres, les meilleurs Généraux ſeroient battus. Que doit-il arri-

ver aux mauvais où aux médiocres? Les Espions de guerre sont des misérables qui font ce métier, ou qu'on oblige de le faire. *Il faut* du moins *être généreux & même prodigue à leur égard. Un homme qui, pour votre service, risque la corde, mérite bien d'en être récompensé.*

En Allemagne, plus qu'ailleurs, ont fait usage de troupes légères. Les Hussards & les Pandoures sont les plus redoutables à ceux qui ne les connoissent pas. *Ils ne sont braves que quand l'espoir du butin les anime, ou lorsqu'ils peuvent nuire sans s'exposer.* On donne ici les moyens de se mettre en garde contre leurs insultes. Il faut envoyer contre eux des Dragons qui les *attaquent serrés & le sabre à la main. Ils ne peuvent soûtenir ces fortes d'attaques; aussi les a-t-on toujours battus* en suivant cette méthode.

On doit l'étudier avec ſoin, quand on a les Autrichiens pour ennemis ; car il y a toujours beaucoup de Pandoures dans les armées Autrichiennes : & cette Milice eſt fort incommode dans les marches & dans les retraites.

La grande opération de la guerre eſt la bataille. Auſſi le Roi de Pruſſe traite-t-il ce ſujet fort au-long. Il parle de la manière de ranger les troupes, d'aller au combat, de ſoûtenir les différents Corps, de ſervir le canon, de ſe remettre en cas d'échec, de bien profiter de la victoire, ſi l'on a le bonheur de vaincre, &c.

Il explique ſur-tout les raiſons de donner bataille. *Les meilleures batailles*, dit-il, *ſont celles qu'on force l'ennemi de recevoir ; car c'eſt une régle conſtatée qu'il faut obliger l'ennemi à faire ce qu'il n'avoit pas envie de faire.* Comme c'eſt un Roi qui parle & qui

instruit, il ne faut attendre de lui que la vérité. Sa maxime ne peut être celle de quelques Généraux qui sont bien aises de faire durer la guerre, afin de se maintenir dans le commandement. *Nos guerres*, dit le Roi de Prusse, *doivent être courtes & vives, puisqu'il n'est pas de notre intérêt de traîner l'affaire ; qu'une longue guerre ralentit insensiblement notre admirable discipline, & ne laisse pas de dépeupler notre pays, & d'épuiser nos ressources.* Ce Prince écrivoit ces choses avant la longue guerre qui lasse aujourd'hui l'Europe, & où il joue un si grand rôle. Il faudroit donc croire que, selon ses maximes, il ne seroit pas éloigné de faire la paix. Que manque-t-il, en effet, à sa gloire & à celle de ses troupes ?

L'Article XXV. est singulier en ce que le Prince n'est point du tout d'avis qu'un Général tienne

Conſeil de guerre. Le Prince Eugène diſoit que, ſi l'on vouloit ne rien entreprendre, il n'y avoit qu'à tenir ce Conſeil. C'eſt qu'on y conclut d'ordinaire pour la négative, & qu'on n'y obſerve pas le ſecret. Il faut donc d'ordinaire que le Général *faſſe tout d'après ſes lumières*. Cette maxime n'eſt peut-être bien ſûre que par rapport à un Roi qui ne doit compte à perſonne de ſes actions. Un ſimple Général n'a pas le même avantage. S'il ne réuſſit pas, on lui impute d'imaginer & d'exécuter ſeul ce qui ne devroit être entrepris qu'après la délibération commune des Officiers-Généraux. Mais, quoiqu'il en ſoit, on ne peut douter que le Général, qui a la confiance de ſon Souverain, ne doive être une tête capable d'agir ſeule, & de répondre des évènements.

Il s'agit enſuite des *Quartiers*

d'hyver, où l'on voit un plan admirable d'œconomie pour l'entretien des troupes durant ce temps-là, & l'on finit par les campagnes d'hyver : article très-important ; parce que, depuis quelques années, on fait la guerre dans toutes les saisons. Ces *campagnes abysment les troupes*, *& la meilleure armée du monde ne soûtiendra pas long-temps* un pareil service. Cependant il y a des occasions où l'on ne peut s'en défendre ; & c'est alors que l'instruction du Monarque doit être suivie. Tout son Livre, au reste, est appuyé des exemples qu'il a donnés lui-même. Il avoue, sans façon, ses pertes & ses fautes ; mais il ne dissimule pas non plus celles de ses ennemis, communément plus nombreuses & plus sensibles que les siennes.

ARTICLE CLXV.

*NOUVELLES REMARQUES d'un Physicien, relatives à celles de l'Auteur de l'Amusement Physique * sur la formation de l'Ellipse Newtonienne.* (Cet Article a été communiqué en Manuscrit.)

DE tout ce qu'on a établi & dans l'Amusement Physique, & dans les Remarques relatives à cet Ouvrage, contre l'attraction Newtonienne, on peut conclure, ce me semble, qu'au lieu d'excéder en ce que l'on a dit sur quelques points essentiels de cette hypothèse, on n'a pas même usé de tous les avantages qu'on avoit contre elle.

* Cet Ouvrage a été publié chez HUMBLOT, rue S. Jacques, en 1760.

On a remarqué, par exemple, sur la force de projection d'une Planète en son périhélie, que cette projection est dans une direction perpendiculaire à celle de l'attraction. Considérant ensuite l'effet de cette projection, jusqu'à la destruction d'une certaine quantité de sa force, qui est toute la force acquise dans la chûte de la Planète vers le centre de tendance, l'Auteur de l'Amusement Physique observe que toute cette projection combinée avec l'attraction, comme l'entend le Newtonien, a autant d'effet pour éloigner la Planète du foyer attractif, qu'elle en auroit jusqu'à la destruction de la même quantité de force, si cette même projection, au point du périhélie, étoit directement opposée à l'attraction. C'est ce que l'on rend très-sensible en faisant voir la Planète revenue par l'Ellipse Newtonienne au point d'où elle

étoit tombée, sans avoir perdu autre chose que sa force acquise; comme elle seroit revenue tout au plus à ce même point, ou à un point aussi éloigné du foyer attractif, sans avoir perdu autre chose que sa vîtesse acquise, si elle étoit remontée directement contre sa pésanteur depuis le périhélie, avec toute la vîtesse qu'elle avoit en ce point de l'Ellipse.

L'Auteur de l'Amusement Physique remarque, de plus, que la projection perpendiculaire à la pésanteur d'un Corps grave, dans tous les effets que nous avons sous les yeux, jamais n'éloigne ce Corps grave du centre de tendance, qui est pour nous le centre de la Terre, autant que l'éloigneroit la même force de projection, si elle étoit directement opposée à la pesanteur. D'où il conclut que si c'est-là l'effet de la projection perpendiculaire à l'attraction dans les Pla-

nètes assujetties aux loix Newtoniennes, c'est un paradoxe de Physique des plus singuliers & des plus opposés à tous les effets de pesanteur que nous connoissons.

Mais ce que je remarque ici, c'est que ce paradoxe va bien au-delà de ce que l'on a fait observer. Car, non-seulement une projection perpendiculaire à l'attraction ou pesanteur, & combinée, comme on le voudra, avec cette pesanteur, n'éloigne jamais un Corps grave du centre de la Terre, autant que l'éloigneroit cette même projection, si au lieu d'être tout-à-fait horisontale, elle étoit directement opposée à la pesanteur; mais cette projection horisontale est infiniment éloignée de produire un tel effet, puisque la vîtesse horisontale la plus rapide, la vîtesse d'un boulet de canon, la vîtesse même horisontale de tous les graves autour du centre de la

Terre d'Occident en Orient; dans la ſuppoſition du mouvement diurne de la Terre, cette vîteſſe n'a pas même l'effet d'éloigner un ſeul inſtant les Corps graves du centre de la Terre. Bien plus, elle n'a pas même l'effet d'empêcher ces Corps graves de s'approcher, & de s'approcher rapidement du centre de la Terre. Il faudroit donc que la vîteſſe des Planètes, laquelle eſt ſuppoſée, au périhélie, perpendiculaire à l'attraction, fût infiniment ſupérieure à la vîteſſe des Corps que nous avons ſous les yeux, ſi cette vîteſſe avoit l'effet d'éloigner autant les Planètes du centre de leur tendance, qu'elles en ſeroient éloignées par la même vîteſſe, dans le cas où elle ſeroit directement oppoſée à l'attraction. Encore même, dans cette ſuppoſition de vîteſſe infiniment ſupérieure à celles que nous connoiſſons, la vîteſſe directement oppo-

ſée à l'attraction auroit toujours un avantage, pour éloigner la Planète du centre de tendance, ſur une vîteſſe égale, qui ne ſeroit pas directement oppoſée à l'attraction : mais cet avantage pourroit ſeulement être réduit à un infiniment petit, dans ce cas dont nous ſommes infiniment éloignés.

Voilà donc un mécompte Newtonien des plus ſenſibles ; & quand on l'ajoute à ceux que fait ſentir l'Auteur de l'Amuſement Phyſique, on reconnoît, ſi je ne me trompe, que tout ſemble s'arranger ſingulièrement dans cette hypothèſe, pour nous offrir le renverſement le plus ſuivi des loix ordinaires. Mais le mécompte & le paradoxe vont encore bien plus loin.

En effet, quand on ſuppoſe que la vîteſſe acquiſe de la Planète pourroit la reporter depuis le périhélie juſqu'à un point auſſi éloigné du foyer attractif que celui

d'où elle est tombée, si cette vîtesse au périhélie étoit directement opposée à l'attraction; on suppose aussi que, quand la Planète est arrivée à son périhélie, elle a acquis dans sa chûte & dans sa route elliptique une projection aussi forte, que si elle étoit tombée directement jusqu'à ce point du périhélie, ou jusqu'à un point aussi proche du foyer attractif: car ce n'est qu'avec cette force de projection que les graves pourroient être reportés directement jusqu'au point d'où ils sont tombés. Or, rien n'est plus faux dans l'hypothèse Newtonienne que cette supposition; puisque la Planète au périhélie est bien éloignée d'avoir une si grande force de projection. C'est ce qui se démontre en deux mots.

Si la Planète étoit tombée directement jusqu'au périhélie, ou jusqu'à un point aussi proche du foyer que l'est son périhélie, elle auroit

acquis au point le plus proche de ce terme périhélique, une attraction augmentée, en raiſon inverſe, du quarré des diſtances : c'eſt la loi générale d'attraction ; & par cette raiſon ſeule, quand la Planète ſeroit tout-à-fait arrivée à ce terme périhélique, elle auroit une projection auſſi forte que l'étoit ce dernier effort d'attraction : car tous les efforts d'attraction acquis à chaque inſtant ſe changent en force de projection dans les inſtants ſuivants. De plus, dans tous les inſtants de ſa route, la Planète auroit acquis de la même manière un accroiſſement de projection. Donc, arrivée au terme où nous la ſuppoſons, c'eſt-à-dire à ce point périhélique, ou auſſi proche du foyer que le vrai périhélie, elle auroit une projection incomparablement plus forte qu'une force d'attraction, en raiſon inverſe, du quarré des diſtances.

Mais

Mais au contraire, cette Planète parvenue par ſa route ordinaire à ſon périhélie, ne peut avoir tout au plus qu'une projection augmentée, en raiſon inverſe, du quarré des diſtances ; comme on l'a fait voir, en obſervant que la projection n'augmente qu'autant qu'il eſt néceſſaire, pour que la Planète réponde, en temps égaux, à des aires égales.* Donc cette projection acquiſe de la Planète, au périhélie, eſt incomparablement moins forte que celle qui pourroit reporter directement cette Planète au même éloignement d'où elle eſt tombée vers le foyer attractif. Donc les mécomptes & les paradoxes Newtoniens croiſſent ſans meſure. L'Auteur de l'Amuſement Phyſique nous a fait entendre qu'il eſpéroit porter ſes difficultés juſ-

* Voyez ces Mémoires Vol. d'Août 1761.

qu'à l'évidence géométrique la plus aisée à saisir ; mais cela paroît à présent inutile, à moins que l'on n'entreprenne de faire reconnoître, par une voie nouvelle, en quoi l'on s'est mépris dans le procédé géométrique que l'on a suivi pour parvenir à former l'Ellipse Newtonienne.

Il est vrai que si ces observations établissent des points absolument incompatibles avec l'attraction Newtonienne, elles sont aussi très-incommodes pour les systêmes que l'on a soutenus jusqu'ici. Car dans tous ces systêmes on reconnoît des loix de pesanteur qui semblent devoir produire les mêmes effets, soit qu'elles supposent l'impulsion, soit qu'elles admettent l'attraction. Mais tout cela ne déconcertera point celui qui ne tient point de systême. On n'use point avec lui de représailles ; & il avouera sans peine que les succès

les plus assurés de ces hypothèses ; ce sont les moyens qu'elles fournissent pour se détruire les unes les autres. Tels sont assez souvent tous les succès de la guerre entre de grandes Nations.

Si l'on vouloit cependant, non le vrai système de la Nature (car à qui sera-t-il jamais donné de le connoître ?) mais le principe le plus commode pour y assujettir tous les effets physiques & toutes les différences imaginables de ces effets, sans en excepter même une espèce de plein, & une espèce de vuide, &, si l'on en veut encore, des tourbillons grands & petits, mais fort différents de ceux de Molière, quelque ingénieux que semblent ceux-ci ; l'Auteur de l'Amusement Physique croit qu'on pourroit le trouver ce principe, & le croit même déja trouvé. Il est vrai que, pour y parvenir, il faut se résoudre à le chercher fort loin

de tous ceux sur lesquels on s'est fondé jusqu'ici; & c'est peut-être là une preuve de ses vrais avantages. Ce principe après tout, on peut l'assurer, seroit tout-à-fait convenable aux rapports mutuels de la cause première & de la cause seconde. Ce seroit en même temps le principe très-simple & le plus général de tous les mouvements, & même de tous les défauts de mouvement dans les Corps qui en auroient moins, ou en conserveroient moins que les autres: Principe par conséquent des plus féconds que l'on puisse imaginer. Si l'on le devine, & qu'on le trouve bon, tant mieux pour le principe. S'il n'est pas deviné, on espere en dire quelque chose dans une suite de l'Amusement Physique.

ARTICLE CLXVI.

OPUSCULES MATHÉMATIQUES, ou *Mémoires ſur différents ſujets de Géomètrie, de Méchanique, d'Optique, d'Aſtronomie, &c.* Par M. D'ALEMBERT, de l'Académie Françoiſe, des Académies Royales des Sciences de France, de Pruſſe & d'Angleterre, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suède & de l'Inſtitut de Bologne. (Deux Volumes *in*-4°. premier 303 pages, ſecond 328.) *A Paris, chez David, rue & vis-à-vis la Grille des Mathurins.* M.DCC.LXI.

LE Recueil que nous annonçons, comprend quinze Mémoires.* La profondeur du calcul

* Outre ces quinze Mémoires, il y a des Suppléments, des Notes,

qui regne dans la plûpart de ces Opuſcules, nous diſpenſe d'en donner un Extrait détaillé. Nous ſommes obligés de ménager la plûpart de nos Lecteurs ; ils ne nous pardonneroient pas de leur parler une Langue qui, malgré les progrès que font les Mathématiques parmi nous, eſt toujours difficile à entendre. Pour leur rendre ces Mémoires intelligibles, il faudroit, en quelque ſorte, les traduire : mais ils perdroient trop à cette Traduction. D'ailleurs de quoi s'agit-il le plus ſouvent ? De formules très-ſavantes & très-abſtraites. Or il en eſt de ces formules comme des expreſſions propres de chaque Langue : elles ne ſouffrent point la Traduction. On

---

&, en particulier dans le ſecond Volume, de nouvelles Tables de la Lune, qui avoient été déja publiées ſéparément.

pourroit auſſi les comparer à des Plantes qui ne réuſſiſſent que dans leur climat, & qu'on n'a point encore trouvé le ſecret de tranſplanter avec ſuccès.

Le premier Mémoire roule ſur le problême des *cordes vibrantes.* M. d'Alembert avoit publié, en 1747, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, la ſolution de ce problême, & montré l'inſuffiſance de la ſolution donnée par M. Taylor. La ſolution du Géomètre François n'a pas réuni tous les ſuffrages. Mrs Bernoulli & Euler l'ont attaquée chacun ſéparément & par différents moyens. Il eſt queſtion, dans ce Mémoire, de répondre aux difficultés, d'aſſigner les limites au-delà deſquelles le problême eſt inſoluble, de relever les défauts qui déparent les ſolutions ſubſtituées. Tout ceci forme une controverſe intéreſſante pour l'Hiſtoire des Mathé-

matiques, mais ſur laquelle il ne nous appartient pas de prononcer.

A la vue des diſputes qui s'élevent entre les plus grands Géomètres ſur certains points de calcul, on ſeroit tenté de ſoupçonner quelque incertitude dans les procédés analytiques. Cependant la méthode eſt ſûre, les régles ſont exactes, & le mécompte ne ſe gliſſe que dans l'application quelquefois arbitraire que l'on en fait. On appuie ſur un principe faux ou litigieux, on néglige des quantités qui devoient entrer dans le calcul, on ſubſtitue à la vraie expreſſion d'une grandeur une expreſſion qui paroît & qui n'eſt pas équivalente, on donne trop ou trop peu d'étendue à ſes formules. Telles ſont les différentes ſources d'erreur qui influent dans les réſultats, & rendent ou fauſſes ou inſuffiſantes les ſolutions d'ail-

leurs les plus ingénieuſes. Ajoûtons qu'on peut exceller dans la partie du calcul, ſans avoir cette Métaphyſique exacte & lumineuſe qui diſtingue M. d'Alembert. Il n'en faut pas davantage pour donner dans des mépriſes, dont un eſprit moins Géomètre, mais plus Métaphyſicien, ſe ſeroit garanti.

Nos réflexions ne paroîtront point déplacées, ſi l'on obſerve avec nous que M. d'Alembert eſt preſque toujours occupé dans ces deux Volumes à attaquer ou à ſe défendre. Quelle attaque! Quelle défenſe! Rien ne lui échappe, ſoit pour établir la juſteſſe de ſes procédés, ſoit pour renverſer les moyens qu'il s'eſt propoſé de combattre. Ici il déploie cette richeſſe de calcul qui fait admirer le grand Géomètre, là il répand ces conſidérations neuves & fortes qui annoncent le Métaphyſicien pro-

fond. Il étend, il rectifie les points de vue, il en présente de nouveaux. C'est un esprit plein de ce qu'il traite, qui est maître de sa matière, qui ne fait grace à aucun de ces principes que les Mathématiciens nous ont transmis sans preuves, & que nous avons reçus sans examen.

Tels sont en particulier quelques-uns des principes qu'on emploie communément en Optique. Le neuvième Mémoire en contient l'examen. Il résulte des réflexions de l'Auteur, qu'on a donné à ces principes plus d'autorité qu'ils ne méritoient. On prétend, par exemple, que les objets sont toujours vus dans la direction du rayon visuel.

» La proposition ne paroît devoir souffrir aucune difficulté, » lorsque le rayon visuel est dans » l'Axe optique même ; parce » qu'alors le rayon visuel traverse

» l'œil en ligne droite, sans souf-
» frir aucune réfraction. Mais il
» n'en est pas ainsi des rayons qui
» entrent dans l'œil obliquement,
» & qui viennent des côtés de
» l'objet : car ces rayons souffrent
» nécessairement des réfractions
» dans les humeurs de l'œil ; de
» sorte que la partie du rayon
» qui frappe le fond de l'œil, &
» qui est la cause immédiate de
» la vision, n'est pas en ligne
» droite avec la partie du rayon
» qui est venue du point visible
» à l'œil. Ce n'est pas tout :
» le rayon qui frappe le fond de
» l'œil, n'affecte pas l'organe sui-
» vant sa propre direction ; mais
» son action sur le fond de l'œil,
» doit s'exercer & s'estimer (con-
» formément aux loix de la Mé-
» chanique,) suivant une direc-
» tion perpendiculaire à la cour-
» bure que le fond de l'œil forme
» en cet endroit. Or je demande

» maintenant, ſuivant quelle di-
» rection on apperçoit le point
» viſible ? «

1°. L'opinion générale des Opticiens eſt qu'on apperçoit le point viſible, ſuivant la direction qui va de ce point à l'œil : mais l'expérience ne le démontre pas ; & quand elle le démontreroit, le fait paroîtroit inexplicable. Car, comme le remarque notre Auteur, cette partie de rayon ne produit point la viſion ; c'eſt la partie qui vient tomber au fond de l'œil, après avoir été rompue, partie qui ne ſe trouve point en ligne droite avec la partie du rayon viſuel entrée dans l'œil. Comment & par quel principe l'ame démêle-t-elle que l'objet n'eſt pas dans la direction du rayon parvenu au fond de l'œil, mais dans une autre direction ſuivant laquelle elle n'eſt point réellement affectée ? Voilà ſur quoi les Opti-

ciens n'ont rien de ſatisfaiſant à répondre.

2°. Abandonnant l'opinion générale, ſoûtiendra-t-on que l'objet eſt vu dans la direction de la perpendiculaire menée du point où le rayon rompu vient tomber ſur le fond de l'œil? Mais cette perpendiculaire étant différente pour chaque œil, & pour l'ordinaire même placée dans des plans différents; le point viſible, placé hors de l'Axe optique, devroit donc paroître double. Or c'eſt ce qui n'arrive pas. Si l'on ſuppoſe que l'objet ſoit vu dans la direction même de la partie du rayon qui vient frapper le fond de l'œil, on aura à concevoir comment on voit l'objet dans la direction de ce rayon, & non dans celle de la perpendiculaire, ſuivant laquelle l'organe eſt réellement affecté. » Donc en géné-
» ral rien n'eſt moins certain que

» ce principe vulgaire d'Optique, » que les objets ſont vus dans la » direction du rayon qu'ils en- » voient à l'œil. « Nous ne ſuivrons pas M. d'Alembert dans les doutes qu'il propoſe ſur d'autres principes d'Optique ; nous conclurons ſeulement avec lui que, *dans cette Science, preſque tout eſt encore à faire.* La concluſion paroît humiliante ; mais il faut l'adopter, ſi les difficultés du Mémoire ne ſont ſuſceptibles d'aucune ſolution ſatisfaiſante.

La régle ordinaire de l'*Analyſe des jeux de hazard* a été regardée comme inconteſtable par les Analyſtes : ils l'ont tous ſuivie dans les calculs qu'ils faiſoient des différentes probabilités. Cependant, après l'avoir ſoumiſe à un examen réfléchi, M. d'Alembert la trouve défectueuſe à certains égards. C'eſt le ſujet du dixième Mémoire, où l'on fait pluſieurs obſervations

vraiment philoſophiques. Nous n'en citons qu'une, ſur laquelle l'Auteur ne pouvoit trop inſiſter. » On ſuppoſe aſſez ordinairement » que, dans le nombre des com- » binaiſons poſſibles, celle qui » amenera pluſieurs fois de ſuite » le même évènement, eſt auſſi » poſſible que chacune des autres » en particulier. Par exemple, » dans un jeu où l'on doit jouer » à *croix* ou *pile* en cent coups, » on regarde la combinaiſon qui » amenera *croix* cent fois de ſuite, » comme auſſi poſſible que cha- » cune de celles où *croix* & *pile* » ſeront mêlées. « Or, cette ſup- poſition n'eſt-elle pas gratuite? La variété des évènements ſucceſſifs ne doit-elle pas paſſer pour un phénomène conſtant de la nature? Leur ſimilitude conſtante ou ré- pétée un grand nombre de fois n'eſt-elle pas un phénomène, dont la ſingularité auroit de quoi ſur-

prendre ? Il paroît qu'on auroit dû diſtinguer deux ſortes de *poſſibilités*, l'une *métaphyſique*, *abſolue*, en quelque ſorte *iſolée*, qui convient à chaque partie d'une combinaiſon conſidérée en elle-même ; l'autre *phyſique*, *relative*, *commune*, qui affecte la totalité de la combinaiſon priſe dans le cours ordinaire de la nature. La diſtinction une fois admiſe, on auroit vu que c'eſt la ſeconde eſpèce de *poſſibilité* qui doit ſervir de baſe au calcul des probabilités ; qu'elle n'affecte pas également toutes les combinaiſons ; que conſéquemment on ne doit pas les traiter comme ſi elles étoient auſſi poſſibles les unes que les autres. Nous croyons avoir rendu l'idée de M. d'Alembert, elle mérite d'être accueillie : la ſcience des combinaiſons y gagnera, & les Analyſtes ſeront plus réſervés à établir des régles générales.

On a appliqué le calcul des pro-

babilités à l'inoculation. M. d'Alembert prétend qu'on s'est trop pressé, & que les calculs portent à faux, parce qu'on n'a point encore envisagé la question sous son véritable point de vue. On compare le risque de mourir de la petite-vérole naturelle avec le risque de mourir de la petite-vérole inoculée : & comme le nombre de ceux qui périssent de la petite-vérole, est quarante ou cinquante fois plus grand que le nombre de ceux qui meurent de l'inoculation, on conclut que les deux risques sont dans le même rapport. Mais, *reprend M. d'Alembert*, l'inoculation est un péril *instant* & prochain de perdre la vie dans quinze jours ou un mois, & la petite-vérole un danger incertain dont on ne peut assigner la place dans le cours d'une longue vie. Or quel moyen de faire un parallèle exact de ces deux risques, & d'en fixer

le rapport ? Voilà ſur quoi l'Analyſe des probabilités ne peut rien apprendre. Toutes ſes régles ſuppoſent les termes à comparer, également ou préſents, ou éloignés, puiſqu'elles les ſuppoſent de même genre & de même eſpèce.

Il regne donc un défaut eſſentiel dans le calcul des avantages de l'inoculation, tant qu'on ne regarde point le riſque qui l'accompagne comme un riſque *inſtant* & concentré dans le court eſpace d'un mois. Mais le calcul des Adverſaires de l'Inoculation péche auſſi par le même côté, quoiqu'envisagé ſous un autre point de vue. Ces Adverſaires ſemblent oublier le riſque qu'on court, durant toute la vie, de mourir de la petite-vérole naturelle. Notre Auteur fait ſentir parfaitement les conſéquences de ce danger. Il faut voir ces diſcuſſions dans ſon onzième Mémoire qui réunit les agréments du ſtyle à la force du raiſonnement.

Nous voudrions pouvoir nous étendre ſur les autres Mémoires de ces deux Volumes ; mais il faut nous borner à une ſimple Notice d'après l'Auteur lui-même.

Le ſecond Mémoire a pour objet le mouvement d'un Corps qui tourne autour d'un Axe quelconque fixe ou variable, avec une vîteſſe quelconque variable ou uniforme, étant animé ou non par des forces accélératrices quelconques. Cet Ecrit, *dit M. d'Alembert*, n'eſt qu'une application des formules du problême de la *préceſſion des équinoxes* que j'ai réſolu le premier, à des cas encore plus généraux.

Dans le troiſième Mémoire, l'Auteur développe les loix des oſcillations des Corps flottants. Il avoit déja donné un Eſſai de ces loix dans ſa *Théorie de la réſiſtance des fluides.*

Le quatrième Mémoire a pour

objet la réduction des loix du mouvement des fluides aux équations analytiques les plus générales qu'il eſt poſſible.

Le but du cinquième Mémoire eſt de rendre plus rigoureuſe & plus ſimple l'ingénieuſe démonſtration du principe de la compoſition des forces, que M. Daniel Bernoulli a donnée dans le premier Volume des Mémoires de Péterſbourg.

Dans le ſixième Mémoire, on démontre que les *Logarithmes des quantités négatives* ne ſont point eſſentiellement imaginaires, comme l'ont prétendu M. Leibnitz & M. Euler ; mais qu'ils peuvent être ſuppoſés, à volonté, réels ou imaginaires, ſuivant le ſyſtême de Logarithmes qu'on aura choiſi.

Le ſeptième Mémoire eſt ſur les intégrations qui dépendent de la rectification des Sections coniques & de la quadrature des lignes du troiſième ordre.

L'Auteur applique ces intégrations à la quadrature de la surface des cônes obliques.

On a, dans le huitième Mémoire, plusieurs Remarques sur l'Attraction ; & ces Remarques sont pour éclaircir & développer quelques endroits des autres Ouvrages de M. d'Alembert.

Dans le douzième Mémoire, l'Auteur reprend la solution qu'il avoit donnée en 1747 du *problême des trois Corps :* il y trouve la Théorie des perturbations des Comètes : il perfectionne ensuite cette Théorie, en simplifie la pratique, & parvient à une méthode pour calculer les perturbations des Comètes, plus simple, plus abrégée, plus facile que les méthodes déja proposées sur cette matière.

Dans le treizième Mémoire, M. d'Alembert examine la dispute qui s'est élevée entre les Géomètres au sujet de la Comète

de 1682. Il s'eſt trouvé une différence d'un mois entre la prédiction & l'obſervation du retour de la Comète. Or à quoi devoit-on comparer cette différence ? A la période entière ? à la ſomme de deux périodes conſécutives ? ou bien à la différence de ces deux périodes ? M. d'Alembert eſt pour le dernier ſentiment : d'où il réſulte une différence entre le calcul & l'obſervation plus conſidérable que ne l'ont aſſignée les Géomètres, qui ſont partis d'un autre terme de comparaiſon.

Le quatorzième Mémoire eſt deſtiné à défendre la ſolution du problême des trois Corps donnée par l'Auteur, & à en montrer les avantages. Ce Mémoire eſt ſuivi de nouvelles Tables de la Lune d'une forme très-commode, très-ſimple, & qui donnent exactement les lieux de la Lune. Il n'y a pas une minute de diffé-

rence entre le calcul & l'obſervation.

Dans le quinzième Mémoire, il eſt queſtion de la Lune regardée comme un ſphéroïde, dont les Méridiens & l'Equateur ſeroient des Ellipſes : on lui applique la Théorie ſur la préceſſion des points équinoctiaux dans de pareils ſphéroïdes. Tout cela eſt ſuivi de pluſieurs remarques ſur la libration de la Lune, ſur les mouvements que peut avoir ſon Axe, ſur le problême de la préceſſion des équinoxes en général..... L'Auteur ſe *propoſe de donner de temps en temps une ſuite à ces deux Volumes, autant que ſes autres occupations pourront le lui permettre.* Tous ceux qui s'intéreſſent au progrès des Sciences, ſe joindront à nous pour inviter M. d'Alembert à remplir cette eſpèce d'engagement.

Décembre, 1761.

ARTICLE CLXVII.

***DISCOURS SUR LA POESIE LYRIQUE**, avec les modèles du genre, tirés de Pindare, d'Anacréon, de Sapho, de Malherbe, de la Motte & de Rousseau, &c.* (Volume *in*-12. pages 350.) A Paris, chez Brocas & Humblot, rue S. Jacques, &c.

IL y a deux Parties dans cet Ouvrage. La première est l'exposition des régles de la Poësie Lyrique ; la seconde est le tableau des modèles en ce genre. On s'est proposé d'instruire la jeunesse, non pour augmenter le nombre des Poëtes Lyriques, mais pour multiplier les Connoisseurs. D'ailleurs il est à propos d'étendre l'imagination du premier âge, de lui faire connoître ses forces, de l'initier

l'initier dans ce langage que le Anciens disoient être le langage des Héros & des Dieux.

Il est vrai que la Poësie Lyrique est la première qu'on a fait servir aux hommages qu'exige la Divinité. L'Auteur de cet Ouvrage auroit eu de grandes collections à faire dans les Cantiques de l'Ecriture-Sainte, s'il avoit voulu embrasser aussi ces modèles. Il s'est borné à la Poësie profane, & il parle d'abord de Pindare qui est à la tête du genre sublime de l'Ode, ensuite d'Anacréon qui se joue sur des sujets badins, enfin d'Horace & de nos Modernes qui ont traité la Poësie Lyrique en Philosophes. On ne cite cependant point d'Odes entières d'Horace, apparemment parce qu'elles sont trop connues; mais il semble que cette raison pourroit s'étendre à Malherbe, à la Motte, &

à Rousseau dont on transcrit ici plusieurs Pièces.

Quoiqu'il en soit, on ne peut qu'applaudir au bon goût qui a dirigé cette composition. Il auroit été difficile d'y présenter des ideés neuves. Les Ecrits sur la Poësie Lyrique sont peut-être en plus grand nombre que les bonnes Odes Françoises. Il n'est point facile de traiter, avec notre Langue philosophique & réservée, un genre dont l'enthousiasme est l'ame, & qui se plaît dans un *beau désordre*. Mais nos Gens de Lettres ont très-bien raisonné sur les qualités de l'Ode : on peut lire, en particulier, le beau Mémoire de l'Abbé Fraguier dans le second Volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres; les Observations de l'Abbé Massieu dans le V^e^ Volume de cette même Compagnie; celles de l'Abbé Gédoyn dans le XII^e^ Volume, &c.

Notre Auteur profitant de toutes les lumières répandues dans quantité de bons Ouvrages, nous donne un Discours qui est véritablement très-bien ordonné & très-bien écrit. Il borne les loix de la Poësie Lyrique à ce qui concerne le génie, l'art, le style, l'harmonie. Le génie ne s'acquiert point; c'est un présent de la Nature. Il faut dans l'Ode » reconnoître ce génie créateur, qui nous » transporte par la sublimité des » pensées, qui nous étonne par la » hardiesse des figures, enfin qui » nous séduit, qui nous enchante » par la vivacité & par la variété » du coloris. «

Mais le génie ne doit point être abandonné à lui-même: il faut que l'art le *modère à propos.* » C'est de lui qu'on apprend » à s'élever au-dessus des régles » ordinaires; c'est lui qui nous » enhardit à nous livrer à d'heu-

» reux écarts. « Ce terme d'*écarts* doit être ſaiſi à propos dans le Diſcours de notre Auteur. Il ne permet pas que le Poëte abandonne ſon ſujet pour paroître plus ſublime : au contraire l'art doit lui apprendre à bien deſſiner ſon objet, à en lier toutes les parties, & à faire en ſorte qu'elles ne forment qu'un tout. Les écarts qui ſe gliſſeront dans l'exécution, ſeront des beautés acceſſoires dont il réſultera plus de grandeur, d'idées, de vivacité, d'agrément, mais toujours dans le plan du deſſein total, & ſans jamais perdre de vue ce qui doit intéreſſer principalement dans l'Ouvrage. Notre Auteur montre, par des exemples tirés de Pindare * & de

* L'Abbé Fraguier avoit déja ſoûtenu que Pindare *ne ſe jette jamais abſolument à quartier*; mais il n'avoit pas diſcuté ce point auſſi parfaitement

Rousseau, comment ces grands Poëtes, en se livrant même aux plus grands écarts, n'abandonnent jamais *la chaîne générale qui unit leurs idées* : & ce morceau tout-à-fait de goût & de sage critique remplit une grande partie du Discours. On trouve même ici avec plaisir la Traduction presque entière de trois belles Odes

---

que le fait notre Auteur. Le même Abbé reconnoissoit des *digressions* dans Pindare : notre Auteur n'admettroit peut-être pas ce mot, il paroît se contenter du terme d'*écart* : mais en s'expliquant, on seroit bientôt d'accord. L'Abbé Massieu [Volume VI. de l'Académie] vouloit qu'on *passât condamnation sur* quelques *écarts* de Pindare, il croyoit que ce Poëte avoit des pensées quelquefois trop audacieuses, qu'il se trouvoit des obscurités dans ses constructions, dans le tour de ses phrases. Il y a toute apparence que l'Abbé Fraguier ne convenoit pas de ces défauts, & que notre Auteur chercheroit aussi à les excuser.

de Pindare, ſavoir la ſeptième de ſon premier Livre, la première & la troiſième du ſecond. Nous faiſons un cas particulier de ces Verſions, & des autres que notre Auteur a répandues dans ſon Livre. Nous inſiſterons ſur le mérite de ce travail, quand nous aurons rendu compte des autres inſtructions que comprend ce Volume.

Le ſtyle, néceſſaire à tout Ouvrage de Littérature, eſt tellement indiſpenſable dans la Poëſie Lyrique, que, ſans cette qualité, le plus beau deſſein, la plus grande ordonnance, l'enthouſiaſme le plus chaud & le plus ſublime ne peuvent qu'ennuyer le Lecteur ou le faire rire. Le ſtyle comprend les penſées, les ſentiments & la façon de les préſenter. Les penſées doivent être vraies, neuves, grandes, pleines d'énergies. Les ſentiments auront de plus la ſimplicité, l'ingénuité; ce ſeront

comme des traits de feu qui pénétrent l'ame, qui l'intéressent au point de la distraire des autres objets. La façon de présenter les pensées & les sentiments est dans la diction, dans l'expression, dans le tour des phrases : la diction doit être nette, l'expression vive, le tour ni *prosaïque*, ni *ampoulé*.

Enfin l'harmonie fait la perfection du genre Lyrique. Toute Ode, dans son origine, étoit destinée au Chant : » il faut donc » que le Vers soit susceptible de » Musique, & par conséquent que » la rime soit riche & noble, le » rythme coulant, nombreux & » sonore, & que l'oreille ne soit » jamais choquée par des sons » âpres & rocailleux. « L'Auteur donne des exemples en bien & en mal. Les exemples du beau, il les tire principalement (pour notre Langue) de Malherbe & de Rousseau, auxquels il associe M. le

Franc de Pompignan, dont on a de belles Poëſies ſacrées & une Ode célèbre ſur la mort de Rouſſeau. Dans ce Recueil, on trouve auſſi des morceaux de Chaulieu, qui, ſous un habit Eccléſiaſtique, a trop écrit dans le goût d'Anacréon ; on a des Hymnes traduites par M. Racine le fils, & une Ode tirée d'Iſaïe ; on a *la Journée de Fontenoy*, magnifiquement chantée par M. Fréron, qui a commencé par être bon Poëte, & a fini par être excellent Critique. Enfin on ajoûte l'*Enthouſiaſme*, Ode très-brillante & très-élevée de M. Sabatier, Homme de Lettres, qui nous donnera quelques jours un nombre conſidérable de Poëmes Lyriques. Comme l'agréable Recueil, ſur lequel nous diſſertons aujourd'hui, doit paſſer entre les mains de tout le monde, nous ne citerons rien des Pièces ou Modèles de Poëſies qu'il con-

tient. Chacun s'en occupera ſelon ſon loiſir, ſon attrait, ſa capacité, ſon caprice peut-être ; car, dans ce genre, il eſt permis de donner un peu à la fantaiſie ou au préjugé.

Il n'étoit pas poſſible que l'Auteur de ce Recueil préſentât les chef-d'œuvres des Héros de la Lyre, ſans donner des Notices de leur vie & de leurs qualités perſonnelles. Il nous apprend donc en peu de mots ce qu'étoient Pindare, Anacréon, Sapho, Malherbe, Rouſſeau, la Motte, Chaulieu. Ceux qui voudront connoître à fond ces perſonnages, conſulteront encore d'autres Livres, comme M. Burette ſur Pindare (T. XV. de l'Acad. des Inſcriptions,) Madame Dacier ſur Anacréon, ſans oublier l'Editeur de Hollande en 1732, lequel diſpute à ce Poëte preſque toutes les Odes qu'on met ſous ſon nom ; Prideaux, Fabri-

cius, & l'Edition de Sapho en 1733 sur cette même Dame, qui n'étoit pas trop propre à inspirer les bonnes mœurs : les deux petites Pièces qu'on recueille d'elle, pourroient disparoître d'un Recueil fait pour l'instruction de la jeunesse. Sur Malherbe, on a la nouvelle Edition de ses Œuvres; sur la Motte, les Mémoires fort curieux de M. l'Abbé Trublet; sur Rousseau & Chaulieu, deux Articles fort détaillés dans le Dictionnaire de M. de Chauffepié. Cet Auteur observe très-bien qu'on donne à Chaulieu trois années de trop. Il naquit en 1639, & mourut en 1720, & par conséquent toute sa vie est de 81, non de 84 ans, comme on lit en beaucoup de Livres, & notre Auteur n'a pas évité cette bagatelle de faute. Du reste, ses Notices sont légères & agréables. Venons-en à son travail sur Pindare; car,

pour les Chanſonnettes d'Anacréon, il ſe ſert des Traductions en Vers de M. Poinſinet de Sivry, *qui très-ſouvent rend les graces de l'original, autant qu'il eſt poſſible de le faire, dans une Langue qui n'eſt point celle d'Anacréon.*

Notre Auteur a traduit cinq Odes entières du premier Livre de Pindare, une de ce même Livre, preſque entière; & deux, auſſi en grande partie, du ſecond. L'entrepriſe doit paroître celle d'un Brave, quand on a lu le caractère de ce Poëte, tracé par Quintilien: *Novem Lyricorum longè Pindarus princeps, ſpiritûs magnificentiâ, ſententiis, figuris, beatiſſimâ rerum verborumque copiâ, & velut quodam eloquentiæ flumine.* Concevons-nous bien ce que c'eſt qu'un Poëte qui à *la magnificence du génie* joint *la hauteur des penſées, la Mar-*

dieſſe des figures, l'heureuſe fécondité des choſes & des paroles? Mais comment repréſenter tout le mérite d'un tel Homme dans notre Proſe humble, modeſte, monotone, didactique? En 1754, un Homme de Lettres donna le premier Livre de Pindare, c'eſt-à-dire la Verſion des XIV Odes qui y ſont contenues. On ne peut pas diſconvenir que ce Traducteur ne ſût bien le Grec, qu'il ne fût habile dans l'Hiſtoire ancienne, qu'il n'eût des connoiſſances dans le genre Lyrique. Mais on auroit deſiré plus de grandeur dans le ſtyle. Notre nouvel Auteur s'élève communément un peu plus au genre lyrique. Voici deux petits morceaux de comparaiſon.

L'Auteur de la Verſion donnée en 1754 commence ainſi la quatrième Ode: » Vous qui lancez la » foudre infatigable, puiſſant Ju-

» piter, vos heures révolues me » ramenent ici avec les ſons variés » de ma lyre, pour être le témoin » de ces combats renommés. Les » gens de bien, auſſi-tôt qu'ils en » reçoivent la douce nouvelle, ſe » réjouiſſent des ſuccès de leurs » amis. Fils de Saturne, qui habi- » tez le mont Æthna, fardeau brû- » lant de Typhon aux cent têtes, » regardez favorablement cet » Hymne de la victoire d'Olym- » pie, &c...

Notre nouvel Auteur traduit ainſi : » O puiſſant Conducteur de » ces Courſiers infatigables qui » portent dans les airs le tonnerre » & le foudre, grand Jupiter, les » heures ſoumiſes à vos décrets » me rappellent ici, afin que, té- » moin de ces fameux combats, je » les chante ſur ma lyre harmo- » nieuſe. La vertu demande que » nous applaudiſſions avec tranſ- » ports aux heureux ſuccès des per-

» ſonnes qui nous ſont cheres. Fils
» de Saturne, qui habitez le mont
» Æthna, tombeau brûlant de Ty-
» phée, ce Géant aux cent têtes,
» jettez un œil favorable ſur cet
» Hymne conſacré à la gloire d'un
» Vainqueur dans les Jeux Olym-
» piques, &c.

Cette ſeconde Verſion eſt plus vive & plus noble que la premiére. Les *heures ſoumiſes à vos décrets* font une plus belle image que *vos heures révolues*. Il eſt mieux de dire, *afin que je chante ces combats ſur ma lyre harmonieuſe*, que de joindre cette lyre au rappel du Poëte, *me ramenent avec les ſons variés de ma lyre*, &c. Il y a plus de nobleſſe & d'image à ſubſtituer *la vertu* aux *gens de bien*. Ainſi nous aimons mieux: *La vertu demande que nous applaudiſſions aux ſuccès des perſonnes qui nous ſont chères*, que *Les gens de bien, auſſi-tôt qu'ils*

en reçoivent la douce nouvelle, ſe réjouiſſent des ſuccès de leurs amis, &c.

Il y a cependant auſſi un peu plus d'exactitude dans la première Verſion que dans la ſeconde. Par exemple, notre Auteur donne à Jupiter des *Courſiers infatigables qui portent le foudre ;* Pindare ne donne à Jupiter que le *foudre* même qu'il anime en le repréſentant auſſi agile que des *Courſiers.* D'ailleurs on ſait que Jupiter n'eſt point porté ſur des *Courſiers*, mais ſur l'Aigle ou même ſur le foudre, comme le Scholiaſte le remarque en cet endroit.

Nous tranſcrirons encore de ces deux Auteurs la XII. Ode des Olympiques. Pindare loue Ergoteles d'Himère en Sicile, & vainqueur à Olympie, après avoir été chaſſé, dans une ſédition, de la Ville de Gnoſſe en Crète ſa pa-

rie. Il dit, selon le premier Traducteur :

» Fille de Jupiter Libérateur ;
» Fortune conservatrice, je vous
» implore pour la puissante Ville
» d'Himère : car sur les flots vous
» gouvernez les vaisseaux légers,
» & sur la terre les guerres sanglantes,
» les assemblées, les délibérations.
» Parmi les espérances
» des hommes qui volent sans
» cesse de projets en projets, les
» unes élevées, les autres renversées,
» roulent à votre gré.

» Aucun mortel encore n'a
» reçu des Dieux un signe certain
» du sort qui l'attend : nos
» pensées sur l'avenir sont aveugles.
» Beaucoup de choses opposées
» à la joie arrivent aux humains
» contre leur espoir : souvent
» aussi battus de fâcheuses
» tempêtes, ils passent en un moment
» de l'abysme du malheur
» à la plus haute félicité.

» Semblable à un Coq qui ne » combat que dans l'enceinte de » ſa cour, fils de Philanor, la » gloire de vos pieds ſe ſeroit flé- » trie dans la maiſon de votre » père, ſi la ſédition, armant Ci- » toyen contre Citoyen, ne vous » eût privé de Gnoſſe votre pa- » trie. Maintenant couronné à » Olympie, & deux fois à Pytho, » & dans l'Iſthme, Ergoteles, » vous rendez célèbres les bains » chauds des Nymphes *, près deſ- » quels vous habitez paiſiblement » les fertiles campagnes que vous » avez acquiſes. «

Pindare chante ainſi, ſelon notre ſecond & très-récent Traducteur : » Fille de Jupiter Libé- » rateur, Fortune conſervatrice,

* Il y avoit près d'Himère des Eaux chaudes que les Nymphes, ſelon les Poëtes, avoient fait ſortir de la terre en faveur d'Hercule.

» je vous implore pour la puissante » Ville d'Himère : car c'est vous » qui gouvernez sur les flots les » vaisseaux légers, & sur la terre » les guerres sanglantes, les as» semblées, les délibérations. Les » espérances incertaines des hom» mes, les unes élevées, les au» tres renversées, roulent sans » cesse à votre gré.

» Aucun mortel n'a encore reçu » des Dieux un signe certain du » sort qui l'attend. Nos ames sont » aveugles sur l'avenir. Souvent » des infortunes accablent les hu» mains contre leur attente : sou» vent aussi, battus d'affreuses » tempêtes, ils passent en un mo» ment de l'abysme des malheurs » au comble de la félicité.

» Semblable à un Coq qui ne » combat que dans l'enceinte de » sa cour, vous auriez vu, fils de » Philanor, la gloire de vos pieds » se flétrir dans la maison de votre

» père, si la sédition, armant Citoyens contre Citoyens, ne vous eût privé de Gnosse votre patrie. Maintenant, Ergotelès, couronné à Olympie, & deux fois à Pytho & dans l'Isthme, vous rendez célèbres les bains chauds des Nymphes près desquels vous possédez de si fertiles campagnes. «

Au coup-d'œil il ne paroît pas qu'il y ait une grande différence entre ces deux Traductions; cependant la seconde est meilleure en deux endroits. 1° Il est mieux de dire que les malheurs arrivent aux hommes *contre leur attente*, que *contre leur espoir*; on n'*espère* point le malheur, mais on peut l'*attendre*. 2° La fin est traînante, *vous habitez paisiblement les fertiles campagnes que vous avez acquises*. Le Grec dit simplement qu'Ergoteles *habite ses propres campagnes*: le moderne Tra-

ducteur a pu dire, *près desquels vous possédez de si fertiles campagnes.* Encore le terme de *fertiles* est-il de trop.

L'Abbé Massieu traduisit cette même Ode en 1716, & voici son Ouvrage : » Conservatrice des » Etats, fille de Jupiter le Dieu » tutélaire de la liberté ; Fortune, » je vous invoque en faveur de » la puissante Ville d'Himère : » c'est vous qui, sur Mer, guidez » le cours des Vaisseaux ; qui, sur » Terre, présidez dans les com» bats & dans les conseils. A votre » gré, les espérances des hommes, » tantôt élevées & tantôt rempan» tes, roulent sans cesse & passent » rapidement de chimère en chi» mère.

» Aucun mortel jusqu'ici n'a » reçu des Dieux un signe certain » pour découvrir ce que le sort » lui prépare. Des ténèbres impé» nétrables cachent l'avenir. Sou-

» vent les évènements tournent
» au rebours de nos opinions &
» de nos desirs. Mais souvent aussi,
» dans le fort de l'orage, on passe
» en un moment du fond de la
» désolation au comble de la joie.

» Fils illustre de Philanor, si
» une faction contraire ne vous
» eût éloigné de Gnosse ; quelques
» dispositions que vous ayiez pour
» vous signaler à la course, votre
» gloire renfermée dans la mai-
» son paternelle, seroit tombée
» comme la feuille : semblable à
» celle de cet oiseau domestique
» dont le chant annonce le jour, &
» qui n'a que son pailler pour tout
» théâtre de ses exploits. Au-lieu
» que maintenant vainqueur aux
» Jeux d'Olympie, & déja cou-
» ronné deux fois aux Jeux de
» Delphes & de l'Isthme, vous
» portez jusqu'au ciel le nom des
» bains consacrés aux Nymphes
» d'Himère, & vous habitez tran-

» quillement de vastes campagnes » qui sont à vous. « (Mém. de l'Acad. des Inscript. T. IV. p. 487.)

On ne peut nier que cette Traduction ne soit noble & coulante. Elle est quelquefois un peu libre, comme quand l'Auteur dit que *des ténèbres impénétrables cachent l'avenir*, pour rendre le Grec de Pindare qui dit positivement que *nos pensées sont aveugles sur l'avenir*. L'Abbé Massieu ne nomme point le Coq, il croit que *ce mot produiroit un mauvais effet en François, & suffiroit pour gâter la plus belle Ode du monde*. Nous croyons qu'il a raison, & qu'il se tire aussi très-bien de l'endroit où il est parlé des *espérances tantôt élevées & tantôt rampantes*. Il l'emporte dans cette phrase sur les deux Traducteurs précédents. Mais il ne réussit pas si bien dans celle où il dit que *les évènements tour-*

nent au rebours de nos opinions. Cela ne paroît pas exprimé d'une manière aſſez analogue à la nobleſſe & à la beauté du reſte de cette Verſion.

Le même Académicien a traduit d'autres Odes de Pindare, entr'autres les deux premières des Olympiques, & ce ſeroit ici l'occaſion de les mettre en parallèle avec la Traduction que notre nouvel Auteur donne auſſi de ces Odes. On verroit dans le parallèle que ce dernier l'emporte pour l'exactitude & pour la brièveté. M. Maſſieu eſt en général un peu périodique, ce qui n'eſt point du génie de Pindare. Mais laiſſons ces curioſités littéraires aux vrais Connoiſſeurs dans les deux Langues, & invitons l'Auteur du Recueil que nous annonçons, à nous donner de temps en temps des Ouvrages dans le goût de celui-ci.

Décembre, 1761.

ARTICLE CLXVIII.

DICTIONNAIRE Universel, Dogmatique, Canonique, Historique, Géographique & Chronologique des Sciences Eccléfiaftiques, &c. (Tome IV. *in-fol.*) Par le R. P. Richard, & autres Religieux Dominicains des Couvents du Fauxbourg *S.* Germain & de la rue *S.* Honoré. *A Paris, chez Rollin, Quai des Auguftins; Jombert, rue Dauphine; Bauche, Quai des Auguftins, &c.* M. DCC. LXI.

CE Volume comprend le détail des lettres N, O, P, Q, R, & une partie de la lettre *S*, ce qui démontre au Lecteur qu'il refte encore un Volume à donner. Nous avons fait affez connoître le plan, la marche & l'exécution de ce grand Ouvrage : il fuffira de confidérer ici quelques Articles particuliers,

culiers, dont les Auteurs donnent des Notices importantes ou développées.

NAAMAN. On traite ſous cet Article la difficulté qui ſe préſente au cinquième Chapître du quatrième Livre des Rois. Naaman, Général des armées de Bénadad, demande-t-il à Eliſée qu'il lui ſoit permis de rendre encore à ſon Maître le ſervice qu'il lui avoit rendu juſqu'alors dans le Temple de Remmon ; & le Prophète acquieſce-t-il à ſes deſirs ? Queſtion aſſez embarraſſante. Lorſque Bénadad alloit adorer l'Idole, Naaman le ſoûtenoit au moment de l'adoration. Il paroît, par la Vulgate, que cet Officier ſouhaita de continuer cette ſorte de fonction ; & toutes les autres Verſions, avec la plûpart des Commentaires, reconnoiſſent ce ſens : il paroît auſſi que le Prophète Eliſée, renvoyant Naaman *en paix*, lui accorda ce qu'il ſouhaitoit ; mais d'un autre côté, le R. P. Richard obſerve que des *Interprètes traduiſent l'Hébreu par le paſſé* ; en ſorte que Naaman auroit demandé grace à Eliſée pour avoir ſoûtenu juſqu'alors le Roi ſon Maître durant les exercices du culte de Remmon, & ſe ſeroit engagé à ne plus commettre la même action. Cette manière d'entendre le paſſage ſeroit bien la plus fa-

vorable aux bonnes Loix qui ordonnent de ne point dissimuler sa foi, & qui défendent de concourir au péché d'autrui. Cependant l'accord des Versions auxquelles se joint la Paraphrase Chaldaïque, & la multitude des Docteurs qui ne voient point le passé dans ce Texte, mais qui le prennent pour le futur, forment un grand préjugé en faveur de l'interprétation ordinaire ; & il est comme nécessaire de recourir à la distinction reçue entre le service purement civil que rendoit Naaman au Roi de Syrie, & le culte idolatrique qui attiroit ce Prince au Temple de Remmon. Quoiqu'il en soit, dans un Dictionnaire Ecclésiastique, il convenoit de placer les deux interprétations, d'incliner même pour la décision qui se présente comme la plus exacte ; & c'est ce que font ici nos Auteurs, en renvoyant toutefois à Dom Calmet, qui traite aussi ce sujet.

Nécessité. On explique bien la Métaphysique de ce terme : on distingue *Nécessité physique*, *Nécessité morale*, *Nécessité simple & absolue*, *Nécessité relative*. Toutes ces distinctions servent à la précision du raisonnement.

Negres. On a raison de rappeller ici les obligations des Maîtres à l'égard de

ces malheureux, que la politique ou l'impoſſibilité de faire autrement retient dans l'eſclavage. Nos Rois ont établi d'excellentes Loix à ce ſujet. On les indique en peu de mots.

NEPOMUCENE. Courte notice, mais ſuffiſamment inſtructive ſur ce Saint ſi révéré en Allemagne. On vient d'en donner une nouvelle vie à Anvers *. Si nous en croyons le Biographe, S. Jean Népomucène ne naquit que vers l'an 1331: les Auteurs du Dictionnaire le font naître vers 1320.

NOVICE. C'eſt un petit Traité ſur les qualités, les devoirs, l'examen, le temps de probation des Novices, & ſur les diſpoſitions dont ils ſont capables. On entend par ce mot *diſpoſitions* la faculté de teſter. En France ce droit eſt ſoumis à certaines règles, dont la première & la plus eſſentielle eſt de ne faire aucune diſpoſition en faveur de l'Ordre Monaſtique.

OFFICIAL. En peu de mots on explique l'origine, l'inſtitution, la deſtitution, les qualités, les pouvoirs des Officiaux, le tout avec des rapports par-

* L'Auteur eſt le P. Joſeph Wielens, Jéſuite; il paroît avoir fait des recherches ſur cet objet, mais il auroit dû écrire en Latin.

ticuliers aux uſages de France, & l'on cite les principaux Auteurs qui ont traité cette matière.

OPERA. Ce mot ne ſe trouve apparemment dans le Dictionnaire que par la liaiſon qu'il a au terme SPECTACLES, ſous lequel on ne manquera pas d'établir les bonnes règles du Chriſtianiſme & de l'Egliſe. Sous l'article OPERA, on ſe contente de donner la définition, & d'ajouter qu'un de nos Ecrivains nous apprend à ce ſujet *un grand nombre de faits intéreſſants & d'anecdotes littéraires, qui avoient échappé aux recherches des autres Auteurs.* Encore une fois, il faudra joindre l'article *Spectacles*, auquel on renvoie, à celui-ci; ſans quoi il viendroit en penſée de croire que le Dictionnaire eſt trop peu eccléſiaſtique en parlant de l'*Opéra*, c'eſt-à-dire, qu'il ne s'élève pas aſſez contre ce dangereux amuſement.

ORACLES. Article très précis. On y touche en peu de mots, & ſelon les vrais principes, la querelle née ſur les Oracles entre M. de Fontenelle & le P. Baltus. On nomme auſſi les autres Ecrivains qui ont attaqué Vandale, & l'on n'oublie point de remarquer que M. l'Abbé d'Artigny *ſoutient avec raiſon*, dans ſes Mémoires, *qu'il y a eu de vrais oracles rendus par les Démons.* Il ne faudroit

pas en conclure que les Démons font de vrais miracles, ou qu'ils ont le zèle d'enseigner la vérité aux hommes, mais seulement que Dieu les force, quand il lui plaît, à servir sa toute-puissance, & à rendre témoignage aux merveilles de sa bonté.

Ordre ou Ordination. On traite de l'existence de l'Ordre comme Sacrement, de sa nature, de sa division, de sa matière, de sa forme, de ses effets, de ceux qui en sont le sujet, des dispositions & du Ministre qu'il exige, du lieu & du temps de donner les Ordres, des peines de ceux qui ordonnent & qui sont ordonnés contre les Loix : enfin, on disserte quelques moments sur les Ordinations Anglicanes. Il y a trente ans qu'on attaquoit vivement ces Ordinations dans le fait, c'est-à-dire, qu'on soutenoit que Matthieu Parker, Archevêque de Cantorbéry, n'avoit reçu qu'une Ordination feinte & illusoire des mains de Barlow Evêque de Saint-David. Il semble que depuis ce temps là on se soit un peu plus renfermé dans le droit ; & c'est ce que font sentir nos Auteurs, en indiquant les raisons qu'on oppose à la validité du Rituel d'Edouard VI. Il ne se trouve dans ce Rituel qu'une forme exclusive des effets de l'Ordination, & en le suivant

il ne paroît pas que le Ministre conserve l'intention de faire ce que fait l'Eglise. Le P. Richard nomme, dans cette controverse des Ordinations Angloises, l'Ouvrage du P. Hardouin, où la consécration de Parker est traitée de fable & de comédie. Le même Jésuite est cité sur la question des matières & des formes de l'Ordre. Il pensoit que Jesus-Christ avoit déterminé une double matière de ce Sacrement : l'une, savoir la chrismation & la tradition des instrumens, recommandée à saint Pierre pour l'Eglise d'Occident avec la forme impérative ; l'autre, savoir l'imposition des mains, donnée à saint Paul pour l'Eglise d'Orient avec la forme indicative. *Mais*, reprennent nos Auteurs du Dictionnaire, *ce systême, qui n'a aucun fondement, est encore absolument contraire à l'unité des Sacrements dans les deux Eglises, sans compter les autres inconvéniens qu'il entraîne nécessairement avec lui.* Le plus grand est que ce systême n'est établi ni sur l'Ecriture, ni sur la tradition, ni sur la pratique de l'Eglise, ni sur l'analogie des autres Sacrements communs aux deux Eglises. Ces mêmes désavantages se trouvent dans la plûpart des autres systêmes du P. Hardouin : nous en parlerons encore plus bas à l'occasion d'une autre critique que font les Auteurs du Dictionnaire.

ORIGENE. Cet article est plus à la décharge de cet ancien Auteur qu'à sa condamnation. On ne l'excuse pas de toute erreur ; mais on ne trouve en lui aucune trace d'hérésie formelle. Il n'a jamais été rebelle à l'Eglise, & d'ailleurs on sait que de son vivant même ses écrits furent altérés. Cette notice assez détaillée doit être lue : on y indique les meilleures éditions de cet Auteur.

PASQUE. On propose la question célèbre du temps où Jesus-Christ a célébré sa dernière Pâque, & l'on se détermine pour le sentiment de ceux qui pensent qu'il se conforma au reste des Juifs pour le temps & pour la manière d'accomplir cette Loi. C'est en effet ce qu'énoncent assez clairement les trois premiers Evangélistes. Il y a un passage difficile dans le quatrième, qui est saint Jean ; mais on a trouvé aussi depuis long-temps une solution qu'on verra dans les livres que le P. Richard indique, tels que le P. Lami, le P. Alexandre, MM. Ferrand, Witasse, Tillemont, &c. Suivent, sous ce même article, deux Sermons sur la Fête de Pâque, ou la Résurrection de Jesus-Christ, & une liste des meilleurs Ecrivains qui ont traité la partie dogmatique de ce grand Mystère.

Les articles PAROLE DE DIEU, PAS-

SIONS, PASSION DE JESUS-CHRIST, & plusieurs autres occuperont utilement le Lecteur.

PAUL. (le grand Apôtre) Sa vie eſt aſſez détaillée, & les ſujets de ſes divines Epîtres ſont tous préſentés en particulier. Mais pour faire connoître un ſi grand homme, il auroit fallu beaucoup plus de développement : ce qui étoit hors du plan de nos Auteurs. On donne auſſi un Sermon ſur ce grand Apôtre. Ceux qui voudront ſe ſatisfaire pleinement, doivent recourir à ſaint Jean Chryſoſtôme, qui fut comme le Panégyriſte par excellence de ſaint Paul. On inſinue cela dans l'Article du Dictionnaire.

PE'CHE', PE'NITENCE, PENTECÔTE, PERSE'VE'RANCE, ſont des morceaux conſidérables.

PIERRE, Prince des Apôtres, remplit ſeize colonnes en comptant les Sermons. On diſcute les principaux points de la vie & de l'Apoſtolat de ce Saint ; & l'on inſiſte particulièrement ſur ce qui eſt dit au deuxième chapitre de l'Epître aux Galates, que ſaint Pierre fut repris par ſaint Paul ; ſur quoi nos Auteurs font cette obſervation. *Il eſt difficile de décider ce qu'on doit le plus admirer en ce cas, ou la fermeté du Docteur des Nations, ou l'humilité du Prince des Apôtres.* En-

fuite ils expofent le fyftême du P. Hardouin, qui prétendoit que le *Céphas repris par faint Paul n'étoit pas l'Apôtre faint Pierre, mais un des LXXII. Difciples :* fyftême auquel *on oppofe le confentement prefqu'unanime des Pères & des Commentateurs de l'Ecriture-Sainte.* On entre ici dans une fuite d'autres raifons qui combattent également cette opinion. Nous pouvons y ajouter le témoignage des Bibles Grecques & Latines : celles-là portent conftamment le nom de *Pierre* au lieu de Céphas, dans les Verfets 11 & 14 du Chapitre II. de l'Epître aux Galates: celles-ci, c'eft-à-dire les Latines, ont prefque toutes préfenté la même leçon, jufqu'au temps du Concile de Trente. Dans les Manufcrits & dans les Imprimés antérieurs à ce Concile, on trouve prefque toujours : *Cùm autem veniffet Petrus Antiochiam, in faciem ei reftiti ;* puis : *Dixi Petro coram omnibus &c.* Or, cet argument eft invincible contre le P. Hardouin, qui n'eftimoit que la Vulgate Latine. Affurément cette Vulgate étoit contenue, avant le Concile de Trente, dans les exemplaires qui portoient *Petrus* au lieu de *Céphas.* Ce n'eft pas le Concile de Trente qui a fait la Vulgate : l'Eglife, avant le Concile de Trente, n'a pas été dépourvue d'une verfion authentique

des saints Livres, &c. Mais c'en est assez sur cet essai de controverse qui toucheroit aussi le P. Berruyer ; puisqu'à l'exemple de son maître & de son modèle, il nie que le *Céphas*, repris par saint Paul, soit *Pierre* le Prince des Apôtres.

Au reste, quoique le systême du *Céphas*, distingué de l'Apôtre saint Pierre, ne mérite pas d'être accueilli des Théologiens & des bons Critiques, il seroit néanmoins à souhaiter que les deux Auteurs qu'on vient de nommer & de réfuter, eussent borné leurs conjectures à cette question. Ils se sont égarés l'un & l'autre en quantité d'autres points très-considérables ; ils ont donné dans des singularités très-dangereuses, dans des nouveautés intolérables, dans des erreurs d'une conséquence infinie.

Les Pères Dominicains, dont nous analysons le Dictionnaire, s'expriment ainsi à l'Article HARDOUIN : Ce Père *avoit une vaste érudition dans le sacré & dans le profane ; il parloit très-bien Latin, & donnoit un beau tour à ses pensées ; mais il étoit extrêmement hardi, singulier, ridicule même dans ses sentiments.* Ensuite ils transcrivent la fameuse Epitaphe long-temps attribuée à Milord Atterbury, puis à M. de Boze ; mais réellement composée par M. Vernet Professeur d'Histoire à Genève.

Nous profitons de cette notice, & de quelques autres du Dictionnaire Ecclésiastique, comme d'une occasion qui se présente de manifester pleinement & sans équivoque nos sentiments touchant les systêmes du P. Hardouin. Nous ne séparerons pas de lui le P. Berruyer son disciple, quoique celui-ci ait été plus circonspect, & probablement aussi moins livré aux hypothèses absurdes & aux chimères. Les observations qui vont suivre sur ces deux Auteurs, seront courtes, mais très-fortes, & de plus très-autorisées des personnes auxquelles nous sommes soumis par état & par inclination. *La suite du Dictionnaire Ecclésiastique reparoîtra dans nos Mémoires avec le cinquième & dernier Volume, qui est annoncé pour la fin de cette année.*

ARTICLE CLXIX.

OBSERVATIONS sur les systêmes des PP. HARDOUIN & BERRUYER.

IL ne s'agit pas de réfuter ici en détail ces systêmes. Ils ont déja essuyé des critiques presque sans nombre. L'Italie & la France les ont condamnés en tout ou en partie ; & la Faculté de Théologie de Paris prépare encore une censure générale, suivie & détaillée des Livres du P. Berruyer.

Notre objet actuel est de rappeller les principaux Articles de ces systêmes, de les réprouver comme ils le méritent, & de faire voir, en peu de mots, qu'ils ont toujours été désavoués de la Société des Jésuites en général, & de celle de nos Mémoires en particulier.

Le P. Hardouin * est évidemment la source de ces doctrines. Il ne pouvoit

* Tant d'Auteurs ont parlé de ce Savant, qu'il seroit inutile de retracer la Notice de sa vie. On peut voir le Moréri, le Dictionnaire de M. de Chauffepié, la Bibliothèque

les puiser que chez lui-même. Avec l'érudition prodigieuse que personne ne lui dispute, il étoit capable de porter la lumière dans tous les monuments de l'Antiquité ; & il semble ne s'être appliqué qu'à y répandre des tenèbres, qu'à changer tous ces monuments en tombeaux : conduite singulière & sans exemple : c'est en partie ce qui la rend moins contagieuse. Les Livres du P. Hardouin portent, en quelque sorte, avec eux-mêmes leur contrepoison ; tant ils sont remplis de paradoxes, de bizarreries, de chimères, de folies même, qui faisoient dire au P. Banduri que le P. Hardouin étoit en Littérature *le Pere éternel des Petites-Maisons.* *

---

des Auteurs Ecclésiast. de M. Dupin T. XIX, la Bibliothèq. Françoise de Hollande T. XIX. & XXX. la Bibliothèq. raisonnée T. I. XI. XXVII. &c. la Bibliothèq. choisie de M. le Clerc T. XV. XVI. XVII. XVIII. les Eloges publiés à Dijon en 1742 ; le Journal des savants, Editions de Paris & de Hollande ; les Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres T. II. III. VII. VIII. IX. où il est réfuté ; le Journal littéraire T. XX. I. Part. 1733 ; T. XXI. I. Part. 1734.

* On fait dire au P. H. qu'*il ne se levoit pas tous les jours à quatre heures du matin, pour dire ce que les autres avoient dit.* Journal des Savants (Août 1742.)

Imaginez un homme qui tourne contre l'Antiquité ſacrée & profane tout ce qui fait ſon appui, ſa force & ſes richeſſes; ſavoir, la connoiſſance & l'uſage des Langues ſavantes, l'Art d'expliquer les Inſcriptions & les Médailles, la lecture de tous les Auteurs tant anciens que modernes: un homme qui ſe ſert de la Géographie, de la Chronologie, de l'Hiſtoire, de la Critique, de la Grammaire, de la Métaphyſique, de la Théologie, pour n'établir qu'un vaſte cahos dans l'étendue de 15 ou 16 ſiècles, & dans tous les pays du monde: un homme qui, dans l'étude de la Religion, n'admet que trois choſes; 1°, la Vulgate née, ſelon lui, aux premiers jours de l'Egliſe, & plus anciennement même, s'il s'agit des Livres de l'Ancien Teſtament; 2°. les Actes & les définitions du Concile de Trente ſi voiſin de nos temps; 3°. la Tradition orale & uſuelle, ſans écrits qui en atteſtent & en appuient la fidélité.

Concevez entre la Vulgate & le Concile de Trente, non pas ſeulement le *cahos* immenſe dont on vient de parler, mais un champ ouvert à l'impoſture, à la fourberie, à la *friponnerie* * d'une

* *Nebulones*, c'étoit le terme dont ſe ſervoit ſouvent le P. H. en parlant des prétendus Fauſſaires.

multitude de faussaires entêtés d'Athéisme. Ces hommes, sans Religion, se sont emparés du XIII. & du XIV. siècle, y ont établi leur empire qui dure encore (selon le P. Hardouin) & sont venus à bout de fabriquer presque tous les Livres anciens qui remplissent nos Bibliothèques; c'est-à-dire les Textes & les Versions des saints Livres (hors la Vulgate) les Targums, le Talmud, les Œuvres des Rabbins, l'Histoire de Josephe, puis les Ecrits qui portent le nom des Saints Peres, les Canons de tous les Conciles généraux & particuliers, tout le Droit Canon, toutes les Histoires Ecclésiastiques, toutes les Vies des Saints, toutes les Liturgies, tous les Symboles, &c. Rien, * encore une fois, ne subsiste, dans toutes les Sciences relatives

---

* Dans les premiers temps de son systême, le P. H. reconnoissoit quelques monuments comme le *Dialogue de S. Justin avec Tryphon*; mais bientôt il abandonna cet Ouvrage comme les autres. [Voyez M. Chauffepié.] On voit dans ses Mss. une Collection immense des Pères qu'il détruit les uns après les autres. Sur S. Augustin seul il y a plusieurs Volumes ou cahiers *in*-4°. Ce sont des Extraits chargés de Notes, & souvent d'invectives dans les marges contre les Faussaires prétendus qui ont fabriqué ces Ouvrages.

à la Religion, hors la Vulgate, le Concile de Trente & la Tradition orale. Tout le reste est comme une région de fantômes, ou comme un désert abandonné aux voleurs, c'est-à-dire aux faussaires & aux Athées qui y ont fait ce qu'ils ont voulu. Tel est le systême du P. Hardouin touchant la supposition des Livres Ecclésiastiques.

Il ne ménage gueres plus la Philosophie & la Littérature profane. On peut voir ce qu'il en a écrit dans son fameux Ouvrage *in-fol.* publié en 1733, sous le titre d'*Opera varia.* Nous assurons comme une anecdote certaine, qu'il porte encore beaucoup plus loin le ravage dans les Manuscrits nombreux qu'il a laissés, & dont nous avons lû la plus grande partie. Cette lecture nous a persuadés qu'il étoit tombé plus de monuments sous la plume de ce docte Destructeur, que sous le fer des Goths & des Vandales.

Après l'hypothèse monstrueuse de la supposition des Livres, rien n'est plus étrange que la manière dont le P. Hardouin entreprit d'expliquer l'Ecriture Sainte. Tous les Exemplaires des Textes & des Versions (hors la Vulgate) étant, selon lui, fabriqués ou corrompus par les *Fripons ;* tous les Ouvrages des

Saints Pères & des Auteurs Eccléſiaſtiques étant ſortis, depuis quatre ou cinq cents ans, de la forge des Athées; il fallut bien que lui ſeul devînt l'Interprète unique & le Commentateur général de tous les ſaints Livres. Il commença par conſtruire une Chronologie; qui, de l'aveu même du P. Tournemine ſon contemporain & ſon adverſaire, fut dreſſée, quant au plan & à l'ordre des matières, dans l'eſpace de trois jours. * Dès qu'elle parut (en 1697) on y remarqua beaucoup de nouveautés ſur les époques de pluſieurs Livres ſacrés, ſur l'Hiſtoire des Rois de

* On tient cette Anecdote du P. Tournemine. Celui-ci, plus jeune de 12 ou 13 ans que le P. H. avoit été recherché de ce Savant, pour être comme l'appui du ſyſtême; mais il en devint au contraire l'ennemi déclaré. Il l'a combattu d'abord par un Ecrit intitulé : *Douze impoſſibilités du ſyſtême du P. H. propoſées en* 1702. Enſuite il n'a point ceſſé de s'élever contre la même doctrine & contre celle du P. Berruyer. Il ſeroit à deſirer que les divers Ecrits qu'il a compoſés à ce ſujet, & dont nous avons vu pluſieurs, euſſent été conſervés. Il mettoit dans cette diſpute une chaleur & un enthouſiaſme qui gâtoient un peu ſa cauſe; mais il avoit tout-à-fait raiſon pour le fond, & il a véritablement empêché le progrès de l'Harduiniſme.

Juda & d'Israël, sur les temps des Rois Mèdes, Perses, Assyriens, sur la Prophétie de Jacob (Genes. XLIX. 10.) sur celle des LXX semaines de Daniel; sur les Médailles Samaritaines & Romaines, &c. C'est cette Chronologie qui a dirigé le P. Berruyer dans son Histoire du Peuple de Dieu.

Dans la suite le P. Hardouin commenta la plus grande partie de l'Ecriture, sur-tout les Pseaumes, l'Ecclésiaste, l'Ecclésiastique, le Cantique des Cantiques; Job, les Prophéties applicables à J. C. & à l'Eglise Chrétienne; enfin tout le Nouveau Testament. Quelques-uns de ces Commentaires n'ont point été imprimés, entr'autres celui de l'Ecclésiastique : on l'a trouvé manuscrit dans ses papiers. Outre les singularités qu'il contient en tout genre, on y remarque de fréquentes invectives contre le Texte Grec; parce que, selon le P. Hardouin, c'étoit la Langue dont s'étoient servis les faussaires pour insérer leur Athéisme dans ce Livre; au lieu que le petit-fils de Jesus, fils de Sirach, l'avoit traduit de l'Hébreu en Latin, & ce Latin c'est l'Ecclésiastique de notre Vulgate.

Il ne falloit point demander de preuves au P. Hardouin, son assertion faisoit

communnément toute ſa doctrine ; & quand il entreprenoit de prouver, les moindres conjectures lui ſervoient de démonſtration. Il s'étoit fait une méthode ſingulière pour dépiſter, à ce qu'il croyoit, les Athées fabricateurs de monuments. Tantôt il calquoit les faits de l'Hiſtoire Profane ou Eccléſiaſtique ſur l'Hiſtoire Sainte, ſur la vie de David, ſur le Judaïſme charnel, ou bien ſur les caractères de J. C. & de ſon Egliſe. Ainſi l'Enéide étoit une fable inventée d'après les événements qui avoient conſommé le triomphe de la Religion Chrétienne ſur la Synagogue. Troie en cendres, c'étoit l'incendie de Jéruſalem ; Enée portant ſes Dieux en Italie, c'étoit l'Evangile annoncé aux Romains, &c. Tantôt, au moyen de quelques rapports de mots Grecs ou Latins, il expliquoit des faits anciens, par des traits d'Hiſtoire moderne. Ainſi la bataille de Bovines où l'Empereur, qui a l'*Aigle* dans ſes drapeaux, *combattit* le Roi Philippe-Auguſte, ſurnommé *Dieu-donné*, repréſentoit les trois Traducteurs de la Bible, *Aquila*, *Symmaque*, *Théodotion*. * Tantôt c'étoient des Lettres Hé-

* Il croyoit auſſi que les divers Officiers de la Cour du Roi Phil. Auguſte ou de tout

braïques qu'il transformoit comme en autant de chiffres, & qu'il adaptoit à certains événements de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, toujours dans la ſuppoſition qu'on n'avoit eu pour cadre & pour modèle que les récits ou les noms compris dans les Livres de la Bible. C'eſt ainſi qu'il expliquoit le fait des trois Chapîtres au cinquième Concile général, les Légendes de quantité de Saints, l'Aventure d'Abailard, la Fable de la Papeſſe Jeanne, ſans compter une infinité d'héréſies, de noms d'Evêques, de Villes, d'Auteurs, &c. Le détail de toutes ces inventions formeroit une ſorte de roman comparable, pour les viſions, à celui de Michel de Cervantes. On y verroit ce qu'a pu produire l'abus du ſavoir, ce qu'a pu raſſembler un eſprit ſans frein, ſans guide, ſans circonſpection, & preſque auſſi ennemi de ſa propre gloire que de la vérité.

---

autre qui regnoit au temps des Fauſſaires, donnoient la clef des noms d'Evêques, de Papes, de Saints, &c. ainſi *Januarius*, c'étoit le Capitaine des Gardes de la Porte du Roi; *Cæcilianus*, c'étoit l'Organiſte du Roi; *Trophimus*, c'étoit la Nourrice du Roi; *Stephanus*, c'étoit la Couronne du Roi; *Liberius*, c'étoit le Pape Clément V. François &c.

Le P. H. se livre à des écarts déplorables dans son Commentaire sur le Nouveau Testament. Comme il perd de vuë la doctrine des Saints Peres & des Conciles, il tourne à sa manière les passages dont on s'est servi durant le cours des siècles pour expliquer les dogmes. C'étoit assurément sa volonté d'être très-fidèle & très-zélé Catholique; mais il ose abandonner le langage de toute la Tradition écrite, & il s'égare dans une infinité de points d'une extrême importance. Le plus considérable est celui qui regarde le Verbe, seconde personne de la très-sainte Trinité. Le P. H. prononce hardiment que le Verbe n'a commencé d'être Fils de Dieu qu'au moment de l'Incarnation. Tous les passages du Nouveau Testament où il est parlé de J. C. comme *Fils de Dieu*, il les explique directement de l'humanité sainte unie toutefois au Verbe de Dieu. Il répéte par-tout que le Verbe, considéré comme tel, *n'est point Fils*, que *la première Personne de la Trinité n'est Père que depuis l'Incarnation*, &c. On sent combien cette doctrine est contraire à celle de l'Eglise qui, dans son Symbole, fait profession de croire qu'avant

même l'Incarnation, il y avoit * *un ſeul Fils de Dieu, né du Père avant tous les ſiècles, engendré, & non pas fait, conſubſtantiel au Père, &c.* Et combien d'autres preuves démontrent la même vérité !

De l'aveu des critiques les plus ſevères **, l'Ouvrage du P. H. ſur le Nouveau Teſtament contient des obſervations *judicieuſes*, des *choſes* dignes de *la curioſité des Savants.* Mais tout cela eſt mêlé de tant de vaines conjectures, d'hypothèſes frivoles, de hardieſſes outrées, de remarques déplacées, d'invectives contre le Texte Grec †, d'entrepriſes ſur les interprétations reçues dans l'Egliſe, que le vrai, le bon & l'utile diſparoiſſent, en quelque ſorte,

---

* Ex Patre natum ante omnia ſæcula, genitum, non factum, conſubſtantialem Patri.... qui propter nos homines deſcendit de cœlis, & incarnatus eſt, &c.

** *Voyez Biblioth. raiſ. T. XXVII. & XXVIII. I. Partie.*

† Pour venger ce Texte Grec ſi mal-traité par le P. H. & ſouvent auſſi par le P. Berruyer, voyez ce qu'a écrit, en 1758, l'Auteur *de la Religion Naturelle & Révelée.* C'eſt un docte Eccléſiaſtique du Diocèſe de Sarlat, & ſon Ouvrage ſe trouve chez Nyon, Quai des Auguſtins.

aux yeux du Lecteur, & qu'il ne lui reste que le souvenir des égarements, où a pu tomber l'imagination la plus vaste, la mieux servie par l'érudition, & la moins réglée.

Le P. Hardouin eut quelques disciples. Sa réputation, son caractère liant, la nouveauté même de ses idées lui attiroient des partisans, sur-tout parmi la jeunesse qui ne sait point encore disputer, & qui se trouve honorée quand on lui confie ce qu'elle ne peut encore pénétrer qu'imparfaitement. On a dans les Journaux de Hollande l'ouverture que fit ce docte personnage de presque tout son système à un sujet peu digne d'une pareille confidence. * Ce disciple déshonora la doctrine de son maître en apostasiant, & il lui fut infidèle en publiant la conférence qu'il avoit eue avec lui. Le récit au reste de cette conversation forme un morceau très-piquant par la nature des choses qui y sont traitées, & par le tour original qu'on a su lui donner.

Le P. Berruyer a été le plus célèbre partisan du P. Hardouin. C'étoit un esprit plus modéré, plus attentif, plus Logicien que ce savant constructeur

* *Voy. Biblioth. raif. T. I. p.* 71.

du systême. Il tâchoit de couvrir les défauts & de pallier les excès de toute cette doctrine ; mais au fond il y étoit très-attaché, & son Ouvrage sur le *Peuple de Dieu* en porte l'empreinte par-tout. Quelles contradictions n'eut-il pas à essuyer d'abord au sujet des Prophéties ! Il donnoit à toutes un double sens, l'un propre de l'Ancien Testament, l'autre relatif à J. C. & à son Eglise. Idée fausse dans sa généralité & destructive, en grande partie, des preuves qu'on emploie contre les Juifs. Cette idée étoit du P. Hardouin, elle fut soutenue avec feu par l'Historien du Peuple de Dieu, il combattit sur-tout, de toutes ses forces, pour l'interprétation très-dangereuse qu'il donnoit à la Prophétie, *Ecce virgo concipiet &c.* Il fallut néanmoins ceder à l'autorité ; & dans une seconde Edition le sens unique reparut. L'Auteur retoucha aussi son systême tout Harduiniste des LXX Semaines, celui de la vision & de la durée des Empires, & quelques autres.

Ce fut dans ces circonstances que le P. Baltus, très-attaché aux anciens principes, publia en 3 Vol. in-12. la *Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne.* (1737.) En attaquant les Types de Grotius, il prétendoit réfuter

ter aussi la doctrine des deux sens littéraux applicables à toutes les Prophéties. Cependant les amis du Père Berruyer dirent qu'*il n'avoit pas même effleuré ce systême.* Sur quoi l'Auteur fit insérer dans nos Mémoires une Lettre qui démontroit le rapport intime des sentiments de Grotius avec la doctrine des partisans du double sens littéral, tel que celui dont on disputoit. Cette Lettre est le dernier Ouvrage qui soit sorti de la plume du P. Baltus. On voudra bien se ressouvenir que c'est-là un des plus savants Jésuites de ce siècle, & des plus avoués de son corps pour empêcher le progrès de la doctrine du P. Berruyer sur les Prophéties.

Celui-ci s'est tout-à-fait perdu par la composition & par la publication de la seconde Partie du *Peuple de Dieu* : Ouvrage qui n'a jamais été revêtu ni de l'approbation des Censeurs publics, ni de la permission des Supérieurs de la Société. Il s'est produit dans le monde comme un de ces enfants trop chéris que leurs peres n'arrêtent pas, & qui ne sont capables que d'y faire des fautes. Ce Livre essuya des repro-

* Voyez *nos Mémoires, Mars* 1738, *p.* 524 *& suiv.*

ches & des censures * dès qu'il parut. Malheureux présages que le temps & d'autres aventures funestes ont confirmés.

L'Auteur ne se souvint pas, en écrivant, qu'il travailloit sur le Livre le plus simple, le plus noble, le plus divin, le plus sanctifiant. Il en altéra la simplicité par l'extrême abondance de son style, la noblesse par une foule d'images & d'expressions peu convenables, la divinité par l'alliage de ses propres conceptions, l'édification par la méthode très-condamnable de réduire quantité de Leçons Evangéliques aux seuls Juifs, & aux événements qui les concernent. Toute cette conduite, au reste, n'est que le résultat des principes & des procédés du P. H. On suit, dans cette Histoire du *Peuple de Dieu*, presque toutes les interprétations de ce Commentateur. Nous nous en sommes assûrés par la confrontation des deux Ouvrages. On fait encore plus dans le VIII. Volume, qui est tout en Dissertations Latines. On transcrit mot pour mot le Texte même

* Mgr l'Archev. de Paris en défendit la lecture par un Mandement, qui fut publié dans tout son Diocèse.

du P. H. : c'eſt ce qui ſe vérifie, ſans autre diſcuſſion, par un grand morceau de la Diſſertation, qui a pour titre : *De Jesu-Christo hominis Filio.* Voyez *p.* 184 & *ſuiv.* & comparez le Commentaire du P. H. *p.* 254 & *ſuiv.* Ce ſont ſept pages de l'*in*-12. copiées preſque ſans changement d'après l'*in-fol.*

Quant à la queſtion importante qui concerne Jeſus-Chriſt, *Fils de Dieu*, le P. Berruyer la traite avec plus de ménagement qu'elle n'a été traitée par le P. Hardouin. Le premier reconnoît une génération éternelle dans la Trinité ; il affirme diſertement que *le Verbe eſt Fils de Dieu, & engendré de toute éternité.* Mais quand il en vient au détail des textes, il n'en réſerve preſque aucun pour prouver cette vérité ; il les tourne tous ou preſque tous à la filiation temporelle, à ce compoſé *théandrique* dont il parle ſi ſouvent dans ſes Diſſertations. Cette méthode entraîne une foule d'explications très-répréhenſibles. Par exemple, il entend tout le commencement de l'Epître aux Hébreux du Fils de Dieu en tant que *fait dans le temps*, c'eſt-à-dire, proprement & directement de l'humanité de Jeſus-Chriſt unie au Verbe : ce qui l'engage dans une interprétation très-hardie & très-fauſſe

de ces Textes divins, *Per quem fecit & sæcula : qui cùm sit splendor gloriæ & figura substantiæ ejus, portansque omnia Verbo virtutis suæ*, &c. Si cet Auteur avoit voulu consulter les saints Pères & saint Jean Chrysostôme en particulier sur ces beaux passages, il auroit vu que ces saints Docteurs les ont expliqués de la génération éternelle, de la personne du Verbe Fils de Dieu, engendré de Dieu & égal à son Père; qu'ils se sont servis de ces preuves pour combattre Photin, Sabellius, Arius & presque tous les autres monstres du troisième, du quatrième & du cinquième siècle. Mais ici le P. Berruyer ne suit encore que le P. Hardouin, dont le Commentaire sur tout le commencement de cette Epître est plein de hardiesses qui étonnent tout Lecteur Chrétien-Catholique.

Nous pourrions pousser beaucoup plus loin l'examen de cette Histoire *du Peuple de Dieu*, & notre intention en effet étoit d'en donner une Critique détaillée* sur la fin de 1753. Nous en fîmes même

* M. l'Abbé Salmon, Censeur Royal de ces Mémoires, & Grand-Maître du Collège Mazarin, est témoin de tout ce qui passa pour-lors; & il voudra bien, s'il le faut, certifier les dispositions où nous fumes par rapport à ce projet de Critique détaillée.

la propofition, qui ne fut point ignorée de ceux qu'on croyoit devoir obvier, plus que perfonne, aux fuites fâcheufes de ce Livre. Mais fur ces entrefaites, les Supérieurs des Jéfuites publièrent un défaveu de l'Ouvrage : nous rappellâmes cet Acte dans nos Mémoires de Janvier 1754, & nous y tranfcrivîmes pareillement la proteftation d'obéiffance & d'acquiefcement que fit l'Auteur fur ce qui feroit jugé & ordonné de fon Hiftoire. Ces démarches publiques arrêtèrent l'effet de nos intentions, parce qu'on jugea que ce qui étoit émané des perfonnes en place, abforboit ce qui ne devoit être que littéraire. On fe trompa pourtant; & il falloit nous laiffer l'exercice de ce miniftère très-fubalterne à la vérité, mais toujours de quelque poids pour le maintien de la vérité & de la bonne réputation.

Depuis ce temps-là, les premières Puiffances fe font expliquées. Les deux fouverains Pontifes, Benoît XIV & Clément XIII, ont condamné fucceffivement cette Hiftoire du Peuple de Dieu & les Verfions qui en avoient été faites en Italie, avec les Effais d'Apologie qu'on avoit tentés en leur faveur. Nous n'avons pas befoin de prouver au Public que nous avons pleinement acquiefcé à ces juge-

ments. Nous ne mériterions pas d'en être crus sur notre témoignage ; & toute preuve même de notre part devroit paroître suspecte, si nous avions été capables de manquer à l'obéissance & à la soumission dans un point de cette conséquence. Au surplus, & par abondance de droit, nous déclarons hautement que ces censures nous ont paru aussi judicieuses qu'elles étoient respectables, & qu'il n'est sorti de notre bouche que des applaudissements sur ce qui les concerne.

Nous certifions de plus avec la même sincérité, que, dans la Société des Jésuites, nous n'avons remarqué qu'une soumission entière, absolue & unanime à l'égard des mêmes Décrets. Mais ce n'est pas assez de cette observation ou déclaration dans une matière où il importe si fort de faire connoître la vérité. En remontant jusqu'aux premiers écarts du P. Hardouin, c'est-à-dire, vers l'an 1693, époque de son Ouvrage de *Nummis Herodiadum*, nous trouvons que ses Supérieurs domestiques désaprouvèrent ce Livre, au point d'en faire enlever les exemplaires qu'ils purent découvrir. Il s'agissoit dès-lors de la supposition ou fabrication des Auteurs : paradoxe étrange qui ne pouvoit que révolter des hommes en possession des premiers principes du

bon-sens. *Il faudroit*, disoit M. le Clerc en 1708, *que les Supérieurs des Collèges & des Maisons des Jésuites fussent tout-à-fait devenus fous, pour s'imaginer qu'avec le temps ils pourroient persuader à toute la Chrétienté que presque toute l'antiquité est supposée, & sur cette ridicule espérance hazarder leur réputation & peut-être leur Ordre & tout ce qu'il a.* (Biblioth. choisie, T. XVI. pag. 413.) Voilà un Ecrivain Protestant & très peu affectionné aux Jésuites, qui prend néanmoins le vrai point de vue de la conduite des Supérieurs du P. Hardouin, par rapport à l'Article principal de son systême.

En 1709 parut le Recueil intitulé: *Joannis Harduini Opera selecta*, à Amsterdam chez Delorme: & les Supérieurs des maisons que la Société occupe à Paris, l'avoient désavoué & condamné dès la fin de 1708, par un Acte qui se trouve dans la Bibliothéque choisie, dans le Dictionnaire de M. de Chauffepié, dans les Mémoires de Trévoux, &c. On voit à la suite de cette pièce, souscrite par le P. le Tellier & par le P. Daniel alors Supérieurs, la rétractation de l'Auteur lui-même. Il y condamne en particulier & très-expressément le systême de la supposition des Livres de l'Antiquité: supposition ima-

ginée ſelon lui, & exécutée par la malice d'une *faction impie*, &c. Si le P. Hardouin parle ſincérement dans cet écrit, comme on doit le ſuppoſer tant qu'il n'y a pas de démonſtration du contraire, il faut en conclure que tous les Ouvrages qu'on a imprimés de lui après ſa mort, & pluſieurs autres qui ſont reſtés manuſcrits dans ſes papiers, ont été compoſés avant l'année 1708, époque de ſa rétractation.

Mais quoiqu'il en ſoit, ce furent des amis très-infidèles, & très-mal adroitement zélés pour la gloire de ce docte perſonnage, qui publièrent en 1733, *Joannis Harduini Opera varia*, (in-fol.) à Amſterdam chez du Sauzet, & à la Haye chez Pierre de Hondt. Dès qu'on en vit l'annonce, & avant même qu'aucun exemplaire fût parvenu aux Supérieurs des Jéſuites de Paris, ceux-ci s'élevèrent contre l'édition; & leur déſaveu fut inſéré dans les Mémoires de Trévoux (Septembre 1733,) on le voit auſſi dans la Bibliothéque Françoiſe (T. XIX.)

L'Auteur de ce dernier Journal a tâché de rendre ſuſpecte la bonne foi de ces Supérieurs & la ſincérité de leur déclaration. Ses raiſons n'ont aucune ſolidité, & la preuve en eſt évidente par la manière même dont il attaque ces

Supérieurs. Il prétend que, *bien loin d'approuver la doctrine du P. Hardouin, ils l'ont toujours persécuté, même au-delà du trépas.** Eh! s'il en est ainsi, comment la *protestation* de ces Supérieurs contre la doctrine du P. Hardouin sera-t-elle *vaine*, *fausse* & *artificieuse*, ainsi que l'avance le Journaliste? Ne s'ensuivroit-il pas plutôt que ces Supérieurs auroient porté trop loin leur opposition, & que leurs procedés à l'égard de l'Auteur seroient injustes? Mais n'insistons pas sur les contradictions du Journaliste de Hollande, & reconnoissons, ce qui est la vérité pure & simple, que non-seulement les Supérieurs, mais la plus nombreuse & la plus saine partie des Jésuites ont toujours rejetté & même combattu les systêmes du P. Hardouin; que les Professeurs de Théologie y ont été constamment opposés; que l'Auteur s'est attiré de temps en temps des reproches dans l'intérieur de sa Communauté,

* La prétendue *persécution au-delà du trépas*, dont parle le Journaliste de Hollande, pourroit avoir trait à un évènement qui suivit la mort du P. H. Il est d'usage dans plusieurs Sociétés régulières, & chez les Jésuites en particulier, d'annoncer dans les Maisons de l'Ordre le décès des Religieux, afin d'ob-

ſans ceſſer toutefois d'y jouir de la conſidération que donne la vertu. Il fut *toujours regardé* (dit M. l'Abbé Joly dans ſes Eloges imprimés à Dijon en 1742) *comme un modèle de la plus exacte régularité. Occupé ſans ceſſe au travail, ne connoiſſant ni plaiſir ni récréation,*

---

tenir des prières pour eux, & l'on accompagne d'ordinaire cette Annonce d'un récit court, ſimple & édifiant des actions vertueuſes qui ont pu remplir la vie de ces hommes qui ne ſont plus. Le Supérieur immédiat du P. H. qui ne conſidéroit que la conduite régulière de ce Jéſuite, prépara une Lettre circulaire où ſes vertus étoient exaltées; mais ceux qui avoient autorité ſur ce Supérieur, l'empêcherent de publier cet Ecrit, c'eſt-à-dire de l'envoyer dans les Maiſons de la Société; car ces ſortes de papiers ne s'impriment jamais. Celui-ci fut recherché par les amis du feu P. H. leſquels l'envoyerent en Hollande, où il a été imprimé dans le XXX. Vol. de la Bibliothèq. Françoiſe. On ſent, au reſte, les raiſons qui firent ſupprimer cette Circulaire chez les Jéſuites. On craignit d'accréditer, par des éloges ſouſcrits d'un Supérieur, les opinions du P. H. Ce n'eſt point là une perſécution à l'égard d'un homme mort, c'eſt une conduite de ſageſſe & de zèle à l'égard des vivants; ſans compter que c'eſt une nouvelle preuve de l'oppoſition du Gouvernement des Jéſuites contre l'Harduiniſme.

ne se délassant de son application à l'étude que par celle qu'il donnoit à la prière. Cet Eloge a été transcrit dans le Journal des Savants au mois d'Août 1742. Nous ne le rappellons pas pour détruire une partie des observations que nous venons de faire sur les égarements du P. Hardouin. Tout le monde sait qu'il y a eu quelquefois des Savants très-condamnables par leurs façons de penser, & très-irréprochables dans leurs mœurs. Si l'autorité Hiérarchique s'étoit expliquée du vivant de cet Auteur si peu en garde contre les chimères de son imagination, il est indubitable qu'on auroit trouvé en lui une pleine & parfaite soumission, vû le respect profond qu'il avoit pour les premiers Pasteurs & pour le S. Siège en particulier.

On pourroit réprocher aux Supérieurs des Jésuites de ne s'être point élevés contre le Commentaire sur le Nouveau Testament qui parut en 1741. Mais ce Livre fit si peu de bruit dans le temps, & il y en eut si peu d'Exemplaires répandus en France, qu'il put bien échapper à l'attention de ceux qui gouvernoient alors les Maisons de la Société. Il n'en avoit pas été de même du Volume de 1733. Les *Athei dejecti* étoient une sorte de Roman dont les détails co-

miques picquoient fort les curieux. D'ailleurs la Sentinelle générale contre l'Harduinisme, le P. Tournemine existoit en 1733, & n'existoit plus en 1741. Personne ne s'étoit chargé après lui d'aller dépister en Hollande les paradoxes du P. Hardouin. Le Commentaire fut donc oublié, malgré le soin que les amis de l'Auteur avoient pris d'en faire faire la dédicace au Cardinal de Tencin, qui s'embarrassoit fort peu d'un pareil honneur. Ce Livre, pendant plusieurs années, n'est donc pas sorti des tenèbres où il avoit été imprimé ; & quand les disputes sur l'Histoire du P. Berruyer commencerent, on fut tout surpris de ne trouver l'Ouvrage de son Maître que dans quelques-unes des grandes Bibliothèques de Paris. Cette indifférence du Public ne justifie-t-elle pas en partie l'inaction des Supérieurs de la Société ?

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire de la Société particulière chargée des Mémoires de Trevoux. Ce n'est ni un Corps important, ni un Tribunal respectable ; mais dans la question présente il a l'avantage d'avoir toujours suivi les bonnes routes. Le P. Tournemine est un des Fondateurs de ce Journal ; comment les opinions chimériques du P. Hardouin y auroient-elles péné-

tré ? Il nous seroit aisé de rassembler, en parcourant ces Mémoires, beaucoup de traits d'une doctrine absolument contraire, d'indiquer même des réfutations positives de l'Harduinisme : la Collection de notre Journal en est parsemée. * Mais il suffit de renvoyer aux deux longs Extraits que le P. Brumoy donna des *Athei detecti*, en Janvier & Février 1734. On y lit que les *Editeurs ténébreux de cet Ouvrage ne pouvoient être que des Ecumeurs de Cabinet, qui trafiquoient de la réputation* d'autrui ; que les écarts du P. Hardouin sont *étonnants*, & *son systême monstrueux ;* que *cet Auteur est doublement malheureux, & d'avoir imaginé un tel systême, & d'avoir été si cruellement trahi par les Editeurs.* Ajoutez-y les détails de ces Extraits qui sont de la plus grande force. Si l'on dit après cela, & après ce présent Article d'Observations, que les Journalistes de Trévoux sont Harduinistes, il faudra joindre ce paradoxe à ceux du P. Hardouin.

---

* On pourroit voir en particulier ce qui a été dit en 1753, pour venger les Textes Hébreu & Grec, & pour faire voir que l'authenticité de la Vulgate ne préjudicie point à l'autorité de ces Textes.

ARTICLE CLXX.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

ON donne avis que M. Bomare de Valmont recommencera ſon Cours d'Hiſtoire Naturelle le Samedi 5. de ce mois. C'eſt le ſeptième que cet habile Démonſtrateur fait à Paris ; il eſt même le Fondateur de cet exercice parmi nous. Son Cabinet prend des accroiſſements chaque année, & le nombre des Auditeurs ſe multiplie. Dans le Cours de ce mois, on verra du même Naturaliſte deux Volumes *in*-8°. intitulés : L'ORDRE DU NOUVEAU SYSTEME MINERAL ET RAISONNÉ. *Chez Vincent, Libraire, rue S. Severin.* La Lecture de ces Livres, jointe aux leçons publiques, fera une inſtruction complette.

LOTTIN L'AÎNÉ, rue S. Jacques, au Coq, diſtribue 1°. LE CHRETIEN FIDELE A SA VOCATION, ou *Réflexions ſur les principaux devoirs du Chrétien*, &c. Ouvrage dans le goût des *Penſées Chré-*

tiennes, mais un peu plus étendu : il y a une lecture pour chaque jour du mois, (*in*-12.)

2°, TABLES SACRÉES, ou *nouvelle méthode pour lire avec fruit toute l'Ecriture-Sainte dans le courant d'une année*, & le *tout disposé à l'usage des Missels de Rome, de Paris, de Rouen & d'Amiens*, (*in* 8°.) Ce Livre très-utile & très-bien digéré a encore l'avantage d'être parfaitement exécuté en Typographie. Le Libraire l'a dédié à Monseigneur le Duc de Berry.

3°. Un ALPHABET *pour les Enfants sur XL Cartes à jouer, Extrait des méthodes pour apprendre à lire aisement & en peu de temps même par manière de jeu.*

4°. *Regles pour la prononciation des Langues Françoise & Latine*, (in-12.) C'est, à proprement parler, une Prosodie pour le Latin, & un Traité de prononciation pour le François. Sur ce dernier Article, les Régnicoles profiteront des avis de l'Auteur, les Etrangers concevront le desir de venir s'instruire chez nous, car il leur est impossible d'apprendre notre prononciation dans un Livre.

Guerin et Delatour, rue S. Jacques, ont imprimé *l'Abregé de la Perfection Chrétienne de Rodriguès*, (deux Volumes *in*-12.) Tout le fond de Rodriguès subsiste : on n'a retranché que les détails qui concernent les Observances de la vie Religieuse, & les Histoires ou Exemples *destinés à confirmer la doctrine* de l'Auteur. Ce Livre, dans l'état où il se trouve, peut donc être utile à toutes sortes de personnes. L'Auteur ou l'Abbréviateur est M. Tricalet, très-digne Prêtre de la Communauté de S. Nicolas, mort depuis peu, après avoir sanctifié sa vie par beaucoup de souffrances, & rempli ses moments de loisir par la composition de plusieurs Livres utiles.

Barbou publie la Traduction de quelques *Œuvres choisies de Senèque le Philosophe*. (Volume *in*-12.) Le Traducteur est entré dans l'esprit de son Auteur, & cette entreprise fort difficile fait honneur à ses talents & à ses soins. *Nous en rendrons compte le mois prochain.*

Nous aurions quantité d'autres Annonces à faire, le Catalogue suivant ne nous le permet pas.

ARTICLE CLXXI.

CATALOGUE

DES OUVRAGES dont il est fait mention dans les XVI Volumes de ces Mémoires pour l'année M. DCC. LXI.

*On désigne par cette marque * les Livres qui sont annoncés dans les Nouvelles-Littéraires.*

§. I.

RELIGION, ÉCRITURE-SAINTE, SAINTS PERES, CONCILES, THÉOLOGIE, CONTROVERSE, LITURGIE.

Discours de S. Modeste, Archevêque de Jérusalem, sur l'Assomption de la sainte Vierge. *En Grec & en Latin.* Janvier, I. Vol. 5

* Paraphraſe de Job, *en Vers Italiens.* Janvier, I. Vol. 161
* Troiſième Tome de la grande Collection des Conciles. Janv. I. Vol. 163
* Bibliothèque portative des Pères. Tome V. Janv. I. Vol. 184
Le même. Avril, II. Vol. 1016
* Tableau de l'Ecriture-Sainte, &c. Janvier, I. Vol. 186
* Deux Ouvrages de Théodoret, Evêque de Cyr. Janvier, II. Vol. 348
* Le jeune homme inſtruit des dogmes Catholiques, &c. *en Italien.* Janv. II. Vol. 349
Traduction nouvelle du Prophète Iſaïe. Mars, 670
* Diſſertations ſur l'Ecriture-Sainte, *en Italien.* Mars, 731
* Diſſertation Académique ſur les prétendues contrariétés qui ſe remarquent dans le Pentateuque & dans les Evangiles, *en Latin.* Mars, 732

* Traité des Actes humains, *en Italien.* Avril, I. Vol. 945
* Traduction des Pſeaumes, *en Vers Latins.* Avril, I. Vol. 946
* Recueil de Diſſertations ſur quelques principes de Religion & de Philoſophie. Avril, I. Vol. 955
Le même. Mai, 1206
Eſſai ſur la foibleſſe des Eſprits-forts. Avril, II. Vol. 965
Eſſais de Théodicée. Avril, I. Vol. 1016
* Le témoignage du ſens intime, & de l'expérience oppoſé à la Foi profane & ridicule des Fataliſtes modernes. Avril, II. Vol. 1126
Le même. Juin, 1459. Juillet, I. Vol. 1563
* De l'origine, du progrès & de l'état préſent du Rit Grec en Italie, &c. *en Latin.* Mai, 1321
* Les Pſeaumes de David & les *Décembre,* 1761.

Cantiques de l'ancien & du nouveau Teſtament, *en Vers Latins.* Mai, 1328
* Premier Volume des Conciles d'Allemagne. Mai, 1334
Traité des combats ſinguliers. Juin, 1412. Juillet, I. Vol. 1652
* Lettre ſur la *Régle de Foi, &c.* Juin, 1510
* Annonce de ce Livre. Novembre, 2868
* Le ſens littéral de l'Ecriture, par Stackouſe. Juin, 1524
* Des Indulgences. Juillet, II. Vol. 1875
* La Religion Chrétienne, de l'Abbé Houtteville, traduite en Italien. Juillet, II. Vol. 1875
* *Regula Cleri ex ſacris litteris, &c.* La Régle des Eccléſiaſtiques, &c. Juillet, II. Vol. 1887
* Analyſe de l'Ouvrage de Benoît XIV. ſur les Béatifications

& Canonisations, &c. Juillet, II. Vol. 1903
* Cérémonies & Coûtumes Religieuses de tous les Peuples du monde, &c. Juil. II. Vol. 1905
* Trésor de Dissertations Théologiques. Août, 2073
* Traité de la Confession. Août, 2081
* Bibliothèque portative des Pères. Août, 2088
* Instruction sur les Indulgences. Septembre, 2302
Les six Livres de S. Jean-Chrysostôme sur le Sacerdoce, *en Italien.* Octobre, II. Vol. 2560
* Principes discutés pour l'intelligence des Livres Prophétiques. Nov. 2816

§. II.

HISTOIRE UNIVERSELLE, CHRONOLOGIE, GÉOGRAPHIE.

* Dissertation sur les Colonnes d'Hercule, *en Italien.* Janvier, I. Vol. 162

* Atlas Historique. Janv. I. Vol. 175
* Géographie détaillée. Janvier, I. Vol. 177. Avril, I. Vol. 956 Août, 2084
* Atlas méthodique & élémentaire. Janvier, I. Vol. 178 Avril, II. Vol. 1131. Août, 2086
Le même. Octobre, I. Vol. 2451
* Plan de Bordeaux réduit. Janv. I. Vol. 180
* Huit Cartes de M. Janvier. Janvier, I. Vol. 181
* Plan de la Ville de Paris. Janvier, I. Vol. 181
* Plan du camp de Pyrna. Janv. I. Vol. 182
* Géographie Historique, &c. Janvier, II. Vol. 352. Avril, I. Vol. 956
* Almanach de la vieillesse. Janv. II. Vol. 369
* Géographie élémentaire. Avril, I. Vol. 955

* Atlas Géographique & Militaire. Avril, II. Vol. 1123
* Cartes du Landgraviat de Hesse-Cassel, & autres Cartes de M. de Beaurain. Avril, II. Vol. 1134
Notice de l'ancienne Gaule. Mai, 1287
* Deux Cartes de Belle-Isle. Juin, 1513
* Autre Carte de la même Isle. Juin, 1514
* Autre dressée par M. de Beaurain fils. Juin, 1520
* Description de la Gaule Belgique. Juillet, II. Vol. 1886
La même. Octobre, I. Vol. 2408
* Théâtre de la guerre. Juillet, II. Vol. 1910
Le même. Octobre, II. Vol. 2421
* Histoire universelle, sacrée & profane. Juillet, II. Vol. 1911

La même. Novembre, 2739
Chronologie Historique-Militaire. Septembre, 2303. Octobre, I. Vol. 2335

§. III.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

* Mémoire sur les sujets qui se sont distingués dans la Congrégation de la Mère de Dieu. Janvier, I. Vol. 160
* Mémoires Historiques sur le Pape S. Zozime. Janvier, I. Vol. 162
* Annales des Camaldules. T. Ve. Janvier, II. Vol. 351
Histoire des Temples des Payens, des Juifs, des Chrétiens. Février, 479
* Corrections sur quelques endroits de la vie de S. Philippe de Néri. Mars, 729
* *Acta Sanctorum*, &c. Suite des Actes des Saints. Septième Volume

lume de Septemb. Avril, I. Vol. 949
* Hiſtoire du Cardinal de Granvelle. Avril, II. Vol. 1141
La même. Juin, 1349
* Apologie de l'ancienne tradition, qui porte que la B. Claire de Rimini étoit de l'Ordre de S. François, *en Italien.* Juillet, I. Vol. 1716
* Les vies des Saints & des Bienheureux de Florence, *en Italien.* Juillet, II. Vol. 1877
* Suite Chronologique des Evêques & des Gouverneurs de Vérone, *en Italien.* Juillet, II. Vol. 1881
* La vie & l'eſprit de S. Charles Borromée. Juillet, II. Vol. 1911
Le même. Octobre, I. Vol. 2475
Hiſtoire de S. Louis. Août, 1965
* La vie de la Sœur Françoiſe Bony. Août, 2087

§. IV.

HISTOIRE PROFANE, RELATIONS, VOYAGES.

Les vies des Hommes illuſtres de France, &c. Janv. I. Vol. 19
Hiſtoire du Chevalier Bayard. Janvier, I. Vol. 127
* Hiſtoire des Monnoies de Florence. Janvier, I. Vol. 157
* *Iter Venetum* de M. Heerkens. Janvier, I. Vol. 163
Hiſtoire du Veſuve. Janvier, II. Vol. 283
Hiſtoire de Philippe & d'Alexandre le Grand. Février, 428
Mars, 608
Hiſtoire de Niſmes. Tome VII. Février, 519
* Hiſtoire des ſix dernières éruptions du Veſuve, *en Italien.* Mars, 732
Hiſtoire des conjurations, &c. Avril, I. Vol. 829

* Recueil des Hiſtoriens des Gaules. Avril, I. Vol. 950
* *Epitome rerum Germanicarum ab anno 1617, ad an. 1643.* Abrégé de l'Hiſtoire d'Allemagne. Avril, I. Vol. 953
* Journal du camp de Compiègne en 1739. Avril, II. Vol. 1125
Eſſais Hiſtoriques ſur l'Angleterre. Avril, II. Vol. 1062
Juillet, II. Vol. 1775
* Hiſtoire de Saladin, &c. Juin, 1524
* Les Voyageurs modernes. Juin, 1524
* Recueil de Lettres pour ſervir à l'Hiſtoire Militaire de Louis XIV. Juillet, II. Vol. 1908
Le même. Octobre, II. Vol. 2594
* La vie de Laurent de Médicis. Juillet, II. Vol. 1908
La même. Août, 1974

* Hiſtoire (en Latin) du dernier ſiège de Minorque. Septembre, 2295
Hiſtoire de France, &c. Octobre, I. Vol. 2425
* Hiſtoire de la République de Veniſe. Avril, II. Vol. 1141
La même. Octobre, II. Vol. 2537
Nov. 2693

§. V.

ANTIQUITÉS, MÉDAILLES, INSCRIPTIONS, TABLEAUX, ESTAMPES, DESCRIPTIONS DE MONUMENTS, &c.

* Planches d'après les Tableaux de Bernardin Poccetti. Janvier, I. Vol. 156
* Lettre Latine ſur le Monument d'Yvoire de Florence, où ſont repréſentés les XL Martyrs. Janvier, I. Vol. 158
* Deux Eſtampes d'après Jean-Paul Pannini. Janvier, I. Vol. 167

* Devises & Inscriptions pour la Statue du Roi. Janvier, I. Vol. 171
* Dissertation Latine sur une ancienne Pierre gravée du Cabinet du Vatican. Janv. I. Vol. 343
* *Museum Musellianum.* Cabinet du Marquis Muselli. Janvier, II. Vol. 345
* Origine des Loix, des Arts, des Sciences. *Traduction en Italien.* Mars, 737
* Nouvelle Diplomatique des PP. Bénédictins, *en Allemand.* Mars, 741
* Dissertation sur Sérapis. Mars, 742
Le même. Mai, 1255
* Les Antiquités de Metz. Avril, I. Vol. 954
Les mêmes. Mai, 1218
* Planches Anatomiques de M. Gautier. Avril, II. Vol. 1139
* Nouvelle Description du Vati-

can (Egliſe & Palais.) Mai, 1323. Juillet, I. Vol. 1716
Deſcription du Mauſolée de Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Juin, 1476
* Tréſor des Antiquités de la Couronne de France. Juin, 1525
* Deſcription du Catafalque exécuté pour le Service de la Reine d'Eſpagne. Juillet, II. Vol. 1893
* *Muſeum Mazzuchellianum*, &c. Cabinet du Comte Mazzuchelli, &c. Août, 2072
Obſervations d'une Société d'Amateurs ſur les Tableaux du Salon. Octobre, II. Vol. 2630
* Découverte d'Antiquités près de Plaiſance. Octobre, II. Vol. 2662
* Diſſertation ſur un Bas-Relief du Cabinet NANI. Octobre, II. Vol. 2669

§. VI.

MORALE, SERMONS, DISCOURS DE PIÉTÉ, LIVRES DE DÉVOTION.

* Les Préjugés. Janv. II. Vol. 305
* Le Connoiſſeur, *en Anglois.* Janvier, II. Vol. 326
* Penſées ou ſentiments ſur quelques Pſeaumes choiſis. Janvier, II. Vol. 370
Prônes ſur tous les Evangiles de l'année. Février, 479
Encyclopédie de penſées, &c. Mars, 656. Avril, I. Vol. 848
Les caractères de l'Amitié. Mars, 704
* Diſcours ſur le bonheur. Mars, 734
* *Il Tempio di Dio*, &c. Le Chrétien Temple de Dieu, &c. Mars, 736
* Ethicorum Libri V. Mars, 738
* Elévation du Chrétien malade, &c. Mars, 750

Lettres ſur l'éducation de la jeuneſſe. Avril, II. Vol. 1085
* Journal de la Charité. Avril, II. Vol. 1130
* Inſtruction Paſtorale du Card. Valenti, Evêque de Rimini. Mai, 1322
* Bibliothéque Aſcétique. Avril, II. Vol. 1121
La même. Juin, 1452
Oraiſon funèbre de Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Juin, 1483
* Mandement de Monſeigneur l'Evêque de Valence. Juin, 1500
* Sermons du P. Peruſſeau. Juin, 1524
Manuel de l'homme du monde. Juillet, II. Vol. 1850
* De la vie & des mœurs des Chanoines. Juillet, II. Vol. 1900
Oraiſon funèbre de la Reine d'Eſpagne. Août, 1993
Oraiſon funèbre de M. le Maréchal de Belle-Iſle. Sept. 2245
Deux Panégyriques de S. Louis. Octobre, II. Vol. 2518

* Discours sur le Sacrifice. Octob. II. Vol. 2670
* La grandeur d'Ame. Octobre, II. Vol. 2677
La même. Décembre, 2921
* Sermons de feu M. l'Abbé de Ciceri. Novembre, 2872
Homélies sur les Evangiles. Décembre, 2906

§. VII.

DROIT, POLITIQUE, FINANCES, COMMERCE.

Essai sur l'Histoire œconomique des Mers Occidentales de France. Janvier, I. Vol. 44
La Science du Gouvernement. Janvier, I. Vol. 61. * Avril, II. Vol. 1127
La même. Juillet, II. Vol. 1799 Août, 1953. Novembre, 2751. Décembre, 2894
* Gazettes & Papiers Anglois. Janvier, I. Vol. 187

* Petite Poste de Paris. Janvier, I. Vol. 188
* Abrégé du Commentaire de la Coûtume de Touraine. Mars, 752
* Dissertation en Latin, & au nombre de dix sur le Droit Civil. Avril, I. Vol. 946
* Dissertation sur l'*Equité*. Avril, I. Vol. 948
* Tableau du Pair des monnoies & des changes, &c. Avril, II. Vol. 1138
* Dictionnaire du Citoyen, ou Abrégé historique, théorique & pratique du Commerce. Avril, II. Vol. 1140
* Les progrès du Commerce. Avril, II. Vol. 1141
Les mêmes. Juillet, II. Vol. 1733
* *De licentia in hostem, &c.* Droits contre l'ennemi. Mai, 1323
* Recueil d'Opuscules de Jurisprudence. Mai, 1332
* Institutions politiques du Baron de Bielfied. Mai, 1333

Doutes proposés à l'Auteur de la Théorie de l'Impôt. Juin, 1368
L'Ami de la Paix. Juil. I. Vol. 1602
Considérations sur la guerre d'Allemagne. Juillet, I. Vol. 1631
Œuvres de M. le Chancelier d'Aguesseau. Juillet, I. Vol. 1701
Août, 2008
* Code municipal. Août, 2087
* Traité sur la preuve par comparaison d'Ecritures. Août, 2189
Octobre, I. Vol. 2493
* Observations sur les donations. Septembre, 2293
* Traité des servitudes réelles. Nov. 2869

§. VIII.

PHILOSOPHIE, MATHÉMATIQUES, ARTS, HISTOIRE NATURELLE, AGRICULTURE, MÉDECINE, GUERRE, &c.

Lettres sur l'Electricité. Janvier, I. Vol. 87

Examen du systême de M. Newton sur la lumière, &c. Janvier, I. Vol. 103. Février, 406
Mars, 632
* Essai de Botanique, *en Latin.* Janvier, I. Vol. 164
* Dissertation sur les Champignons, *en Latin.* Janvier, I. Vol. 166
* Traité du maintien du corps, &c. Janvier, I. Vol. 170
* Mêlanges de Chirurgie. Janv. I. Vol. 183
Les mêmes. Mai, 1186
* Pyritologie ou Histoire naturelle de la Pyrite, &c. Janv. I. Vol. 183
* Traité des dépôts dans le Sinus maxillaire, des fractures & des caries, &c. Janvier, I. Vol. 184
Le Clavecin électrique. Janvier, II. Vol. 264
* L'Architecture des Romains, *en Italien.* Janv. II. Vol. 343

* Lettres Militaires, *en Italien.* Janvier, II. Vol. 347
Traité ſur l'Art d'écrire. Lettres ſur le même Art. Février, 389
Des Semis & Plantations des Arbres. Février, 494
* Introduction aux Sections Coniques. Février, 551
* Mémoire ſur les Aimants artificiels. Février, 564
* Secret contre les tremblements de terre. Mars, 729
* Vitruve, *en Italien.* Mars, 730
* Réfutation du ſyſtême de Derham, &c. Mars, 736
* Réflexions ſur les bons effets de l'équitation, *en Italien.* Mars, 739
* Lettre de M. Pott Chymiſte, en réponſe à M. Juſti. Mars, 740
* Teſtacéo-Théologie, ou connoiſſance de Dieu par les coquilles. Mars, 742

* Code de Musique-Pratique. Mars, 743
Le même. Avril, I. Vol. 790
Réfutation d'une partie de l'Examen du système de Newton sur la lumière, &c. Avril, I. Vol. 821
Lettre sur la Physique des Comètes. Avril, I. Vol. 910
Nouvelles observations sur le pouls intermittent. Avril, I. Vol. 928
* *Speculum Hippocraticum, &c.* Miroir de la doctrine d'Hippocrate, &c. Avril, I. Vol. 948
* Traité de la culture des terres. Avril, I. Vol. 954
* De l'Air, de la Terre & des Eaux de Boulogne sur Mer. Avril, I. Vol. 954
Réflexions sur la cohésion des Corps dans le système Newtonien. Avril, II. Vol. 976
Nouvelles réflexions sur le Prin-

cipe ſonore. Avril, II. Vol. 1035
Démonſtration des épreuves faites avec la CHAISE-MARINE. Avril, II. Vol. 1092
* Addition à la pratique des défrichements. Avril, II. Vol. 1120
* Planches Anatomiques de M. Gautier. Avril, II. Vol. 1139
* Diſſertation ſur l'uſage de la Ciguë. Avril, II. Vol. 1143
* Traité Anatomique de la Chenille. Avril, II. Vol. 1146
* Lettre ſur la lumière & les couleurs. Avril, II. Vol. 1147
Lettre ſur les régles de l'Attraction. Mai, 1311
* Diſcours en faveur de l'Inoculation. Mai, 1325
* Œuvres de Baillou, célèbre Médecin. Mai, 1336
* Nouveau Traité de Navigation. Mai, 1339
* Sixième Volume de la culture
Décembre, 1761.

des Terres, de M. DUHAMEL. Mai, 1340
* Gazette de Médecine. Mai, 1341
* Collection Académique. Mai, 1342
La même. Septembre, 2133
Octobre, I. Vol. 2346
* Papeterie établie près de Dijon. Mai, 1342
* Anatomie artificielle. Juin, 1515
* Découverte d'un Satellite de Venus. Juin, 1519
* Table Géomètrique pour servir à la multiplication des nombres depuis 1 jusqu'à 100. Juin, 1521
Observation sur le rapport des forces de Projection & d'Attraction d'une Planète à son Périhèlie dans le systême de Newton. Juillet, I. Vol. 1671
* Traité de la défense des re-

doutes. Juillet, I. Vol. 1717
* Obſervation du paſſage de Venus, &c. Juillet, I. Vol. 1720
Diſſertation où l'on expoſe le ſentiment d'Ariſtote ſur le Méchaniſme de l'Univers. Juillet, II. Vol. 1760
Réponſe à la réfutation qu'a faite M. le Cat de l'Examen du ſyſtême de Newton ſur la lumière. Juillet, II. Vol. 1785 Août, 1941
* *Dell' Arte Oſtetricia Trattato*, &c. Traité de l'Art des Accouchements. Juillet, II. Vol. 1876
* Examen de la Diſſertation de M. le Comte Roncalli Parolino, contre l'Inoculation de la petite-vérole. Juillet, II. Vol. 1878
* Diſſertation ſur le Polype du Nez, *en Italien.* Juillet, II. Vol. 1880

* Obſervation de la conjonction de Venus. Juillet, II. Vol. 1882
* L'Hypothèſe des petits tourbillons, juſtifiée par ſes uſages. Juillet, II. Vol. 1899
La même. Octobre, I. Vol. 2309
* Abrégé de l'Hiſtoire des Plantes uſuelles, &c. Juillet, II. Vol. 1906
Le même. Septembre, 2188
* Obſervations & réflexions ſur la Colique de Poitou, &c. Juillet, II. Vol. 1908
* Eléments d'Arithmétique, d'Algèbre & de Géomètrie, &c. Juillet, II. Vol. 1909
Les mêmes. Octobre, I. Vol. 2464
* Objection faite à l'Auteur de l'*Amuſement Phyſique* ſur les forces de Projection & d'Attraction. Juillet, II. Vol. 1912

Œuvres de M. Henckel. Août, 1925. Septembre, 2213
Traité du Scorbut, *en Latin.* Août, 2073
Conjectures nouvelles sur les causes physiques des phénomènes électriques, &c. Août, 2077
Médecine universelle. Août, 2079
Démonstration d'une opération d'Arithmétique, &c. Août, 2090
Réponse à une question concernant la Théorie de la Lune dans les principes de l'Attraction. Août, 2102
Leçons de Mathématiques. Sept. 2298
Les mêmes. Octobre, II. Vol. 2618
Plantes de Provence. Octobre, I. Vol. 2445
Arithmétique de la Noblesse Commerçante. Oct. I. Vol. 2492

Pharmacopée de Londres, &c. Octobre, II. Vol. 2641
* Instruction Militaire du Roi de Prusse. Octobre, II. Vol. 2677
La même. Décembre, 2933
* L'Artillerie raisonnée. Octobre, II. Vol. 2678
Méchanisme de l'Electricité & de l'Univers.
Extrait de ce système. Novembre, 2788
Nouvelles remarques sur la formation de l'Ellipse. Décembre, 2945
Opuscules Mathématiques, &c. Décembre, 2957

§. IX.

ÉLOQUENCE, RHÉTORIQUE, POESIE, GRAMMAIRE.

* Amadis de Bernardo Tasso; père de Torquato. Janv. I. Vol. 164

† Poëme sur la Légion fulminante. Janvier, I. Vol. 172
† Poësies du P. du Cerceau. Janvier, I. Vol. 184
Satyres de Marius Curullus (M. Heerkens.) Janvier, II. Vol. 228
Grammaire Françoise Philosophique. Janvier, II. Vol. 245
* Octobre, II. Vol. 2679
La même. Novembre, 2830
† Explication de deux passages du Dante. Janvier, II. Vol. 345
* Nouvelle Traduction Italienne de l'Anti-Lucrèce. Janv. II. Vol. 346
* Deux Dialogues à la louange de la Langue Toscane. Janv. II. Vol. 346
* Fable de la Fontaine, rendue en Latin, Janvier, II. Vol. 362
* Poëme sur le siège de Wesel. Janvier, II. Vol. 373

Discours prononcé dans l'Académie de Nancy. Février, 466
* Discours prononcés dans l'Académie Françoise par Mrs de la Condamine & de Buffon. Février, 545
* Epître en Vers à M. Laurent, Chevalier de S. Michel. Févr. 555
Les charmes de l'étude, Epître en Vers. Mars, 686
* L'Epidicus de Plante, en Vers Italiens libres. Mars, 730
* Poëme sur le Soufre. Mars, 733
* Recueil de Vers libres Italiens sur les Bains de Lucques. Mars, 737
* Les Lettres de Pline, *en Italien.* Mars, 740
* Discours prononcés dans l'Académie Françoise, par Mrs Watelet & de Buffon. Mars, 744

Epître au Peuple en Vers. Avril, I. Vol. 805
Dissertation sur la Langue Italienne. Avril, I. Vol. 813
L'Art de la Guerre, Poëme. Avril, I. Vol. 872
Traité des sons de la Langue Françoise. Avril, II. Vol. 1075
* Les régles de l'Orthographe Françoise. Avril, II. Vol. 1115
* Ode sur la calomnie. Avril, II. Vol. 1116
* Prosodie. Avril, II. Vol. 1144
Poëme Latin de M. Stay sur la Philosophie de Newton. Mai, 1232. Juin, 1393. Sept. 2117
Novembre, 2714
Discours prononcés dans l'Académie Françoise, par M[rs] l'Abbé Batteux & le Duc de Nivernois. Mai, 1300
Discours couronné par l'Académie de Montauban. Juin, 1433
Décembre, 1761.

Discours prononcés dans l'Académie Françoise, par M^rs l'Abbé Trublet & le Duc de Nivernois. Juin, 1443

* Recueil de Vers Latins sur la mort de M. le Duc de Bourgogne. Juin, 1502

Fables nouvelles. Juillet, II. Vol. 1859

* Osiris, Tragédie Italienne. Juil. II. Vol. 1877

* Poëme Italien sur l'Art d'élever les Oiseaux. Juillet, II. Vol. 1880

* L'Esprit des Langues. Juillet, II. Vol. 1902

* Anthologie des anciens Poëtes Latins, &c. Juillet, II Vol. 1907

La même. Août, 2018

Discours sur une question proposée par l'Académie des Jeux Floraux. Août, 2059

* Œuvres de Goldoni. Août, 2072

* Discours Latin sur la mort de M. le Duc de Bourgogne. Août, 2088
Le même. Septembre, 2172
Les Comédies d'Aristophane. Octobre, II. Vol. 2501
Discours sur la Poësie Lyrique, &c. Décembre, 2976

§. X.

CRITIQUE, MÉLANGES, HISTOIRE LITTÉRAIRE, ÉLOGES, APOLOGIES, CATALOGUES DE LIVRES, *PROSPECTUS* ET ANNONCES D'OUVRAGES, DE NOUVELLES EDITIONS, D'EXERCICES ET COURS PUBLICS &c. SOUSCRIPTIONS DE LIVRES, PROGRAMMES DE PRIX ACADÉMIQUES, DICTIONNAIRES.

* Lettres & vie d'Ambroise le Camaldule. Janvier, I. Vol. 159

* Nouvelle Edition de Clément d'Alexandrie. Janvier, I. Vol. 162
* Annonce du Cours de Physique de M. Sigaud de la Fond. Janvier, Vol. 189
Histoire & Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions, &c. Janvier, II. Vol. 197. Février, 581. Mai, 1157 Juillet, I. Vol. 1575. Août, 2030. Septembre, 2230. Octobre, I. Vol. 2356. Octobre, II. Vol. 2578
* Annonce de la nouvelle Edition du Vasari. Janv. II. Vol. 344
* La vie littéraire de Cicéron. Janvier, II. Vol. 346
* Dictionnaire du Commerce, & le parfait Négociant de Savary, *en Italien.* Janvier, II. Vol. 347
* *Lexicon Biblicum*, &c. Dictionnaire où l'on explique les mots

les plus difficiles ou ſinguliers de la Bible. Janvier, II. Vol. 347
* Critique du Dictionnaire de la *Cruſca.* Janvier, II. Vol. 351
* Nouvelle Edition des Loix d'Eſpagne. Janvier, II. Vol. 352
* *Proſpectus* d'une nouvelle Hiſtoire de Normandie. Janvier, II. Vol. 357
* Catalogue de Livres arrivés d'Allemagne chez Cavelier, rue S. Jacques. Janvier, II. Vol. 374
* Prix de l'Académie Royale de Chirurgie. Janvier, II. Vol. 379
* Catalogue des Livres de feu M. de Selle. Février, 571
* Critique d'un endroit de ce Catalogue. Mars, 755
* Loix de l'Académie des Théologiens des Ecoles Pies de Florence. Mars, 728
* Vie & Lettres de Panagioti,

Grec de Synope. Mars, 734
* Recherches sur la Littérature Grecque, *en Italien*. Mars, 735
* Traduction Italienne de l'*Origine des Loix, des Arts*, &c. Mars, 737
* Annonce du Catalogue des Manuscrits du Duc de Modène. Mars, 739
Mémoires pour servir à l'Histoire de la vie de M. l'Abbé Lenglet de Fresnoy. Avril, I. Vol. 773
L'Esprit de S. Evremont. Avril, I. Vol. 903
* Nouvelle Edition à Lucques des *Miscellanea* de Baluze. Avril, I. Vol. 947
* Nouvelle Edition de Florus. Avril, I. Vol. 952
Eloge Historique de M. Molin, célèbre Médecin. Avril, II. Vol. 1101
* Réponse des PP. Dominicains

aux Remarques du Journal des Savants. Avril, II. Vol. 1128
* Eloge du Roi dans l'Université d Perpignan. Avril, II. Vol. 1133
* Dictionnaire du Citoyen, &c. Avril, II. Vol. 1140
* L'Ami des Arts, ou Lettre Critique sur l'état de la Poësie, &c. Avril, II. Vol. 1142
Mémoires pour servir à l'Histoire de la vie & des Ouvrages de M. de Fontenelle. Mai, 1270
* Collection immense de Moréri, de la Martinière, de Savary, de Ferrari, de d'Herbelot, &c. trente Volumes in-fol. *en Portugais.* Mai, 1324
* Ouvrage sur la manière d'étudier. Mai, 1326
* Prix à Leyde sur des sujets de Religion & de Morale. Mai, 1331
* Dissertation sous ce titre : *De*

Græciâ artium ac doctrinarum inventrice. Mai, 1333
* Dixième Edition du *Systema Naturæ* de Linnæus, honorée d'une Médaille au Type de cet illustre Naturaliste. Mai, 1333
* Nouvelle Edition de Claudien. Mai, 1340
Dictionnaire des Sciences Ecclésiastiques. Juin, 1491. Juillet, I. Vol. 1685. Août, 2043. Novembre, 2844. Déc. 3000
* Avis sur ce Dictionnaire. Juillet, II. Vol. 1905
* Nouvelle Edition de la vie de Michel-Ange Bonarroti, par le Vasari. Juin, 1499
La même. Juillet, II. Vol. 1834
* Livres nouvellement imprimés ou réimprimés chez Bauche, Quai des Augustins. Juin, 1524
* Annonce d'une belle Edition de Corneille-Tacite, avec le

Prospectus Latin. Juin, 1525
Mêlanges de Physique & de Morale. Juillet, I. Vol. 1541
Conspectus originum Typographicarum. Plan d'un Traité sur les origines Typographiques. Juillet, I. Vol. 1620
La vie des Peintres Flamands. Juillet, I. Vol. 1639. Juillet, II. Vol. 1818
* *Prospectus* d'une Edition des Œuvres de Hugues Doneau. Juillet, II. Vol. 1879
* Traduction en Italien de l'origine des Loix, des Sciences & des Arts, par M. Goguet. Juil. II. Vol. 1879
* Bibliothèque du Card. Portocarrero, donnée à l'Ordre de S. Jean de Jérusalem. Juillet, II. Vol. 1881
* Eloge de feu M. de Maupertuis. Juillet, II. Vol. 1884
* Prix de l'Académie des Jeux Floraux. Juillet, II. Vol. 1885
Décembre, 1761.

* Etat du beau Cabinet d'Ornythologie du R. P. Fourcault Minime, & vente de ce Cabinet. Juillet, II. Vol. 1888
La vie de Laurent de Médicis. Août, 1974
* *Prospectus* d'un savant Ouvrage de Musique, *en Italien*. Août, 2074
* Addition sur le Discours Latin, prononcé par M. Delalande en prenant possession de sa Chaire du Collège Royal. Août, 2082
* La raison du temps, &c. Août, 2087
* Prix de l'Académie de Prusse. Août, 2097
Mémoires pour servir à l'Histoire de la vie & des Œuvres de M. de la Motte. Sept. 2144
Les aventures de Périphas. Sept. 2263
* Eloge de M. Duguay-Trouin. Sept. 2299

Le même. Octobre, II. Vol. 2372
* Lettre sur l'origine de l'Imprimerie. Sept. 2300
La même. Octobre, I. Vol. 2392
Observations d'une Société d'Amateurs sur les Tableaux du Salon. Octobre, II. Vol. 2630
* Eloge historique de M. le Duc de Bourgogne. Octob. II. Vol. 2678
Le même. Novembre, 2771
* Avis sur cet Eloge. Novembre, 2878
* Prix de l'Académie de Rouen. Octobre, II. Vol. 2679
* Prix de l'Académie de Lyon. Octobre, II. Vol. 2683
* Lettre sur les Savants de la famille Terrasson. Nov. 2865
* Anecdote sur le discernement, l'accueil & la libéralité de Louis XIV. pour les Savants, à l'oc-

casion de Joseph Thomasseau de Cursay, &c. Nov. 2867
* Lettre sur l'origine de l'Imprimerie. Nov. 2872
* Deux nouveaux Ouvrages périodiques, le Journal des Dames & le Courier du Commerce. Novembre, 2872
* Livres qui se trouvent chez Lottin le jeune, rue S. Jacques. Novembre, 2873
* Reprise du Cours gratuit d'Histoire, par M. Philippe de Prévôt, Censeur Royal. Novemb. 2875
Notionnaire ou Mémorial de ce qu'il y a de plus utile dans les Sciences. Décembre, 2885
Observations sur les systêmes des PP. Hardouin & Berruyer. Déc. 3012

N. B. Les Nouvelles-Littéraires de Décembre sont dans ce Volume. Il est inutile de les annoncer dans le Catalogue général.

TABLE DES ARTICLES
Du mois de Décembre 1761.

ARTICLE CLX. *Notionnaire, ou Mémoire raisonné de ce qu'il y a d'utile dans les connoissances humaines, &c.* 2885

ART. CLXI. *La Science du Gouvernement.* Suite de l'Art. CLIII. en Novembre. 2894

ART. CLXII. *Homélies sur les Evangiles, &c.* 2906

ART. CLXIII. *La grandeur d'Ame.* 2921

ART. CLXIV. *Instruction Militaire du Roi de Prusse, &c.* 2933

ART. CLXV. *Nouvelles Remarques sur la formation de l'Ellipse Newtonienne.* 2945

ART. CLXVI. *Opuscules Mathématiques, &c.* 2957

ART. CLXVII. *Discours sur la Poësie Lyrique, &c.* 2976

ART. CLXVIII. *Dictionnaire Universel, Ecclésiastique, &c.* 3000

ART. CLXIX. *Observations sur les systêmes des PP. Hardouin & Berruyer.* 3012
ART. CLXX. Nouv. Litt. 3038
ART. CLXXI. Catalogue des Ouvrages dont il est fait mention dans les XVI Volumes de ces Mémoires pour l'année M. DCC. LXI. 3041

Errata pour Novembre.

P. 2738, *lig.* 6, Synchetique, *lis.* Synthétique. *p.* 2734, 2735, 2736, 2737, 2738, 2739, ces six chiffres sont répétés deux fois.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15. Nov. 1761.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.
Ce Journal se distribue à Lyon, chez J. DEVILLE

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 5301